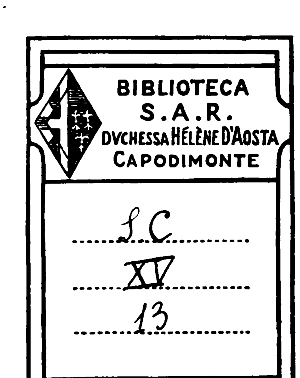

VITT. EM. III
Digitized by Google


GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN. DM
EX LIBRIS
MCMV





LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome III. A

LE VOYAGEUR *FRANÇOIS*, OU LA CONNOISSANCE *DE L'ANCIEN* ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME III.

Prix, 3 liv. relié.





A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire; au Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.

Avec approbation, & privilege du roi.





LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE XXIX.

Ormuz, Diu et Surate.

NE ſoyez point étonnée, Madame, de ne recevoir cette lettre, que ſix mois après la précédente; j'ai parcouru de vaſtes pays durant ce long intervalle; & depuis le grand Caire juſqu'à Surate, il ſe préſente bien des objets de curioſité.

J'appris en Egypte, qu'un vaiſſeau Anglois devoit inceſſamment partir de Suez, faire voile pour Ormuz, & de là dans les Grandes-Indes. Du Caire à Suez le trajet n'eſt pas long; mais la route eſt ſi déſerte, qu'on n'y trouve

ni villages, ni maisons, ni rien de tout ce qui est nécessaire à la vie. Nous fûmes obligés de nous fournir nous-mêmes de provisions que nous fîmes porter avec nous sur le dos d'un chameau, ainsi qu'en usent tous les voyageurs.

J'eus tout le temps de connoître la ville de Suez, où il me fallut attendre le départ de notre vaisseau. Elle est située dans un pays stérile, qui ne produit pas même l'herbe la plus commune; & l'eau qu'on y boit ne se tire que de quelques étangs ou puits fort éloignés. Le port occupe l'extrémité du golfe Arabique, autrement dit *La mer Rouge*. Sa défense consiste en un petit fort, dont la garde n'est composée que de quelques soldats Turcs. Suez fut autrefois une grande cité, connue sous différents noms. On l'appella la *ville des héros*, *Héroopolis* : elle fut nommée aussi *Cléopatre* & *Arsinoé*. On dit qu'Amra, qui conquit l'Egypte pour le premier calife de Damas, y avoit ouvert, de la mer jusqu'au Nil, un canal qui devenoit navigable à l'accroissement de ce fleuve; mais les mahométans ayant détruit cette ville, le

canal se boucha insensiblement ; il n'en reste plus aucune trace. On prétend que Sésostris, roi d'Egypte ; Darius, roi de Perse, & ensuite Ptolomée avoient aussi entrepris de joindre la mer Rouge à la Méditerranée, par une communication du Nil au port de Suez. Ce projet n'a point eu lieu, parce qu'on craignoit, dit-on, que l'Egypte ne fût entiérement submergée, étant de plusieurs coudées plus basse que le golfe Arabique. Quoi qu'il en soit, Suez n'est aujourd'hui qu'une très-petite ville, qui, n'offrant rien de curieux, mérite peu votre attention. Il n'en fut pas de même des environs, où je savois qu'étoit arrivé le grand miracle de la délivrance des Hébreux, le fameux passage de la mer Rouge. Suivant la tradition du pays, il se fit entre Suez & la ville de Tor : cette opinion me parut d'autant plus vraisemblable, que si les Israélites avoient passé la mer à Suez, comme quelques-uns le croient, la cavalerie Egyptienne auroit été dispensée de s'engager dans le golfe pour les poursuivre, & auroit pu les joindre aisément, en faisant le tour de la baie. On dit que Cléopatre, reine d'Egypte, voulut y

faire porter des vaiſſeaux par terre, pour ſe retirer dans l'Inde après la défaite de Marc-Antoine ; mais cette princeſſe, qui ne croyoit rien d'impoſſible à l'amour, éprouva des obſtacles qui renverſerent ſes projets.

On nous fit voir, à trois lieues de là, une fontaine où l'on dit que le légiſlateur des Hébreux diviſa les eaux de la mer avec une baguette. Ce lieu eſt appellé *le puits de Moïſe*. On nous montra, dans ce même endroit, d'anciens débris qu'on prétend être les reſtes d'une grande ville, mais dont perſonne ne put nous dire le nom. Je parcourois ainſi les bords de cette mer célebre, toujours occupé des grands événements dont cette petite partie du monde avoit été le théatre.

Je trouvai à Suez un jéſuite Portugais, qui avoit fait trois fois le voyage du Caire à Goa, & qui connoiſſoit parfaitement la route que nous allions tenir. C'eſt un homme d'eſprit, qui ſait les langues orientales, dont la ſociété eſt agréable. Il me prit en amitié, & promit de m'accompagner juſque dans les états du Grand-Mogol, d'où il doit aller à Siam, en qualité de miſ-

ſionnaire. Il ſe nomme *le P. Sylveïra*, & eſt âgé d'environ cinquante ans. Il a des connoiſſances à Agra ; & comme nous logerons dans la même maiſon, il me ſera d'une grande reſſource. C'eſt avec lui que je viſitai les environs de Suez, & les bords de la mer Rouge, à meſure que le capitaine du vaiſſeau, qui étoit ſon ami, & qui s'arrêta dans pluſieurs ports, nous en procuroit la facilité.

De Suez, nous arrivâmes à la ville de Tor. Dans ce trajet nous éprouvâmes, pendant le jour, des chaleurs inſupportables, & durant la nuit un froid perçant, que nous attribuâmes au vent du nord qui regne le ſoir ſur cette côte. Tor eſt petit, mais agréablement ſitué. Ses habitants ſont chrétiens : nous y vîmes un monaſtere de religieux Grecs, où l'on honore ſpécialement ſainte Catherine. Les montagnes voiſines ſont habitées par des hermites.

Quand nous fûmes dans l'endroit le plus large du golfe, nous témoignâmes plus d'aſſurance, que nous n'avions fait le long des côtes. Elles ſont remplies d'écueils & de bancs de ſable, qui rendent la navigation ſi dange-

A 5

reuſe, que, pendant la nuit, il faut tenir toujours le milieu de la mer. Le jour nos pilotes étoient occupés à regarder attentivement, pour découvrir les véritables canaux. Les gens chargés de cette obſervation nous avertiſſoient, par des cris continuels, du changement qu'il falloit faire à la manœuvre. Il y a deux ſortes de pilotes ſur cette mer, les uns pour la navigation du milieu, les autres pour guider les vaiſſeaux entre les bancs de ſable.

Nous apperçûmes une infinité de petites iſles, mais aucune ne me parut mériter une attention particuliere. Nous viſitâmes auſſi quelques ports, dont les principaux ſont Alkoſſir, Suaquen, Maſſua, &c. Autrefois Suaquen étoit une ville riche & célebre par l'avantage de ſa ſituation & l'étendue de ſon commerce. Elle conſerve encore quelque reſte de cet éclat; mais ſon commerce eſt fort diminué. Alkoſſir & Maſſua ſont aujourd'hui peu conſidérables; &, en général, le trajet de la mer Rouge ne nous offrit que des choſes communes. La plus remarquable eſt un vent brûlant & en-

flammé, qui nous obligea de nous tenir enfermés pendant plusieurs jours. Il regne quelquefois assez long-temps sur cette mer, & produit des effets singuliers; il coupe la respiration, & porte dans les entrailles une chaleur étouffante que tous les rafraîchissements ne peuvent éteindre. Nous évitâmes heureusement ce danger, quelques jours avant que de passer le détroit de Babelmandel, autrement dit de la Mecque. Il n'a guere que six lieues de largeur, & est rempli de rocs & de quantité de petites isles qui rendent, dans cet endroit, la navigation périlleuse.

Nous fîmes voile vers l'isle de Socotra, longue de vingt lieues, large de neuf, & la plus grande qui soit à l'entrée du golfe. Les peuples y sont très-grossiers, quoique chrétiens; & quoiqu'adorateurs de la croix, qu'ils portent sur leurs habits & à leur cou, ils pratiquent la circoncision. Les hommes, qui ont tous le nom d'un apôtre, y sont doux & pacifiques; les femmes, qui se nomment toutes Marie, sont fieres & martiales. Autrefois elles alloient à la guerre, comme les Ama-

zones ; & comme elles, dit-on, elles cajoloient les étrangers qui arrivoient dans leur isle, pour en avoir des enfants. On raconte qu'elles usoient, pour cela, de sortilege : ce qui ne fait pas l'éloge de leur beauté, puisqu'elles étoient obligées d'avoir recours à de pareils moyens.

Les habits de ces peuples sont de drap ou de peau ; leurs logements, des caves ; leurs armes, des bâtons ou des pierres. Subjugués autrefois par les Arabes, ils n'avoient auparavant ni roi, ni gouverneur, ni prêtres, dont ils reconnussent l'autorité. Ils vivoient entre eux sans aucune forme de justice : aussi n'avoient-ils ni villes, ni habitations communes, se nourrissant de poissons, de dattes dont ils faisoient leur pain, & de lait. Le pays est montueux & peu fertile ; il ne produit d'autre grain que du riz ; l'aloès y croît en abondance, & y est plus estimé que par-tout ailleurs. On trouve aussi, sur les montagnes, beaucoup de plantes médicinales & d'herbes aromatiques. Les peuples vivent dans une espece d'esclavage, sous la domination d'un prince Arabe, qui fait sa résidence à

Tamerin, capitale de l'isle. Son palais est bâti de pierres de taille, & présente la figure d'un fort. Les habitants sont gouvernés, pour le spirituel, par un archevêque, qui reçoit son autorité d'un patriarche qui réside à Baldak.

Leurs principales marchandises sont l'aloès, les soccotrines, qui se font du suc de cette plante, & le sang de dragon. On trouve, sur ces côtes, une assez grande quantité d'ambre gris, qui vient, dit-on, du ventre des baleines, d'autres disent, d'une substance formée d'une sorte de bitume qui sort du fond de la mer, & que l'air durcit & consolide.

De l'isle de Socotra nous continuâmes notre navigation jusqu'au golfe d'Ormuz. « Avant que le chemin fût » découvert par le cap de Bonne-Espérance, me dit le P. Sylveïra, en » me montrant de loin les murs de cette » ville, son port étoit un des grands » marchés du levant pour les épiceries, » les drogues & les autres marchandises » des Indes. Il en fournissoit toute la » Perse; & les nations de l'occident y » abordoient par la mer Rouge. D'Or» muz, les biens de l'Inde se transpor-

» toient par le golfe Persique jusqu'à
» Basrah, pour être distribués, par les
» caravanes, en Arménie, à Trébi-
» sonde, à Damas, Alep, &c. Les
» Vénitiens, les Génois venoient les
» prendre dans les ports de Syrie. Ce
» qui s'apportoit par la mer Rouge,
» alloit s'embarquer à Tor & à Suez,
» d'où les caravanes continuoient le
» transport jusqu'au Caire; & de là,
» par la voie du Nil, on arrivoit au port
» d'Alexandrie. Vous voyez, continua
» le jésuite, en me faisant observer la
» situation d'Ormuz, que cette ville
» est dans une isle à l'entrée du golfe
» Persique. Cette isle, qui se nomme
» *Jérun*, a quatre ou cinq lieues de
» circonférence, & n'est éloignée que
» de deux lieues du continent. Le ter-
» rein en est si stérile, qu'il ne produit
» que du sel & du soufre, & qu'on
» n'y trouve pas même de l'eau; il
» faut l'aller chercher dans la terre
» ferme. Malgré cette stérilité & les
» chaleurs excessives, qui donnent à
» cette isle l'apparence d'une fournaise
» ardente, sa rade est néanmoins si
» bonne & sa situation si avantageuse,
» qu'il étoit passé en proverbe parmi

» les Arabes, que si tout l'univers n'é-
» toit qu'une bague, la ville d'Ormuz
» en seroit le diamant.

» Ormuz, autrefois la capitale d'un
» royaume, étoit situé dans le conti-
» nent. Un de ses rois obtint d'un
» prince voisin l'isle de Jérun, comme
» un lieu de peu d'importance; & s'y
» étant fortifié, il chassa son bienfaiteur
» de ses propres états. Il y bâtit une ville
» qu'il nomma *Ormuz*, du nom de son
» ancienne capitale. En moins de deux
» siecles elle prospéra tellement, qu'elle
» étendit sa domination sur une partie
» de l'Arabie & sur tout le golfe Per-
» sique. Le fameux Alfonse d'Albur-
» querque, amiral Portugais, insulta
» cette ville au commencement du
» seizieme siecle, & la réduisit sous le
» joug de sa nation. Il y fit bâtir une
» citadelle; & Ormuz devint, après
» Goa, le plus riche établissement des
» Portugais dans les Indes, & une des
» villes les plus commerçantes de l'Asie.
» On y voyoit arriver une quantité in-
» croyable de marchands, avec les ri-
» chesses de la Chine, des Moluques,
» de toutes les Indes orientales, de la
» Perse, de l'Arabie, de l'Arménie, qui

» se rassembloient dans son port. Aussi,
» ajouta le jésuite, ne serez-vous pas
» surpris que les gouverneurs d'Ormuz,
» à la fin de leur administration, qui,
» durant trois ans, devinssent riches à
» plusieurs millions. Mais ce dont on
» ne peut trop s'étonner, c'est le chan-
» gement qui s'est fait dans cette isle,
» depuis qu'avec l'aide des Anglois, le
» roi de Perse s'en est rendu maître,
» & l'a enlevée aux Portugais, l'an
» 1622. Il en fit démolir les murailles,
» & transporter les matériaux & le
» commerce à Gomron, port voisin,
» qui commença dès-lors à devenir une
» ville riche & florissante. Ce qui aug-
» mente sa célébrité, c'est la multitude
» de perles qui se pêchent dans ce gol-
» fe, & qui sont les plus grosses, les
» plus nettes & les plus précieuses de
» l'univers.

» Le jour que cette pêche doit com-
» mencer, l'ouverture s'en fait de
» grand matin, & est annoncée par un
» coup de canon. A l'instant tous les
» bateaux partent & s'avancent dans
» la mer, précédés de deux grosses cha-
» loupes, qui mouillent, l'une à droite
» & l'autre à gauche, pour marquer

» les limites. Aussi-tôt les plongeurs se
» jettent à la hauteur de trois, quatre
» & cinq brasses. Un bateau a plusieurs
» pêcheurs qui vont à l'eau tour-à-
» tour. Au moment que l'un revient,
» l'autre s'enfonce; & tous sont atta-
» chés à une corde, dont l'autre ex-
» trêmité tient à la vergue du petit
» bâtiment. Elle est disposée de façon,
» que les matelots peuvent aisément,
» au moyen d'une poulie, la tirer ou la
» lâcher, selon le besoin du plongeur.
» Celui-ci a une grosse pierre liée au
» pied, afin d'enfoncer plus vîte, &
» une espece de sac à sa ceinture, pour
» y déposer les huîtres qu'il ramasse.
» Dès qu'il est au fond de la mer, il
» met dans son sac, le plus prompte-
» ment qu'il peut, ce qu'il trouve sous
» sa main. S'il découvre plus de nacres
» qu'il n'en peut emporter, il en fait
» un monceau; & puis remontant sur
» l'eau pour prendre haleine, il re-
» tourne ensuite, ou envoie un de ses
» compagnons les chercher. Pour re-
» venir à l'air, il n'a qu'à tirer for-
» tement une petite corde, différente
» de celle qui est attachée à son corps:
» un matelot la tient par un bout, pour

» en observer le mouvement, donne
» aussi-tôt le signal aux autres, & dans
» ce moment on tire le pêcheur. Pour
» remonter plus promptement, il déta-
» che, s'il peut, la pierre qu'il a au pied.
» Les bateaux ne sont pas si éloignés les
» uns des autres, qu'il n'arrive quel-
» quefois des combats sous les eaux
» entre les plongeurs, pour se disputer
» un monceau d'huîtres : le P. Sylveïra
» en cita un exemple. Un pêcheur
» voyant qu'un de ses compagnons lui
» avoit volé plusieurs fois ce qu'il
» avoit eu bien de la peine à recueillir,
» l'en punit de la maniere la plus cruel-
» le. Il le laissa plonger le premier; &
» l'ayant suivi de près avec un couteau
» à la main, il l'égorgea sous les eaux.
» On ne s'apperçut de ce meurtre
» que lorsqu'on retira le corps de ce
» malheureux sans vie & sans mouve-
» ment. Un des plus grands dangers de
» cette pêche, continue le jésuite, c'est
» la rencontre des requins. Il s'en trouve
» de si forts & de si terribles, qu'ils em-
» portent quelquefois & le plongeur
» & ses huîtres, sans qu'on en entende
» jamais parler. Quant à ce que l'on dit
» de l'huile que les plongeurs mettent

» dans leur bouche, ou d'une eſpece
» de cloche de verre, dans laquelle ils
» ſe renferment pour deſcendre ſous
» les eaux; ce ſont autant de contes
» faits à plaiſir. Comme les gens de cette
» côte s'accoutument dès l'enfance à
» plonger & à retenir leur haleine, ils
» s'y rendent habiles, & c'eſt ſuivant
» leur habileté qu'ils ſont payés. Avec
» tout cela, le métier eſt ſi fatigant,
» qu'ils ne peuvent plonger que ſept
» ou huit fois par jour. Les plus ro-
» buſtes ſont bientôt épuiſés : il s'en
» trouve néanmoins qui réſiſtent long-
» temps, mais le nombre en eſt petit;
» au lieu qu'il eſt fort ordinaire de les
» voir périr dès les premieres épreuves.
» J'en ai vu qui ſe laiſſoient tellement
» tranſporter à l'ardeur de ramaſſer un
» plus grand nombre d'huîtres, qu'ils
» en perdoient la reſpiration & la pré-
» ſence d'eſprit; de ſorte que ne pen-
» ſant pas à faire le ſignal, ils auroient
» été bientôt étouffés, ſi l'on n'avoit
» eu ſoin de les retirer lorſqu'ils de-
» meuroient trop long temps ſous l'eau.
» Ce travail dure juſqu'à midi; & alors
» tout le monde regagne le rivage.

» Quand on y eſt arrivé, le maître

» du bateau fait transporter, dans une
» espece de parc, les nacres qui lui
» appartiennent, & les y laisse deux ou
» trois jours, afin qu'elles s'ouvrent &
» qu'on en puisse tirer les perles. On les
» lave bien ensuite; & l'on a cinq ou six
» petits bassins de cuivre, percés comme
» des cribles, qui s'enchâssent les uns
» dans les autres, de façon qu'il reste
» toujours quelque espace entre eux
» Les trous de chaque bassin sont dif-
» férents pour la grandeur; le second
» les a plus petits que le premier; le
» troisieme plus que le second, & ainsi
» des autres. On jette, dans le premier,
» toutes les perles grosses & menues,
» après qu'elles ont été bien lavées; s'il
» y en a quelqu'une qui ne passe point,
» elle est censée du premier ordre;
» celles qui restent dans le second bas-
» sin, sont du second ordre, & ainsi
» de même, jusqu'au dernier bassin,
» lequel n'étant point percé, reçoit les
» plus petites, qu'on appelle semence
» de perles.

» Ces divers ordres font la différence
» du prix, à moins que la rondeur plus
» ou moins parfaite, ou l'eau plus ou
» moins belle, n'en augmente ou n'en

» diminue la valeur. C'eſt le haſard qui » fait trouver des perles dans les nacres ; mais on eſt toujours ſûr de tirer, » pour fruit de ſon travail, une huître » d'excellent goût, & quantité de beaux » coquillages, qui feroient l'ornement » des plus riches cabinets.

» Il regne pour l'ordinaire, ſur cette » côte, de grandes maladies au temps » de la pêche, ſoit à cauſe de la multi» tude exrtaordinaire de peuple qui s'y » trouve, & n'habite pas fort à l'aiſe ; » ſoit parce que beaucoup de gens ſe » nourriſſent de la chair des huîtres, » qui eſt indigeſte & mal-faiſante ; ſoit » enfin à cauſe de l'infection de l'air, » qui provient de la corruption de ces » mêmes huîtres, dont la puanteur in» ſupportable peut ſeule occaſioner » ces maladies. »

Nous apprîmes, en arrivant à Ormuz, qu'un vaiſſeau devoit partir dans huit ou dix jours pour Surate. Une partie de ce temps fut employée à viſiter le port & la ville de Gomron, qui, avant la réduction d'Ormuz, n'étoit qu'un petit village compoſé de quelques cabanes. Les Perſans ont reconnu l'avantage de ſa ſituation & de ſon

port, & en ont fait une ville très-commerçante. Elle a deux châteaux vis-à-vis l'un de l'autre, qui gardent l'entrée du havre, & sont garnis d'une bonne artillerie. Les plus belles maisons sont celles du gouverneur, des Anglois & Hollandois qui y font le principal commerce. Les bas servent de cuisines & de magasins : les logements sont au premier étage ; il est assez élevé pour recevoir le vent de tous côtés, contre les chaleurs qui y sont excessives. Les pierres, dont on bâtit les maisons, sont un composé de terre grasse, de sable, de paille coupée & de fumier de cheval ; les maçons mêlent le tout ensemble, & en font une couche qu'ils couvrent d'une autre couche de fagots, & ainsi successivement, jusqu'à la hauteur de six à sept pieds. Ils y mettent le feu, & font cuire cette espece de ciment qui devient dur comme de la pierre. Le peuple loge dans des cabanes faites de branches & de feuilles de dattiers. Ce sont les seuls arbres qui fournissent du fruit & du bois propre à bâtir.

Les rues de Gomron sont étroites, sales & irrégulieres. L'air, d'ailleurs, y est très-mal-sain, tant à cause des gran-

des chaleurs, que par rapport au changement continuel des vents qui regnent sur cette côte. Il n'est pas rare, m'a-t-on dit, d'y être des années entieres sans y voir tomber une goutte de pluie; aussi n'y croît-il pas une feuille d'herbe dans tout le voisinage. Les habitants font venir leurs provisions de légumes & de fruits de l'isle de Kismisch, à trois lieues de la ville. Elle en produit d'excellents, de toute espece, & en abondance. C'est leur nourriture ordinaire, avec le poisson qu'ils prennent dans la mer voisine, & qu'ils trouvent plus sain & plus délicieux que la viande, dont ils ne manquent point; ils ont des bœufs, des vaches, des moutons, & sur-tout des chevres en grande quantité. Ils ne boivent que de l'eau & d'une certaine liqueur faite de dattes ou de riz. Le vin y est très-cher; & l'eau qu'on y apporte vient de deux lieues; ce qui la rend assez rare.

Les personnes de distinction sont habillées à la Persane; mais le peuple va presque nu. Les femmes se chargent les bras, les jambes, les oreilles & les narines d'anneaux d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, selon leurs moyens.

Ces ornements sont si pesants, que s'ils n'étoient pas attachés à la tête, ils leur arracheroient le nez & les oreilles.

Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, les chaleurs sont moins fortes à Gomron; & c'est pendant ces six mois que se fait le plus grand commerce. On y voit arriver des marchands de toutes les nations, Persans, Arabes, Indiens, Arméniens, Turcs, Tartares, Hollandois & Anglois. Les rois de Perse, voulant reconnoître les services que ces derniers leur avoient rendus à la prise d'Ormuz, ne les exempterent pas seulement de toute imposition, mais leur donnerent même la moitie de celles que paient les autres marchands; ce qui pourtant ne s'exécute pas très-fidellement de la part des Persans, toujours portés à tromper les Anglois. A peine ceux-ci reçoivent-ils la dixieme partie de leurs droits; encore sont-ils obligés de les prendre en marchandises. Ils ont, entre autres privileges, celui de faire sortir de Perse douze chevaux tous les ans; tandis que les Hollandois paient au moins cinquante écus pour les droits de sortie de chaque cheval. Ceux-ci leur

leur vendent les draps, l'étain & l'acier de leur pays ; de l'indigo, des étoffes de ſoie, & des toiles de coton des Indes, qui ſont plus fines, plus ſerrées, & dont les couleurs ſont plus vives que celles qui ſe font en Perſe. Ils prennent en échange, des brocards d'or & d'argent, des tapis, de la ſoie crue, de la rhubarbe, du ſafran & de l'eau-roſe. Cette eau eſt une des meilleures marchandiſes que l'on puiſſe envoyer aux Indes, où l'on en arroſe les appartements; & l'on s'en ſert aux préparations des parfums. Outre ces échanges, les Anglois & les Hollandois apportent auſſi de l'argent comptant. Ces derniers fourniſſent preſque toute la Perſe d'épiceries, pour leſquelles ils ne paient point de droit, en vertu d'un ancien privilege dont ils tâchent de maintenir la jouiſſance par des préſents. Les Portugais ſont la ſeule nation qui ne ſoit pas ſoufferte à Gomron & à Ormuz; & depuis la réduction de cette derniere ville, ils ſont toujours en guerre ouverte avec les Perſans. Ils viennent quelquefois, avec leurs frégates, aſſez près de ces deux places, font des deſ-

centes dans les isles voisines, pillent les habitants, & commettent mille violences.

Avant que d'arriver à Surate, nous abordâmes au port de Diu, ville fameuse que les sieges qu'elle a eu à soutenir rendront à jamais mémorable dans les fastes de l'Asie. Elle appartenoit au roi de Cambaie, lorsque les Portugais obtinrent la permission d'y bâtir une forteresse : ils en devinrent bientôt les maîtres; &, pour secouer le joug de ces étrangers, le roi de Cambaie sollicita le secours des Turcs. Soliman, bacha d'Egypte, eut le commandement de la flotte que le grand seigneur envoya dans l'Inde contre les Portugais : il trouva le siege de Diu commençé; il le poussa vivement, & les Portugais combattoient & souffroient comme s'ils eussent été supérieurs à toutes les foiblesses de la condition humaine. Le pere Sylveïra nous raconta des traits de la valeur de votre sexe, qui méritent, Madame, qu'on en rappelle le souvenir. « Isabelle » de Véga, également belle & ver- » tueuse, avoit été vainement pressée » par son mari, Vasconcelos, de se re-

» tirer à Goa, dans la maiſon de ſon
» pere, pendant le ſiege : rien ne put
» l'engager à quitter un époux qu'elle
» aimoit ; & voyant qu'on employoit
» à ces travaux un grand nombre d'hom-
» mes qui n'étoient pas moins néceſ-
» ſaires pour combattre, elle penſa que
» les femmes pourroient ſuppléer au
» premier de ces deux beſoins : elle
» communiqua ſon deſſein à l'épouſe
» d'un médecin nommée *Anne Fer-*
» *nandès* ; & ces deux femmes ayant
» raſſemblé toutes les autres, les en-
» gagerent à prendre la place de leurs
» maris ou de leurs fils dans l'emploi
» qui convenoit le mieux à leur ſexe.
» Toutes s'y porterent avec une ar-
» deur incroyable ; & c'étoit à qui ſe
» chargeroit des plus grands fardeaux.
» Cet exemple animoit le courage de
» leurs maris, & leur laiſſoit toute la li-
» berté pour l'exercice des armes. Anne
» & Iſabelle alloient viſiter les poſtes
» pendant la nuit ; on les vit même pa-
» roître à l'aſſaut pour inſpirer, par de
» vives exhortations, plus de valeur
» aux combattants. Anne Fernandès vit
» périr ſon fils à ſes côtés ; ce qui ne
» l'empêcha pas de garder ſon poſte,

» qu'elle ne quitta qu'après le combat,
» pour chercher le corps du jeune
» homme & l'ensevelir de ses propres
» mains.

» Que devroit-on attendre, ajouta
» le pere Sylveïra, de la part des maris,
» dont les femmes donnoient des exem-
» ples d'une vertu si héroïque? Aussi,
» continua-t-il, jamais notre nation
» n'a-t-elle montré plus de force & de
» bravoure : je vais vous en citer quel-
» ques traits. Un nommé *Pachéco* ayant
» été blessé dangereusement, commen-
» çoit à se faire panser, lorsqu'il en-
» tendit le bruit d'une nouvelle attaque.
» Il s'échappa d'entre les mains des
» chirurgiens, pour retourner au com-
» bat, où il reçut une seconde blessure.
» La même chose arriva jusqu'à trois
» fois; & l'ennemi s'étant retiré, il se
» fit panser de toutes ses blessures en
» même temps. Un soldat manquant de
» balles, se servit de ses dents pour
» charger son fusil. Un autre prit un
» baril de poudre entre ses bras, en
» criant à ses compagnons : *Gare, je*
» *porte ma mort & celle d'autrui.* Il se
» jeta au milieu des ennemis avec une
» meche allumée, & mit le feu à la

» poudre. Le baril ſauta en l'air, &, » ſans faire aucun mal à celui qui le » portoit, fit périr plus de cent Turcs. » On ne finiroit pas, ſi on rappelloit » tous les exploits héroïques des Por- » tugais dans cette occaſion. Il ſuffit de » dire, continua le jéſuite, que Soliman » fut contraint de lever le ſiege qui » avoit duré plus de deux mois, & qui » augmenta beaucoup la gloire & la » puiſſance de notre nation dans les » Indes. Tous ces prodiges de force, » de courage & de valeur dans les deux » ſexes, ſe renouvellerent, quelques » années après, avec le même ſuccès, » & dans les mêmes circonſtances. » Le roi de Cambaie entreprit une » ſeconde fois le ſiege de Diu. Les » hommes & les femmes s'y diſtin- » guerent par des actions dont les hiſ- » toriens n'ont pas cru que le récit fût » vraiſemblable, ni même poſſible. » Elles procurerent à Jean de Caſtro, » qui avoit défendu cette ville, un » triomphe ſemblable à ceux de l'an- » cienne Rome. Les rues de Goa où il » fit ſon entrée, après cette glorieuſe » expédition, furent tendues de riches » tapiſſeries. Les femmes jetoient

» des fleurs, & répandoient des eaux
» parfumées sur son passage; & toutes
» les circonstances de cette fête furent
» si pompeuses, que la reine de Portugal, lisant la relation des combats
» & du triomphe de Castro, disoit qu'il
» avoit vaincu comme un chrétien, &
» triomphé comme un païen. Il fit
» demander aux habitants de Goa des
» sommes considérables à emprunter,
» pour réparer le château de Diu, &
» leur envoya ses moustaches pour
» caution. On les lui renvoya sur le
» champ avec de grandes marques de
» respect; & l'on y joignit les sommes
» qu'il avoit demandées. Les femmes
» ne furent pas les moins empressées à
» y contribuer; elles se défirent de
» leurs pierreries, de leurs colliers,
» de leurs bracelets, & doublerent,
» par cette générosité, les secours dont
» il avoit besoin. »

Tant de traits d'héroïsme me rendoient plus intéressante la vue d'une ville, qui, d'ailleurs, n'a rien de bien remarquable; mais j'aimois à considérer des lieux où s'étoient passé toutes ces actions de bravoure. Surate, place très-célebre des états du Grand-Mo-

gol, où nous arrivâmes après avoir séjourné quelque temps à Diu, va vous offrir, Madame, des objets plus dignes de votre curiosité. Elle est située à trois ou quatre lieues de la mer, sur une riviere nommée *Tapti*, qui forme un port où les vaisseaux peuvent entrer facilement. Ce n'est cependant pas là le port de Surate; il est à quatre lieues de la ville, au village de Suhali, où nous débarquâmes. C'est là que les vaisseaux Européens chargent & déchargent leurs marchandises, & qu'elles sont gardées dans des cours & des magasins, pour être transportées par terre à Surate. Les facteurs François, Anglois & Hollandois ont leurs comptoirs à une demi-lieue de la mer, à quelque distance l'un de l'autre. L'entrée de la rade n'est pas bien large, ni le havre fort étendu; mais on y est à couvert de tous les vents, excepté du sud-ouest, qui oblige de quitter cette côte dans un certain temps de l'année. Un ouragan terrible s'éleve une fois par an, & force les marchands à transporter, à grands fraix, tous leurs effets dans la ville. Il dure quelquefois douze à quinze jours, avec des circonstances

ſi effrayantes, que tous ceux qui habitent les bords de la mer, cherchent un aſyle dans les murs de Surate.

Cette ville eſt bâtie en carré; mais du côté de la riviere qui fait un détour, elle forme une eſpece de croiſſant. Toutes les maiſons ſont plates, comme celles de Perſe, & la plupart accompagnées de jardins. La grande place eſt environnée de beaux édifices; & le château, qui la termine, n'eſt pas un de ſes moindres ornements. Il a pour foſſé la riviere même, qui coule au pied de ſes baſtions, & en rend l'approche difficile. L'extérieur de la plupart des maiſons de Surate eſt auſſi orné, auſſi enrichi d'ouvrages de menuiſerie, que l'intérieur de nos appartements: les dedans ſont de la plus grande magnificence; les murs, les plafonds, les parquets ſont revêtus de porcelaine; & une infinité de vaſes, faits de la même matiere, donnent aux chambres qu'ils décorent, un air de grandeur, d'opulence, de propreté & de fraîcheur. Les fenêtres ne ſont point faites de verre, comme en Europe: ce ſont des écailles de crocodile ou de tortue, ou des nacres de perles,

dont les différentes couleurs rendent la lumiere plus agréable. La plateforme, qui termine les maiſons, ſert à prendre le frais le ſoir; ceux qui les habitent y portent leurs lits, pour éviter la chaleur qui ſe concentre dans l'intérieur des appartements.

Outre les édifices publics, tels que l'hôtel du gouverneur, la douane & les bazars, il y en a d'autres que des négociants de diverſes nations ont fait bâtir, & qui occupent les plus beaux quartiers de la ville. Ceux qu'on diſtingue particuliérement pour leur beauté, ſont les comptoirs des François, des Anglois & des Hollandois : ils ont de plus l'avantage d'être ſi bien fortifiés, qu'ils ſont à couvert de toute inſulte. Ces trois nations ont leurs hôtels qu'ils appellent *loges*, & qui ſont grands, bien bâtis, & compoſés de ſuperbes appartements. Celui qu'occupent les Anglois, appartient au Grand-Mogol, & eſt un des plus beaux de la ville. L'empereur, de qui les Anglois le louent immédiatement, en reçoit rarement le loyer. Il leur permet de l'employer aux réparations & à l'embelliſſement de l'édifice. On y a pratiqué des caves,

des magaſins & un réſervoir d'eau. Le préſident du commerce Anglois, dans les parties ſeptentrionales de l'Inde, fait ſa réſidence dans ce palais. Je logeois dans la maiſon d'un marchand Hollandois, ami du pere Sylveïra, dont je ne voulus point me ſéparer, quoique j'euſſe des lettres pour des négociants de ma nation. Je les vis ſouvent pendant mon ſéjour à Surate, & j'appris d'eux beaucoup de détails concernant cette ville.

Elle renferme près de quatre cent mille habitants, commandés par deux gouverneurs. L'un eſt purement militaire, & demeure conſtamment au château. Il ne reconnoît point celui de la ville, & a ſa juriſdiction particuliere. Le gouverneur civil eſt chargé de l'adminiſtration des affaires publiques de la juſtice, de la police & de la recette des droits d'entrée & de ſortie. Il s'éloigne rarement de ſon palais, & eſt toujours à portée de recevoir les requêtes des négociants, & de régler les affaires qui demandent une prompte expédition. Il a une garde de cavalerie & d'infanterie, pour la ſûreté de ſa perſonne, & pour l'exécution de ſes

ordres ; mais quand il ſort pour prendre l'air, il n'eſt le plus ſouvent accompagné que de deux eſclaves, l'un pour conduire l'éléphant ſur lequel il eſt aſſis, l'autre pour l'éventer avec une queue de cheval, attachée à un bâton. Dans les affaires importantes, il eſt obligé de prendre l'avis de trois autres officiers qui rendent compte à la cour de tout ce qui arrive de remarquable & d'important. Ils ont chacun un département particulier. L'un eſt verſé dans la connoiſſance des loix, & partage, avec le gouverneur, le dépôt de l'autorité ſuprême dans tout ce qui appartient aux uſages civils de l'empire. L'autre tient une eſpece de regiſtre de tout ce qui arrive journellement. Le troiſieme eſt établi pour prévenir, empêcher & punir les déſordres. Il fait toutes les nuits trois rondes par la ville, à neuf heures, à minuit & à trois heures du matin. Il eſt accompagné de domeſtiques & de ſoldats armés : les fautes ſont punies par quelques jours de priſon ; &, ſi elles ſont conſidérables, par la baſtonnade. S'il ſe fait quelques vols à la campagne, un officier particulier eſt obligé d'en répondre. Il a, ſous ſes ordres,

une troupe qui fait l'office de nos archers, & qui obſerve continuellement les grands chemins, les villages, pour donner la chaſſe aux voleurs.

Outre les officiers, il y a à Surate un ſecretaire d'état, nommé par le Grand-Mogol, pour examiner la conduite des gouverneurs, & s'oppoſer à leur avarice. Il eſt chargé de faire payer les troupes que l'on envoie dans la province, de veiller à l'adminiſtration de la juſtice, & de rendre compte à la cour du dépôt des navires qui partent tous les ans pour la Mecque. Le prince retire de ces caravanes quatre ou cinq millions de revenu.

Surate eſt la ville du monde où il y a le plus d'habitants de diverſes nations, & de religions différentes, qui jouiſſent toutes du libre exercice de leur culte. Elle eſt peuplée principalement de Mogols, de Banians, d'Indiens qui ſuivent la ſecte de Pythagore, d'Arabes, de Perſans, d'Arméniens, de Turcs, de Juifs, de François, d'Anglois & de Hollandois. Les premiers ſont les plus conſidérés, tant à cauſe de leur religion, qui eſt celle du Grand-Mogol, & des principaux ſeigneurs du

pays, qu'à cauſe de la profeſſion qu'ils font de porter les armes. Ils ont de l'averſion pour les métiers, & même pour le commerce : ils aiment mieux ſervir que d'embraſſer un emploi honnête. Les banians, au contraire, aiment le travail, & vivent retirés. Mais il n'y a point d'étrangers qui aient de plus beaux établiſſements à Surate, que les Anglois & les Hollandois. Ils en ont fait une des villes les plus marchandes de l'orient. Les Anglois principalement l'ont choiſie pour y établir le centre de tout leur commerce des Indes. Ils y ont un préſident auquel les commis des autres bureaux ſont obligés de rendre compte, & font pour cet effet, tous les ans, un voyage à Surate. On peut acquérir de grandes richeſſes dans cette place ; car, outre ſes appointements & les profits qu'il tire des vaiſſeaux, il a le pouvoir d'exercer le négoce pour ſon propre compte dans toute l'Aſie. Il a ſous lui des officiers qui compoſent le conſeil. Le préſident y a deux voix ; & l'on y juge toutes les affaires qui regardent la compagnie des Indes & les perſonnes qui ſont à ſon ſervice. Elle a un ſecretaire, un miniſtre, des fac-

teurs, des écrivains, des éleves, qui tous demeurent dans le palais, sont nourris aux fraix de la compagnie, & peuvent, comme le président, commercer pour leur profit particulier. Aucun d'eux ne peut passer la nuit hors de la maison, sans la permission de ce premier officier. On sert tous les jours une table commune, où chacun se place selon son ancienneté. Elle est couverte de ce que l'Europe & l'Asie offrent de plus rare. Il n'y en a point à Surate, même chez les personnes les plus qualifiées de l'empire, qui soient servies avec plus de délicatesse & de profusion. On m'a quelquefois fait l'honneur de m'y inviter; & un jour, entre autres, je fus témoin d'une plaisante naïveté de la part d'un Indien qui avoit eu la curiosité de nous voir à table. Il parut extrêmement surpris, à l'ouverture d'une bouteille, de voir sortir la liqueur avec force, aussi-tôt qu'on en eut ôté le bouchon. On lui demanda le sujet de son étonnement. « Ce n'est » pas, dit-il, de voir sortir la liqueur » de la bouteille; c'est comment on a » pu l'y faire entrer. »

Il est peu d'étrangers, & sur-tout

d'Européens, à Surate, qui ne dînent quelquefois chez les Anglois. Pour ſatisfaire tous les goûts, ceux-ci ont trois cuiſiniers de différentes nations, qui apprêtent les mets chacun à leur maniere ; mais on n'y ſert point de ragoûts François ; ce qui m'inquiétoit peu, par le long uſage où je ſuis de m'en paſſer. Les jours de réjouiſſance, le préſident invite tous les officiers de la compagnie à dîner dans quelque jardin hors de la ville ; & dans ces promenades, il imite ou ſurpaſſe même le faſte des gouverneurs. Il ſe fait porter ſur un palanquin ſoutenu par quatre hommes ; il eſt précédé de deux étendards, après leſquels marchent des chevaux de main de grand prix, avec des harnois magnifiques. Les officiers viennent à ſa ſuite, montés ſur d'autres chevaux auſſi richement équipés : les domeſtiques ſuivent à pied ; &, après cette premiere diviſion, vient le conſeil dans un grand carroſſe ouvert, orné d'or & d'argent, & tiré par des bœufs. Le reſte des facteurs ſuit en carroſſe ou à cheval ; & tout ce cortege, qui traverſe la ville, inſpire au peuple plus de reſpect pour le préſident de la nation Angloiſe, que

pour le gouverneur, dont la grandeur paroît éclipsée par celle de ces marchands, comme celle de la noblesse Françoise par le faste insolent de nos financiers.

Ma longue fréquentation avec ces gens de calcul, m'a appris les mesures, les poids, la valeur des monnoies de Surate. L'aune est de vingt-sept pouces; & l'on y vend au poids ce qui se mesure, parmi nous, au boisseau: la livre est de treize onces & un quart. L'argent se compte par *roupies*, par *leks*, par *courous*, par *padans* & par *nils*. La roupie vaut environ quarante sous de notre monnoie; il en faut cent mille pour un lek; cent mille leks, pour un courou; cent mille courous, pour un padan; & cent mille padans, pour un nil. On fabrique, tous les ans, de nouvelles roupies; celles de l'année valent un peu plus que les précédentes qui sont censées avoir diminué de poids, par l'usage & le frottement. Il y a des demi-roupies, des quarts de roupies. On voit à Surate quelques monnoies étrangeres, mais en petit nombre, & des pieces de cuivre, dont soixante font une roupie. Il s'y trouve une autre

ſorte de monnoie encore plus baſſe ; ce ſont des amandes ameres, dont ſoixante ne valent qu'une piece de cuivre. Ces amandes viennent de Perſe, & ſont le fruit d'un arbriſſeau qui croît entre les rochers. L'or de Surate eſt ſi fin, qu'en le tranſportant en Europe, on peut y gagner douze ou quatorze pour cent. L'argent eſt auſſi plus pur dans tous les états du Grand-Mogol, que par-tout ailleurs, parce qu'il n'arrive point d'étranger dans l'empire, qui ne ſoit obligé de changer l'argent qu'il apporte, en monnoie du pays. Il eſt fondu auſſi tôt, & on le rafine pour en fabriquer des roupies. Les monnoies étrangeres paient deux & demi pour cent de droits d'entrée.

Pendant tout le temps que j'ai demeuré à Surate, j'ai eu le bonheur de n'eſſuyer aucune des maladies dont les Européens ont de la peine à ſe garantir. Les plus ordinaires ſont différentes ſortes de fievres, la plupart mortelles, ſur-tout pour ceux qui aiment trop le vin & les plaiſirs de la table. Il en eſt une autre très-dangereuſe, qui vient de la même cauſe ; c'eſt un vomiſſement violent, accompagné d'un grand cours

de ventre. On guérit le malade en lui appliquant un fer chaud ſur les talons. Ceux qui s'expoſent trop aux brouillards de la nuit, ſont attaqués d'une paralyſie qui leur ôte le mouvement & l'uſage des membres ; les bains fréquents en ſont le remede le plus efficace.

La ſanté dont j'ai joui à Surate, m'y a fait paſſer le temps agréablement. Les dehors de cette grande ville me procuroient des promenades charmantes des deux côtés de la riviere, dans un terroir très-fertile. Pluſieurs beaux jardins y ſont accompagnés de maiſons de plaiſance. Ces maiſons, qui ſont d'une blancheur éclatante, parce que les Indiens aiment cette couleur, forment un ſpectacle admirable au milieu de la verdure. La chaleur de l'air y eſt adoucie par l'ombrage d'une infinité d'arbres, & par la proximité de l'eau ; mais les environs de Surate n'ont rien qui puiſſe être comparé à un monaſtere de faquirs, qui ont pris ſoin de rendre cette retraite auſſi délicieuſe que commode. Il eſt voiſin de la riviere ; & tout ce que l'art peut employer pour perfectionner la nature, a contribué à l'embelliſſement de cette retraite. Auſſi les

faquirs qui l'habitent, ſont-ils plus fiers que dans les autres monaſteres. Vous ſavez, ſans doute, Madame, que ces faquirs ſont une eſpece de moines mendiants, qui, comme les nôtres, font la quête pour augmenter leurs revenus. Ceux de Surate ſont ſi orgueilleux de la magnificence de leur habitation, qu'ayant un jour rencontré un des freres quêteurs de ce couvent, il oſa me demander vingt roupies d'aumône. Je lui dis, en badinant, ſi dix-neuf ne lui ſuffiroient pas. Il les refuſa, dans l'opinion qu'il n'étoit pas de ſa dignité de rien diminuer de ſa premiere demande.

On trouve encore, dans le voiſinage de cette ville, une aſſez belle promenade, appellée le *Jardin de la Princeſſe*, parce qu'il appartenoit à une ſœur de l'empereur. Ce ſont des allées d'arbres de toute eſpece, avec des baſſins pleins d'eau, d'où ſortent de petits ruiſſeaux qui paſſent par les principales allées. Nous allâmes voir, à quelque diſtance de ce jardin, un grand réſervoir d'eau, que l'on regarde comme une des curioſités du pays, & un monument comparable aux plus beaux ouvrages des Romains, pour l'utilité publique. Il a

ſeize angles, dont chaque côté a cent pas de long, & eſt pavé de grandes pierres unies, avec des degrés à l'entour, qui regnent en forme d'amphithéatre, depuis les bords juſqu'au fond du baſſin. On y a ménagé trois deſcentes en talus, pour ſervir d'abreuvoir : & au milieu de cette eau, s'éleve un bâtiment où l'on ne peut aller qu'en bateau. On y va pour y prendre le frais, & s'y amuſer. Ce grand réſervoir ſe remplit d'eau de pluie, & l'on n'en buvoit autrefois point d'autre à Surate ; mais on y a découvert des puits, qui, aujourd'hui, en fourniſſent à toute la ville.

Un des principaux ornements des environs de Surate eſt le cimetiere des Anglois & des Hollandois. Les uns & les autres l'embelliſſent à l'envi, par de magnifiques tombeaux. J'y ai vu, entre autres, celui d'un Hollandois qui a voulu qu'on y repréſentât trois grandes taſſes, pour faire reſſouvenir ſes amis du plaiſir qu'ils avoient eu de boire avec lui. Mais voici quelque choſe, Madame, qui vous paroîtra bien ſingulier ; c'eſt un hôpital pour les vaches, les chevaux, les chevres, les chiens &

d'autres animaux malades, eſtropiés ou trop vieux pour ſervir. Il eſt entretenu par les banians, qui croient à la métempſycoſe; chacun d'eux s'imagine voir ſon parent dans un chien ou dans un cheval, & c'eſt ce qui les rend ſi charitables pour ces animaux. Auſſi, quand un homme ne peut plus tirer de ſervice de ſa vache ou de ſon bœuf, & que, pour s'épargner la dépenſe de le nourrir, on pour ſe nourrir ſoi-même de ſa chair, il veut lui ôter la vie, il ne manque guere de trouver quelque dévot banian qui achete l'animal, quelquefois aſſez cher, & lui fonde un lit dans cet hôpital, où il eſt bien ſoigné & bien traité juſqu'au terme naturel de ſa vie.

Près du même édifice, on en voit un autre fondé pour les puces, les poux, les punaiſes & toutes les autres eſpeces de vermines qui ſe nourriſſent du ſang des hommes. Pour les régaler de temps en temps, en leur donnant la nourriture qui leur convient, on paie un pauvre qui paſſe une nuit ſur un lit dans cet hôpital: mais dans la crainte qu'il ne gêne leur réfection, en les écartant avec les mains, ou que la douleur ne l'oblige à ſe retirer avant que les animaux ne

ſoient raſſaſiés, on a la précaution de l'attacher de maniere que rien ne peut les troubler dans leur repas. Les banians, dont je viens de parler, ſont les marchands les plus riches de Surate. Il y en a pluſieurs qui jouiſſent de deux ou trois, & quelques-uns de vingt-cinq & de trente millions.

Cette vénération qu'ont les Indiens pour les animaux, s'étend quelquefois juſque ſur les arbres. Il y en a un principalement qu'ils regardent comme ſacré, qu'ils prennent ſoin d'orner, & ſouvent d'accompagner d'une pagode. Cet arbre ſe nomme *var* ou *ber*, l'*arbre des banians*, ou l'*arbre des racines*. Ce dernier nom lui vient de la facilité avec laquelle ſes branches prennent racine, & reproduiſent d'autres branches. Il arrive quelquefois qu'un ſeul arbre, auquel on a donné la liberté de s'étendre, occupe un fort grand eſpace. J'en ai vu un qui avoit juſqu'à trente toiſes de diametre dans l'étendue de ſes branches, & formoit ſeul une promenade.

Le terroir, aux environs de Surate, eſt naturellement ſi fertile, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'y employer le fumier

pour l'engraisser. Le climat est fort chaud; mais son ardeur excessive est tempérée par des pluies douces & par des vents qui regnent dans certains mois. C'est ce mêlange d'humidité & de chaleur, qui donne la fertilité à la terre, & fait le plus beau pays du monde, d'un terrein qui seroit naturellement sec & inhabitable. Le bled nécessaire pour la nourriture d'une si grande ville, y vient en abondance, avec tout ce qui peut servir à la bonne chere. Le bled se seme immédiatement après la saison des grandes pluies; temps où la terre est plus propre à être labourée: jamais on ne l'arrose, parce que les rosées qui tombent chaque jour, suffisent pour la rendre féconde. Le riz y croît heureusement, ainsi que les cannes de sucre qui se plantent de la maniere suivante: on fait de grands sillons, dans lesquels on met, pour les engraisser, plusieurs de ces petits poissons que nous nommons des *goujons*. On couche les boutures sur ces poissons, l'une au bout de l'autre, & de chaque nœud de canne il sort une tige qui produit le sucre.

Des palmiers de toute espece, & des fruits de toutes les saisons réunissent

l'utile & l'agréable. Le goût du raiſin n'eſt cependant pas excellent. Ce fruit eſt blanc & aſſez gros ; mais on n'en fait qu'un vin fort aigre, & qu'il eſt impoſſible de boire, à moins qu'on n'y mette du ſucre. Les autres liqueurs du pays ne valent guere mieux. La plus commune ſe fait avec du ſucre & de la racine d'un arbre appellé *baboul*, infuſée dans de l'eau, & diſtillée enſemble. On fait auſſi de l'eau-de-vie, que l'on appelle *tary*. C'eſt une liqueur aſſez agréable, qui ſe tire du palmier & du cocotier.

Surate & ſon canton ſont, ſans contredit, la plus belle partie de la province de Guzarate, comme cette province eſt elle-même la plus agréable de l'Indoſtan. Elle étoit autrefois un royaume particulier que le Grand-Mogol a réduit ſous ſa domination, & ſe nommoit alors le *royaume de Cambaie*. C'eſt par cette portion de l'empire du Mogol, que nous allons commencer, par terre, le voyage de l'Inde. Nous profitons d'une caravane marchande, qui va porter des épiceries & de l'argent à Amadabath.

Je ſuis, &c.

A Surate, ce 9 décembre 1739.

LETTRE

LETTRE XXX.

LE MOGOL.

LE président de la compagnie Angloise de Surate avoit nommé quatre marchands, huit banians, douze soldats de sa nation, & autant d'Indiens, pour escorter notre caravane, & la garantir des voleurs. Nous prîmes le chemin de Broitschia; & nous descendions souvent de notre voiture, pour tirer sur des canards sauvages & plusieurs autres oiseaux de riviere, qui y sont en très-grande quantité. Nous rencontrâmes aussi tant de cerfs & de sangliers, que nous n'avions que faire de nous inquiéter de notre souper; car les Anglois & les Hollandois ne voyagent guere sans leurs cuisiniers, qui apprêtent le gibier que leurs maîtres tuent dans la route.

Broitschia, éloigné de douze lieues de Surate, est bâti sur une montagne, avec de bonnes murailles, qui en font une ville très-forte. Elle étoit assez bien

peuplée; mais la plupart des habitants ne ſont que des tiſſerands qui fabriquent les plus belles toiles de coton de la province. On tire des montagnes voiſines une agate précieuſe, dont on fait des manches de couteaux & des coupes très-eſtimés.

A deux journées de Broitſchia nous vîmes, ſur le chemin, le ſépulcre d'un ſaint mahométan, auquel les peuples ont beaucoup de dévotion. Ceux qui y vont en pélerinage gardent, durant la route, le ſilence le plus rigoureux. Il y en a qui ſe mettent un cadenas à la bouche pour s'empêcher de parler, & qui ne l'ôtent que pour manger. Ce tombeau eſt dans le voiſinage de Brodra, où les Anglois ont un comptoir. Après nous y avoir bien régalés, ils firent venir des femmes banianes, qui offrirent de ſe mettre toutes nues, & d'avoir pour nous les autres complaiſances que l'on peut deſirer, en pareil cas, des perſonnes de leur ſexe & de leur profeſſion. Notre refus parut les offenſer, & elles ſe retirerent humiliées.

La ville de Brodra, comme celle de Broitſchia, n'eſt guere peuplée

que d'ouvriers qui travaillent en toiles de coton. Un village, qui n'en est éloigné que de quelques lieues, rend, tous les ans, plus de deux cents cinquante quintaux de lacque. C'est une gomme que l'on tire de certains arbres qui ressemblent assez à nos pruniers, & qui sont en très-grand nombre dans la province de Guzarate. Cette gomme est d'un roux tirant sur le brun; mais quand elle est seche & réduite en poudre, elle prend la couleur que l'on veut, noire, rouge, jaune, verte, &c. Les Indiens en font des bâtons dont ils cachetent les lettres, ou s'en servent pour l'ornement de leurs meubles, en lui donnant un lustre qu'on ne peut guere imiter en Europe. Le grand commerce de la lacque se fait à Amadabath, capitale de la province, où nous arrivâmes après quelques journées de marche.

On dit que cette ville fut bâtie par un roi du pays, nommé *Ahmed*, qui lui donna son nom; qu'un autre prince, appellé *Mahmoud*, en bâtit une autre à quelque distance de là, sous le nom de *Mahmoud-Abad*; les deux

villes s'étant jointes, en s'agrandissant, n'en font plus qu'une aujourd'hui, qui est très-marchande. Les Anglois y ont un établissement, & y font un grand commerce. Nous allâmes loger chez le directeur, qui, dès le premier jour, après que nous eûmes soupé, fit venir dans mon appartement une troupes de danseuses. Elles ne furent pas mieux accueillies que les banianes de Brodra, ni moins étonnées; car, dans ces pays-ci, l'usage n'est pas de les appeller inutilement.

Le directeur me prit le lendemain dans son carrosse, pour me faire voir une partie de la ville. Cette voiture, faite à l'Indienne, étoit toute dorée, couverte de plusieurs riches tapis de Perse, & attelée de deux bœufs blancs, qui ne témoignoient pas moins de courage, que les chevaux les plus vifs. On me conduisit d'abord à la principale place, nommée le *Marché du roi*. Elle a seize cents pieds de long sur huit cents de large, & est ornée, de tous côtés, d'un double rang de palmiers & de tamarins, entremêlés de citronniers & d'orangers. La plupart des rues sont plantées des mêmes arbres;

ce qui, outre l'agrément du coup-d'œil, procure de la fraîcheur & une odeur délicieuse, & donne de loin, à cette grande ville, l'apparence d'une vaste forêt parsemée de maisons de plaisance. On me fit voir ensuite le château, qui passe pour un des plus beaux de la province. Le palais des anciens rois de Cambaie offroit encore, par des restes peints & dorés, des marques de magnificence. Le temple des banians est un grand édifice, qui ne le cede à aucun de ceux de la ville. Nous y vîmes un prêtre occupé à recevoir des présents de ceux qui venoient y faire leurs dévotions; c'étoient des fleurs pour les idoles, de l'huile pour les lampes, du sel, du blèd & de l'argent pour les prêtres. Pendant qu'il ornoit de fleurs les statues, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur que son haleine ne profanât le mystere. Il s'approchoit de temps en temps de la lampe, marmotoit des paroles, se frottoit les mains sur la flamme, comme s'il les eût lavées à la fumée, & se les passoit sur le visage, pour se purifier.

Nous le laissâmes édifier ou amuser

le peuple par ces grimaces, & nous continuâmes à parcourir la ville. Elle est grande & bien peuplée; ses rues sont larges & ses bâtiments magnifiques. On lui donne sept lieues de circonférence, en y comprenant ses fauxbourgs, qui sont immenses. La garnison y est assez nombreuse pour réprimer certains brigands du pays, qui, ne reconnoissant point l'autorité du Grand-Mogol, font incessamment des courses dans les environs.

Il n'y a point de nations ni de marchandises, dans toute l'Asie, que l'on ne trouve dans Amadabath. Son principal commerce consiste dans les étoffes de soie & de coton qui s'y fabriquent. On emploie rarement les soies du pays dont la qualité est médiocre; on se sert de celles de la Chine & de Bengale. Les autres sont le sucre candi, la cassonade, & toutes sortes de confitures; le cumin, le miel, le vernis, l'opium, le borax, qui est un sel minéral dont on soude les métaux; le gingembre, le salpêtre, le sel ammoniac, & sur-tout l'indigo, qui croît ici en abondance. Mais ce qu'il a de plus avantageux dans cette ville,

c'eſt la commodité pour le change; les banians font des traites & des remiſes pour toutes les parties de l'Aſie, & même pour Conſtantinople; ce qui convient d'autant plus aux marchands, que les brigands & les voleurs, dont je viens de vous parler, rendent les chemins dangereux, quoique, comme je vous l'ai dit, l'empereur entretienne des ſoldats pour veiller à leur ſûreté. Une partie des revenus d'Amadabath eſt deſtinée à la ſolde de ces troupes. Ils montent à plus de dix-huit millions, parce que cette ville a, dans ſon territoire, vingt-cinq bourgs & près de trois mille villages qui en dépendent. Le gouverneur, qui diſpoſe de cet argent pour payer les ſoldats, eſt quelquefois lui-même le protecteur des brigands, & partage avec eux le fruit de leurs rapines. Il prend le titre de *kan* ou de *raja*, qui veut dire *prince*, & poſſède des richeſſes immenſes. Sa maiſon eſt compoſée de plus de cinq cents officiers, & il a une garde de deux cents hommes. Il eſt vêtu, pour l'ordinaire, chez lui, d'une ſimple veſte de toile de coton; mais quand il ſort,

il paroît dans un équipage magnifique. Assis sur un éléphant, dans une espece de trône, il se fait accompagner d'une garde nombreuse. On porte devant lui des étendards de différentes couleurs ; & il est suivi de plusieus chevaux de Perse, menés à la main par des esclaves. Il a sous lui, comme à Surate, d'autres officiers, nommés par l'empereur, pour veiller sur sa conduite, rendre la justice aux peuples, & maintenir la police. Il n'en est cependant pas moins absolu, comme le prouve l'histoire suivante.

Un des derniers gouverneurs de cette province avoit demandé une troupe de courtisanes pour l'amuser après son repas, en dansant toutes nues devant lui, comme c'est l'usage dans le Mogol. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient paroître ce jour-là. Il ordonna de les amener dans l'état où elles étoient ; & ses gens lui répétant la même excuse, il tourna contre eux toute sa colere. Alors ces malheureux, qui craignoient la bastonnade, se jeterent à ses pieds, & lui avouerent que ces femmes n'étoient pas mala-

des ; mais qu'étant employées dans un autre endroit, où elles gagnoient de l'argent à une autre danse, elles refusoient de venir, sachant bien qu'il ne les paieroit point. Il en rit : mais en même temps il en envoya prendre huit par un détachement de ses gardes ; & elles ne furent pas plutôt entrées dans la salle, qu'il commanda qu'on leur tranchât la tête. Elles demanderent la vie avec des cris épouvantables : mais il voulut être obéi ; & cette exécution se fit sans qu'aucun des assistants osât intercéder pour ces malheureuses. Quel contraste, Madame, de cet excès de cruauté avec la douceur de notre gouvernement ! En France, une danseuse, une actrice manque impunément au public, sous le plus léger prétexte de maladie ; quelquefois même elle se dispense des prétextes. Comme cet horrible spectacle causoit de l'étonnement à des étrangers qui en furent les témoins, le gouverneur se mit à rire, & leur dit : si j'en usois autrement, je n'aurois bientôt plus d'autorité ; & vous verriez, ajouta-t-il, en montrant ceux qui étoient autour de lui,

que ces fils de p...... feroient les maîtres, & me chasseroient de la ville.

La plus grande magnificence d'Amadabath & de ses environs, consiste dans des tombeaux. Ce sont de grands & beaux édifices, accompagnés de jardins ouverts à tout le monde. Celui de Zirkée, à une lieue & demie de la ville, est l'ouvrage d'un roi de Guzarate, qui l'a fait bâtir à l'honneur de son précepteur, qu'on prétend s'être illustré par des miracles. J'y comptai jusqu'à quatre cents colonnes de marbre, de la hauteur de trente pieds. Cet édifice sert également de tombeau à trois rois de Cambaie, qui ont voulu y avoir leur sépulture & celle de leur famille.

J'en allai voir un autre assez près de la ville, où est inhumé un riche marchand Maure, dont on raconte cette histoire. Il étoit devenu amoureux de sa fille; & voulant autoriser son inceste, il dit au juge ecclésiastique: « étant
» jeune j'ai planté un jardin, que j'ai
» pris plaisir à cultiver, & dans lequel
» il vient des fruits qui font envie à
» mes voisins. Tous les jours j'en suis
» importuné; mais ne pouvant aban-
» donner un bien si cher, je suis résolu

» d'en jouir moi-même, si vous voulez
» approuver mes intentions par écrit. »
Sur cet exposé, le juge, qui n'avoit garde de pénétrer cette allégorie, lui répondit que cela ne souffroit aucune difficulté, & lui donna l'écrit & la déclaration qu'il desiroit. Il la fit voir à sa fille ; mais ni l'autorité paternelle, ni la permission du juge ne pouvant rien sur elle, il la viola. Elle s'en plaignit à sa mere, qui en fit tant de bruit, que le crime de son mari parvint à la connoissance du souverain. Celui-ci fit trancher la tête à ce pere coupable, & permit que, de ses biens, on lui bâtît un monument qui rendît témoignage du crime & de la punition ; on l'appelle *la honte d'une fille découverte*.

Il y a un si grand nombre de jardins dans les environs d'Amadabath, que nous employâmes plusieurs jours à les voir tous. Un des plus beaux est celui qui porte le nom de *jardin du roi*. On y admire un superbe édifice, dont les fossés sont pleins d'eau, & les appartements très-riches. Il y en a un autre nommé le *joyau*, au milieu duquel est un vaste réservoir d'eau. On y va rarement sans rencontrer quelques jeunes

femmes qui s'y baignent : elles ne souffrent point que les Indiens les voient : mais elles sont moins difficiles à l'égard des Anglois ; car elles nous permirent, au directeur & à moi qui l'accompagnois, d'y entrer & de leur parler.

Outre ces jardins, qui forment l'aspect le plus riant, les grands chemins sont encore bordés d'un double rang de cocotiers, & d'autres arbres qui logent & nourrissent une quantité incroyable de singes, & servent de retraite à toutes sortes d'oiseaux, sur-tout à des perroquets. Parmi les singes, il y en a d'aussi grands que des levriers, & d'assez forts pour attaquer un homme. Il est rare cependant que cela arrive, à moins qu'ils ne soient très-irrités. Leur couleur est d'un verd brun ; ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs, & multiplient presqu'à l'infini, parce que les banians, qui croient à la métempsycose, & sont, dans ce pays-là, en plus grand nombre que les mahométans, ne souffrent point qu'on les fasse mourir. Ils disent que les ames les plus belles & les plus enjouées choisissent, pour leur retraite, les corps de ces animaux. C'est ce qui

fait que la ville en eſt remplie ; & ils ſont ſi familiers, qu'ils entrent dans les maiſons, à toute heure, en toute liberté, & en ſi grand nombre, que les marchands de fruits & de confitures, dont ces ſinges ſont très-friands, ont de la peine à les chaſſer. Je me ſuis ſouvent amuſé à les attrouper autour de moi, en leur donnant des amandes. Ils venoient les prendre dans ma main, & ſe plaiſoient à faire tant de grimaces & de poſtures, qu'ils ſembloient vouloir payer mes careſſes par le divertiſſement qu'ils me procuroient.

Les perroquets ſont ſi communs & ſi apprivoiſés, qu'ils font leurs nids dans les villes, ſur les toits des maiſons, comme les hirondelles en Europe. Ceux-ci ſont de la grande eſpece, & nommés *corbeaux d'Inde*. Il y en a de blancs & d'un gris de perle ; ils ont ſur la tête une houppe incarnate. On les appelle *kakatous* ; mot qu'ils prononcent aſſez diſtinctement dans leur chant. D'autres plus petits, & plus eſtimés pour la beauté & la diverſité de leurs couleurs, font leurs nids dans les bois. Ils les attachent au bout des branches, & les ſuſpendent en l'air, pour empê-

cher que les serpents ne dévorent leurs petits. Ces oiseaux font un étrange dégât dans la campagne, où ils se nourrissent de grains & de fruits, au grand détriment des cultivateurs, qui, toujours par principe de religion, n'osent ni les tuer, ni les empêcher de manger. Ils ont les mêmes égards pour les canards sauvages, les hérons & les cormorans, dont la riviere est couverte. Le cormoran est cet oiseau que les naturalistes nomment *onocrotalus*, à cause du bruit qu'il fait dans l'eau quand il y enfonce son bec, & qu'en poussant sa voix de toute sa force, il imite le braiement de l'âne. Il a une adresse singuliere pour tirer de la coquille des moules la chair dont il se nourrit. Il les avale d'abord, & les garde dans son estomac jusqu'à ce que la chaleur ait fait ouvrir cette coquille; alors il les rejette pour prendre le poisson.

Les daims, les chevreuils, les ânes sauvages, les sangliers & les lievres sont le gibier le plus commun de la province de Guzarate; les buffles, les bœufs, les vaches & les moutons sont les animaux domestiques. Les forêts sont peuplées de lions, de léopards & d'élé-

phants, comme dans les autres pays de l'Inde. Les rivieres fournissent une si grande quantité de poissons, qu'il n'y a guere d'endroits où l'on puisse vivre plus délicieusement. Le vin y manque, à la vérité; mais il est remplacé par le tari, qui est excellent. On tire du riz, des dattes & du sucre, une eau-de-vie plus forte & plus agréable que celle qui se fait en Europe.

Il n'y a point ici de rivieres qui ne nourrissent des crocodiles. Ces animaux y font des ravages étonnants parmi le bétail & même parmi les hommes. Ils se cachent dans l'herbe ou dans les roseaux, pour surprendre ceux qui vont chercher de l'eau, qui se baignent ou qui, en voyageant, marchent sur le bord des rivieres. Un homme a de la peine à les éviter à la course, quoiqu'en se détournant souvent, & en serpentant, on puisse éluder leur poursuite : le crocodile n'ayant point de vertebres au cou ni à l'épine du dos, ou les ayant trop serrées l'une contre l'autre, n'a ni l'adresse ni la faculté de se tourner; aussi surprend-il plus souvent les hommes, qu'il ne les poursuit. Il se laisse entraîner par le fil de l'eau, comme une

piece de bois, en cherchant des yeux les hommes ou les animaux qui peuvent venir à sa rencontre. Il est souvent trahi par sa propre avidité, qui lui fit saisir l'hameçon, & le rend la proie de ceux dont il cherche à faire la sienne. Les banians, qui croient que les ames de ceux qui sont engloutis dans le corps de cet animal, vont droit dans le ciel, n'ont garde de le faire mourir. On m'a assuré qu'on a vu des crocodiles qui avoient plus de cent pied de long; ceux de ce pays-ci n'en ont guere que douze ou quinze. Ils sont friands de chair humaine; & il s'en est trouvé, dit-on, un qui avoit avalé une femme avec ses habits. Ils ont la peau du dos plus dure qu'une cuirasse à l'épreuve du mousquet; de sorte que pour les tuer, il faut les prendre par le côté, & les entamer par le ventre : aussi n'exposent-ils guere ces endroits foibles au danger. Ils sont, en général, fort poltrons, sur-tout hors de l'eau; fuient ceux qui les attaquent, & n'ont du cœur qu'avec ceux qui se sauvent. Quand ils ont fait leurs œufs au nombre de vingt-huit à trente, ils les couvrent de sable, au croissant de la lune, & les y laissent

jusqu'au déclin de la suivante. En les déterrant, ils tuent plusieurs petits ; ce qui les empêche de trop se multiplier. La couleur du crocodile est un brun foncé ; & sa tête est plate & pointue, avec de petits yeux ronds, sans vivacité. Il a le gosier large, & ouvert d'une oreille à l'autre, avec plusieurs rangées de dents de forme & de grandeur différentes, mais toutes tranchantes ou aiguës. Ses jambes sont courtes, & ses pieds armés de griffes crochues, longues & pointues. C'est avec ces armes terribles, qu'il saisit & déchire sa proie. Sa principale force consiste dans sa queue, qui est aussi longue que le reste de son corps. Sa peau est chargée d'écailles, & garnie de tous côtés d'un grand nombre de pointes. On en fait des bonnets si durs, qu'ils ne peuvent être fendus d'un coup de hache. La nourriture ordinaire du crocodile est le poisson, qu'il cherche sans cesse au fond des rivieres. Cet animal jette une odeur de musc, qu'il communique aux eaux qu'il habite ; & il y a des gens qui se nourrissent de sa chair.

J'ai vu des crocodiles dans la riviere de Mais, qui arrose les murs de Cam-

baie. Cette ville, où j'allai faire un voyage pendant mon séjour à Amadabath, n'en est éloignée que d'environ quinze lieues. C'est une des plus belles & des plus grandes de l'Indostan, & elle a autrefois donné son nom à la province de Guzarate, ainsi qu'au golfe près duquel elle est située. Il s'y fait un grand commerce d'épiceries, de dents d'éléphants, d'étoffes de soie & de coton, & d'autres marchandises qu'on y apporte de toutes parts. Elle est ceinte d'une fort belle muraille de pierres de taille, & elle a douze portes, de grandes maisons & des rues droites & larges, qui se ferment pendant la nuit. Cambaie m'a paru plus grande que Surate, aussi commerçante qu'Amadabath, & a près de deux lieues de circuit. On y compte trois marchés spacieux, & quatre cîternes publiques, capables de fournir de l'eau à tous les habitants. De vastes jardins & de magnifiques tombeaux ornent superbement ses environs : je n'en ferai aucune description particuliere ; vous en aurez une idée suffisante, en vous rappellant ce que je vous ai dit de ceux d'Amadabath. J'allai

voir le gouverneur de Cambaie, qui me retint à dîner. Après le repas, il arriva des danseuses qui se mirent à chanter & à danser toutes nues, avec plus d'adresse & de justesse que ne font nos danseurs de corde. Elles avoient de petits cerceaux dans lesquels elles passoient avec une souplesse étonnante, & faisoient mille postures en cadence, au son de la musique, composée de hautbois & de petits tambours.

Le gouvernement politique, civil, & la police sont, à Cambaie, à peu près les mêmes qu'à Amadabath; & c'est encore un point sur lequel les détails deviennent superflus. En retournant dans cette derniere ville, par une route différente de celle que j'avois suivie lorsque je partis pour aller à Cambaie, on me fit voir un jardin qui passe pour le plus beau de toutes les Indes. Il doit son origine à la victoire que le Grand-Mogol a remportée sur le dernier roi de Guzarate; aussi l'appelle-t-on le *jardin de la conquête*. Il est accompagné de superbes bâtiments; & l'on y trouve des fruits en abondance, & de toutes les especes qui croissent dans ces contrées.

Il me reſtoit à voir quelques autres villes que j'ai eu enfin occaſion de viſiter pendant mon ſéjour dans ce pays. Biſangatan, ſituée au centre de la province, eſt une des plus grandes villes de l'Indoſtan. Ce n'étoit autrefois qu'un ſimple village; mais la bonté de ſon terroir l'a rendu depuis ſi conſidérable, qu'elle contient actuellement plus de quinze mille maiſons. On y nourrit une quantité prodigieuſe de beſtiaux; & ſes campagnes produiſent beaucoup de riz, de bled & de coton.

Petain avoit autrefois près de ſix lieues de circuit; mais elle n'exiſte preſque plus que par les ruines de quelques édifices qui ſervoient, dit-on, de temples aux païens, & de châteaux aux gouverneurs.

Après ces différentes courſes, je trouvai une caravane, d'environ cent marchands, tant Anglois que banians, qui devoit partir inceſſamment pour Agra, qui a paſſé long-temps pour la capitale de tous les états du Mogol. Je me repoſai pendant quelques jours; & j'employai ce temps-là à m'inſtruire plus particuliérement des mœurs &

des coutumes de la province de Guzarate, dont la longueur eſt d'environ quatre-vingts lieues, ſur une largeur à peu près égale. On y trouve toutes ſortes de bois pour la conſtruction des navires & des édifices; & ſes manufactures de toiles ſont fameuſes.

Je vous ai parlé, Madame, de l'extrême pouvoir du gouverneur d'Amadabath, de ſes richeſſes, & des officiers qu'il a ſous ſes ordres. C'eſt par eux que ſont jugés les crimes capitaux; & il n'y en a preſque point, dont on ne puiſſe obtenir l'impunité pour de l'argent. Ceux qui ſe puniſſent le plus ſévérement, ſont le meurtre & l'adultere. Les lieux de proſtitution ſont non-ſeulement permis; mais il y a même une ſorte d'honneur à les fréquenter.

La plupart des habitants de Guzarate ſont de race Indienne. L'idolâtrie eſt leur religion; car la loi de Mahomet n'y eſt entrée qu'avec les armes de Tamerlan & des autres étrangers qui s'y ſont établis par des conquêtes. Le pays eſt peuplé auſſi de Mogols, de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens & d'Européens. En général, les Indiens de ce canton

ont le teint basané. Les hommes sont forts & bien proportionnés, ont le visage large & les yeux noirs, se rasent la tête & le menton, mais gardent la moustache, comme les Persans. Comme eux sont vêtus aussi ceux qui font profession du mahométisme ; mais ils arrangent différemment leur turban, & laissent pendre les deux bouts de leur ceinture, que les Persans cachent dans leur ceinture même. Les habitants de Guzarate y passent leur poignard, long d'environ un pied, & plus large du côté de la garde, que vers la pointe. Quelques-uns ont aussi des épées, & tous les soldats sont armés de lances & de cimeterres.

Les femmes sont petites, mais bien faites, propres, recherchées même dans leur ajustement, & magnifiques dans leurs habits. Elles laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, & couvrent leur tête d'un petit bonnet, ou d'un crêpe bordé d'or, dont les extrêmités tombent jusque sur leurs genoux. Les plus distinguées chargent de pierres précieuses ou de perles, leur cou, leurs oreilles & leurs narines. Outre leur robe, qui ne tombe qu'au dessous du

gras de la jambe, elles portent une chemise qui ne passe pas les hanches, une jupe légere & des haut-de-chausses fort amples, qui se nouent au dessus du nombril, avec un cordon d'or ou de soie dont les bouts pendent jusque sur les pieds. Leur sein est presque découvert; & leurs bras sont nus jusqu'au coude, mais chargés d'un grand nombre de bracelets. Leurs souliers sont ordinairement de marroquin rouge, plats sur le derriere & pointus par le bout.

Les femmes banianes sont habillées d'une autre maniere. Elles ne se couvrent point le visage, comme celles des mahométans; mais elles se parent la tête, les bras, les mains, les jambes, les pieds de pierreries & de perles. Elles ont des robes de toile de coton très-fines, qui leur descendent jusqu'au milieu de la jambe. Elles mettent par dessus un habit plus court, qu'elles serrent d'un cordon à la hauteur des reins. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, elles paroissent nues depuis le sein jusqu'à la ceinture. Une piece d'étoffe de soie fort claire, qui leur va jusqu'au dessous du genou,

leur ſert de caleçon. L'été, elles portent des ſouliers de bois vernis, qu'elles attachent avec des courroies ; mais pendant l'hiver, elles ont des pantoufles de velours ou de brocard, garnies de cuir doré, & dont le talon eſt fort bas. Les hommes ſont vêtus de longues robes aſſez ſemblables à celles des Mogols. Ces robes ſont blanches, & d'une toile de coton très-fine, dont ils ſe font auſſi des turbans, mais un peu moins grands que ceux des mahométans. Ils ne ſe font point raſer la tête ; mais ils portent les cheveux courts.

Comme j'aurai ſouvent occaſion, Madame, de vous parler des banians, il eſt à propos de vous les faire connoître. Ils forment non-ſeulement la partie la plus conſidérable & la plus nombreuſe des idolâtres de la province de Guzarate ; mais ce ſont eux encore, qui, après les Mogols, tiennent le premier rang dans tout l'empire. Leur origine remonte aux temps les plus reculés ; &, pendant plus de quatre mille ans, cette nation s'eſt préſervée de tout mêlange. Elle eſt tellement attachée à ſa religion, que jamais, ſur ce point, ni les mahométans, ni les chré-

tiens

tiens n'ont osé l'inquiéter ; & elle conserve, avec le même soin, ses mœurs, ses loix, ses usages.

Ces peuples croient qu'il y a un dieu ; mais ils adorent le démon, auquel ils disent qu'est confiée l'administration de l'univers, & la puissance de faire du mal aux hommes. Aussi remplissent-ils leurs temples des images & des statues de cet être mal-faisant ; & la figure, sous laquelle ils le représentent, est effroyable. Sa tête, chargée de quatre cornes, est ornée d'une triple couronne en forme de tiare. Son visage est d'une laideur horrible. Deux dents, comme les défenses d'un sanglier, lui sortent de la bouche ; une barbe affreuse lui couvre le menton ; deux tetons lui pendent sur le ventre, & une seconde tête, plus hideuse que la premiere, est mise à la place des parties de la génération. Il a des pattes au lieu de pieds, une queue de vache au derriere ; & enfin, Madame, le portrait qu'ils se font du diable qu'ils adorent, ne le cede point en laideur à celui que s'en forment les religions où il est le plus en horreur. Ils posent cette figure sur une table de pierre qui sert d'autel. D'un

côte, il y a de l'eau pour se purifier; & de l'autre, un tronc pour recevoir les offrandes. Le prêtre, assis au pied de l'idole, fait ses prieres, & va ensuite prendre, dans un vase, une eau jaune, mêlée de bois de sandal, dans laquelle on broie quelques grains de riz, pour marquer le front de ceux qui ont prié avec lui.

Les banians ont des temples dans les villes, à la campagne, sur les grands chemins, dans les forêts, sur les montagnes. Ces temples n'ont, pour ornements, que des figures de diables que de mauvais peintres ont barbouillées sur les murs, & ne sont éclairés que par des lampes que l'on y tient perpétuellement allumées.

Ces peuples sont d'une propreté extrême; & plusieurs d'entr'eux faisant consister le point essentiel de leur religion dans la purification corporelle, ne passent aucun jour sans se laver. Ceux qui habitent les bords d'une riviere, s'y baignent tous les jours de grand matin, ayant de l'eau jusqu'à le ceinture, & tenant à la main une paille qu'ils reçoivent de leurs prêtres, à laquelle ils attachent la vertu de

chasser les démons. Pendant qu'ils se baignent, un bramine leur donne sa bénédiction & leur prêche ses dogmes.

Ces bramines, ainsi nommés du nom de *brama* qu'ils regardent comme le lieutenant de Dieu, jouissent de la plus grande considération, non-seulement à cause de l'austérité de leur vie & de leurs jeûnes continuels, mais parce qu'ils ont l'administration des affaires de la religion, & le soin des écoles. Ils interpretent les augures, sur lesquels on les consulte continuellement; car les banians ne commencent aucune affaire importante, sans prendre auparavant l'avis de leurs prêtres. Ceux-ci entretiennent la superstition du peuple, en lui racontant mille faux oracles. Ils sont si respectés dans certaines sectes, qu'il ne se fait presque point de mariage, que l'on ne consacre les prémices de la nouvelle épouse à un bramine, & qu'on ne la lui amene pour être déflorée. On croit que, sans cette cérémonie, il manqueroit quelque chose à la sainteté de l'union conjugale. Aussi ces prêtres se font-ils souvent prier; & si les parents sont riches, ils s'en font payer

comme d'une corvée. Quand un mari veut faire un voyage, il prie un bramine d'avoir ſoin de ſa femme pendant ſon abſence, & de lui rendre le devoir conjugal.

Les banians croient l'immortalité de l'ame, mais ils la font paſſer par le corps de pluſieurs animaux, avant qu'elle jouiſſe d'une béatitude purement ſpirituelle. De là, Madame, comme je vous l'ai dit, cette attention ſcrupuleuſe à les conſerver, à leur fonder des hôpitaux. De là cette crainte qu'ils ont d'allumer du feu ou de la chandelle pendant la nuit, de peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler. Ils n'oſent pas même piſſer à terre, dans la crainte de noyer les puces & les autres inſectes qui pourroient s'y rencontrer. Quelques-uns ſe couvrent la bouche d'un linge, pour empêcher que quelques mouches n'y entrent. D'autres portent toujours un petit balai à la main, pour balayer la chambre ou nettoyer les ſiéges, de peur qu'en marchant ou en s'aſſeyant, ils n'écraſent des inſectes. Il y en a qui ne brûlent jamais de bois, pour ne pas faire périr les vers qui peuvent s'y trouver. Ils

ne mettent dans leurs foyers que de la fiente de vache, mêlée de paille, & séchée au soleil, & qu'ils coupent en petits carreaux, comme de la tourbe. Cet excès de superstition leur donne de l'horreur pour la guerre & pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang. Aussi l'empereur du Mogol n'exige-t-il d'eux aucun service militaire; & cette exemption les rend aussi vils aux yeux des mahométans, que l'idolâtrie dont ils font profession. Ils en sont méprisés & traités en esclaves. Ils ont cependant le droit de léguer leur bien à leurs héritiers mâles, à condition d'entretenir leurs meres jusqu'à la mort, & leurs sœurs jusqu'à ce qu'elles se marient.

Une autre superstition commune à tous les banians, c'est de se plonger dans l'eau pendant les éclipses. On les voit lever les mains & les yeux vers le ciel, remuer les bras & la tête, jeter par intervalle de l'eau vers le soleil, & faire mille autres contorsions, pour détourner les malheurs dont ils se croient menacés. Les petits garçons & les petites filles sont nus; les hommes n'ont qu'une espece d'écharpe au-

tour des cuiffes ; les femmes mariées & les filles nubiles ne font couvertes que d'une fimple toile. Ils reftent dans l'eau tant que dure l'éclipfe, prononçant leurs prieres avec beaucoup de dévotion ; & enfuite chacun fe retire en jetant des pieces d'argent dans la riviere, & diftribuant des aumônes aux bramines. Ils prennent tous des habits nouveaux qui les attendent fur le rivage, & les plus dévots laiffent aux prêtres leurs anciens vêtements. Ces prêtres font diftingués des autres banians par leur coëffure, qui confifte en une fimple toile blanche, qu'ils tournent plufieurs fois autour de leur tête pour attacher leurs cheveux qu'ils ne font jamais couper. Ils portent fur leur peau trois filets de petite ficelle qui leur defcend en écharpe fur l'eftomac, depuis l'épaule jufqu'aux hanches. Ce font les marques de leur profeffion, qu'ils n'ôtent jamais, quand il s'agiroit de perdre la vie.

La religion baniane renferme tant de différentes fectes, qu'il n'eft pas poffible de faire une expofition précife de fes pratiques & de fes dogmes. On en compte près de quatre-vingt, qui ont chacune leurs prêtres, leurs temples,

ſeurs rites & leurs dieux particuliers. Elles ne laiſſent cependant pas de s'accorder ſur certains points, tels que l'immortalité, la tranſmigration des ames, les purifications corporelles & l'abſtinence de toute eſpece d'animaux. Ces ſectes peuvent ſe réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres; ſavoir, les œuroWaths, les ſamaraths, les biſnaux & les gonghys. Les premiers ont la tête & les pieds nus, & portent un bâton blanc à la main, qui les diſtingue de toutes les autres. Leur habit eſt une piece de toile qui leur pend depuis le nombril juſqu'aux genoux. Ils ne ſe couvrent le reſte du corps que d'un petit morceau de drap. Ils n'admettent ni providence, ni paradis, ni enfer, & ne laiſſent pas de croire que l'ame eſt immortelle, & qu'elle paſſe ſucceſſivement dans pluſieurs corps d'hommes & d'animaux, ſuivant le bien ou le mal qu'elle a fait. Dans leurs temples, entre pluſieurs idoles, ils ont certaines figures de pierre, de bois & de carton, qui repréſentent quelques perſonnages fameux de leur ſecte. Leurs plus grandes dévotions ſe font au mois d'août,

& font accompagnées de pénitences austeres. Il se trouve de ces idolâtres qui passent tout le mois & au delà, sans prendre d'autre nourriture que de l'eau dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer. Les femmes veuves ne se brûlent point à la mort de leurs maris, comme c'est l'usage dans d'autres sectes: elles renoncent seulement à un second mariage. Les œurowaths peuvent être tous admis à la prêtrise; les femmes mêmes & les enfants n'en sont point exclus. Les personnes initiées dans le sacerdoce, font vœu de célibat & de chasteté; & dans le mariage même, l'un des deux époux a le pouvoir de se faire prêtre, & d'obliger l'autre à garder la continence le reste de sa vie. Tous les autres banians ont du mépris & de l'aversion pour ceux de cette religion, & ne veulent ni boire ni manger avec ceux qui la professent. Ils n'entrent pas même dans leurs maisons; & s'il leur arrivoit de les toucher, ne fût-ce que par inadvertance, ils seroient obligés de se purifier par quelque pénitence publique.

La seconde secte, qui est celle des samaraths, composée de soldats, de

marchands, d'écrivains & d'artiſans, forme une claſſe ou caſte beaucoup plus nombreuſe. Elle croit que l'univers a été créé par un premier être, qui gouverne & conſerve tout par un pouvoir immuable & ſans bornes. Ils lui donnent le nom de *Viſnou*, & lui ſuppoſent trois ſubſtituts ou lieutenants appellés *Brama*, *Buſſinna* & *Mais*. Le premier diſpoſe du ſort des ames par la tranſmigration. Le ſecond apprend aux hommes à vivre ſelon les loix établies par la divinité. Le troiſieme examine leurs bonnes ou leurs mauvaiſes actions après leur mort. Il en fait ſon rapport à Viſnou, qui leur impoſe le châtiment ou décerne la récompenſe qu'ils méritent. Les ames qui paſſent dans le corps d'une vache, ſont bientôt purifiées, parce qu'ils attribuent à cet animal quelque choſe de divin. Celles, au contraire, qui doivent animer un éléphant, un chameau, un buffle, un bouc, un âne, un léopard, un porc, un ſerpent, ou quelque bête immonde, ſont cenſées être les plus malheureuſes, parce qu'elles doivent encore être dans divers autres animaux, pour achever de ſe purifier. *Mais* les

présente ensuite à Visnou qui les reçoit, à la fin, dans son paradis.

Une des choses qui distinguent le plus les samaraths, c'est que les femmes se sacrifient sur le bûcher de leurs maris, pour honorer leur mémoire, persuadées que cette mort n'est qu'un passage à un bonheur sept fois plus grand que celui dont elles ont pu jouir sur la terre. C'est aussi l'usage dans cette caste, dès qu'un enfant est né, de lui présenter une écritoire, du papier & des plumes, dans la vue d'engager Bussinna à graver dans son cœur la loi de Visnou. Si c'est un garçon, on ajoute un arc & des fleches, afin qu'il soit heureux à la guerre, supposé qu'il embrasse cette profession.

La principale dévotion des bisnaux, qui forme la troisieme secte des banians, consiste à chanter des hymnes à l'honneur de leur dieu, qu'ils appellent *Ram-Ram*, & auquel ils donnent une compagne. Ils les représentent l'un & l'autre sous différentes formes, & parent leurs statues d'ornements riches & précieux. Ce dieu, qui n'a point de substituts, agit toujours par lui-même. L'usage des bisnaux, dans les ablutions, est de se plonger entiérement dans l'eau :

enfuite un bramine leur frotte le nez, le front & les oreilles d'une drogue odoriférante, & reçoit, pour fa récompenfe, une certaine quantité de bled, de riz & de légumes. Les bifnaux ne permettent point aux femmes de fe brûler avec leurs maris; mais elles font obligées à un veuvage perpétuel, quand même l'époux feroit mort avant la confommation du mariage. Les banians de cette cafte exercent le commerce; & comme ils font fort entendus, c'eft parmi eux que les Mogols & les Européens choififfent leurs interpretes & leurs courtiers.

La quatrieme fecte, qui eft celle des gonghys & des faquirs, eft un compofé de moines, d'hermites, de miffionnaires, ou gens qui font profeffion de fe confacrer à Dieu d'une maniere fpéciale, & de méprifer les biens & les plaifirs de la vie. Les uns vivent en communauté, fous la difcipline d'un fupérieur auquel ils font vœu d'obéir. D'autres menent une vie folitaire à la campagne, dans les villages; fe retirent dans des mafures, dans des grottes, où ils fe nourriffent de racines & de fruits fauvages. Ils fe croient heureux lorf-

qu'ils peuvent mêler à ces aliments, de la bouse de vache, qu'ils regardent comme quelque chose de sacré. Ils renoncent au commerce des femmes, & se font même un scrupule de les toucher. Ils n'exercent ni le négoce, ni aucun métier; ils passent leur vie à prier, à méditer & à se mortifier. Ils ne demandent rien, mais reçoivent ce qu'on leur offre; & le peuple s'empresse de pourvoir à leurs besoins. Ils n'ont ni mosquées, ni autres lieux publics où ils puissent s'assembler. Ils n'entrent pas même dans les temples des autres banians, à moins que ce ne soit pour y coucher; car ils n'ont point de maison, & ne peuvent rien posséder en propre. Ils vont presque nus, n'ayant, pour se couvrir, qu'un simple linge, depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ils se frottent le corps de cendres; &, dans quelque endroit qu'ils se trouvent, ils en ont toujours avec eux; ils en mettent sur leurs cheveux mouillés; ce qui les défigure étrangement. Ils ne craignent pas de se montrer publiquement dans cet état; j'en ai vu passer à travers les bourgades, & recevoir des aumônes que leur por-

toient des femmes dévotes. Les cheveux leur tomboient jusqu'à mi-jambes; d'autres les avoient liés & entortillés autour de la tête. Les uns portoient à la main des massues; les autres, une peau de tigre seche & roide sur leurs épaules. Quelques autres tenoient leurs bras perpétuellement levés au dessus de leurs têtes, & se laissoient croître les ongles de la longueur du petit doigt. Ces bras étoient maigres & étiques, parce que, dans cette posture forcée, ils ne reçoivent point de nourriture. L'effet d'une tension si violente est de faire perdre aux nerfs leur souplesse & leurs ressorts, & d'ôter aux bras la faculté de se baisser pour prendre quelque chose. De jeunes novices sont chargés de servir ces faquirs impotents, & s'acquittent de ce devoir avec autant de zele que de respect. Plusieurs font de longs pélerinages, nus & chargés de chaînes; d'autres, par un vœu particulier, se tiennent debout des semaines entieres, & ne s'appuient que quelques heures pendant la nuit, contre une corde tendue. Les uns restent, durant un temps considérable, sur leurs mains, les pieds en haut & la tête en bas. Les autres se

mettent dans d'autres postures si difficiles & si gênantes, que nos bateleurs auroient peine à les imiter. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent cet état. Les pauvres mettent leurs enfants entre les mains de ces faquirs, afin qu'étant exercés à la patience, ils soient capables de suivre cette profession, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voies.

Les gonghys ne parlent jamais aux passants, ne les saluent point, ne répondent pas même à ceux qui leur adressent la parole, dans la crainte de déplaire à leur dieu Bruin, & de se souiller par cette communication. Quand ils entrent dans une ville, ils ne s'y arrêtent point, & ne se détournent pas même de la rue la plus droite pour en sortir. Ils ne croient point à la métempsycose, comme les autres banians; ils disent que l'ame, au sortir du corps, va dans le sein de la divinité, pour y jouir d'une éternelle béatitude.

Malgré ces diverses opinions, qui forment, parmi les banians, tant de sectes différentes, ils ont néanmoins des livres communs, qui sont comme le fondement de leur religion, & pour lesquels ils ont un égal respect. Ils

ſont auſſi preſque tous également ſuperſtitieux : ſi en ſortant de leurs maiſons ils rencontrent quelque mauvais augure, ils y rentrent auſſi-tôt, & ne font aucune affaire ce jour-là. Ce qu'ils regardent comme un fâcheux préſage, eſt la rencontre d'une charrette vuide, d'un âne, d'un chien, d'une chevre, d'un cerf, d'un orfevre, d'un charpentier, d'un ſerrurier, d'un barbier, d'un tailleur, d'une veuve, d'un enterrement, ou de quelqu'un qui en revient, d'un homme ou d'une femme chargés de lait, de beurre, d'huile, de citrons, de pommes, d'armes, &c. Ils tiennent, au contraire, pour bon augure, de rencontrer un éléphant, un chameau, un cheval, un bœuf, une vache, un buffle, un coq, un lievre, &c.

Quand un mahométan embraſſe leur religion, voici à quelle façon de vivre ils réduiſent le proſélyte. Pour renouveller ſon corps, qu'ils croient ſouillé par la viande qu'il a mangée, ils l'obligent à mêler, pendant ſix mois, dans ſa nourriture, une livre de fiente de vache : cet animal ayant, ſelon eux, quelque choſe de divin, ils penſent que rien n'eſt plus capable de purifier le

corps que cette ſorte d'aliment. On diminue peu à peu cette portion, après les trois premiers mois. Ils aſtreignent à cette même façon de vivre ceux d'entr'eux qui, ayant été priſonniers parmi les chrétiens, ſe ſont laiſſé perſuader de manger de la viande ou de boire du vin, ſans quoi ils n'auroient plus avec eux de communication.

Les banians ont, comme nous, leurs ſavants & leurs docteurs : la ville de Bénarès eſt leur école générale : c'eſt là que ſe rendent tous ceux qui aſpirent à la gloire des ſciences. Ils n'ont point de claſſes ſubordonnées comme en Europe ; & en ce point, ils ont plus de reſſemblance que nous avec la maniere d'enſeigner, uſitée chez les Grecs. Les maîtres ſont diſperſés par la ville ; & les diſciples, qui vont recevoir leurs leçons, emploient dix ou douze années à s'inſtruire. Leur premiere étude eſt ſur le hanſcrit, langue qui differe de l'Indien ordinaire, & qui n'eſt ſue que des ſavants, comme le Latin, le Grec ou l'Hébreu parmi nous. Ils croient que c'eſt dans cet idiome que Brama leur a communiqué les quatre livres dont je viens de parler, qu'ils regar-

dent comme divins. On les conserve avec beaucoup de secret & de mystere, dans la crainte que les mahométans ne s'en saisissent & ne les brûlent. L'étude de ces livres vient après celle de la langue dans laquelle ils sont écrits. On s'applique ensuite à la philosophie; & comme cette science se partage en différentes opinions, elle fait naître des contestations & des jalousies : de là les animosités, les partis, les haines, comme parmi nos philosophes d'Europe. Ces disputes ont pour objet le principe & les causes de tout ce qui existe; mais tout se réduit à des idées confuses, dont vous n'attendez pas, Madame, que je vous entretienne.

Les livres de médecine ne renferment que des méthodes & des recettes. Le plus ancien est écrit en vers, comme l'école de Salerne. Quant à la pratique, elle est fort différente de la nôtre, surtout par rapport à la saignée, qu'on évite autant qu'il est possible. Si absolument on la croit nécessaire, les médecins la font si copieuse, qu'ils guérissent ou qu'ils tuent le malade. La diete est le remede le plus universel.

Les craintes des banians, à la vue

d'une éclipſe, ne prouvent pas qu'ils ſoient fort habiles dans l'aſtronomie; auſſi donnent-ils, à cet égard, dans les plus grandes abſurdités. Il en eſt de même de la géographie, ſur laquelle ils n'ont aucune notion raiſonnable.

L'éducation des enfants eſt, chez eux, différente de celle des Mogols. Les garçons apprennent de bonne heure l'arithmétique & l'écriture; enſuite on les applique à la profeſſion de leur pere; car il eſt rare qu'ils abandonnent l'état dans lequel ils ſont nés. La coutume eſt de les fiancer à l'âge de quatre ou cinq ans, & de les marier lorſqu'ils en ont dix ou douze. Les cérémonies du mariage ſont différentes, ſuivant les cantons; mais l'uſage conſtant eſt de n'accorder les filles à ceux qui les recherchent, que pour une ſomme d'argent, ou pour quelque préſent. Dans les plus riches familles, il eſt rare qu'une fille apporte d'autre dot que ſes habits & ſes meubles. S'il arrive qu'elle n'ait point d'enfants, le mari peut prendre une ſeconde & même une troiſieme femme. Une veuve, au contraire, ne peut plus contracter d'engagement, & eſt obligée de ſouffrir qu'on lui ôte

ſes parures, & qu'on lui coupe les cheveux. On ne la contraint point de ſe brûler avec le corps de ſon mari; mais on ne l'en empêche pas, ſi elle veut le faire. Si elle ne peut ſe réſoudre à vivre dans le célibat, elle ſe fait danſeuſe publique, & c'eſt ce qui arrive ordinairement. Le jour du mariage, les deux familles, après avoir marché en cérémonie dans les principales rues de la ville, viennent ſe placer ſur des nattes, près d'un grand feu, dont on fait faire deux ou trois fois le tour aux jeunes époux. Un bramine prononce ſur eux quelques paroles; &, dans pluſieurs endroits, le mari & la femme, pour gage de leur union, ſe donnent réciproquement une noix de coco, pendant que le bramine lit ſes formules. Le repas de noce eſt toujours proportionné à la richeſſe des familles.

Les femmes banianes ont le tour du viſage aſſez bien fait, & beaucoup d'agréments dans la phyſionomie. De beaux cheveux noirs & bien bouclés s'attachent ſur le derriere du cou avec un nœud de ruban. C'eſt dommage que le bétel, qu'elles mâchent continuellement, leur noirciſſe les dents & les

gencives; mais elles ſont parvenues à perſuader aux hommes, & à croire elles-mêmes, qu'il eſt beau de les avoir de cette couleur. Elles raillent les Européens, qui ont *les dents blanches comme les chiens & les ſinges.*

Les banians ſont très-propres dans leurs maiſons: le pavé eſt couvert de nattes bien travaillées, ſur leſquelles ils s'aſſeyent, les jambes croiſées. Ils ſont doux, modeſtes, civils, tendres, ingénieux & de bonne foi envers les étrangers. On trouve même des ſavants parmi eux, & des gens éclairés dans toutes ſortes de profeſſions. Ils ont des banquiers, des joailliers, des écrivains, des courtiers très-adroits & d'habiles arithméticiens; de gros marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de ſoie, & de toutes les marchandiſes des Indes. Leurs boutiques ſont belles & leurs magaſins richement fournis; mais ils ne vendent ni viande, ni poiſſon, ni rien de ce qui a eu vie, toujours par principe de religion. Quelques-uns font un gros commerce ſur mer; & j'en connois à Surate qui poſſedent d'immenſes richeſſes. Auſſi vivent-ils dans une grande

magnificence : leurs maifons font belles, commodes & fuperbement meublées. Ils font foumis aux Mogols, dans ce qui concerne l'ordre de la fociété civile. Pour conferver la liberté de leur religion, ils paient de gros tributs à l'empereur, & des fommes confidérables aux gouverneurs des provinces. Ils empêchent par là qu'on ne les charge de fauffes accufations, & que, fous quelque prétexte, on ne confifque leurs biens. Le peuple eft compofé d'artifans qui ne vivent que du travail de leurs mains. On y trouve fur-tout beaucoup de tifferands ; & c'eft de leurs manufactures que fortent ces toiles fines, ces belles étoffes des Indes, que nous admirons en Europe. Ils font des tapis, des courtes-pointes, & toutes fortes d'ouvrages de coton & de foie, de la plus grande beauté ; & cette induftrie, cette ardeur pour le travail, eft égale dans les deux fexes.

Il étoit à propos, Madame, de vous faire connoître ce peuple, qui forme une portion fi confidérable de la province de Guzarate. J'ai encore à vous entretenir de quelques particularités de cette contrée. L'hiver y commence vers la

fin du mois de juin, & dure jusqu'au mois de septembre. Il n'y pleut que par intervalle, & particuliérement à la nouvelle & à la pleine lune. Le vent du nord y regne six mois de suite, & le vent du midi pendant les six autres mois de l'année. Les grandes chaleurs sont en avril, mai & juin. Elles seroient insupportables, sans les vents qui s'élevent de temps en temps & rafraîchissent l'air; mais ils ont cela d'incommode, qu'ils causent une poussiere qui obscurcit le soleil.

Le meilleur indigo du monde vient auprès d'Amadabath. L'herbe dont on le fait ressemble aux feuilles de carottes, mais elle est amere & plus courte. Elle pousse des branches comme la ronce, & croît, aux bonnes années, à la hauteur de six ou sept pieds. Sa fleur est comme celle du chardon; sa graine se seme au mois de juin, & la plante se recueille au mois de novembre ou de décembre. La premiere année, on la coupe à un pied de terre; on en seche les feuilles au soleil, & on les fait tremper dans une auge de pierre pleine d'eau, pendant quelques jours. On remue cette eau de temps en

temps, jusqu'à ce qu'elle ait attiré la couleur & la vertu de l'herbe; & on la verse dans une autre auge, où elle repose pendant une nuit. Le lendemain on la vuide, & l'on passe à travers un gros linge ce qui reste au fond. On fait sécher au soleil cette espece de lie, qui devient un excellent indigo. Les paysans le falsifient, en y mêlant une terre qui est de la même couleur; & comme on juge de la bonté de l'indigo par sa légéreté, ils y mettent un peu d'huile pour le faire surnager. La seconde année, le tronc produit d'autres feuilles qui ne valent pas les premieres, mais que l'on préfere néanmoins au gyngey, qui est l'indigo sauvage. On les laisse croître, le plus souvent, pour les recueillir en graine. Celles de la troisieme année étant d'une très-mauvaise qualité, les marchands étrangers n'en font aucun cas, & ceux du pays l'emploient pour la teinture de leurs toiles. Le meilleur indigo est de la couleur de la violette, & en a même l'odeur quand on le brûle.

Le bled est ici plus gros & plus blanc que le nôtre: on en fait du pain excel-

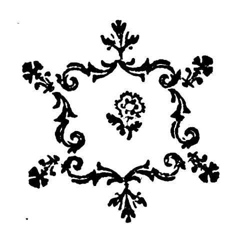
lent, qui ne se cuit pas dans le four, comme en Europe, mais sur des plaques de fer, en forme de gâteau. Les feves & les pois y sont plus petits que ceux que l'on mange en France, & beaucoup meilleurs, particuliérement les pois, dont on nourrit, en quelques endroits, les chevaux & les bœufs, au lieu d'avoine que l'on ne connoît point aux Indes. Le foin n'y est pas non plus en usage; on n'y coupe l'herbe que pour la faire manger toute verte aux bestiaux. La plupart des fleurs, des fruits & des légumes que nous cultivons en Europe, sont également connus dans ce pays. On y trouve des ananas & des cocos : quant aux fleurs, les Indiens en estiment moins l'odeur que la couleur. Les bœufs de Guzarate ont la figure de ceux de France, à l'exception d'une bosse qui leur croît entre les épaules. Il n'y a que les pauvres gens qui en mangent, car les personnes de distinction se nourrissent de chevreaux, qu'ils rôtissent tout entiers. On y fait une farce de riz, d'amandes & de raisins secs, ou bien on les accommode en étuvée, avec du beurre & du poivre. Je vous ai déjà

déjà fait obſerver que toutes les autres productions, comme le gibier, le poiſſon, les oiſeaux de toute eſpece ſe trouvent en abondance dans cette belle & riche province. Le pere Silveïra voyoit, avec triſteſſe, qu'une contrée ſi fertile & ſi commerçante eût, pour ainſi dire, été enlevée aux Portugais. « Nous avons, me diſoit-il, poſſédé » ſeuls, & pendant long-temps, tout » le commerce de ce pays, dont nous » nous étions rendu maîtres, par le » moyen des forts que nous y avions » bâtis. Nous y portions toutes les mar- » chandiſes que nous tirions de l'Euro- » pe, de la Chine & des Indes; & nos » vaiſſeaux s'en retournoient, ou à Goa » ou à Lisbonne, chargés d'étoffes de » ſoie, de toiles de coton, d'indigo, de » ſalpêtre, de lacque, de ſucre, de mi- » rabolans, de confitures, &c. Nous y » achetions auſſi de l'*aſſa-fœtida*, de » l'*opium*, du cumin, du coton & du » fil, que nous amenions au Japon & à » la Chine, où nous trafiquions, bien » ſouvent, avec deux cents pour cent » de bénéfice; mais depuis que les An- » glois & les Hollandois ſe ſont établis » dans cette province, nous avons été

» contraints d'abandonner une partie
» de ce commerce, & de nous conten-
» ter de celui que nous faisons à Goa. »

Je suis, &c.

A Amadabath, ce 24 mars 1740.



LETTRE XXXI.

SUITE DU MOGOL.

JE vous ai annoncé, Madame, dans ma lettre précédente, notre prochain départ d'Amadabath avec une caravane de marchands. Le préſident Anglois & le gouverneur nous avoient recommandés à ceux qui étoient à la tête de cette troupe; & nous éprouvâmes, de leur part, les plus honnêtes traitements. Le temps & les chemins furent très-baux; mais nous fûmes pluſieurs jours ſans rencontrer ni ville ni village. Héribath, qui eſt éloignée d'Amadabath de plus de cinquante lieues, eſt la premiere que nous trouvâmes ſur notre route. Cette ville, qui eſt aſſez petite, n'a ni portes ni murailles: Tamerlan les fit détruire, ainſi que ſon château, dont nous vîmes encore quelques ruines ſur une haute montagne. Entre Héribath & Damtiges, autre ville qui en eſt éloignée d'environ cinquante lieues, nous manquâmes d'être attaqués par les rasbouts. Nous étions heureuſement ſur nos gardes; &

nous en fûmes quittes pour quelques bœufs qu'ils nous enleverent. Il faut, Madame, vous donner une idée de ces honnêtes gens dont l'unique métier est de vivre de rapine, & qui sont la terreur de ceux qui voyagent dans toute l'étendue de l'empire du Mogol.

On peut placer les rasbouts parmi les différentes sectes banianes : ils croient, comme elles, la transmigration des ames, & ont une grande partie des mêmes usages; mais leur caractere est absolument différent. Ils sont hardis, emportés & violents, & n'ont point d'autres métiers que la guerre. Ils méprisent la mort, & sont d'une intrépidité à toute épreuve. Ils n'épargnent que les animaux, & sur-tout les oiseaux, qu'ils nourrissent avec soin, persuadés que leurs ames, par une destination particuliere, doivent un jour entrer dans ces petits corps. Leur valeur est si renommée dans toute l'Inde, que le Grand-Mogol, & la plupart des autres princes du pays, ont coutume de les employer dans leurs armées. Ils forment d'ailleurs une espece de nation particuliere, qui ne reconnoît aucune autorité. Ils vivent dans les montagnes, où ils ont leurs pla-

ces sortes, & s'y défendent même contre l'empereur du Mogol. Ils sont de là des excursions qui rendent les grands chemins dangereux, quelque dépense que fasse ce prince pour l'entretien des soldats destinés à les combattre : vous avez vu qu'une partie des revenus de la province de Guzarate est destinée à cet usage. Les veuves des rasbouts se brûlent avec le corps de leur mari, à moins que, dans le contrat de mariage, elles n'aient stipulé qu'on ne pourroit les y forcer ; cette précaution ne les déshonore point.

Il est un autre secte d'idolâtres Indiens, qui se sont extrêmement multipliés dans la province de Guzarate, où ils vinrent s'établir au sortir de la Perse, leur ancienne patrie. On les nomme *Gaures* ou *Parsis* ; & voici leur origine. Dans le septieme siecle du christianisme, lorsque le calife Abubeker désola la Perse, & y établit la religion de Mahomet, le prince qui régnoit alors, trop foible pour lui résister, s'embarqua avec dix-huit mille de ses sujets, à Ormuz, & se réfugia dans l'Indostan. Le roi de Cambaie, qui étoit païen comme lui, le reçut, & lui permit de demeurer

dans son pays. D'autres Persans suivirent l'exemple de leurs compatriotes, & ont conservé, avec leur religion, leur ancienne façon de vivre. S'ils n'adorent plus le feu, comme autrefois, ils ont du moins un respect infini pour cet élément. Ils l'entretiennent avec soin dans leurs maisons, & regardent comme un crime d'éteindre une chandelle ou une lampe : ils n'osent pas même se servir d'eau dans les incendies, & n'emploient que la terre, avec laquelle ils tâchent d'étouffer les flammes. Le plus grand malheur qui puisse leur arriver, c'est de laisser tellement mourir le feu dans leur maison, qu'ils soient obligés d'en aller demander à leurs voisins.

Quoique ces peuples reconnoissent un premier être, ils n'en invoquent pas moins des génies subalternes, avec lesquels ils croient que Dieu partage le soin de gouverner l'univers, & qu'ils regardent comme de puissants intercesseurs auprès de lui. Ils ne s'assemblent point dans des lieux publics pour l'exercice de leur religion ; mais ils ont chez eux de petites chapelles, où ils ont du feu continuellement, & où ils font leurs prieres assis & sans aucune incli-

nation de corps. Leurs jours de dévotion ſont le premier & le vingtieme de la lune. Dans certaines fêtes, ils s'aſſemblent entre eux, portent chacun leur repas, & partagent mutuellement ce qu'ils ont apporté. Il n'y a point de mendiants parmi eux, parce qu'ils s'aſſiſtent les uns les autres avec beaucoup de charité. Les prêtres ne ſont point diſtingués par des vêtements particuliers ; ce qui ne diminue cependant pas la vénération que le peuple a pour eux, ni les libéralités qu'il leur fait, car il pourvoit abondamment à tous leurs beſoins

Les parſis mangent toutes ſortes de viandes, excepté celles de vache & de porc ; encore ne s'en abſtiennent-ils que par égard pour les Indiens & les mahométans, ayant pour maxime de bien vivre avec tout le monde. On les diſtingue des autres idolâtres de ce pays, à un cordon qu'ils paſſent pluſieurs fois autour du corps, & qu'ils nouent par derriere : c'eſt la marque caractériſtique de leur culte ; & s'ils viennent à la perdre ou à l'égarer, ils ne peuvent ni boire, ni manger, ni parler, ni même ſortir de la place où ils ſe trouvent, qu'on ne leur en ait donné

une autre : vous jugez bien que ce ſont les prêtres qui les vendent, & qui en fourniſſent à tout le peuple. Les femmes n'en portent que lorſqu'elles ont atteint l'âge de douze ans. On les marie fort jeunes ; mais elles ne quittent leurs parents, que quand elles peuvent vivre avec leurs maris. Elles ſont communément plus belles & plus blanches que les autres femmes du pays. Les hommes ont la barbe coupée en rond, comme on l'avoit en France du temps de Henri IV. Les uns font raſer leurs chevaux ; les autres ne les empêchent pas de croître ; ceux qui les coupent, laiſſent au haut de la tête un toupet gros comme le pouce. Leurs maiſons ſont petites, ſombres & mal meublées : ils aiment à habiter tous le même quartier ; & ils choiſiſſent les plus conſidérables d'entre eux pour terminer leurs différends : ils ne plaident jamais devant d'autres juges. Ils boivent du vin ; mais il leur eſt défendu de boire de l'eau-de-vie, & plus encore, de s'enivrer : c'eſt un péché qu'ils ne peuvent expier que par la plus rigoureuſe pénitence.

Les Gaures ſont les gens du monde les plus intéreſſés & les plus avares ; &,

quoiqu'en général ils aient de l'averſion pour le larcin, ils ſont néanmoins trompeurs & frauduleux dans le commerce. Ils s'adonnent principalement à la culture du tabac, & au trafic du tary, ou vin de palmier. Les plus riches font la banque. Le peuple exerce toutes ſortes de métiers, excepté ceux de ſerrurier & de forgeron, parce qu'il croît qu'il n'eſt point d'occaſions où il ſoit permis d'éteindre le feu.

Les cérémonies que les Gaures obſervent dans leurs funérailles, ont quelque choſe de particulier. Quand un malade eſt à l'extrêmité, on le tire de ſon lit, & on le couche ſur un banc de gaſon, juſqu'à ce qu'il ſoit mort. Cinq ou ſix foſſoyeurs viennent l'enſevelir, l'étendent ſur une grille de fer, & le portent hors de la ville, où il doit être enterré. Les parents & les amis accompagnent le corps, avec des cris & des lamentations effroyables, & s'arrêtent à cinq ou ſix cents pas de la foſſe, tandis qu'on prononce quelques prieres pour le repos de l'ame du défunt. Les cimetieres ſont diviſés en trois petits clos, environnés de murailles; l'un eſt pour les hommes, l'autre pour les femmes,

& le troisieme pour les enfants. On place des barres croisées sur l'ouverture de chaque fosse ; & le cadavre, étendu sur cette grille, doit servir de pâture aux oiseaux de proie, jusqu'à ce que les os tombent d'eux-mêmes dans le trou. Au bout de six semaines, on porte au même lieu la terre sur laquelle le défunt est expiré ; elle sert à couvrir ce qui reste du corps, & à combler la fosse. Ces peuples ont tant d'horreur pour les cadavres, que s'il leur arrive par hasard de les toucher, ou même de porter la main sur les os de quelque bête morte, ils se croient souillés & obligés de jeter leurs habits, de se laver, & de se séparer, pendant neuf jours, de leurs femmes & de leurs enfants. Ils regardent comme très-malheureux dans l'autre vie, ceux dont les eaux tombent dans l'eau ou dans la riviere.

Par tout ce que je vous ai dit, Madame, des différentes sectes d'idolâtres qui peuplent la province de Guzarate, vous avez vu que les rasbouts sont les plus méchants & les plus dangereux. Nous sûmes heureusement nous en garantir durant notre route, soit par le nombre des personnes qui composoient

la caravane, ſoit par le bon ordre que nous mîmes dans notre marche. Je ſupprime tous les détails d'un voyage long & périlleux, & qui, juſqu'à Agra, n'offrent d'ailleurs rien d'intéreſſant à vous raconter. Nous arrivâmes dans cette ſeconde capitale de l'Indoſtan, avec des lettres de recommandation, qui nous mirent d'abord en pays de connoiſſance. Nous allâmes prendre un logement chez les jéſuites, qui jouiſſent ici de quelque conſidération. Le pere Sylveïra y a des amis, qui ſe font un plaiſir de m'accompagner par-tout où je puis rencontrer des objets dignes de curioſité.

Cette belle & vaſte contrée comprend l'Inde proprement dite. Deux grands fleuves lui ſervent de bornes, le Gange à l'orient, & l'Indus à l'occident. La mer la termine au midi, la Tartarie au ſeptentrion, & elle forme un carré d'environ cinq à ſix cents lieues. La plus riche & la plus conſidérable portion de ce pays appartient au Grand - Mogol, le reſte à quelques princes Aſiatiques; les François, les Portugais, les Anglois & les Hollandois y ont des poſſeſſions.

On fait remonter l'origine des ha-

bitants du Mogol aux descendants de Noé. Mais quelle que soit leur ancienneté, on prétend que ce pays a reçu son nom d'un de ses souverains, nommé *Mungl*, d'où est venu le nom de *Mogol*. On y a suivi successivement le culte du vrai Dieu & celui des idoles ; & il a été gouverné tour-à-tour par des souverains de la nation, & par les princes Tartares qui en faisoient la conquête. Les descendants des anciens possesseurs rétablirent heureusement l'empire de leurs peres. Mais l'histoire de leur regne est pleine de fables & d'obscurité : ce n'est guere que depuis le fameux Genghis-Kan, qui vivoit vers le milieu du douzieme siecle, qu'on peut assigner des époques certaines dans les annales de cette monarchie. Ce prince étendit la gloire de son nom & de ses conquêtes dans toutes les parties de l'univers connues. Tamerlan, un de ses successeurs, porta aussi loin que lui l'éclat & le bruit de son regne & de ses armes. Son histoire est connue en Europe ; ce prince mourut au commencement du quinzieme siecle, lorsqu'après avoir détrôné Bajazet, empereur des Turcs, il se préparoit à porter la guerre à la

Chine. Ses descendants occuperent son trône ; & Aureng-Zeb, qui mourut au commencement de ce siecle, fut un de ses plus illustres successeurs. C'est aujourd'hui Muhammed - Chah, qui possede cette couronne : l'histoire de ses démêlés avec Thamas-Kouli-Kan & de ses disgraces, est un de ces événements dont on trouve peu d'exemples, même dans l'antiquité.

Le Mogol renferme trente-quatre provinces. Celle d'Agra est ainsi appellée, de la ville de ce nom, qui en est la capitale, & qui l'a été aussi de tout l'empire. C'est, sans contredit, une des plus belles villes de l'Indostan. Elle est située sur les bords du Gemené, dans une plaine unie & sablonneuse ; & vous aurez, Madame, une idée de son étendue, quand vous saurez qu'il m'a fallu une journée entiere pour en faire le tour à cheval. Il est vrai que les maisons sont fort éloignées les unes des autres, & que celles des personnes riches & des grands seigneurs ont des jardins fort spacieux. Ces palais, entremêlés d'arbres toujours verds, qui ornent les jardins & les cours, forment d'agréables points de vue,

& procurent une fraîcheur délicieuse dans un climat sec & brûlant. Les principales rues de la ville sont belles, larges & bien bâties. Il s'en trouve quelques-unes dont les côtés sont voûtés en arcades, qui ont plus d'un quart de lieue de long. On y voit des boutiques de marchands & d'artisans de toute espece. La plupart des autres rues sont étroites, mal alignées & pleines de recoins & de détours On compte à Agra quinze bazards ou grandes places, dont la principale est celle qui forme l'avant-cour du château. Elle est ornée de plusieurs pieces de canons; & l'on y remarque, en entrant, une grosse & haute perche, où les seigneurs de la cour, & quelquefois l'empereur lui-même, s'exercent à tirer de l'arc.

Ce prince change souvent de demeure; & il n'y a point de ville un peu considérable dans l'empire, où il n'ait ses palais. Il loge le plus souvent à la campagne, où il fait dresser des tentes, parce qu'il y a peu de cités assez vastes pour contenir toute sa cour, & que d'ailleurs il se plaît à camper en été dans des endroits frais,

& en hiver dans des pays plus chauds. Lorſqu'il faiſoit d'Agra ſa réſidence ordinaire, il en ſortoit communément à la fin du mois d'avril, & ſe retiroit vers les provinces ſeptentrionales, juſqu'au commencement de ſeptembre. Il retournoit enſuite dans ſa capitale; mais, depuis plus de vingt ans, il paroît préférer le ſéjour de Delli. J'ai employé pluſieurs jours à viſiter les moſquées. Parmi les ſoixante-dix qui ſont diſtribuées dans Agra, il y en a ſix plus diſtinguées, où le peuple va chaque jour faire ſes dévotions. Dans l'une eſt le mauſolée d'un ſaint mahométan, nommé *Scander*, de la poſtérité d'Haly. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long, & large de ſeize, qu'on dit être celle d'un géant. On y nourrit un grand nombre de pauvres, avec les aumônes qu'y font les pélerins qui la viſitent. Les cours qui en dépendent, ſervent de retraites aux criminels & aux débiteurs; & ces aſyles ſont ſi reſpectés, que l'empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable.

Il y a ici près de huit cents bains

publics, dont le prince tire annuellement des sommes immenses. On y compte aussi plus de quatre-vingts caravanserais, où les étrangers sont logés gratuitement. La plupart de ces hôtelleries sont à trois étages, avec des magasins voûtés, des écuries, des galeries spacieuses, & de longs corridors pour la communication des chambres. Des concierges, gagés par les fondateurs de ces hospices, sont chargés de veiller à la conservation des marchandises, & à la sûreté des voyageurs, auxquels ils procurent aussi des vivres.

Les édifices les plus remarquables dans Agra, sont le palais impérial & quelques tombeaux de la plus grande magnificence. Le Gemené baigne les murs du palais, & coule dans son enceinte, qui est partagée en plusieurs cours environnées de portiques, comme la place Royale à Paris. Ce bâtiment est entouré d'une double muraille, flanquée, par intervalles, de plusieurs terrasses, sur lesquelles sont construits de petits logements pour les officiers du prince. Le reste de ses fortifications consiste dans un grand

foſſé, & des ponts-levis placés à chaque porte. La premiere de ces portes, qui ſert de logement au gouverneur, eſt une voûte longue & obſcure, après laquelle on entre dans une des cours. La galerie, qui eſt en face, eſt ſoutenue de trois rangs de colonnes. Il y a au milieu une niche pratiquée dans le mur, où l'empereur, lorſqu'il y faiſoit ſa réſidence, ſe rendoit par un petit eſcalier dérobé; &, lorſqu'il y étoit aſſis, on ne le découvroit que juſqu'à la poitrine, à peu près comme un buſte. Il n'y avoit point alors de gardes autour de ſa perſonne, parce que tous les côtés de cette niche ſont inacceſſibles. Il n'avoit auprès de lui qu'un eunuque, ou un de ſes enfants, qui l'éventoit : les ſeigneurs de ſa cour ſe tenoient dans la grande galerie. Celles des côtés ſont plus étroites & plus baſſes. On y a ménagé de petites chambres pour les ſoldats de la garde. Le divan ſe préſente enſuite; c'eſt le lieu où l'empereur faiſoit adminiſtrer la juſtice à ſes ſujets. A côté étoit une autre ſalle, où le premier miniſtre expédioit & ſcelloit les ordonnances; & l'on en gardoit les minutes dans le

même lieu. L'appartement impérial est dans une autre cour. On y entre par une porte, pour laquelle on a un si grand respect, qu'à la réserve des princes du sang, tous les seigneurs sont obligés d'y descendre, & d'entrer à pied dans cette cour. C'est dans ce quartier qu'étoient logées les femmes qui dansoient & chantoient devant le monarque. L'intérieur des appartements est resplendissant d'or & de pierreries. Le prince se rendoit tous les matins dans un belveder qui donne sur la riviere, pour saluer le soleil; & c'est là que les grands de l'empire venoient lui rendre leur hommage dans un lieu élevé. C'est de là aussi qu'il voyoit combattre les éléphants, les taureaux, les lions & d'autres bêtes féroces; amusement qu'il prenoit presque tous les jours, excepté le vendredi, jour de dévotion chez les mahométans. On a choisi cette place proche de l'eau, parce que l'éléphant victorieux seroit difficile à gouverner, si l'on n'employoit l'artifice pour le pousser dans la riviere, dans laquelle il n'est pas plutôt entré, à la hauteur de deux ou trois pieds, que sa fureur se calme.

On entre par une autre porte dans la ſalle des gardes, &, par cette ſalle, dans une cour pavée, au fond de laquelle eſt une baluſtrade d'argent, dont l'approche eſt défendue au peuple. C'eſt par là qu'on eſt introduit dans la chambre du trône, au deſſus duquel eſt une galerie, où l'empereur venoit entendre les plaintes de ceux à qui on avoit fait quelques violences. Ils ſonnoient une petite cloche d'or, qui avertiſſoit le prince; mais, à moins que l'on n'eût des preuves convaincantes du tort dont on ſe plaignoit, il falloit bien ſe garder d'y toucher; cela étoit défendu ſous peine de la vie.

La plupart des grands ſeigneurs ont ici l'ambition de ſe faire inhumer magnifiquement; c'eſt ce qui multiplie ſi fort, dans cette ville & les lieux voiſins, les mauſolées & les tombeaux. Ces édifices ont communément une plate-forme, avec quatre petites chambres dans les angles. On diſtingue particuliérement celui d'une impératrice, bâti ſur un vaſte bazar, où ſe raſſemblent les étrangers. Ce marché eſt compoſé de ſix grandes cours environnées de

portiques, ſous leſquels il y a des boutiques où il ſe fait un grand commerce en toiles. Le tombeau eſt le long de la riviere, dans un eſpace diviſé en compartiments, & fermé de murs, où regne une petite galerie. Il eſt pavé de marbre blanc & noir; & l'on y entre par un fort beau portail. Dans une autre galerie, qui eſt à gauche, on a pratiqué quelques niches qui ſervent de chapelles. Vers le milieu de l'enceinte, on a élevé trois plate-formes, diſpoſées par étages, & accompagnées chacune de quatre tours. Au deſſus s'éleve un beau dôme, dont l'intérieur & les dehors ſont revêtus de marbre blanc. C'eſt ſous ce dôme qu'on a placé le tombeau de l'impératrice; mais le corps eſt dépoſé ſous une voûte qui eſt au deſſous de la premiere plate-forme. Il y a toujours quelques prêtres en prieres, ſoit dans le ſouterrain, ſoit dans le dôme, ſoit dans la galerie. Vingt mille ouvriers ont travaillé, pendant vingt-deux ans, à conſtruire ce ſuperbe édifice. Les ſeuls échafauds ont coûté autant que tout l'ouvrage. Dans un pays où il n'y a point de bois,

on eſt obligé de les faire en voûtes avec des briques ; ce qui augmente conſidérablement les frais & le travail. Deux mille hommes, ſous les ordres d'un eunuque, veillent ſans ceſſe à la garde de ce mauſolée.

La plupart des habitants d'Agra ſuivent la religion de Mahomet : les autres cultes y ſont ſoufferts. La ville eſt ſi grande, ſi peuplée, qu'on en peut tirer plus de deux cent mille hommes capables de porter les armes. Sa juriſdiction s'étend ſur quarante autres villes, & ſur près de quatre mille villages dans la circonférence d'environ cent vingt lieues. Le terroir eſt bon & fertile, & produit de l'indigo, du coton, du ſalpêtre, & d'autres denrées, dont les habitants font un commerce conſidérable. L'indigo ſe recueille principalement à Bianès, à deux journées de la capitale.

Mon deſſein étant de me fixer quelque temps à Agra, j'ai fait, ſelon mon uſage, pluſieurs courſes dans les provinces voiſines. Je commençai par celle de Delli, qui n'en eſt pas fort éloignée. On l'appelle ainſi, de la ville de ce nom, qui a toujours été la vraie capitale de

tout l'Indoſtan. Je vous ſauve toujours, Madame, les précautions priſes pour faire ces différents voyages avec ſûreté. Nous trouvâmes ſur notre route, à quelques lieues d'Agra, une des plus grandes pagodes des Indes, accompagnée d'un hôpital pour les ſinges. Elle étoit autrefois beaucoup plus reſpectée qu'aujourd'hui. La raiſon eſt que le Gemené, qui en baignoit les murs, ayant pris un autre cours, a fait perdre aux pélerins banians la commodité de s'y baigner, avant que d'entrer dans la pagode. La ville de Delli eſt très-ancienne; quelques-uns croient qu'elle étoit le ſiege du royaume de Porus. Les ſépulcres de ſes rois, & les ruines de ſes palais, montrent du moins qu'elle eſt la métropole d'un grand état: les empereurs Mogols l'ont abandonnée pendant pluſieurs ſiecles; mais un d'entr'eux ayant pris du goût pour ce ſéjour, y fit bâtir une ville nouvelle, qui n'eſt ſéparée de l'ancienne, que par un mur: il la nomma *Jehannabat*, qui ſignifie *la ville de Jehan*. Les princes Mogols, qui ont fixé leur demeure à Agra, ne laiſſoient pas de faire quelques voyages à Delli, ſur-

tout dans les grandes chaleurs, parce que le climat y eſt plus tempéré.

Depuis la nouvelle fondation, l'ancienne ville eſt tombée preſqu'en ruines, & n'a que des pauvres pour habitants. Quelques ſeigneurs, lorſque la cour eſt à Jehannabat, s'y établiſſent dans de grands enclos, où ils font dreſſer leurs tentes. Ces deux villes, ainſi que la province dont elles ſont la capitale, ſont ſituées preſque au centre de l'empire, vers la ſource du Gemené, qui les arroſe. On entre dans la nouvelle ville, qui eſt très-belle, du côté de la vieille cité, par une longue & large rue bordée de portiques, dont le deſſus eſt en plate-forme; c'eſt là que logent les plus riches négociants. Cette rue aboutit à grande place, où eſt le palais de l'empereur, qui n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Ses murs ſont de pierres de taille, avec des créneaux, des tours, & un large foſſé rempli d'eau, & revêtu de pierre. Son portail & la premiere cour n'offrent rien de remarquable: les ſeigneurs peuvent y aller ſur leurs éléphants. De là on entre dans un eſpace plus long que large, dont les

côtés ſont bordés de portiques, avec de petites chambres, dans leſquelles ſe retire la garde à cheval. Le ſol de ces portiques eſt élevé de deux pieds; & les chevaux, qui ſont attachés en dehors avec des anneaux de fer, ont leur mangeoire ſur les bords. Ce lieu eſt coupé, dans toute ſa longueur, par un canal rempli d'eau, qui s'arrondit en quelques endroits, pour former de petits baſſins à égale diſtance les uns des autres.

On arrive enſuite à une ſeconde cour, environnée de logements, où les ſeigneurs font la garde en perſonne. On paſſe à une troiſieme, au fond de laquelle eſt la ſalle du divan. Elle eſt élevée de quatre pieds au deſſus de la cour, & ouverte de trois côtés. Trente-deux pilaſtres de marbre ſoutiennent ſa voûte; & tout l'intérieur eſt peint en fleurs d'or & azur. Au milieu de cette ſalle, on place le trône de l'empereur, quand il donne audience. Il a la forme d'un lit à colonnes, & eſt tout couvert de pierreries; lorſque ce prince vient s'y aſſeoir, on étend deſſus un magnifique tapis. Il y monte par trois petites marches de deux pieds de

de long. On éleve, à un des côtés, un grand parasol au bout d'une pique ; & l'on attache aux colonnes du lit les armes du monarque, telles que son sabre, son arc, son carquois & ses fleches. A l'extrêmité de la même cour, du côté qui touche le divan, on a ménagé un espace de vingt pieds en carré, entouré de balustrades d'argent. Aux quatre coins de ce parquet, se tiennent les secretaires d'état ; le tout est occupé par les seigneurs & les musiciens, qui, même pendant l'audience, ne cessent de jouer, mais d'une maniere si douce, que ce bruit n'interrompt point les affaires les plus sérieuses & qui demandent le plus d'attention.

Lorsque le Grand-Mogol est sur son trône, il a toujours auprès de lui quelques grands de sa cour, ou quelques-uns de ses enfants. Entre onze heures & midi, le premier visir vient lui exposer tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside ; & quand il a fini son rapport, l'empereur se leve & rentre dans son appartement ; mais tant qu'il est sur le trône, il n'est permis à personne de sortir du palais. A quelque distance de la balustrade dont je viens

de parler, il y a, vers le milieu de la cour, un petit ruisseau, en deçà duquel tous ceux qui veulent se présenter à l'audience du prince, doivent s'arrêter & attendre qu'on leur permette de passer outre. Les ambassadeurs eux-mêmes ne peuvent franchir ce passage, sans être appellés. Lorsqu'ils sont arrivés jusqu'à ce canal, l'introducteur dit à haute voix, en se tournant du côté de l'empereur, que le ministre d'une telle puissance desire de parler à sa majesté. Alors un secretaire d'état en avertit le monarque, qui quelquefois feint de ne pas l'entendre; mais un moment après, il leve les yeux; & les jetant sur l'ambassadeur, il ordonne qu'on le fasse approcher.

C'est dans la cour du trône qu'est le serrail; on voit, dans la même aile, une petite mosquée fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le prendroit pour de l'or pur. C'est dans cette chapelle, que l'empereur va chaque jour faire sa priere, excepté le vendredi, où il se rend à la grande mosquée. Le côté droit de la cour est décoré de plusieurs portiques, qui conduisent aux

écuries, où font les éléphants & les plus beaux chevaux du prince. J'en ai vu qui avoient coûté plus de dix mille écus. Les moindres n'avoient pas été achetés moins de neuf mille francs. Dans ce pays où le fourrage eft très-rare, on les nourrit avec une pâte compofée de farine & de beurre. On en fait de petits pains, gros comme nos pains d'un fou; & on leur en donne à chacun trois par jour. Ce n'eft qu'avec peine qu'on les accoutume à cette nourriture. Un palefrenier leur tient la langue d'une main, & de l'autre il leur fourre cette pâte dans la bouche. Le foir, ils ont une mefure de pois qu'on écrafe entre deux pierres, & que l'on trempe dans l'eau. On leur donne auffi du millet & des cannes de fucre dans la faifon. Leur litiere ne fe fait que de leur fiente qu'on broie, après l'avoir fait fécher au foleil. Au devant de la porte de chaque écurie, on fufpend des nattes qui fe levent & fe baiffent felon le befoin, & dont l'effet eft d'empêcher que les chevaux ne foient tourmentés par les mouches. Ils ont d'ailleurs chacun un palefrenier, qui ne s'occupe qu'à les éventer.

Parmi les plus beaux édifices de la nouvelle Delli, on diſtingue une moſquée bâtie au centre de la ville. Elle eſt élevée ſur un rocher qu'il a fallu applanir, & eſt entourée d'une place pratiquée ſur la même hauteur, à laquelle aboutiſſent quatre rues qui répondent aux quatre faces principales de la moſquée. On y arrive par vingt-cinq ou trente degrés qui regnent autour du bâtiment, excepté le dernier, qui eſt revêtu de pierres de taille, pour cacher l'irrégularité du rocher. Les trois entrées ſont magnifiques; tout y eſt également de marbre, & les portes ſont couvertes de plaques de cuivre d'un beau travail. Le grand portail eſt orné de tourelles de marbre blanc, qui lui donne beaucoup de grace. Sur le derriere de la moſquée, s'élevent trois grands dômes de même marbre, & dont celui du milieu eſt plus haut que les deux autres. Le reſte de l'édifice n'a point de toit, à cauſe des trop grandes chaleurs; le pavé eſt compoſé de carreaux de marbre. Tout ce temple, ſi on excepte les tourelles & les dômes, eſt conſtruit de pierres rouges fort ſujettes à s'altérer.

C'eſt dans ce temple que l'empereur va faire ſa priere tous les vendredis. Ces jours-là, on tend au bas des degrés un grand filet, pour empêcher que les éléphants n'en approchent & ne profanent la moſquée. Avant que le prince ſorte du palais, on arroſe les rues où il doit paſſer, pour empêcher la pouſſiere, & rafraîchir l'air. Deux ou trois cents de ſes gardes ſe rangent en haie pour l'attendre; & d'autres, en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la moſquée. Des cavaliers, montés ſur de beaux chevaux, courent devant lui pour écarter le peuple, & ſont toujours fort éloignés, dans la crainte de faire de la pouſſiere. Le monarque eſt monté ſur un éléphant richement équipé, & ſous un dais magnifique. Quelquefois il eſt aſſis dans un trône éclatant d'or & d'azur, poſé ſur un riche brancard, & porté ſur les épaules de huit hommes choiſis, & ſuperbement habillés. Une troupe de ſeigneurs & de courtiſans, dont quelques-uns ſont à cheval, d'autres en palekis, donné à

cette marche un air de grandeur, digne de la majesté royale.

Quand le Grand-Mogol sort de la ville pour prendre l'air, ou pour aller à la chasse, il est accompagné de dix mille hommes, précédés de plus de cent éléphants. Ces animaux sont enrichis de superbes couvertures d'écarlate, de velours ou de brocards. Les huit premiers portent chacun un timbalier; les autres sont montés par deux hommes, dont l'un gouverne l'éléphant, en lui touchant le front avec un crochet de fer; l'autre tient une banniere de soie en broderie d'or & d'argent. Le prince est, ou dans un carrosse traîné par deux bœufs, dont les cornes sont garnies d'or, ou porté par des hommes dans un magnifique palanquin, ou monté sur un beau cheval de Perse. Ses officiers marchent derriere lui, & ont après eux cinq óu six cents éléphants, chameaux ou chariots chargés de bagages.

Il y avoit peu de jours que j'étois à Delli, quand je fus témoin d'une de ces promenades. La cour y étoit depuis quelque temps, mais infiniment moins brillante qu'on ne l'avoit vue

avant la fameuſe expédition de Thamas Kouli Kan. La triſteſſe étoit encore peinte ſur les viſages, & retraçoit vivement à mes yeux les ravages récents & épouvantables, commis dans cette ville malheureuſe par les ſoldats du roi de Perſe. Quoique je ne doute pas, Madame, que vous n'ayiez déjà lu en France quelque relation de cet événement mémorable, j'en entends parler ici avec tant d'intérêt & ſi ſouvent; je ſuis ſi ſenſiblement touché du récit que me font, de leurs malheurs, des perſonnes qui en ſont encore toutes affectées, que je ne puis m'empêcher d'en rappeller ici quelques circonſtances.

L'année derniere, le roi de Perſe s'étant rendu maître de Candahar, entra dans l'Inde avec ſon armée: il fut attaqué par celle des Mogols, entre Lahor & Delli, & l'ayant battue, il obligea Muhammed, ſon ennemi, à lui demander la paix. Il eut l'adreſſe de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & d'entrer dans ſa capitale. Les habitants de Delli, ayant pris tumultueuſement les armes, ſur un faux bruit de ſa mort, firent main-baſſe ſur tous les Perſans

qu'ils rencontroient, & en tuerent un grand nombre. La vue de ses sujets massacrés mit tellement en fureur le monarque victorieux, qu'il ordonna à l'instant un massacre général. Aussi-tôt ses soldats se répandirent, l'épée à la main, dans les principaux quartiers de la ville, enfonçant les portes, pillant les maisons, tuant tout ce qui s'offroit à leur vue. On ne fit grace qu'aux plus belles filles, qui n'échapperent à la mort, que pour assouvir la brutalité de ces barbares. Dans le pillage, le soldat s'attacha principalement à l'or, à l'argent & aux pierres précieuses. On mit le feu aux maisons, & plusieurs quartiers de la ville furent consumés. On m'a assuré qu'il périt dans ce massacre plus de deux cent mille personnes; ceux qui purent échapper au carnage, prirent la fuite. Après que le vainqueur eut satisfait sa vengeance, il s'empara de tous les trésors du Mogol, qui furent estimés à plus de dix-huit cents millions de notre monnoie, sans y comprendre les effets précieux & les richesses en tout genre, qu'il avoit déjà envoyés dans ses états. Content de ses succès, il se disposa à

retourner en Perſe. Il aſſembla, au palais, tous les ſeigneurs du Mogol, & leur déclara qu'il rétabliſſoit Muhammed dans la poſſeſſion de ſon empire. Il donna à ce monarque pluſieurs avis ſur la maniere de gouverner ; puis s'adreſſant, d'un ton de maître, aux grands qui l'environnoient : « je » veux bien vous laiſſer la vie, leur » dit-il, quelqu'indignes que vous en » ſoyez ; mais ſi j'apprends que vous » fomentiez à l'avenir l'eſprit de fac- » tion & d'indépendance, je vous fe- » rai ſentir, quoiqu'éloigné, le poids » de ma colere ; & vous mourrez tous » ſans miſéricorde. » Il partit le lendemain, laiſſant ce pays dans la conſternation, & le prince Mogol ſous la tutelle d'un miniſtre dévoué aux intérêts de la Perſe.

Voilà, Madame, en quel état je trouvai cette cour à mon arrivée à Delli. Toutes les richeſſes qui avoient rendu cet empire ſi floriſſant, & dont la plupart des voyageurs ont parlé avec tant d'étendue & de complaiſance, avoient diſparu. Il ne reſtoit à Delli que quelques veſtiges de cette ancienne magnificence ; mais les revenus conſi-

dérables de cet empire lui auront bientôt rendu ſon premier éclat.

On les fait monter à plus de huit cents millions par an, du ſeul produit des terres qui appartiennent au ſouverain. Il tire des ſommes encore plus conſidérables du tribut annuel qu'il exige par tête de tous les Indiens idolâtres ; du droit de cinq pour cent, qu'on leve ſur toutes les marchandiſes qui ſe répandent dans l'empire, & dont les mahométans ſeuls ſont affranchis ; du blanchiſſage des toiles ; de la ferme des mines de diamants ; des impoſitions établies dans les villes maritimes ; de l'héritage des miniſtres, des vice-rois, des gouverneurs des villes, des généraux, des officiers ſubalternes, & de toutes les perſonnes qui ſont à la ſolde du ſouverain. On peut donc évaluer les revenus du Grand-Mogol à ſeize ou à dix-ſept cents millions, & regarder ce prince comme le plus riche monarque de l'univers. Toutes les puiſſances de l'Aſie & de l'Europe s'empreſſent à l'envi d'envoyer leurs négociants dans ce climat, & d'y faire paſſer un argent immenſe, qui reſte dans l'Inde pour n'en jamais

ſortir. Ce pays tire, à la vérité, des marchandiſes des autres royaumes de l'Aſie & de l'Europe; mais il ne donne communément en échange, que ſon indigo, ſon coton & ſes toiles. Malgré tous ces avantages, la circulation de l'argent eſt médiocre dans le Mogol. Chacun théſauriſe & cache ſes richeſſes, dans la crainte qu'elles ne tentent l'avidité des gens en place. De leur côté, les empereurs entaſſent leurs tréſors, & ſe plaiſent à les enfermer dans des caves ſouterraines. De là cette prodigieuſe quantité d'or & d'argent que Thamas-Kouli-Kan a trouvée dans Delli, & qui étoit le fruit des épargnes des ſouverains du Mogol.

Les nombreuſes armées que ces princes ne ceſſent d'entretenir à leur ſolde, en font, ſans contredit, les plus redoutables potentats des Indes; & puiſque nous en ſommes ſur cette matiere, je vais entrer dans quelques détails touchant les forces & le gouvernement militaire de cette vaſte & puiſſante monarchie. En quelque lieu que ſoit l'empereur, il a toujours une garde de cinquante mille hommes de cavalerie: le nombre des gens à pied eſt une fois

plus considérable. Cette multitude de soldats le suit par-tout, & monte la garde aux environs du palais, tantôt à Delli, tantôt à Agra, les deux résidences de ce monarque. Lorsqu'il abandonne Delli, son absence y répand la solitude; &, à l'exception des rues marchandes qu'habitent les banians, toute la cité est semblable à un camp désert. Quand l'empereur voyage, toute cette armée l'accompagne, campe autour de sa tente; & le terrein qu'elle occupe, est plus spacieux que celui des plus grandes villes de l'Europe. Les rues & les tentes sont alignées; on y trouve des vivandiers & de petits marchands de toute espece, & la distribution des boutiques est si bien entendue, que chacun trouve sous sa main tout ce qui lui est nécessaire. Les pavillons de l'empereur sont au centre; personne ne peut en approcher qu'à la portée du mousquet. Ils forment ensemble comme un vaste palais, au milieu duquel est une cour où est placé le trône du souverain, sous un dais de brocard. Les tentes de ses principaux officiers sont de différentes formes & de diverses couleurs. Il y en a d'aussi

vastes & d'aussi décorées que les plus grands & les plus riches appartements.

Le corps le plus considérable des milices qui composent la garde du prince, est celui que l'on appelle les *esclaves de l'empereur*. Il est composé de quatre mille hommes ; celui qui est à leur tête est un officier de distinction, à qui on confie souvent le commandement des armées. Tous les soldats de cette troupe sont marqués au front. On en tire des officiers subalternes, pour les faire passer à des grades supérieurs, qui équivalent à ceux de nos officiers-généraux. Trois autres corps de soldats d'élite, & qui ont aussi au front différentes marques, sont les gardes de la masse d'or, de la masse d'argent, & de la masse de fer. Leur paie est plus ou moins forte, suivant le métal dont leurs masses portent le nom ; & c'est toujours la grandeur de la paie qui décide de la supériorité des grades. Quiconque a deux mille écus d'appointement par mois, prend le titre d'*omra* ; ce qui équivaut au grade de lieutenant-général en France. Il est obligé d'entretenir, pour le service militaire, un éléphant & deux cents cin-

quante cavaliers ; mais comme ſa paie ne ſuffiroit pas pour cette dépenſe, attendu que chaque cavalier doit avoir au moins deux chevaux, l'empereur lui aſſigne quelque terre de ſon domaine. Il faut néceſſairement avoir ſervi, & s'être diſtingué dans l'une de ces quatre troupes, pour parvenir aux dignités de l'état; car la naiſſance, dans ce pays-ci, comme en Perſe & en Turquie, ne donne point de rang; c'eſt le mérite qui regle les prééminences; & ſouvent le fils d'un omra eſt confondu dans les derniers degrés de la milice. On ne reconnoît d'autre nobleſſe que celle des princes du ſang, & de quelques deſcendants de Mahomet, pour leſquels on a encore une ſorte de conſidération.

Outre les troupes dont j'ai parlé, l'empereur entretient, dans les provinces, d'autres corps de cavalerie, dont le nombre, Madame, vous paroîtra incroyable. On le fait monter à plus de trois cent mille chevaux effectifs, & l'infanterie à ſix cent mille hommes ; car au Mogol, elle doit être toujours une fois plus nombreuſe que la cavalerie. Dans les beſoins extraordinaires,

outre les troupes que les princes tributaires du Mogol ſont obligés de fournir, chaque province de l'empire double & triple ſes recrues. Toute la cavalerie eſt partagée en pluſieurs corps, compoſés d'un nombre très-inégal de ſoldats. Les plus conſidérables ſont de douze ou de quinze mille chevaux, commandés par un prince du ſang, ou quelque grand ſeigneur du pays. Il y a des compagnies depuis trois mille juſqu'à trois cents hommes. La plupart des chevaux ſe tirent de l'Arabie, de la Perſe, & ſur-tout de la Tartarie. Ceux du Mogol ſont rétifs, ombrageux & ſans vigueur: les meilleurs ſont choiſis pour le ſervice du prince; le reſte ſe vend à ceux qui, par leur place, ſont obligés de remonter la cavalerie. Les cavaliers ſont armés d'un arc, d'un carquois chargé de fleches; d'un javelot, d'un cimeterre & d'un poignard. Ils ont un petit bouclier, qu'ils portent toujours pendu à leur cou, & n'ont point d'armes à feu. L'infanterie ſe ſert du mouſquet, & ſouvent auſſi de l'arc, de la fleche, & d'une pique de dix à douze pieds de long. Elle n'a pas la même réputation

de valeur que les gens de cheval. Chaque chef fournit des armes & des habits à sa troupe ; ce qui cause beaucoup de bigarrure dans les régiments. La paie du soldat est aussi à la discrétion du capitaine, d'où il arrive de grandes injustices, que l'avarice des chefs leur fait commettre. On dissimule ces vexations, parce que les richesses qu'ils accumulent, entrent, après leur mort, dans le trésor du souverain.

L'artillerie de l'empereur est nombreuse, ses canons très-anciens ; & chaque piece est distinguée par son nom. Le prince a un arsenal particulier, qui est de la plus grande magnificence. Ses javelines, ses sabres, ses arcs, ses carquois y sont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille d'or, de diamants & de pierres précieuses. Le monarque vient y faire quelquefois sa priere, pour demander au dieu des armées la victoire sur ses ennemis.

Par tout ce que je viens de dire, vous concevez que l'on peut ranger, dans trois classes différentes, toute la milice du Grand-Mogol. La premiere comprend cette armée toujours existante, qui compose sa garde dans

la capitale. La feconde eft celle des troupes qui font répandues dans les provinces. Dans la troifieme, on place les troupes auxiliaires, qui font fournies à l'empereur, par les autres princes fes vaffaux.

Pendant mon féjour à Delli, j'eus le fpectacle d'une fête finguliere, qui eft en grande recommandation chez les Mogols : on la célebre dix jours après la nouvelle lune de juillet ; & elle eft confacrée à pleurer la mort de deux illuftres mufulmans. On raconte que deux freres, zélés ferviteurs d'Haly, étant allés prêcher l'alcoran vers la côte de Coromandel, furent attaqués par les gentils. Accablés par le nombre, après s'être défendus quelque temps, ils périrent en combattant pour leur religion. En mémoire de ces faints perfonnages, on porte, en proceffion, par la ville, des bieres couvertes d'arcs, de fleches & de toutes fortes d'armes, que le peuple accompagne de pleurs & de gémiffements. Les uns danfent ; d'autres s'efcriment avec leurs épées nues, & quelques-uns fe déchirent tellement le vifage & les bras, que le fang en ruiffelle de toutes parts. Le foir,

ils élevent, au milieu de la grande place, plusieurs figures de paille, qui représentent les meurtriers de ces deux saints ; & après leur avoir tiré une grande quantité de fleches, ils y mettent le feu, & les réduisent en cendres. Le tout se passe avec tant d'animosité & de fureur, que les païens qui se trouveroient dans les rues à ces heures-là, seroient en danger de leur vie : aussi se tiennent-ils bien enfermés dans leurs maisons.

Je suis, &c.

A Delli, ce 15 juillet 1740.



LETTRE XXXII.

SUITE DU MOGOL.

AVANT que de retourner à Agra, il me prit fantaiſie de faire, avec la cour, le voyage de Lahor. Il devoit y avoir une chaſſe générale, à laquelle j'avois fort envie d'aſſiſter. L'empereur voulut s'y trouver en perſonne ; & rien ne devoit être ni épargné, ni négligé, pour donner le plus grand éclat à cette chaſſe. Il y a, de Lahor juſqu'à Agra, une grande allée, tirée au cordeau, & bordée des deux côtés, de dattiers, de palmiers & de cocotiers. Elle a près de cent lieues de longueur, & met, par ſon ombre, les voyageurs à couvert des ardeurs du ſoleil. Elle commence aux portes de cette derniere ville, & va aboutir à celles de Lahor. Elle paſſe ſi près de Delli, que nous mîmes fort peu de temps à la joindre. Les belles maiſons que l'on y trouve de côté & d'autre, les paons, les ſinges, les perroquets & les oiſeaux qu'on

y rencontre, nous amuſoient ſinguliérement.

Le pays des environs de Lahor eſt un des plus fertiles de cet empire. La ville eſt ſituée ſur la riviere de Ravi, qui n'eſt pas moins grande que la Loire, & pour laquelle on auroit auſſi beſoin d'une levée qui la contînt; car elle change ſouvent de lit dans ſes débordements. La ſituation de Lahor eſt avantageuſe; & ſon voiſinage eſt orné des plus beaux jardins, ſur-tout du côté de l'eau. Le palais impérial, & pluſieurs hôtels ſuperbes en décorent l'intérieur. Il arrive, aſſez ſouvent, que le prince vient l'habiter avec toute ſa cour; & comme elle eſt principalement peuplée de mahométans, on y trouve un grand nombre de moſquées & de bains publics, pour leurs purifications ordinaires. Ces bains ſont bâtis à la Perſane; & la maniere de les prendre, & de ſe faire frotter, eſt à peu près la même, & preſque auſſi douloureuſe que celle dont je vous ai fait le récit, lorſque j'étois à Iſpahan.

J'eus à Lahor le ſpectacle d'un feu d'artifice à l'Indienne, que je n'avois point encore vu depuis que j'habitois la

contrée ; toutes les fenêtres de la principale place étoient bordées de lampes, devant lesquelles on avoit mis des flacons de verre remplis d'eau de plusieurs couleurs, qui produisoient une illumination très-agréable par sa variété. On alluma ensuite le feu, qui consistoit en fusées de différentes formes. Quantité d'autres lampes, suspendues à des roues, paroissoient immobiles, quoique ces roues tournassent continuellement, & avec la plus grande rapidité.

A juger de toutes les femmes de Lahor, par celles qu'on rencontre dans les rues, ou qu'on voit dans les boutiques, on doit croire que le sexe, en général, y est très-beau. Elles sont bien faites de taille, fort menues de corps, & les plus belles brunes des Indes.

La chasse générale dont j'ai parlé, & qui avoit été le motif principal de mon voyage de Lahor, fut fixée au vingtieme jour après notre arrivée dans cette ville. Le grand véneur, qui avoit pris les devants, & s'occupoit, depuis plus d'un mois, des préparatifs nécessaires, fit avertir tous les chasseurs. Il leur marqua l'étendue du terrein qu'ils devoient embrasser, & les envoya pour

en régler les limites. Il commanda ensuite aux chefs des différents corps militaires, qui, comme je l'ai dit, accompagnent l'empereur, de suivre au plutôt les chasseurs, à la tête de leurs troupes, & d'aller occuper leurs quartiers. Si-tôt qu'ils eurent conduit leurs soldats au rendez-vous, ils les rangerent en haie, doublant quelquefois les rangs, autour de la vaste enceinte marquée par les capitaines des chasses. Il est défendu, sous peine de la vie, de laisser sortir les bêtes hors du nerké : c'est le nom que donnent les Mogols à cette enceinte générale. Elle renfermoit un pays immense, contenant de grandes forêts, & plus de quatre cents lieues de circuit. Le centre de cette circonférence étoit indiqué dans une plaine où il falloit que tous les animaux se retirassent. Les officiers de la vénerie dépêcherent aussitôt des couriers au grand véneur, pour lui rendre compte de la disposition des choses, & lui demander les ordres pour la marche. Celui-ci alla lui-même les recevoir de l'empereur; & ensuite il les donna aux couriers, qui partirent en diligence, pour les porter aux officiers des chasses : ces derniers les com-

muniquerent aux chefs des troupes.

Alors les timbales, les trompettes & les cors se firent entendre, & sonnerent la marche de toutes parts. Elle commença par-tout en même temps, & de la même maniere, c'est-à-dire, que les soldats marchoient fort serrés, & toujours vers le centre, en chassant continuellement les bêtes devant eux. Derriere eux étoient leurs officiers, qui les observoient ; mais quoiqu'ils fussent armés comme dans une expédition militaire, il leur étoit défendu, sous de rigoureuses peines, de tuer ou de blesser aucun animal, quelque violence qu'il pût faire. On leur permettoit seulement de pousser de grands cris, pour l'effrayer & l'empêcher de forcer l'enceinte. La marche continua sans obstacle, pendant plusieurs semaines ; mais une grande riviere, que les troupes du côté de Delli ne purent passer à gué, l'interrompit. Il fallut faire alte, & en donner avis aux autres, afin de garder toujours l'égalité de la marche. Cependant ceux qui devoient passer la riviere, y pousserent les bêtes, qui la franchirent à la nage : ils la traverserent ensuite eux-mêmes, sur de grands cuirs ronds &

légers, ſerrés avec des cordes. Alors la marche ne fut plus interrompue, & devint toujours égale.

Le cercle ſe retréciſſant inſenſiblement, les bêtes commencerent à ſe ſentir preſſées; & comme ſi elles ſe fuſſent apperçues qu'on vouloit les forcer, les unes gagnoient les montagnes, les autres ſe jetoient dans les vallées les plus couvertes. Quelques autres, quittant les routes ordinaires, ſe cachoient dans le plus épais des forêts; mais bientôt ſentant approcher les chaſſeurs, elles alloient ailleurs chercher une autre retraite. En vain elles s'enfonçoient dans des tanieres & des creux de rochers; on ouvroit ces caves avec toutes ſortes d'inſtruments; & il n'y avoit pas juſqu'aux lapins, qu'on ne forçât de ſortir de leurs trous. Enfin le terrein leur manquant peu à peu, & les diverſes eſpeces ſe mêlant les unes avec les autres, il y eut des animaux qui devinrent furieux, & qui donnerent beaucoup d'exercice. Ce ne fut qu'avec des peines extraordinaires, les cris des ſoldats, & le ſon de pluſieurs inſtruments, qu'on les obligea de s'écarter. On détacha des troupes de chaſſeurs, pour faire

faire déguerpir tout ce qui s'étoit retiré dans les montagnes ; ce qui ne se fit pas sans de grandes difficultés. D'autres troupes descendoient jusque dans les précipices qui servoient de retraite à certaines bêtes féroces, qu'on avoit encore plus de peine à mettre en fuite. Pendant ce temps-là, les couriers partoient continuellement de tous les quartiers, pour informer l'empereur, des courses, des embarras & des mouvements des animaux. Ce prince alloit souvent lui-même observer l'état des choses, & voir si les ordres étoient exactement suivis.

Cependant l'espace qui renfermoit un si grand nombre de bêtes de toutes les especes, devenant tous les jours plus petit, & ces animaux ne pouvant plus guere s'écarter, ils s'élançoient sur les plus foibles, & les déchiroient. Mais leur furie ne fut pas de longue durée ; car comme on les chassoit de toutes parts, & qu'ils commençoient à n'avoir plus d'autre terrein que celui où l'on vouloit les voir tous ensemble, le grand véneur fit battre les tambours & les tymbales, & jouer de toutes sortes d'instruments. Ce bruit, joint aux cris

des chaſſeurs & des ſoldats, cauſa une ſi grande frayeur aux animaux, qu'ils en perdirent leur férocité. Les lions & les tigres s'adoucirent; & les ſangliers, ſemblables à des agneaux, paroiſſoient abattus, &, pour ainſi dire, conſternés.

Lorſque l'empereur les vit raſſemblés dans l'eſpace preſcrit, il ordonna qu'on ſe préparât à y entrer. Il y alla lui-même le premier, au ſon des inſtruments, tenant d'une main ſon épée nue, un arc de l'autre, & ayant ſur l'épaule un carquois garni de fleches. Il commença le carnage, & fit périr pluſieurs de ces animaux. Quelques-uns entrerent en furie, & ſe défendirent avec vigueur. Le prince ſe retira enſuite ſur une éminence, s'aſſit ſur un trône qu'on lui avoit préparé; & de là il obſervoit la force & l'adreſſe des ſeigneurs de ſa ſuite, qui, encouragés par la préſence de leur maître, attaquoient les bêtes les plus féroces. Après en avoir fait périr un grand nombre, les plus diſtingués d'entr'eux ſe préſenterent devant le trône, & prierent le monarque de donner la vie & la liberté aux autres bêtes qui reſtoient dans le nerké. Il ſe rendit à leurs inſtances, & loua le courage de

ſes troupes, qui furent congédiées & renvoyées à leurs quartiers. En même temps les animaux, qui avoient évité le ſabre & les fleches, ne ſe voyant plus pourſuivis ni environnés, s'échapperent en regagnant leurs retraites. Telle fut la chaſſe qui ſe fit pendant le ſéjour de l'empereur à Lahor, & qui dura quatre mois entiers, depuis les premiers préparatifs juſqu'au retour du monarque.

Outre cette chaſſe générale, qui a lieu tout au plus une fois l'année, pour occuper les troupes, & les tenir toujours en exercice, il y en a de particulieres, qui ſont réſervées à l'empereur. Ce ſont celles des bêtes fauves, qui ſe trouvent en grand nombre dans les bois d'Agra, de Delli & de Lahor, que ce prince fait garder exactement. Celle des lievres, des cailles & du menu gibier eſt permiſe à tout le monde : on les prend ordinairement aux filets. La chaſſe des gazelles eſt une des plus amuſantes. Ces animaux vont par petites troupes de cinq ou ſix femelles, ayant à leur tête un mâle, que l'on diſtingue à ſa couleur. On les prend avec des léopards apprivoiſés, qu'on mene enchaînés dans de petites charrettes. On leur attache

à ta tête une eſpece de maſque fait en forme de lunettes, qui leur couvre les yeux. Quand on apperçoit une troupe de gazelles, on ôte au léopard ſon maſque, & on le délie. Il les guette quelque temps, fait pluſieurs feintes, & s'approche inſenſiblement de ſa proie. Lorſqu'il eſt à portée de s'en ſaiſir, il s'élance deſſus, & étrangle le gibier. S'il manque ſon coup, ce qui lui arrive quelquefois, il ne fait aucun mouvement pour le pourſuivre, parce que les gazelles courent plus vîte & plus long-temps que lui. On apprivoiſe auſſi des tigres pour la chaſſe; mais l'uſage ordinaire eſt d'employer des chiens courants, qui ſont plus petits que les nôtres.

Les grues ſe prennent avec des oiſeaux de proie, que l'on dreſſe pour cet exercice. Elles ſe défendent avec courage; mais comme elles n'ont pas l'adreſſe de ſe tourner, elles réſiſtent difficilement au nombre & à la force. On uſe d'un autre artifice pour attraper les oiſeaux de riviere. On vuide un canard qu'on remplit de foin; un habile nageur le porte entre deux eaux, le mêle inſenſiblement avec les autres canards qu'il ſaiſit par les pieds, & les emporte.

Mais la chasse la plus curieuse est celle du lion. Lorsqu'on a découvert sa retraite, on attache, dans les environs, un âne que le lion dévore avec avidité; après quoi il va boire, & revient à son gîte, où il reste jusqu'au lendemain. On lui présente ainsi successivement plusieurs animaux de la même espece; & l'on fait avaler au dernier beaucoup d'opium, afin que sa chair assoupisse le lion. Lorsqu'il est endormi, les chasseurs tendent des filets autour de sa caverne, & les resserrent par degrés. C'est à l'empereur qu'est réservé ordinairement l'honneur de le faire mourir. Monté sur un éléphant garni de fer, & accompagné de gardes armés de piques, il décoche plusieurs fleches par dessus les filets, jusqu'à ce qu'il ait blessé à mort l'animal. Comme c'est un heureux augure, lorsque le prince tue le lion, c'en est un très-mauvais, lorsqu'il le manque: aussi son triomphe est-il accompagné de grandes acclamations, & se fait avec beaucoup de cérémonies. On apporte l'animal dans l'assemblée générale des grands de sa cour; on l'examine, on le mesure; on écrit dans les archives de l'empire,

que tel jour, le prince a tué un lion de telle grandeur, de tel poil; & l'on n'oublie aucune des circonstances de ce grand événement.

Etant sur le point de quitter Lahor, je profitai du départ d'un seigneur Mogol, qui alloit prendre possession du gouvernement de Kismire, & voulus voir ce beau pays, qu'en France on appelle *Kachemire*. C'est une province du Mogol, située au nord de l'empire, au pied du mont Caucase. *Syranakar*, sa capitale, est au milieu d'une très-belle campagne, diversifiée par un grand nombre de collines. Plus loin sont des montagnes revêtues d'arbres & de pâturages, & remplies de toutes sortes de bestiaux & de gibier. Au delà des premieres, il s'en éleve d'autres beaucoup plus hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige. Il en sort une infinité de sources, que les habitants ont l'art de distribuer dans leur champ, & de conduire même, par de grandes levées de terre, sur les collines. Ces ruisseaux, après avoir fait mille détours & mille cascades agréables, se réunissent enfin, & forment une riviere de la grandeur de la Seine. Elle traverse

la capitale, serpente dans la province, se charge en passant de plusieurs petites rivieres, & finit par se perdre dans l'Indus. Cette multitude de belles eaux, jointe à la douceur du climat, répand une fraîcheur & une fertilité admirables. En arrivant dans ce délicieux pays, je crus voir un vaste jardin, mêlé de bourgs & de villages, varié par de petites prairies, partagé par une infinité de canaux, & présentant, de toutes parts, les aspects les plus riants : les Mogols l'appellent le *paradis terrestre des Indes*. On n'y trouve ni serpents, ni ours, ni tigres, ni lions; les bêtes féroces ou venimeuses y sont remplacées par des abeilles, des perdrix, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui produisent le musc. J'y reconnus par-tout les plantes, les fruits, les fleurs de l'Europe. Ils me parurent, à la vérité, moins bons que les nôtres; ce qui pourroit venir de ce que nous avons de meilleurs jardiniers. Selon une ancienne tradition du pays, toute cette contrée n'étoit autrefois qu'un grand lac : si ce fait est vrai, ce ne sont point les prieres d'un saint personnage, qui ont donné une issue miraculeuse à

ces eaux, comme le racontent les chroniques & les dévots de ce canton, & comme ſemble le confirmer le tombeau de ce ſaint homme, qui eſt l'objet d'un pélerinage célebre : ce changement eſt bien plutôt l'effet de quelques tremblements de terre, auxquels ces régions ſont aſſez ſujettes.

La capitale de Kachemire eſt une grande ville, ſituée ſur le bord d'un lac de quatre ou cinq lieues de tour, rempli de petites iſles. Des arbres toujours verds les font prendre pour autant de jardins, qui forment la plus belle perſpective. La riviere coupe la ville en deux parties, qui ſe communiquent par des ponts de bois. La plupart des maiſons ſont bâties de la même matiere, quoique le pays ne manque pas de pierres de taille, & qu'on y trouve de vieux temples, & pluſieurs reſtes d'anciens édifices, qui en ſont compoſés. Ces maiſons ſont à deux ou trois étages, & ont preſque toutes un petit jardin, au bout duquel eſt un canal qui répond au lac, & un bateau pour la promenade. Les dehors de Syranakar offrent l'aſpect d'un grand nombre de maiſons de plaiſance. La plus agréable

est celle que l'on nomme le *jardin du roi*. On y entre par un grand canal bordé de gason, & long de cinq à six cents pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un cabinet qui est au milieu du jardin : & là, commence un autre canal beaucoup plus beau, qui va jusqu'à l'extrêmité de l'enceinte. Les bords de ce second canal, formé en talus, sont revêtus de pierres de taille ; & le fond même en est pavé. Il regne au milieu, de distance en distance, une longue file de jets d'eau, & tout autour sont pratiquées diverses pieces d'eau, rondes, d'où sortent d'autres jets d'eau, qui font un effet admirable. Un second cabinet, semblable au premier, termine agréablement ce long canal. Ils sont à peu près faits en dômes, avec une galerie qui regne tout autour, & quatre portes qui se répondent : un grand sallon au milieu, & quatre chambres aux quatre coins, composent chaque cabinet. L'intérieur est orné de peinture & de dorure, & parsemé de sentences, en langue & en caracteres Persans. Les portes extérieures sont soutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'i-

doles. J'ignore le prix & la matiere des pierres dont elles ſont conſtruites ; mais elles m'ont paru plus belles que le marbre & le porphyre.

Je n'ai point encore vu de pays, Madame, qui, dans une auſſi petite étendue, renferme autant de beautés naturelles, que la province de Kachemire. Elle formoit autrefois un royaume gouverné par des princes du pays, auxquels un empereur Mogol l'a enlevé. Les habitants de cette belle contrée paſſent pour les plus ſpirituels de tous les peuples de l'Indoſtan. On vante leur talent pour la poéſie ; & ils joignent aux diſpoſitions pour les ſciences, beaucoup d'induſtrie & d'amour du travail. Ils excellent dans les ouvrages de tabletterie, ſur leſquels ils appliquent l'or & le vernis avec une adreſſe ſinguliere. Mais ce qui fait l'objet principal de leur commerce, eſt une eſpece d'étoffe fort légere, faite de laine, ou de poil de chevre, qui ſurpaſſe la fineſſe du caſtor. Chaque piece a une aune de large, & une & demie de long : ils y occupent juſqu'à leurs enfants. Les Indiens, de l'un & de l'autre ſexes, les portent ſur leur tête en hiver, & les paſſent, comme un

manteau, par dessus l'épaule gauche. Les autres ouvriers des Indes ne parviennent point à leur donner la mollesse & la beauté de celles de Kachemire; aussi sont-elles les plus estimées & les plus recherchées de tout le Mogol.

Les Kachemiriens sont beaux & bien faits, & leurs femmes charmantes. Elles ne le cedent point à celles de Lahor; elles ont même quelque chose de plus piquant. Les étrangers, qui arrivent dans l'Indostan, cherchent à s'en procurer. On les apprivoise, en leur faisant de petits présents en argent ou en confitures.

Dans une occasion que j'eus de visiter toute cette province, je remarquai une singularité que je n'avois point encore vue ailleurs : c'est une fontaine qui se trouve à quelques journées de la capitale. Pendant la fonte des neiges, qui est ordinairement au mois de mai, elle coule & s'arrête réguliérement trois fois le jour, le matin, à midi & le soir. Ce phénomene dure l'espace de quinze jours; son cours devient ensuite moins abondant, moins réglé, & s'arrête enfin, pour ne reparoître qu'un an après.

En quittant ce lieu, je me détournai

de mon chemin, pour voir une maison de plaiſance des anciens rois de Kachemire. Sa principale beauté conſiſte dans une ſource d'eau vive, qui forme comme une eſpece de foſſé autour du château, & un grand nombre de canaux qui ornent & arroſent les jardins. Elle ſort de terre, en jailliſſant du fond d'un puits, avec une violence, un bouillonnement & une abondance extraordinaires. Son eau eſt d'une clarté admirable, & ſi froide, qu'on peut à peine y tenir la main. Le jardin eſt embelli par de magnifiques allées, entremêlées de jets d'eau, de réſervoirs, de caſcades. Je ne craignis pas de me détourner encore pour viſiter un autre jardin royal, où, parmi les mêmes agréments, je vis un canal plein de poiſſons qui obéiſſent à la voix, & viennent quand on les appelle. Quelques-uns ont aux narines des anneaux d'or, avec des inſcriptions qui font connoître leur âge, & le nom des perſonnes qui les y ont attachés.

De retour dans la capitale de Kachemire, on me parla du tombeau d'un ſaint, où l'on dit que ſe font des miracles continuels, pour la guériſon des malades. Je voulus voir cette ſingula-

rité, & je me rendis à Baramoulay, nom de la montagne où ſe trouve ce mauſolée. Je vis dans la moſquée une groſſe pierre, que l'homme le plus fort remueroit à peine ; & l'on maſſura que les prêtres du temple, après avoir fait leur priere au ſaint, l'enlevent comme une paille, du ſeul bout de leur doigt. Ils ſe mirent en effet une douzaine autour de la pierre ; mais ils firent un cercle ſi ſerré, & ils étoient vêtus de robes ſi longues, que, quoiqu'ils la levaſſent en effet, je ne pus voir de quelle maniere ils la tenoient. Quantité de pélerins, dont la moſquée étoit environnée, ſe diſoient malades, & attendoient leur guériſon de ce miracle, ou, pour mieux dire, d'une cuiſine avec de grandes chaudieres pleines de viande, fondée par des ames dévotes, pour la nourriture de ceux qui viſitent ce ſaint lieu. D'un autre côté, je découvris le jardin & la maiſon des prêtres, qui vivent dans une heureuſe abondance, à l'ombre du ſaint, dont ils exaltent les miracles.

Comme je me trouvois peu éloigné de la province de Kaboul, je réſolus de la traverſer pour me rendre à Mul-

tan, enſuite à Lahor, & de là, par la grande allée, reprendre le chemin d'Agra. Je n'eus pas lieu d'être fort ſatisfait de cette route; car les choſes que j'y vis méritent peu d'être remarquées. Kaboul ne doit plus être compté parmi les provinces du Mogol, depuis la ceſſion qui en a été faite à Thamas-Kouli-Kan, l'année derniere. Il faut obſerver néanmoins, que les Indiens l'ont toujours regardé comme un ancien domaine de leur pays. Ils en faiſoient autrefois tant de cas, qu'ils ne reconnoiſſoient leurs ſouverains que lorſqu'ils y avoient été couronnés. Cette province tire ſon nom de celui de ſa capitale, qui eſt une ville bien bâtie & fortifiée de deux bons châteaux. Les Tartares y viennent vendre tous les ans plus de ſoixante mille chevaux; on y amene de Perſe quantité de beſtiaux, & les vivres y ſont à vil prix. J'ai remarqué, durant cette route, un uſage ſingulier d'un peuple nommé *Augans*, fort redouté dans ces contrées par leur extrême brigandage. Tous les matins ils ſe raclent la langue avec une racine, à l'imitation des autres Indiens; mais ce qu'ils ont de particulier, c'eſt

qu'ils ne vomissent pas, comme ces derniers, immédiatement après cette opération; ce n'est qu'en commençant à prendre leur repas : à peine ont-ils avalé deux ou trois morceaux, que leur estomac rejette tout ce qui pourroit les incommoder, & ils mangent ensuite de très-bon appétit. Ils disent que s'ils manquoient à cet usage, ils n'atteindroient pas l'âge de trente ans, & qu'ils deviendroient tous hydropiques.

La ville de Multan, qui donne aussi son nom à la province dont elle est la capitale, est fameuse par son étendue, ses manufactures & son négoce. Elle est défendue par un bon fort; & ses environs offrent la vue de plusieurs jardins spacieux & de magnifiques palais. Les banians, qui forment le grand nombre de ses habitants, se répandent dans la Perse, où ils font un commerce considérable; mais ils y sont aussi décriés par leurs usures, que les Juifs parmi nous. Ils ont une loi qui permet à plusieurs freres d'avoir une femme en commun, & les enfants appartiennent à l'ainé. Malgré le point de religion, qui défend à leur secte l'usage de la viande, il y a une exception pour les

poules : ils en peuvent manger en certains jours de l'année. Les femmes de cette province ſont braves, manient les armes, & montent à cheval comme les hommes. Multan fournit auſſi le Mogol & la Perſe de baladins & de charlatans de l'un & de l'autre ſexes. Parmi les différents tours de leur induſtrie, dont j'ai été témoin, ils faiſoient rougir au feu des chaînes de fer, dont ils ſe lioient le corps à nu, ſans en reſſentir aucun mal. Ils plantoient en terre une baguette de bois; & la frottant du ſang qu'ils tiroient de leur corps, en ſe coupant la chair ſous les aiſſelles, ils en faiſoient ſortir un arbuſte qui paroiſſoit croître à vue d'œil, & qui ſembloit pouſſer des branches. Ces tours d'adreſſe ſe font avec la plus grande célérité.

A mon retour à Lahor, je vis, le jour même de mon arrivée, couper le poing à un faux monnoyeur. On ne leur impoſe pas d'autre peine dans tout l'Indoſtan. Il eſt vrai que peu de gens ſe mêlent de ce dangereux métier, & que l'on y voit rarement des pieces fauſſes. Mais on trouve le moyen d'altérer les véritables, ſoit en les rognant, lorſ-

qu'elles ſont minces, ſoit en les perçant avec un foret, lorſqu'elles ſont épaiſſes. Cette fraude ſe fait avec tant d'adreſſe, qu'après avoir tiré une certaine quantité de métal, on referme parfaitement le trou, en frappant deſſus avec un petit marteau. Il n'y a que les changeurs qui puiſſent s'en appercevoir, & c'eſt ce qui les rend ſi néceſſaires dans ce pays. Le nombre en eſt ſi grand, qu'on en trouve juſque dans les villages. On les appelle dans les paiements conſidérables, pour examiner les eſpeces, & leurs droits ſont de ſeize pour cent. Ils emploient la pierre-de-touche pour la vérification des monnoies; & pour ne pas perdre les parcelles d'or ou d'argent qui s'y attachent, ils les ôtent avec une boule de cire, & recueillent, par ce moyen, le métal qui s'y amaſſe. Toutes les pieces qui entrent dans le tréſor de l'empereur, ſont jetées dans un braſier ardent: & lorſqu'elles ſont rouges, on éteint le feu, & on les examine l'une après l'autre. Si on y trouve quelque marque d'alliage, on les briſe ſur le champ. Autant de fois que les bonnes pieces entrent dans le tréſor, on les perce

avec un poinçon qui n'entame que la ſuperficie. On en voit qui ont ſept à huit trous ; ce qui prouve qu'elles ont été miſes dans le tréſor ſept à huit fois.

Je ne fis que paſſer à Lahor, pour me rendre à Delli. Avant que d'en ſortir pour aller faire d'autres courſes dans les provinces méridionales, je m'appliquai à connoître toujours de plus en plus les mœurs & les uſages des habitants du Mogol. J'aſſiſtai à deux fêtes qui ſe célebrent tous les ans, & dont l'une eſt l'anniverſaire de la naiſſance du prince ; l'autre, la cérémonie du premier jour de l'an.

Le jour de l'anniverſaire, l'empereur, orné de ſes plus riches habits, paroît ſur ſon trône, au pied duquel ſont les ſeigneurs de ſa cour, ſur une eſtrade, environnée d'une riche baluſtrade. Après s'être ainſi donné en ſpectacle, dans une ſalle magnifiquement parée, il entre dans une tente ſuperbe, où il trouve des balances d'or, garnies de pierreries, & s'y fait peſer. Placé dans un des plateaux de la balance, aſſis ſur ſes genoux comme une femme, on met dans l'autre, ſucceſſivement, de l'or, de l'argent, des pierreries, divers ballots

d'étoffes de ſoie, de toile de coton, de poivre, de clous de girofle, de muſcades, de canelle, du bled, des légumes & des herbes. On tient un regiſtre exact de la différence du poids que l'on y trouve tous les ans. Si on remarque que l'empereur peſe quelques livres de plus que l'année précédente, chacun en témoigne de la joie par de grands applaudiſſements.

Cet uſage, qui ſe pratique auſſi dans les conditions particulieres, a été imaginé pour la rémiſſion des péchés, par les moines Indiens, qui reçoivent, pour prix de ces eſpeces d'indulgences, l'or, l'argent, ou les denrées qui ont ſervi de contrepoids. Plus on acquiert d'embonpoint, plus ils accordent de pardons.

Après cette cérémonie, le prince diſtribue lui-même l'or & l'argent monnoyés aux pauvres, & donne le reſte aux banians. On met enſuite devant lui des baſſins pleins de noix, de piſtaches, d'amandes, & de toutes ſortes de fruits artificiels d'or & d'argent, qu'il jette parmi les grands. Ceux qui ſont les plus proches de lui, ſe traînent par terre pour les ramaſſer. Ces fruits ſont ſi légers, qu'un mille ne peſe pas la valeur de

vingt piſtoles, & que le prince n'en diſtribue pas pour plus de quatorze ou quinze cents livres. Les grands ſont obligés, à leur tour, de faire eux-mêmes au monarque des préſents proportionnés à leurs richeſſes. Les uns lui donnent des vaſes d'or enrichis de pierreries; d'autres, des perles, des diamants, ou de bourſes pleines d'argent. La fête s'acheve par un grand feſtin que l'empereur donne à toute ſa cour, & où l'on paſſe toute la nuit à boire.

Pour la célébration du jour de l'an; on dreſſe devant le palais un échafaud de quinze ou ſeize pieds de haut, de ſoixante de long, ſur une largeur proportionnée. Il eſt garni d'une baluſtrade, & couvert de riches tapis. On éleve à côté une autre bâtiment de bois, peint & embelli de nacre de perles, où ſe mettent les grands ſeigneurs. Le prince, accompagné de ſes miniſtres, vient ſe placer ſur l'échafaud, s'aſſied ſur des carreaux de velours en broderie d'or & de perles, & attend les préſents qu'on lui apporte. Cette cérémonie dure dix-huit jours, & il diſtribue enſuite lui-même ſes faveurs aux grands & au peuple. Elles conſiſtent en charges & en

dignités, qu'il accorde à ceux qui lui ont le plus donné. Les rajas, qui sont les premiers de l'état, ont une si grande vénération pour le souverain, qu'ils lui parlent avec plus de respect & de soumission qu'à Dieu même. Ils accompagnent leurs discours de révérences continuelles ; & en prenant congé de lui, ils s'inclinent profondément, passent la main sur leurs yeux, la portent ensuite sur l'estomac, & la baissent jusqu'à terre, pour temoigner qu'ils ne sont à son égard que boue & que poussiere. Ils lui souhaitent toutes sortes de prospérités, & se retirent à reculons.

Un divertissement particulier, qui accompagne souvent les fêtes dont je viens de parler, c'est, Madame, une espece de foire qui se tient dans le serrail, par les plus jolies femmes de la cour. Elles étalent diverses étoffes d'or, d'argent & de soie, des ouvrages de broderie, de riches turbans, & toutes sortes d'autres marchandises. L'empereur parcourt toutes les boutiques, & marchande ce qu'il trouve sous sa main, comme pourroit faire un simple particulier. O dispute de part & d'autre sur les prix, & souvent on en vient aux

injures. Quelquefois on y admet les danſeuſes, c'eſt-à-dire, les filles publiques, parmi leſquelles il y en a d'auſſi riches qu'en France, & qui ont ſur elles, comme à Paris, pour vingt mille écus de diamants. La plupart ſont jolies & bien faites, & elles ſont rarement admiſes dans les troupes ſans ces deux agréments. Leur emploi principal eſt d'aller danſer dans les maiſons. Elles admettent, parmi elles, des hommes qui jouent du tambour, de la flûte & du hautbois. Leurs chanſons & leurs danſes ſont agréables, mais laſcives, & leur vie fort libertine : les ſeigneurs s'en amuſent, & les traitent d'ailleurs avec beaucoup de hauteur & de ſévérité ; témoin ce gouverneur d'Amadabath, qui, comme je vous l'ai dit, en fit décapiter ſept ou huit pour une ſimple déſobéiſſance. Le trait ſuivant, quoique moins ſérieux, prouve également le triſte ſort de ces créatures, qui jouiſſent en France d'une plus heureuſe deſtinée.

Un empereur avoit un favori, qui s'étoit rendu ſi agréable par ſon eſprit & la gaieté de ſa converſation, qu'il

ne se passoit pas de jour que le monarque ne le fît venir. Un jour que ce seigneur avoit pris médecine, l'empereur lui envoya une troupe de danseuses, & leur commanda à toutes de se découvrir le derriere & de ch.... en sa présence. Le courtisan, à qui elles signifierent l'ordre du monarque, voulut tirer parti de cette plaisanterie pour divertir son maître, & leur demanda si c'étoit là tout ce que l'empereur leur avoit ordonné. Il ne nous a point commandé autre chose, répondirent les danseuses, qui se mirent en devoir d'exécuter les ordres du prince. Suivez-les ponctuellement, reprit le courtisan; mais prenez garde d'en faire plus qu'il ne vous a dit. S'il vous arrive de pisser, en faisant vos ordures, je vous ferai fouetter jusqu'au sang. Il n'y en eut pas une qui osât s'exposer à ce danger. Elles retournerent donc à la cour, & rapporterent au prince la réponse de son favori. Le monarque s'en divertit beaucoup, & fut le reste du jour de fort bonne humeur.

Le P. Sylveïra me racontoit derniérement un trait de ce même prince, qui vous donnera l'idée d'un genre de spec-

tacle, auquel nous aſſiſtâmes, il y a quelques jours. C'eſt le combat des animaux, qui ſe fait avec beaucoup d'appareil, & eſt fort en uſage au Mogol.
« Un empereur, dit-il, qui ſe plaiſoit » à voir combattre des éléphants, des » taureaux, des léopards, des lions & » des tigres, avoit auſſi quelquefois la » cruauté de faire lutter des hommes » contre ces bêtes féroces. Un jour » qu'il donnoit au peuple un de ces ſan- » glants ſpectacles, un officier ſe leva » du milieu de l'aſſemblée, & propoſa, » de la part du prince, une récompenſe » à celui qui auroit le courage de com- » battre contre un de ces animaux, à » condition, néanmoins, qu'il n'em- » ploieroit point d'autres armes que le » cimeterre. Le prix de la victoire de- » voit être la dignité de khan. Il y eut » trois hommes, parmi les aſſiſtants, qui » accepterent le défi, & entrerent dans » la lice. On les avertit une ſeconde » fois que l'intention du monarque » étoit qu'ils ne ſe ſerviſſent que de » l'arme idiquée, ſans quoi ils encour- » roient ſa diſgrace. On lâcha enſuite, » contre le premier, un lion furieux, » qui courut droit à lui. L'Indien ſe dé- » fendit

» fendit vaillamment ; mais preſſé enfin » par l'animal, il tira un poignard qu'il » avoit caché dans ſa ceinture, l'enfon- » ça dans la gorge du lion ; & ſe ſervant » de ſon ſabre, il le pourſuivit & l'abat- » tit à ſes pieds. Les ſpectateurs ap- » plaudirent à cette victoire, par leurs » acclamations ; mais quand le bruit » eut ceſſé, le Grand-Mogol fit venir » le vainqueur, & lui dit : *il faut avouer » que tu as combattu avec courage ; mais, » contre ma défenſe, tu t'es ſervi du poi- » gnard ; tu as tué ton ennemi en aſſaſſin, » tu mérites la mort.* Là deſſus il ordonna » qu'on lui fendît le ventre ; ce qui fut » exécuté dans le moment. Le ſecond, » qui s'étoit préſenté pour le combat, » n'en fut point effrayé. Il alla fiére- » ment au devant d'un tigre, qu'on lâ- » cha contre lui ; mais l'animal lui ſau- » tant à la gorge, le tua & mit ſon » corps en pieces. Le troiſieme entra » gaiement dans le champ de bataille, » & attaqua le même tigre, encore tout » échauffé de ſa victoire. La bête féroce » vint à lui, dans le deſſein de le ren- » verſer du premier coup. Mais l'In- » dien lui coupa les deux pattes de de- » vant, avec ſon ſabre ; & l'ayant ainſi

» abattu, il acheva de le tuer. L'empe-
» reur fit venir cet homme ; & après
» lui avoir demandé son nom & son
» état, il le combla de présents & d'é-
» loges, & lui conféra la qualité de
» kan, qu'il venoit de mériter. »

Au reste, ces sortes de combats des hommes avec les animaux sont très-rares dans le Mogol, & toujours volontaires de la part des Indiens qui s'y engagent. Ces grands spectacles, dont le prince fait tous les fraix, se représentent, sous ses yeux, dans une place destinée à cet usage. Il nourrit, pour cela, dans ses ménageries, toutes sortes de bêtes féroces. Quoiqu'on y emploie aussi quelquefois des éléphants, ils ont pourtant une destination plus noble ; & c'est ce dont je vais vous entretenir.

Ces animaux sont une des principales forces des armées Mogoles. On en compte plus de quatorze mille, dont les uns sont dans les écuries de l'empereur, les autres dans les maisons des seigneurs particuliers ; & il n'y en a aucun dont l'entretien ne coûte plus de dix écus par jour. On les nourrit de grains, de beurre, de liqueurs fortes,

& de ſucre ; & chacun d'eux a au moins dix eſclaves pour le ſervir. Les uns ſont occupés à le dreſſer, à le rendre docile, à l'aguerrir en allumant devant ſes yeux des feux d'artifice, en le faiſant combattre contre des tigres & des lions. Les autres lui apprennent à enfoncer les portes des villes, à porter ſur ſon dos des maſſes énormes, à régler ſes mouvements, ſoit pour les marches militaires, ſoit pour les promenades du Grand-Mogol. D'autres lui attachent ſes chaînes, & veillent autour de lui, ou pour le rafraîchir, en lui verſant de l'eau ſur le corps, ou pour écarter les mouches qui l'importunent ; d'autres enfin préparent ſa nourriture & ſa litiere ; & tous ont leur temps & leur occupation marqués pour le ſervice de l'animal qui leur eſt confié. L'éléphant que monte le prince, eſt tout couvert d'or & de pierreries. On lui met ſur le dos un trône magnifique, où le monarque eſt aſſis. Les autres éléphants du palais ont auſſi des ornements de la plus grande richeſſe. Les gouverneurs imitent, dans les provinces, le faſte du ſouverain. Les éléphants ſont leur monture ordinaire : dans les pro-

menades, on eſt ſeul ſur le cou de l'animal, ſans aucune eſpece de ſiege: dans les voyages, il y a trois hommes ſur l'éléphant, l'un à la croupe, l'autre ſur le cou, & le maître au milieu, dans un ſiege commode. Quand celui-ci veut monter, on lui préſente une échelle, ou bien on fait agenouiller l'éléphant, qui, en ſe penchant, tend une jambe ſur laquelle on poſe le pied; de là on monte ſur le ventre, & enſuite ſur le dos: l'animal ne ſe redreſſe que quand ſon maître eſt aſſis. Le crochet de fer qui dirige ſa marche, ſuffit pour lui faire entendre toutes ſortes de commandements. Son pas eſt plus alongé que celui du cheval: il ne galope point; mais ſon trot eſt très-diligent. Les Mogols ſe ſervent de ces animaux, comme de retranchements contre le premier effort des ennemis. Chaque éléphant a ſur ſon dos une tour de bois, garnie de grandes arquebuſes, avec des hommes pour les gouverner; mais il arrive ſouvent que le bruit de ces armes, & les feux d'artifice, dont l'ennemi ſe ſert pour les effrayer, les mettent tellement en déſordre, qu'ils font plus de mal à leurs maîtres, qu'à ceux contre leſquels on les emploie.

Croiriez-vous, Madame, que des bêtes de ce poids & de cette énorme grosseur se prêtent, avec une docilité singuliere, aux différents tours d'adresse qu'on peut leur apprendre. J'en ai vu dans les écuries du Grand-Mogol, qui obéissoient à toutes les volontés de leurs conducteurs. Ils les faisoient rugir comme les tigres, mugir comme des taureaux, hennir comme le cheval, imiter le chant des oiseaux, contrefaire le son de la trompette. Ensuite ils les obligeoient de nous rendre leurs respects, les quatre genoux en terre, de se coucher d'abord sur un côté, puis sur l'autre, & de se relever: ces animaux faisoient cette espece d'exercice, sur un ordre simple. Pour se coucher, ils commençoient par étendre les deux jambes de devant, & celles de derriere; ensuite ils se reposoient à terre sur le ventre. On se sert quelquefois des éléphants pour exécuter les sentences de mort. Ils partagent le corps d'un homme, le mettent en pieces, & dispersent ses membres. On couvre leurs dents d'un fer bien aiguisé, à trois tranchants; car les éléphants apprivoisés ont les dents coupées par le bout, pour qu'ils croissent mieux.

Vous ne ſerez peut-être pas fâchée, Madame, de ſavoir comment on vient à bout de prendre ces animaux dans les Indes, & de quelle maniere on les apprivoiſe. C'eſt encore du pere Sylveïra, que je tiens tous ces détails; il m'a dit avoir aſſiſté pluſieurs fois à la chaſſe des éléphants à Siam : « On conduit, dans » les bois qui leur ſervent d'aſyle, plu- » ſieurs troupes d'éléphants apprivoiſés; » & chaque troupe, compoſée de trente » ou de quarante, a dix ou douze hom- » mes pour la conduire. Quand ces » conducteurs apperçoivent les élé- » phants ſauvages, ils ordonnent aux » femelles privées d'aller les entourer; » car vous remarquerez qu'elles enten- » dent la langue de ceux qui les gou- » vernent. Lorſque les éléphants qu'on » veut prendre, ſont environnés des » femelles, les hommes qui ſont mon- » tés ſur les mâles, s'en approchent, & » font marcher les éléphants pris dans » le milieu de la troupe. A quelque diſ- » tance de la forêt, il y a une attrap- » poire toute bordée d'arbres, que les » éléphants ſauvages prennent pour la » continuation du bois; ils y paſſent » avec les autres un à un; & lorſqu'ils y

» ſont engagés, on laiſſe tomber de
» gros pieux, par des couliſſes, devant
» & derriere; & ils s'y trouvent arrê-
» tés, comme s'ils étoient dans une
» cage, de maniere qu'ils ne peuvent
» ſe tourner ni de côté ni d'autre. Les
» pieux, qui forment cette attrapoire,
» ſont auſſi gros que des mâts de vaiſ-
» ſeaux, & réſiſtent à tous les efforts
» des éléphants. On lie les pieds de
» ces animaux, avec des cables, de
» façon néanmoins, que ſans pouvoir
» ſe ſauver, ils aient la faculté de mar-
» cher. On les amene ainſi dans une
» maiſon couverte, au milieu de la-
» quelle eſt un gros mât de cinq à ſix
» braſſes de hauteur. A travers de ce
» mât, qui tourne comme le cabeſtan
» d'un navire, paſſe une poutre dans
» la partie ſupérieure. On ſuſpend à
» cette poutre, par deſſous le corps,
» avec des cables, les éléphants qu'on
» vient d'attraper; de maniere cepen-
» dant, que leurs pieds poſent à terre.
» Ainſi attachés, ils ne peuvent tour-
» ner qu'avec le cabeſtan; & on les
» laiſſe de cette ſorte, pendant deux
» ou trois jours, gardés par deux mâles

H 4

» & deux femelles privés, sans leur
» donner à manger. Après ce temps-là
» on les ôte du cabestan, & on les lie
» par le corps, avec d'autres éléphants
» apprivoisés. Ils demeurent ainsi atta-
» chés ensemble, jusqu'à ce que les sau-
» vages s'apprivoisent eux-mêmes.
» Alors ils ont leurs conducteurs, &
» sont traités comme tous les autres.
» Quelquefois on les enferme dans une
» cour, où sont construites deux gran-
» des cages carrées, & formées par
» des palissades assez éloignées les unes
» des autres, pour donner aisément
» passage aux hommes qui en sortent
» de temps en temps, vont agacer ces
» animaux, pour les mettre en fureur,
» se retirent bien vîte dans leur re-
» tranchement, & évitent ainsi la
» poursuite de ces dangereux ennemis.

» Après qu'on a bien fatigué les élé-
» phants par ces rudes exercices, on les
» fait entrer dans une petite cage faite
» de grosses poutres; on les y attache
» par les pieds, avec d'autres éléphants
» privés; & on les laisse ainsi, jusqu'à
» ce que la faim & l'exemple des autres
» les apprivoisent.

» Il est une autre façon de les pren-

» dre, ou dans les forêts, ou en plaine
» campagne. On mêle parmi eux un
» éléphant apprivoisé, qu'ils ne man-
» quent jamais d'attaquer : pendant
» qu'ils sont dans la chaleur du combat,
» on les lie par les pieds de derriere,
» de sorte que ne pouvant plus se sou-
» tenir, ils sont contraints de se laisser
» emmener ; ce qui ne se fait pas néan-
» moins sans de grands dangers.

» Dans ces sortes de chasses, il se
» trouve quelquefois des éléphants
» blancs, dont l'espece est très-rare,
» & pour lesquels les Indiens ont la
» plus singuliere vénération. Ils les re-
» gardent comme les rois des autres
» éléphants : on les loge dans le palais ;
» on les fait servir dans de la vaiselle
» d'or ; on les promene sous un dais ;
» on leur donne des officiers, des do-
» mestiques & une suite de princes ; on
» leur parle avec respect ; on les traite
» avec cérémonie ; on leur fait même
» des compliments & des harangues. Ce
» faste extérieur les console de l'escla-
» vage. Lorsqu'ils commettent quelque
» faute, la façon ordinaire de les punir,
» est de supprimer leur train, & de les
» chasser du palais, pour les enfermer

» dans des cages moins commodes. Ces » châtiments leur causent une affliction » sensible, & les rendent quelquefois » furieux. Il est arrivé que des rois puis- » sants se sont fait une guerre cruelle, » pour s'enlever mutuellement un élé- » phant blanc. Le vainqueur s'estime le » plus heureux monarque de la terre, » & croit avoir, sur tous les princes » ses voisins, avec le titre de *roi de* » *l'éléphant blanc*, une supériorité que » rarement on lui dispute. »

Il y a des éléphants d'une grosseur prodigieuse. On m'a assuré en avoir vu dont les dents, de neuf pieds de long, étoient de l'épaisseur de la cuisse d'un homme, & pesoient jusqu'à cent vingt ou cent vingt-cinq livres. Quelques-uns ont prétendu que les éléphants ne pouvoient pas plier les genoux, & qu'ils dormoient debout, parce que si une fois ils étoient couchés, ils ne pourroient plus se relever. C'est une erreur : ils marchent, se couchent & se levent comme les autres quadrupedes. Il n'est donc pas vrai, comme l'ont dit quelques autres, que pour les prendre, il suffit de scier un arbre vers le bas du tronc; que, venant à s'appuyer

contre l'arbre, ils le renversent, & tombent eux-mêmes sans pouvoir se relever.

Quelque sauvages que soient naturellement les éléphants, ils ne sont aucun mal, lorsqu'ils ne sont point attaqués ; mais si quelqu'un les irrite, ils se défendent avec leur trompe qu'ils étendent ou qu'ils resserrent à leur gré. Ils saisissent un homme avec cette machine redoutable, & le jettent à plus de cent pas de l'endroit où ils l'ont pris. En vain on voudroit leur échapper par la fuite ; ils courent d'une vîtesse étonnante ; les plus jeunes sont les plus dangereux. Leur pas ordinaire est celui de l'homme le plus agile ; leur course est beaucoup plus prompte ; il est rare néanmoins de les voir courir. Quand on ne s'attache pas à les prendre vivants, & qu'on se contente de les avoir morts pour en tirer de l'ivoire, on creuse de grandes fosses que l'on couvre de branchages & de feuilles d'arbres ; & lorsqu'un éléphant y est tombé, on le tue facilement à coups de fleches. D'autres s'assemblent en grand nombre ; & lorsqu'ils ont découvert la trace de l'animal, ils s'arrêtent pour l'attendre,

Par le bruit qu'il fait en brisant les branches, il est bientôt reconnu. Alors ils se mettent à le poursuivre, en lui déchargeant continuellement leurs fleches, jusqu'à ce que la perte de son sang & la lenteur de sa fuite leur fassent juger qu'il est fort affoibli. Quelquefois il s'échappe, malgré toutes ses blessures; mais c'est pour mourir quelques jours après, dans le lieu où ses forces l'abandonnent : aussi rencontre-t-on assez souvent dans les forêts plusieurs dents d'éléphants. La chair est dévorée par d'autres bêtes; les os tombent en pourriture; & les dents sont les dernieres parties qui résistent; mais quand elles ont été ainsi exposées à l'air, elles s'alterent & perdent infiniment de leur prix.

On se sert, en certains pays, d'une autre ruse pour tuer les éléphants. Lorsqu'ils paroissent en troupes, le chasseur se frotte tout le corps de leurs excréments; & rampant jusqu'à eux avec sa lance, il se glisse doucement sous leur ventre, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de frapper un de ces animaux sous l'oreille, qui est l'endroit le plus sensible. Aussi-tôt qu'il a donné le coup,

il s'éloigne avant que l'éléphant blessé ait eu le temps de le reconnoître. L'odeur de la fiente trompe tous les autres, qui, continuant de marcher, laissent leur compagnon en proie au chasseur. Si l'animal, malgré sa blessure, conserve encore assez de force pour se défendre ou pour attaquer même son ennemi, la seule ressource de celui-ci est de se retirer en faisant plusieurs tours, & d'attendre que l'éléphant soit entiérement affoibli par la perte de son sang.

Il est une autre méthode moins pénible & moins dangereuse. Comme les éléphants s'approchent des rivieres en troupes, & qu'ils marchent l'un après l'autre sur une même ligne, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître. On ouvre dans cette route une fosse de sept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle on enfonce un pieu extrêmement pointu. On couvre ce trou de petites branches d'arbres, de feuillage, d'herbe & de terre; de maniere que les yeux mêmes des hommes y seroient trompés. L'éléphant qui avance sans crainte,

pose les deux pieds de devant dans la fosse, &, dans la chûte, ne manque jamais de rencontrer le pieu qui lui perce le cou ou la poitrine; & les chasseurs achevent de le tuer.

Il y a des pays où l'on se nourrit de la chair de l'éléphant; mais elle est dure & d'un goût désagréable : cependant lorsqu'elle est bien préparée, & qu'elle a été conservée un peu de temps, on dit que beaucoup de gens s'en accommodent. On la fait cuire à l'eau, & on la sert avec différentes sauces. Elle n'est pas si bonne rôtie; la trompe passe pour le morceau le plus délicat. Quatre ou cinq bœufs ont moins de chair qu'un éléphant ordinaire, dont la mesure est de neuf ou dix pieds de long, sur onze ou douze de hauteur. Les éléphants qui vivent dans les cantons déserts ou montagneux, sont plus farouches & plus adroits que les autres, parce qu'ils ont souvent occasion d'exercer leur force & leur industrie avec les lions, les tigres & d'autres bêtes féroces. Ceux qui habitent dans les plaines, sont plus traitables, parce qu'ils sont plus accoutumés à voir des hommes.

Quoique les lions & les éléphants se portent une haine mortelle, & que l'on raconte des choses singulieres de l'intelligence de ces derniers, je ne voudrois pourtant pas vous donner comme une vérité les traits suivants. On dit qu'un éléphant ayant surpris un lion, le porta près d'un bois, fendit un arbre, mit la tête de son ennemi entre les deux parties du tronc, & le laissa dans cet état, pour y périr. Un autre transporta un lion dans un endroit marécageux, & lui tint la tête enfoncée dans la boue, pour l'étouffer. Le pere Sylveïra m'a dit que les Portugais ont un sel qu'ils estiment fort, & que les éléphants leur ont fait découvrir, comme un excellent contre-poison. Ils l'appellent le *sel de Nogne*, du nom d'une riviere d'Afrique qui le produit. Quelques-uns étant à la chasse des éléphants, leur tirerent des fleches empoisonnées, & furent fort surpris de les voir marcher & se nourrir, sans aucun ressentiment de leurs blessures. Ils cherchoient la cause de ce prodige, lorsqu'ils virent ces animaux s'approcher de la riviere, & prendre dans leur trompe quelque chose qu'ils

mangeoient avec avidité : ils examinerent ce que ce pouvoit être, & trouverent que c'étoit un sel blanc qui avoit le goût de l'alun. Les Portugais, qui sont dans une défiance continuelle du poison, en firent diverses expériences, & reconnurent ce sel pour un des plus puissants antidotes qui aient jamais été découverts.

Les éléphants se nourrissent d'herbe ; & si elle leur manque, ils ont recours aux feuilles, aux branches des arbres, aux roseaux, &c. De leurs pieds de devant, ils abaissent les branches ; & si les arbres sont trop élevés, ils les ébranlent si fortement avec l'épaule, qu'ils parviennent à les renverser ; ou bien ils les courbent avec leurs dents, jusqu'à ce qu'ils puissent atteindre aux feuilles. Dans un besoin pressant, ils mangent des pierres & de la terre ; mais cette nourriture leur cause bientôt la mort. Il est vrai qu'ils supportent long-temps la faim, & qu'ils peuvent passer huit ou dix jours sans prendre aucun aliment. Ce n'est pas qu'ils ne mangent beaucoup, lorsqu'ils sont dans l'abondance. Un éléphant consume, dans un jour, ce qui nourriroit trente hommes dans un

semaine. Il s'enivre, dans les champs, de tabac; & quelquefois son ivresse va jusqu'à le faire tomber endormi. Quand il va boire à quelque riviere, il ne manque jamais auparavant de troubler l'eau avec ses pieds.

Ces animaux ont à la queue une sorte de poil ou de soie, de l'épaisseur d'un jonc, & d'un noir fort brillant. Sa force & sa beauté augmentent avec l'âge de l'éléphant. On m'a dit qu'en Afrique, le prix de ce poil surpasse quelquefois celui de quatre esclaves, parce que les femmes & les seigneurs du pays y attachent une grande importance, & sont passionnés pour cet ornement. Tous les efforts d'un homme ne peuvent le rompre. Dans la vue de se procurer ce poil, dont ils font tant de cas, les negres guettent l'éléphant de loin, & lorsqu'ils le voient engagé dans quelque passage étroit, où il ne peut se tourner, ni agir avec sa trompe, ils le surprennent & lui coupent la queue. D'autres plus hardis saisissent le temps où ils le voient paître, & se garantissent de sa fureur, par des mouvements circulaires, que la pesanteur de l'animal, & la difficulté qu'il trouve à

ſe tourner, ne lui permet pas de faire avec la même célérité.

Les éléphants ſont peu inquiets pour leur ſûreté, parce qu'ils ſe repoſent ſur leur force ; mais s'ils ne craignent rien, ils ne cherchent point non plus à nuire : ils s'approchent des maiſons, ſans y cauſer de déſordre, & ne font le plus ſouvent aucune attention aux hommes qu'ils rencontrent. Ils les enlevent quelquefois avec leur trompe, les tiennent même ſuſpendus pendant quelques moments ; mais c'eſt pour les remettre tranquillement à terre. Il eſt vrai que quand un chaſſeur les a bleſſés, ils emploient toutes ſortes de moyens pour tuer leur ennemi ; mais s'ils obtiennent cette vengeance, ils ne font aucune inſulte à ſon corps. Au contraire, leur premier ſoin eſt de creuſer la terre, avec leurs dents, pour lui faire un tombeau, dans lequel ils l'étendent avec beaucoup d'adreſſe, & le couvrent de ſable & de feuillages. Enfin ces quadrupedes ont l'inſtinct délicat & ſenſible, s'attachent à leur maître, ont une extrême docilité, & même une ſorte de pudeur ; car ils ne s'accouplent que dans les bois, & tou-

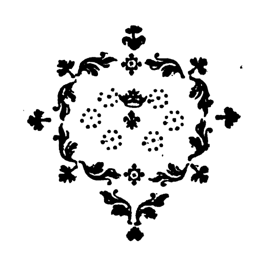
jours dans les endroits les plus écartés. On ne s'accorde pas sur le temps pendant lequel les petits restent dans le ventre de leur mere ; les uns disent douze, d'autres dix-huit mois. On ajoute que leurs forces croissent depuis leur naissance jusqu'à l'âge de quarante ans, & qu'ils vivent communément deux siecles. Les éléphants privés ne s'accouplent & n'engendrent jamais.....

J'ai été interrompu dans cet endroit de ma lettre, par le son de quelques instruments, qui me donnent occasion, avant que de la finir, de vous dire un mot de la musique Mogole. Elle est en général fort bruyante ; car ces instruments sont pour l'ordinaire des hautbois, longs de huit ou neuf pieds, & de dix ou douze pouces d'ouverture, qui imitent le son de la trompette. Ils les accompagnent de grandes tymbales de cuivre ou de fer, dont quelques-unes ont six pieds de diametre. La musique de l'empereur est composée d'une douzaine de ces hautbois, & d'autant de ces tymbales. Tous ces instruments se font entendre à certaines heures du jour & de la nuit, avec un

fracas qui me parut d'abord fort étrange, mais auquel je me ſuis accoutumé, & que je trouve même agréable dans l'éloignement. Cette muſique a ſes principes de modulation, qui conſiſtent à adoucir la rudeſſe des inſtruments qu'elle emploie.

Je ſuis, &c.

A Delli, ce 24 octobre 1740.



LETTRE XXXIII.

SUITE DU MOGOL.

VOICI, Madame, la derniere lettre que je vous écrirai de cette ville. J'en partirai dans quelques jours, avec un corps de troupe que l'empereur envoie à Bengale. J'ai fait connoiſſance avec l'officier qui le commande : ce ſera pour nous une bonne eſcorte. En attendant, je vais vous entretenir de quelques particularités concernant différentes provinces de cet empire, toujours ſur le rapport du P. Sylveïra. Il ſe trouve, dans la ville de Nagrakut, une idole qui attire une foule de pélerins, dont quelques-uns, dit-on, ſe coupent un petit morceau de la langue, pour l'offrir à la divinité. On prétend que le plafond & le pavé de la chapelle ſont couverts de lames d'or. Kanamaka, ville de la même province, eſt un autre lieu de dévotion, où les Indiens viennent adorer les flammes qui ſortent d'un volcan. Dans un petit village, près de Cambaie, où nous ne paſſâmes

pas, parce qu'il étoit éloigné de notre route ; on voit un temple célebre par le genre des pélerinages qui s'y font. La plupart des courtisanes de l'Inde y apportent leurs offrandes. Il est rempli de nudités, entre lesquelles on remarque particuliérement une grande figure d'homme, dans un état fort indécent ; c'est l'idole la plus révérée des vieilles courtisanes. Celles qui ont amassé une somme d'argent pendant leur jeunesse, l'emploient à acheter de petites filles, qu'elles forment à tous les exercices de leur profession. Ces jeunes esclaves, que leurs maîtresses menent à la pagode, à l'âge de onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'idole, & lui promettent qu'après avoir vieilli dans le métier, elles formeront à leur tour de jeunes éleves, qui perpétueront son culte.

La province de Chitor étoit autrefois un royaume considérable. Elle tire son nom de sa ville principale, qui avoit, à ce qu'on dit, plus de six lieues de tour. Elle est tellement ruinée, depuis qu'un empereur Mogol l'a réduite sous sa domination, qu'elle ne présente

aujourd'hui que les restes de ses belles mosquées & de ses superbes palais. Le prince régnant & ses ancêtres avoient détruit toutes les villes anciennes, avec défense de les rebâtir, dans la vue apparemment d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avoit eu de plus grand dans les Indes, & de plus ancien que leur maison.

La ville de Goddah, située dans le plus agréable pays de la nature, a été une des plus belles & des mieux bâties qu'il y eût dans le Mogol. Elle est fermée de murailles, & la plupart des maisons y sont à deux étages; ce qui est fort rare dans les autres villes. Plusieurs rues sont toutes composées de boutiques qui offrent les plus riches marchandises. On voit que les édifices publics y étoient superbes; & dans les principales places, se trouvent encore des réservoirs environnés de galeries, avec des degrés qui regnent à l'entour, pour y descendre, y puiser de l'eau, & s'y rafraîchir. La situation de Goddah l'emporte encore sur la beauté de la ville. Elle est dans une vaste campagne, ornée d'une infinité de beaux villages, & extrêmement fertile en bled,

en coton, & en excellents pâturages. De toutes parts on apperçoit de ces petits temples que les Indiens nomment *pagodes*, & qui ſont entourés de bains, d'étangs, de petits pavillons bâtis en voûtes, de toutes ſortes d'arbres irréguliérement plantés. Ce mêlange forme le ſpectacle le plus riant; mais la ville étoit encore infiniment plus floriſſante, lorſqu'elle appartenoit à un prince rasbout.

Ce qui diſtingue la petite ville de Calleade, dans la province de Mandoa, eſt l'aventure qu'on raconte d'un de ſes rois. Ce prince étant tombédans une riviere, un eſclave s'y jeta à la nage, & l'en retira en le prenant par les cheveux. Revenu à lui-même, le roi voulut ſavoir à qui il étoit redevable de cet important ſervice. Mais, apprenant que c'étoit un eſclave, il lui demanda comment il avoit eu l'audace de porter la main ſur la tête de ſon prince; & ſur le champ, il ordonna qu'on le fît mourir. Quelque temps après, étant dans l'iveſſe, aſſis ſur le bord d'un bateau, près d'une de ſes maîtreſſes, il ſe laiſſa tomber dans l'eau une ſeconde fois. Cette femme pouvoit

voit le ſauver ; mais ſe rappellant l'hiſtoire de l'eſclave, elle aima mieux le laiſſer périr.

Il ſe fait, dans la ville de Séronge, un très-grand commerce de ces toiles peintes, nommées chites, dont le bas peuple, en Perſe & en Turquie, aime à ſe vêtir. On en fabrique auſſi ailleurs ; mais comme l'eau qu'on emploie pour ces dernieres, n'eſt pas auſſi bonne que celle de Séronge, les couleurs en ſont ainſi moins vives, & plus ſujettes à ſe ternir, quand on les lave. A Séronge, au contraire, plus elles ſont lavées, & plus elles deviennent belles ; c'eſt l'eau de la riviere qui donne cette vivacité aux teintures. Ce qu'il y a même de particulier, c'eſt que plus l'eau eſt trouble, & plus cette vivacité augmente & réſiſte au temps ; auſſi les fabricants choiſiſſent-ils les jours qui ſuccedent aux grandes pluies, pour les préparer. On fait, dans la même ville, une ſorte de gaze, ou de toile ſi fine, qu'étant ſur le corps, elle le laiſſe voir comme à nu. Le tranſport n'en eſt pas permis aux marchands ; le gouverneur les prend toutes pour le ſerrail de l'empereur. Les ſultanes en font des chemiſes & des robes, que le

prince, par un raffinement de volupté aſiatique, aime à leur voir porter. Il jouit, ſous l'apparence du vêtement, de tout le plaiſir de la nudité.

Je vous ai dit que les contrées, directement ſoumiſes à cette monarchie, ſe partagent en trente-quatre provinces, dont pluſieurs ont formé des royaumes particuliers. Les principales, après celles que j'ai déjà nommées, ſont, à l'orient, Jéſuat, qui a pour capitale la ville de Rajapour, où les François ont eu un comptoir; Gualor, une des meilleures places de l'Inde, & où l'on a bâti un fort qui eſt la priſon d'état du Mogol: on y envoie les ſeigneurs dont on redoute le caractere ou la puiſſance: pluſieurs princes y ont trouvé la mort. On y voit un magnifique tombeau, pour un des freres d'Aurengzeb, que ce monarque y fit empoiſonner.

Patna, ainſi appellée du nom de ſa capitale, eſt célebre par ſon commerce de ſoufre; on lui donne une lieue & demie de longueur: une grande rue, bordée de boutiques, la traverſe d'une extrêmité à l'autre; ſes maiſons ſont couvertes de chaumes & de planches; on y voit cependant d'aſſez beaux tem-

ples, quelques palais, & un château considérable; les Hollandois y ont un établissement.

Au midi, la province de Kandish, dont Brampour est la capitale, fait un très-grand trafic de mousselines d'une extrême finesse, moitié or, moitié coton. Soret, petite contrée fort riche & trés peuplée, est à l'occident, ainsi que Hajakan & Kandahar; mais ces deux dernieres, depuis l'invasion de Thamas-Kouli-Kan, ont été cédées à la Perse, dont elles étoient une ancienne dépendance. Les provinces du nord sont Jemba, célebre par une pagode, où les banians font des pélerinages; Siba, où le Gange paroît sortir d'un rocher, auquel les habitants trouvent quelque ressemblance avec la tête d'une vache, animal très-révéré des banians. C'est ce qui attire dans ce lieu une foule d'Indiens, qui viennent s'y baigner. Peut-être même est-ce là l'origine du respect que ces peuples ont pour les eaux du Gange, dans toute la longueur de son cours.

Le Grand-Mogol jouit dans ces provinces, ainsi que dans la capitale, de toute la plénitude du despotisme: il

partage ſon pouvoir entre quelques miniſtres qui gouvernent l'état en ſon nom; mais la qualité qui répond à celle de grand-viſir, n'eſt ſouvent qu'un titre que prend un prince du ſang, ou le pere d'une ſultane. On lui en laiſſe, à la vérité, les revenus qui ſont conſidérables; mais on ne lui permet pas d'en exercer les fonctions. Les autres charges de l'état, ſont celles de grand-tréſorier, qui paie les penſions & les appointements des officiers de la couronne, la ſolde des troupes, & les autres dettes de l'état; celle de receveur-général de l'empire, qui préſide à la levée des impôts, des tributs, & des revenus ordinaires du domaine; celle de chef des eunuques, qui eſt comme le grand-maître du palais; du général des éléphants, qui eſt comme le grand écuyer; du garde des meubles, des tentes & des pierreries de la couronne, &c. &c. Un autre officier, mais d'un rang moins élevé, eſt chargé de recueillir, pour le prince, la ſucceſſion de ceux qui meurent à ſon ſervice; car comme ils ne vivent que des bienfaits du ſouverain, leur héritage eſt cenſé lui appartenir. C'eſt, à cet égard,

la même coutume que dans l'empire Ottoman.

Dans les villes où réside le Grand-Mogol, il rend quelquefois la justice en personne. Il donne audience à tout le monde dans une grande salle, où il reçoit les placets & les requêtes qu'on lui présente : d'autres fois il abandonne ce soin à ses ministres. Les vice-rois des provinces, les gouverneurs des villes, les chefs des simples bourgades font, chacun dans leur district, ce que l'empereur fait dans le lieu de sa résidence; & leur pouvoir est presqu'aussi arbitraire que celui du souverain. Ce que je vous ai dit, Madame, de la province de Guzarate, au sujet de l'administration de la justice & de la police, s'observe dans toutes les autres contrées du Mogol. Le principal devoir des magistrats qui y président, c'est de réprimer l'ivrognerie, de détruire les cabarets, d'empêcher les querelles, les assemblées nocturnes, & de veiller au maintien de l'ordre. Ils ont des espions dans tous les quartiers : les plus redoutables sont des especes de valets publics, qu'on emploie à balayer les maisons, & que cet office met à por-

tée de savoir tout ce qui s'y fait. D'autres magistrats, sous le nom de *cadi*, président aux formalités du mariage, jugent des divorces, prononcent sur les disputes de religion, & sur certains points de discipline. Il est libre à chaque particulier de décliner la jurisdiction de ces magistrats subalternes, & de recourir directement au gouverneur de la ville, au vice-roi de la province, ou à l'empereur lui-même.

Le droit de condamner à mort n'appartient qu'aux premiers juges; & ceux-ci doivent avoir signé trois fois leur sentence, à trois jours différents, avant qu'elle soit mise à exécution. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient très-séveres dans leurs jugements. J'ai quelquefois rencontré dans un seul canton, pendant mes différentes courses, les corps de cent brigands, qui avoient été exécutés. Il n'y a pas long-temps qu'une fille, qu'on avoit surprise dans les bras d'un eunuque, fut condamnée à être enterrée vive, jusqu'aux aisselles, les bras attachés à un poteau, & à passer trois fois vingt-quatre heures dans cette situation, sans recevoir aucune nourriture, la tête, les épaules, & le sein

exposés à l'ardeur du soleil. Elle mourut dans ce supplice, & l'eunuque fut mis en pieces par les éléphants.

Les Indiens idolâtres sont soumis eux-mêmes à des magistrats Mogols & mahométans. Une longue habitude de l'esclavage les rend si dociles, qu'ils ne se plaignent ni de cette loi, ni de la rigueur des jugements.

La religion chrétienne est tolérée dans le Mogol. Il y a même eu des empereurs qui ont paru vouloir l'embrasser ; un, entr'autres, nommé *Eckbar* ; & voici ce que m'a raconté le pere Sylveïra, très-versé dans les chroniques de son ordre. « Ce prince avoit
» appellé des jésuites de Goa, & les
» avoit engagés à faire un livre en fa-
» veur de leur loi. Il passoit les nuits à
» lire cet écrit : & enfin il permit à ces
» religieux de bâtir des églises, de prê-
» cher, d'enseigner, de convertir. Il
» y eut même, sous le regne suivant,
» des princes Mogols élevés dans le
» christianisme. Le pere Sylveïra pré-
» tend que l'empereur, fils & succes-
» seur d'Eckbar, desirant fort d'avoir
» des femmes Portugaises dans son ser-
» rail, se servit de cette occasion pour

» engager les jésuites à lui en procurer.
» Il leur en demanda, sous prétexte
» de les marier avec ces princes; mais
» les jésuites ayant reconnu ses véri-
» tables intentions, ne jugerent pas à
» propos de se prêter à ce manege. Le
» monarque en fut vivement piqué;
» les jeunes princes redevinrent maho-
» métans, & les espérances des mis-
» sionnaires s'évanouirent. »

Le pere Sylveïra m'a raconté une autre anecdote au sujet du livre composé, par ordre d'Eckbar, en faveur de la religion chrétienne. « Un prêtre Persan y
» fit une réponse; un jésuite répondit
» au Persan; & cette réplique fut im-
» primée à Rome. Elle commençoit
» par des imprécations épouvantables
» contre Mahomet. On fit observer à
» l'auteur, que c'étoit rendre son livre
» inutile à ceux pour qui il l'avoit com-
» posé, puisque ces imprécations em-
» pêcheroient qu'ils ne le lussent; il en
» fit donc une seconde édition, dans
» laquelle, au contraire, il parla si bien
» de Mahomet, que ses supérieurs lui
» en firent une févere réprimande. »

D'après ce que je viens de dire, vous jugerez qu'il y a peu de véritables chré-

tiens au Mogol : à la réſerve de quelques miſérables qui ne ſubſiſtent que par la charité des jéſuites, je ne crois pas qu'aucun habitant du pays profeſſe notre religion. Encore les jéſuites, qui connoiſſent la mauvaiſe foi de ce peuple trompeur, commencent-ils à ſe laſſer d'une dépenſe inutile.

Les Mogols ſuivent, comme les Perſans, la ſecte d'Ali, avec quelques différences dans l'interprétation de l'alcoran. Pendant le ramadan qui dure un mois, ils obſervent un jeûne très-rigoureux. Ils font la priere cinq fois le jour, ſont fideles aux ablutions légales, à la ſanctification du vendredi, & à toutes les pratiques des ſectes muſulmanes. Leurs moſquées ſont des édifices aſſez bas, de forme carrée, qui ont le toit plat, & les murs d'une extrême blancheur. Je crois vous avoir dit que cette couleur plaît aux Mogols. Ces bâtiments ſont environnés de ſalles très-propres, & ſouvent ont, dans leur dépendance, pluſieurs maiſons qui ſe louent pour l'entretien de la moſquée, ou qui ſervent à loger l'iman & le mullah : l'un eſt comme le curé, l'autre comme le vicaire de cette égliſe. Quel-

ques tombes de pierre, & une chaire de prédicateur fort baſſe, font tout l'ornement de ces temples ; car les mahométans du Mogol, comme ceux de la Turquie, n'y ont ni ſtatues ni peintures. Dans le voiſinage, eſt une fontaine, où les muſulmans ſe lavent le viſage, les pieds & les mains, avant que d'entrer dans la moſquée ; c'eſt auſſi un uſage que vous avez vu établi parmi les Turcs ; comme d'appeller le peuple à la priere du haut d'une tour, d'aller tous les vendredis à l'égliſe principale écouter la lecture de l'alcoran, &c.

Les mullahs n'ont point de revenus fixes, & ne ſubſiſtent que des libéralités volontaires qu'on leur fait, ou du produit de leurs écoles : la plupart menent une vie exemplaire. On trouve quelquefois des gens ſavants parmi eux ; pluſieurs ſe conſacrent à l'inſtruction de la jeuneſſe : quelques-uns vivent dans le célibat, s'adonnent à la ſolitude, paſſent les jours à prier & à méditer.

Ce ſont eux qui, avec le cadi, préſident aux cérémonies du mariage chez les Indiens mahométans. C'eſt aſſez la

coutume dans ce pays-ci, de fiancer les filles dès leur plus tendre enfance; mais elles n'habitent avec leurs maris, que lorſqu'elles ſont nubiles, & que le pere & la mere y conſentent. Quand les parents ſont d'accord de part & d'autre, & que le jour eſt pris pour les noces, on amene à la porte de l'époux futur un cheval orné de fleurs, ſur lequel il traverſe les principales rues de la ville, accompagné de ſes parents, de ſes amis, & ayant autour de lui des muſiciens, des farceurs & des gens qui lui portent des paraſols. Il s'arrête devant la maiſon de celle qu'il doit épouſer, & lui donne un divertiſſement. Il entre enſuite chez elle; & on le fait aſſeoir ſur des tapis préparés pour la cérémonie. La jeune femme, qui vient de ſortir du bain, eſt amenée par ſes parentes, couverte de fleurs, embaumée de parfums, & ſe place à côté du jeune homme. Le prêtre & le juge laïque ſe trouvent dans la même ſalle. Le premier prononce quelques prieres tirées de l'alcoran; & après avoir fait jurer le mari, qu'en cas de divorce, il pourvoira à la ſubſiſtance de ſon épouſe, il donne aux mariés ſa bénédiction, &

se retire. Le juge qui n'a fait, pour ainsi dire, que servir de témoin, marque ce mariage sur ses registres, & est le maître d'assister au repas qui suit la cérémonie.

Le festin nuptial est très-somptueux; les Mogols se piquent, à cet égard, d'une grande délicatesse; quelquefois cependant ils se contentent d'une simple collation : d'autres fois les parents & les amis continuent leurs assemblées plusieurs jours de suite, sur-tout si les marques de la consommation du mariage paroissent aux draps des jeunes époux; mais quand le mari trouve le chemin battu, il ne se fait point de scrupule de quitter sa femme. S'il passe lui-même trois ou quatre jours sans lui donner des preuves convaincantes de sa virilité, & que son épouse en fasse confidence à ses amies, alors une de ses parentes envoie au mari une quenouille par dérision, & comme pour lui dire que puisqu'il est incapable des premieres fonctions de l'homme, il doit se mêler de celles des femmes.

Les mariages des mahométans ne sont point indissolubles au Mogol; les hommes stipulent expressément dans leur contrat, qu'ils pourront répudier

leurs femmes, non-ſeulement pour cauſe d'adultere ou de ſtérilité, comme en Turquie, mais même pour une ſimple averſion, en leur aſſignant néanmoins les fonds néceſſaires pour leur ſubſiſtance. Il n'eſt pas queſtion de reſtitution de la dot; car elles n'apportent en mariage, que leurs habits & leurs pierreries, ſi elles en ont en ſe mariant.

Un homme peut épouſer pluſieurs femmes. Je connois quelques négociants qui ont des ſerrails dans les principales villes où leurs affaires les appellent. Ils ſont ſûrs d'être toujours bien reçus, parce que, dans chaque maiſon, on s'efforce de les attirer & de les retenir par des careſſes. Les femmes n'obtiennent en juſtice la diſſolution de leur mariage, qu'en prouvant que l'homme les a battues, ou qu'il leur refuſe leur entretien. Si la ſéparation a lieu, elles emmenent avec elles leurs filles, & laiſſent les garçons au mari. Les Mogols élevent leurs enfants avec beaucoup de ſoin; & ceux-ci ont une tendreſſe ſinguliere pour leurs parents : ils ſe paſſeroient du néceſſaire, pour ſatisfaire à tous les beſoins de ceux qui leur ont donné la vie.

Malgré l'extrême subordination des femmes, & la sévérité des loix du mariage à leur égard, elles causent souvent de grands désordres dans les maisons des particuliers, & jusque dans le serrail de l'empereur. On m'a raconté que du temps d'Aurengzeb, on trouva deux hommes errants dans les jardins du palais. Ils y avoient, dit-on, été introduits par la sultane favorite : après les y avoir retenus secrétement pendant plusieurs jours, & épuisé leurs forces, elle ordonna aux femmes qui avoient favorisé cette intrigue, de les renvoyer. Celles-ci se croyant apperçues, ou craignant de l'être, prirent l'épouvante, s'enfuirent, & abandonnerent leurs prisonniers, qui ne trouverent point d'issue pour s'évader. Ils furent pris & conduits à l'empereur, qui, entr'autres questions, demanda au premier comment il étoit entré. Il n'en put tirer d'autre réponse, sinon qu'il avoit passé par dessus les murailles. Le prince commanda qu'on le renvoyât par le même chemin ; & les eunuques exécutant cet ordre à la lettre, le précipiterent du haut des murs. L'autre avoua ingénument qu'il étoit entré par la porte. Eh

bien ! dit l'empereur, sans s'émouvoir, qu'on le fasse sortir par la porte. Aurengzeb déchargea sa colere sur les eunuques qui avoient la garde du palais.

Les serrails des personnes riches, des vice-rois, ou des gouverneurs dans les villes considérables, sont composés de plusieurs femmes dont chacune a son appartement, ses esclaves, & toutes les commodités qu'elle peut desirer. Vous vous persuaderiez avec peine que des particuliers pussent soutenir de pareilles dépenses, si vous ne considériez que toutes les richesses sont ici concentrées dans un petit nombre de familles puissantes, & que la plupart des domestiques n'exigent point d'autre salaire que leur entretien, qui monte à peine à cinquante ou soixante livres par an : ils ne vivent que de riz cuit à l'eau.

Les femmes Mogoles, quand elles sortent de la maison, ce qui arrive rarement, vont, si elles sont riches, dans un carrosse couvert ; ou bien elles se font porter dans un palanquin : d'autres montent à cheval, le visage voilé. Il n'y a que celles qui sont pauvres, ou les femmes publiques, qui aillent à

pied, ou qui se produisent à visage découvert. Les palanquins sont des especes de litieres, longues de six à sept pieds, & larges de trois, avec un petit balustre qui regne tout autour. Ils sont soutenus par une longue perche que portent, suivant la longueur du voyage, quatre, six ou huit hommes marchant sur une même ligne, moitié par devant, & moitié par derriere. Plusieurs personnes peuvent s'asseoir sur ces chaises portatives, & même s'y coucher. Les porteurs vont pieds nus, & se relaient. Les joueurs d'instruments, les gardes, les cuisiniers; ceux qui sont chargés des vivres, des tentes, des bagages, vont aussi à pied autour de la litiere; car la nourriture des animaux est si chere, qu'il n'y a que le prince ou des seigneurs très-riches, qui puissent se faire suivre par des chevaux, des bœufs ou des chameaux.

Les palekis, autre voiture du pays, sont de grands coches à deux roues, tirés par des bœufs, & dont l'impériale a la forme d'un toit incliné. Les uns sont à jour, avec des rideaux qu'on laisse tomber, ou qui se retroussent; les autres sont fermés par un treillis de

cannes. C'eſt dans cette voiture que ſe font les voyages de long cours, en prenant toujours la précaution de ſe faire bien accompagner, & d'emporter avec ſoi les choſes néceſſaires à la vie ; car les hôtelleries ſont rares & mauvaiſes dans ce pays. Les principaux uſtenſiles d'un voyageur d'une condition ordinaire, ſont une tente, un tapis de pied, une couchette, un oreiller, deux couvertures, dont l'une ſert de matelas ; un tapis de cuir ſur lequel on mange, quelques ſerviettes, une petite batterie de cuiſine, quelques plats ; du riz, de l'eau, des limons pour ſervir de rafraîchiſſements : voilà, Madame, en quoi conſiſte, depuis long-temps, mon attirail de voyage ; une malle renferme mon linge, mes habits & d'autres hardes. Ceux qui négligent ces précautions ſont expoſés à pluſieurs maladies. Il en eſt une, ſur-tout, qu'on n'évite qu'avec beaucoup de peine : ce ſont des vers qui s'engendrent dans les jambes, & qui y cauſent une inflammation dangereuſe. Ils ſortent ordinairement d'eux-mêmes, à la fin du voyage ; mais il y en a qui reſtent très-long-temps. Ils ſont ſi minces & ſi

longs, qu'on les prendroit pour de petits nerfs très-déliés. Il y a des pays où l'on s'en délivre, en les tournant comme un fil autour d'un petit bâton, & en les tirant doucement, crainte de les rompre.

Je crois vous avoir dit que les voyages de l'empereur se font avec la plus grande magnificence. Il a toujours deux amas de tentes qui se dressent & se levent alternativement, afin que, sortant d'un logement, il en trouve un autre tout préparé. Chacun de ces logements, avec ce qui en dépend, est porté par des éléphants, des chameaux, des mulets, des esclaves. Tout ce qu'il y a de plus précieux en meubles, en vaisselle, de plus recherché en ornements, fait partie de cet attirail. On y porte jusqu'aux animaux de la ménagerie impériale; car ces monarques voluptueux se procurent, même dans leurs voyages, toutes les commodités, tous les agréments dont ils jouissent dans le sein des cités. Il y a plus: ils veulent que les camps imitent, autant qu'il est possible, la forme de leur palais. Le maréchal de la cour choisit le terrein, en regle l'alignement; des pionniers

nettoient cet eſpace, l'applaniſſent, le diviſent en différentes parties, conformément au modele qu'ils en ont vu, & le diſtribuent en divers appartements, dont l'intérieur eſt ſuperbement décoré. Il y en a pour les officiers du prince & pour ſes femmes. Les dehors ſont ornés de toiles peintes au pinceau; & tout le terrein eſt environné de groſſes toiles doublées d'autres toiles plus fines.

Quand l'empereur eſt en route, on porte devant lui pluſieurs figures d'argent, qui repréſentent des animaux, des mains, des balances & d'autres objets particuliers, attachés à de longues perches. Les ſultanes qui l'accompagnent, ſont dans des voitures traînées par de petits éléphants, des chameaux ou des bœufs. Ces derniers ſervent auſſi de montures dans les voyages. Leur allure eſt douce; & ils ſe laiſſent conduire avec docilité, ſans autre frein qu'un cordon qu'on leur paſſe dans les narines. On ne les ferre point dans les terreins unis, mais ſeulement dans les lieux rudes & difficiles. Les plus robuſtes marchent, dit-on, pendant deux mois, faiſant chaque jour quinze lieues. Leur nourriture conſiſte en trois bou-

les de farine, pétrie avec du beurre & de la caſſonnade, qu'on leur donne à midi, & en une meſure de pois concaſſés & trempés d'eau, qu'on leur fait manger le ſoir.

C'eſt une profeſſion aſſez commune au Mogol, que celle de louer des bœufs, de les conduire, de porter des denrées de côté & d'autre, en un mot, le métier de voiturier. Il y a dans les Indes, des caſtes ou tribus entieres, qui n'embraſſent point d'autre état. Les uns voiturent le bled, les autres le riz; ceux-ci les légumes, ceux-là le ſel. Les premiers ont ſur le front une marque rouge, large d'un pouce, & une raie le long du nez, ſur laquelle ils collent quelques grains de bled. Les ſeconds ſont marqués de jaune, & s'attachent au nez des grains de riz. Les troiſiemes ont une marque griſe & des grains de millet. Les quatriemes ont un ſac de ſel toujours pendu à leur cou. Les uns & les autres n'ont point de demeures fixes & n'habitent que ſous des tentes. Leurs femmes, leurs enfants les ſuivent dans leurs voyages. Comme ils marchent ordinairement en caravanes, ils menent avec eux leurs prêtres & quelques ido-

les : le bœuf qui porte la divinité, eſt pour eux un objet de vénération. Les voituriers de chaque tribu ont un chef, à qui ils donnent une grande autorité, & qu'on reconnoît à une chaîne de perles dont il eſt décoré. Les femmes plient les tentes, pendant que les hommes chargent les animaux. Elles ne ſont habillées que d'une toile légere, quelles tournent autour d'elles, depuis la ceinture juſqu'aux pieds ; le reſte eſt nu ; & de la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, peintes de couleurs naturelles.

On rencontre ſouvent, pour peu qu'on voyage dans les Indes, des caravanes compoſées de ces ſortes de gens. Les chemins en ſont quelquefois ſi embarraſſés, qu'on eſt forcé de s'arrêter, juſqu'à ce qu'ils aient laiſſé le paſſage libre ; ce qui dure des journées entieres, ſur-tout dans les chemins étroits, tels qu'il s'en trouve dans le Mogol. Il n'eſt pas rare de voir enſemble dix à douze mille bœufs, conduits par la moitié autant d'hommes ou de femmes, portant du riz ou du ſel d'une province à une autre. Si une caſte chargée de bled & une autre de légumes

arrivent par le même chemin, & que leur multitude cause de l'embarras, il s'éleve entre ces deux tribus des querelles sanglantes pour le pas : il regne parmi elles une jalousie extrême, & une animosité qui cause des disputes éternelles. Heureusement que l'autorité de leurs chefs leur en impose, & que l'empereur ayant établi entre ces derniers une parfaite égalité, en les décorant du même collier de perles, ils se respectent mutuellement. Les caravanes des charrettes sont moins nombreuses que celles des bêtes de charge. Il arrive rarement qu'on en rencontre plus de deux cents à la fois : elles sont traînées par dix ou douze bœufs conduits par quatre hommes ; deux marchent à pied d'un côté de la charrette, & deux de l'autre. Ils tiennent, chacun par un bout, deux cordes qui traversent la voiture, pour la soutenir dans le cas où elle pourroit verser....

Le pere Sylveïra entre chez moi dans ce moment, Madame, & m'invite à le suivre dans un convoi funebre, auquel il a promis d'assister. Cette cérémonie, telle qu'elle se pratique parmi les mahométans du Mogol, est un

point de leur religion, dont je ne vous ai point encore parlé. Je ferai bientôt en état de vous en rendre compte....

Rien n'eſt plus triſte, Madame, & en même temps plus récent, que la ſcene dont je viens d'être témoin : elle eſt toujours précédée de trois jours de larmes & de deuil. Les femmes, les enfants, les parents & les voiſins pouſſent des cris. On lave enſuite le corps du défunt, on le frotte de divers parfums ; & on l'enveloppe d'une toile forte, qu'on a ſoin de coudre avec du gros fil. Les prêtres tournent pluſieurs fois autour du cadavre, & prononcent des prieres priſes dans l'alcoran. Huit ou dix hommes vêtus de blanc le mettent dans un cercueil, & le portent dans le lieu de la ſépulture. Les parents & les amis, habillés de même, (car le blanc eſt ici la couleur du deuil) ſuivent deux à deux avec beaucoup d'ordre & de modeſtie. On dépoſe le corps dans un caveau ; & on le place ſur le côté droit, les pieds tournés vers le midi, & le viſage à l'occident, du côté de la Mecque. On le couvre de quelques planches ; & on jette de la terre par deſſus ; enſuite tous les aſſiſtants

vont ſe laver les mains dans une cîterne voiſine, deſtinée à cet uſage : ils reviennent avec les prêtres autour du tombeau, y font une courte priere, la tête découverte, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, reprennent leur rang, & accompagnent les parents juſqu'à la maiſon du défunt, où l'aſſemblée ſe ſépare d'un air ſérieux & modeſte.

Les maladies, dont on meurt ici le plus communément, ſont les dyſſenteries & les fievres chaudes. On n'y manque pas de médecins, & moins encore de chirurgiens que l'on n'y diſtingue pas des barbiers : ils ſavent ſaigner & appliquer les ventouſes; c'eſt à quoi ſe borne toute leur ſcience. Les Mogols ne vivent cependant pas dans une entiere ignorance; outre leurs ouvrages de religion & leurs propres traités de philoſophie, ils ont auſſi ceux d'Ariſtote traduits en Arabe. Ils connoiſſent les livres d'Avicenne; & ſans avoir, comme nous, des écrivains de profeſſion, ils conſervent dans leurs archives tout ce qui arrive de remarquable dans l'empire. La plupart de ceux qui ont été chargés des affaires publiques,

publiques, laiſſent des mémoires particuliers, qui peuvent encore ſervir à l'hiſtoire générale. Leur maniere d'écrire, ſans être auſſi figurée ni auſſi énergique que celle des Arabes & des Perſans, ne manque cependant ni de force ni d'éloquence. Leur langue eſt diſtinguée en pluſieurs dialectes; mais quand on en poſſede bien un, on ſe rend aiſément familiers tous les autres; & les étrangers n'ont nulle peine à les apprendre. D'ailleurs il n'eſt perſonne, parmi les gens de diſtinction, qui ne parle le Perſan & l'Arabe; & je n'ai jamais été embarraſſé pour me faire entendre, même dans les commencements, que j'apprenois la langue Mogole. Il eſt vrai qu'on ne ſe moque point, comme en France, des étrangers à qui il arrive de faire des fautes de langage; on uſe, à cet égard, de tant de politeſſe dans les grandes villes, que non-ſeulement on ne rit pas d'un mot mal prononcé, mais qu'on ne fait pas même répéter ce qu'on a mal entendu faute d'une meilleure expreſſion.

Vous pouvez juger de là du caractere des Mogols. Ils ont l'ame noble, les mœurs douces, les manieres polies,

la converſation agréable & ſpirituelle. Quoiqu'énervés par le deſpotiſme, ils conſervent cependant encore une partie de la bravoure des Tartares leurs ancêtres; & la gloire de Tamerlan ranime dans leur cœur les reſtes de cette valeur ancienne, qui les rendit la nation la plus redoutable de l'Aſie. Ces peuples ont, en général, le corps bien fait, la taille aſſez haute, la conſtitution robuſte. Magnifiques dans leurs habits, leurs meubles, leurs repas & leurs fêtes, ils ne le ſont pas également dans la décoration extérieure de leurs édifices. A l'exception de quelques palais dont je vous ai fait la deſcription, les maiſons des plus grands ſeigneurs n'ont ordinairement que des murailles d'argille & de terre commune mêlées enſemble, & cimentées avec du mortier de chaux & de bouſe de vache, pour en écarter les inſectes. On blanchit ces murs avec une compoſition d'herbe, de lait, de ſucre & de gomme, qui leur donne de l'éclat. Du reſte, ces palais ſont vaſtes & diſtribués en appartements commodes & ſpacieux. Joignez à cela de beaux jardins, des compartiments de fleurs & de plantes, de belles

allées, des bosquets, des pieces d'eau, des cabinets de verdure, des portiques, des bains somptueux, des pyramides, & tout ce qui peut suppléer à la beauté extérieure du bâtiment. A l'entrée de ces maisons, sur-tout si elles sont habitées par des négociants, on pratique des especes d'angars où l'on expose les marchandises, & où l'on reçoit les visites. On voit à peu près la même chose devant le palais des gouverneurs. Un grand toit avancé, soutenu par quatre piliers, présente une salle où ils donnent leurs audiences. Dans les jours de cérémonie, elles sont éclairées le soir par un grand nombre de flambeaux, & ornées superbement; les autres jours, elles ressemblent à une halle. Les maisons du peuple ne sont que de terre & de paille, avec un enduit de fiente de vache. Les toits sont plats, bas & couverts de roseaux. Il n'y a ni caves ni chambres hautes; & les portes n'ont ni serrures, ni verrous, ni même de fenêtres du côté de la rue; ce qui les rend tristes & obscures. Les ouvertures, pratiquées sur les côtés, sont sans vitres. Vous avez déjà vu que si les Mogols sont peu fastueux dans l'extérieur

de leurs maisons, ils ornent le dedans avec autant de goût que de magnificence. Ce sont par-tout des tapis superbes, des vernis précieux, des incrustations de porcelaine & de nacre de perle, de la vaisselle d'or & d'argent, & tout ce que le luxe & la mollesse Asiatiques ne peuvent imaginer de plus recherché & de plus rare.

Il y a de la noblesse dans leur habillement; mais il varie selon les provinces. Dans celles qui sont le plus à l'orient, les hommes portent des robes qui leur descendent jusqu'au milieu de la jambe, & qui sont fermées par des nœuds depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier habit est une veste légere de toile ou de soie, qui leur tient lieu de chemise, & leur tombe sur les cuisses. Des caleçons fort amples par le haut, étroits par le bas, froncés sur les jambes, & tombant jusqu'à la cheville du pied, font, avec leurs souliers, leur unique chaussure. Ces souliers, faits de cuir rouge doré, sont larges & sans attache, afin de pouvoir les quitter plus facilement; c'est ce que font les Mogols toutes les fois qu'ils entrent dans un appartement, pour ne point

gâter le tapis. Dans les pays voisins de la Perse, leurs robes sont ouvertes; mais ils les croisent sous le bras gauche, & laissent pendre les deux bouts de leur ceinture qu'ils nouent par devant, & qui est ordinairement de soie rouge avec des raies blanches & or. Ils y attachent leur poignard, dont la garde est, ou de métal précieux, ou de pierre rare; le fourreau est à proportion de la même richesse. Le turban est fait d'une piece de mousseline très-longue, qui se roule plusieurs fois autour de la tête. Le peuple est vêtu d'une maniere plus simple, mais décente; & les prêtres ont de grandes robes blanches de toile de coton.

La jupe des femmes est un morceau de mousseline, qu'elles tournent trois ou quatre fois autour d'elles, depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Dessous est un caleçon semblable à celui des hommes; & c'est l'unique habillement qu'elles portent dans leurs maisons, où elles ont la tête, les pieds & le corps nus jusqu'à la ceinture. Lorsqu'elles sortent, elles mettent une robe, une écharpe & un voile; mais tout cela est si léger & si large, qu'elles ont souvent les bras,

les épaules & le ſein à découvert. Je ne vous parle pas des colliers, des bagues, des anneaux, des perles, des cercles d'or, d'argent, d'ivoire, de cryſtal, de lacque, dont elles ornent leur cou, leurs oreilles, leurs doigts, leurs bras, leurs jambes & juſqu'à leurs narines; je crois vous avoir dit combien les femmes Aſiatiques ſont curieuſes de ces ſortes de parures. Celles du Mogol nouent leurs cheveux en boucles, & les laiſſent flotter ſur leurs épaules.

Quoique la muſique ait fait peu de progrès parmi ces peuples, ils ne laiſſent pas d'avoir pour elle un goût preſque général. Ils aiment paſſionnément le jeu, & ſpécialement celui des échecs. La loi, qui défend le vin, s'obſerve religieuſement en public. On punit très-rigoureuſement l'ivrognerie; & les coupables ſe ſauvent rarement du fouet. Elle eſt cependant l'exercice le plus ordinaire des princes Mogols; & je me rappelle à ce ſujet un fait ſingulier dont je veux vous faire part. Un empereur ayant invité à ſouper un ambaſſadeur Portugais avec les principaux ſeigneurs de ſa cour, le feſtin fut pouſſé fort avant dans la nuit. Le prince s'enivra

le premier, & permit à tous les convives de ſuivre ſon exemple. Le lendemain, quelqu'un dit par imprudence, que pluſieurs des courtiſans avoient bu du vin. Le monarque, à qui l'ivreſſe avoit fait oublier que c'étoit par ſes ordres, voulut ſavoir qui l'avoit apporté. Il apprit que c'étoit ſon échanſon; & perſonne n'oſa ajouter que c'étoit le prince lui-même qui avoit permis d'en boire. Alors l'empereur, faiſant venir les coupables, condamna les uns à une forte amende, & fit donner aux autres trente coups de fouet. Il ordonna enſuite qu'on leur marchât ſur le corps, & fit ſigne aux portiers de rompre ſur eux leurs bâtons. Après cette cruelle exécution, ils furent portés hors du palais, briſés de coups; & l'un de ces malheureux expira ſur la place. Les Mogols ſe piquent auſſi d'un grand éloignement pour les vices groſſiers; mais dans leur particulier, ils ſe livrent à l'ivrognerie & aux plus infames débauches.

Comme j'écris à meſure que les choſes ſe paſſent ſous mes yeux, je vais parler de la réception de deux ambaſſadeurs, l'un Turc, l'autre Perſan, nou-

vellement arrivés dans cette ville impériale. Le premier fit ſon entrée avec un cortege nombreux, composé en partie de Mogols commandés pour lui faire honneur. On lui avoit envoyé la muſique de la cour, & environ cent éléphants. Son propre train conſiſtoit en autant de chevaux couverts de houſſes ſuperbes, & ſoixante hommes conduiſoient ſon bagage. Il fut introduit dans un appartement de l'avant-cour du palais, & de là dans la ſalle d'audience. Il fit à la premiere baluſtrade la cérémonie humiliante du *ſizéda* ; elle conſiſte à ſe proſterner & à frapper la terre de ſon front, à diverſes repriſes. Il préſenta la lettre de ſon maître ; & le Grand-Mogol la reçut en s'inclinant un peu, & demandant comment ſe portoit l'empereur ſon frere. Après une courte réponſe, que je n'entendis pas parce que j'étois trop éloigné, on fit aſſeoir l'ambaſſadeur au ſeptieme rang, vis-à-vis de la porte. Les places ſupérieures étoient occupées par les principaux ſeigneurs de la cour. Je ne fus pas fâché de le voir traité avec ſi peu de diſtinction : car je vous avoue que j'avois été indigné de voir le miniſtre

d'un ſi grand prince ſe ſoumettre baſſement à la cérémonie du ſizéda, dont la plupart de ceux qui l'avoient précédé dans le même office, avoient eu la fierté de ſe diſpenſer. Le Grand-Mogol lui fit préſent, ſelon l'uſage, d'une veſte & d'une ceinture ; & l'ambaſſadeur le remercia par un *ricéda*, autre révérence qui ſe fait juſqu'à terre. De ſon côté, il préſenta au prince, à trois partages différents, vingt-ſept chevaux Perſans & Arabes ; on en amena neuf à chaque fois, parce que ce nombre eſt myſtérieux chez les mahométans. Il y joignit neuf mulets & autant de chameaux chargés d'étoffes ſuperbes, d'armes, de meubles, de bijoux de toutes eſpeces. Ces préſents ne parurent point à cette premiere audience ; mais l'ambaſſadeur en donna le mémoire, & ils ne furent portés chez l'empereur que quelques jours après.

Le miniſtre Perſan fut reçu avec plus de diſtinction que l'ambaſſadeur Turc. Il venoit de la part de Thamas-Kouli-Kan, dont les victoires étoient trop récentes, pour qu'on n'en conſervât pas encore le ſouvenir. Auſſi, à l'entrée de la premiere baluſtrade, on ne

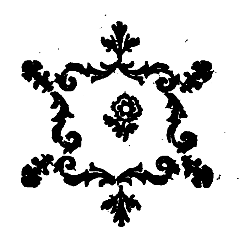
lui proposa pas de faire le sizéda. Il se contenta d'une simple révérence qu'il répéta, après s'être un peu plus avancé, & en fit une troisieme, quand il se trouva auprès du monarque. Ce prince étoit assis dans un balcon élevé au-dessus du rez-de-chaussée de la cour. Les ambassadeurs, les grands du pays, & les étrangers de quelque distinction occupoient une balustrade peu éloignée de ce balcon. Les personnes d'une condition médiocre, parmi lesquelles j'allai me placer, étoient dans la premiere; le peuple, qui n'entre jamais dans cette cour, se tenoit dans un espace voisin, & disposé de maniere que tout le monde pouvoit voir l'empereur. Ce prince prévint l'ambassadeur, le félicita du succès de son voyage, & lui parla avec respect de son frere, de son ami le roi de Perse. Jamais il n'avoit traité de ministre avec tant de distinction. Le Persan montra ses lettres; on examina sa commission; & ses présents furent acceptés avec beaucoup de satisfaction, quoique très-médiocres; tandis qu'on avoit à peine regardé ceux de l'ambassadeur Turc, infiniment plus riches, plus nombreux

& plus magnifiques que ceux du roi de Perse....

On entre chez moi dans ce moment, pour me dire que le départ des troupes que l'empereur envoie à Bengale, est fixé au 10 de ce mois : je n'ai que le temps de faire les préparatifs nécessaires ; car, comme nous marcherons à petites journées, nos provisions doivent être plus abondantes.

Je suis, &c.

A Delli, ce 2 novembre 1740.



LETTRE XXXIV.

SUITE DU MOGOL.

ENFIN, Madame, après une très-longue marche, nous sommes arrivés à Bengale, dont la vue fit verser quelques larmes au pere Sylveïra. Je lui demandai le sujet de sa douleur; & j'appris que, près de cette ville, un jeune homme de la famille de sa mere, avoit été autrefois la triste victime des cruautés exercées par les Portugais dans les Indes. S'étant heureusement sauvé d'une tempête avec quelques autres de sa nation, ils avoient abordé sur cette côte dans une chaloupe. Les habitants du pays, toujours irrités des violences commises contre eux, avoient fait vœu d'immoler à leurs idoles le plus beau d'entre les Portugais, qui tomberoit entre leurs mains. Un des grands-oncles maternels du pere Sylveïra, jeune homme d'une figure charmante, eut le malheur d'être choisi pour victime. Ce fait, dont le souvenir se conserve dans la famille,

ſe rétraçoit plus vivement dans le lieu même où il eſt arrivé.

Avant que de vous faire connoître cette ville fameuſe, où le travail, les manufactures, le commerce des habitants font régner l'abondance & le luxe dans toutes les conditions, il faut, pour ne rien laiſſer en arriere, rappeller ici quelques circonſtances de notre route. Nous n'avons preſque point quitté les bords du Gémené, depuis Agra juſqu'à ſon embouchure. De là nous avons ſuivi les rives du Gange, où eſt ſituée la ville de Benarès ou Bénarou, où j'ai dit, en parlant des ſciences banianes, que ces Indiens avoient leurs principales écoles. Les maiſons, preſque toutes de briques ou de pierres de taille, y ſont plus élevées que dans les autres villes des Indes, & les rues plus étroites. J'y vis un caravanſerai remarquable pour la grandeur & la beauté de l'édifice. La cour eſt partagée par deux galeries, où l'on vend des toiles, des étoffes de ſoie, & d'autres marchandiſes qui ſe fabriquent dans le pays : c'eſt de la main des ouvriers mêmes qu'on les achete ; mais avant que de les expoſer en vente, ils ſont

obligés, sous les plus grandes peines, d'y faire mettre le sceau du prince par le chef de la ferme.

Ce qui distingue encore beaucoup la ville Benarès, outre ses écoles & son commerce, c'est la célébrité de ses idoles. Les banians y ont une de leurs principales pagodes, que je visitai curieusement. Sa figure est celle d'une croix, comme tous les autres temples Indiens : ses quatre branches sont égales : au milieu s'éleve un dôme en forme de tour ; & chaque extrêmité de la croix est terminée par une autre tour plus petite, qui sert d'escalier. On a pratiqué, aux différents étages, des balcons, pour prendre le frais ; les dehors sont ornés de figures en relief de toutes sortes d'animaux très-mal dessinés. Sous le grand dôme, au centre de la pagode, est une table oblongue qui se couvre différemment, suivant la solemnité du jour ; mais les étoffes, ou les toiles dont elle est ornée, sont toujours très-précieuses. Quand on est hors du temple, on la voit en face avec toutes les idoles qui sont dessus ; car comme les filles & les femmes, & quelques tribus particulieres n'ont pas

la liberté d'entrer dans la pagode, il faut que leurs adorations se fassent en dehors.

Entre les idoles que soutient cette table, il en est une plus grande que les autres, qui représente un ancien personnage que ses vertus ont rendu célebre. On le nomme *bainmadou* ; & les banians ont souvent ce nom à la bouche. Auprès de lui est la figure de son cheval, ou plutôt d'un monstre appellé *garou*, qui lui servoit de monture. Elle représente en partie un éléphant, un cheval & une mule ; elle nous a paru d'or massif. Près de là est un très-beau college, fondé par un prince idolâtre, pour l'instruction de la jeunesse. On y entre par une grande cour environnée d'une double galerie. A gauche, est la pagode du college ; comme la principale idole représente une femme, elle est particuliérement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa patrone. On nous assura que le fondateur, pour la tirer de la grande pagode où elle étoit, & la placer dans la sienne, a été obligé de payer aux bramines, près de huit cent mille francs de notre monnoie. Il lui a fait

mettre deux prunelles de diamants au milieu des yeux, avec une grosse chaîne de perles au cou, & un dais sur la tête, soutenu de quatre piliers d'argent.

Il y a d'autres pagodes très-riches, & quelques belles mosquées dans cette contrée, arrosée des eaux du Gange, pour lequel vous savez que les banians ont une vénération toute particuliere. Je ne vous en ferai point la description, dans la crainte de vous fatiguer par des détails trop uniformes; mais ce que je ne dois pas oublier, c'est mon étonnement à la vue de ce fleuve célebre qui, à quelques lieues au dessus de Benarès, n'est pas plus large que la Seine l'est à Paris. Il y a même si peu d'eau, avant la saison des pluies, qu'il n'est pas possible aux bateaux de remonter. En arrivant sur les bords, je voulus en boire: le pere Sylvéïra, qui en connoît la propriété, m'en empêcha, en m'assurant qu'elle donnoit de violentes tranchées à ceux qui n'y sont point accoutumés. Il est vrai que les étrangers qui ont des comptoirs sur les rives de ce fleuve, ne manquent jamais de la faire bouillir, avant que d'en boire; cela lui ôte sa qualité mal-faisante. L'habitude la rend

si saine pour les habitants du pays, que l'empereur même & toute la cour n'en veulent point d'autre. Un grand nombre de chameaux ne sont occupés qu'à faire cette provision. Les superbes pagodes qui ornent les bords de ce fleuve, sont le fruit de la généreuse superstition des Indiens, qui s'imaginent honorer leurs dieux, à proportion de la grandeur des présents qu'ils leur offrent. On peut juger de leur produit par la multitude des caravanes, qui ne sont interrompues dans aucune saison de l'année. A certaines fêtes, qui durent plusieurs jours, on a vu un concours de cent mille personnes qui venoient s'y laver; mais la grande vertu du Gange, la seule même qui pourroit le rendre estimable, c'est qu'il roule de l'or dans ses sables, qu'il en jette sur son rivage, & fournit des pierres précieuses.

En suivant toujours le cours de ce fleuve, nous passâmes par plusieurs villes, nous visitâmes plusieurs pagodes, plusieurs mosquées, plusieurs tombeaux, plusieurs palais, plusieurs jardins, dont vous me dispenserez de faire la description.

A quelques journées de la ville de Mongher, nous rencontrâmes une troupe de dervis mahométans, semblables, en certains points, aux faquirs banians dont j'ai parlé, & différents dans beaucoup d'autres. Ces dervis marchoient en caravanes, & avoient à leur tête un supérieur, auquel les autres portent un grand respect. Son habillement consistoit en quatre ou cinq aunes de toile, dont un bout passé entre les jambes, & relevé derriere le dos, mettoit la pudeur à couvert : le reste, plusieurs fois tourné autour du corps, servoit comme de ceinture. Sur ses épaules étoit une peau de tigre attachée sous le menton. Les autres dervis étoient ceints d'une simple corde, sans autre voile pour l'honnêteté qu'un petit morceau de toile ou d'étoffe, ni d'autre coëffure que leurs cheveux liés autour de leur tête, en forme de turban. Ils étoient armés d'arcs & de fleches, & d'une autre sorte d'instrument dont je n'avois jamais entendu parler. C'est un cercle de fer tranchant, semblable aux bords d'un plat dont on auroit ôté le fond. Ils en ont huit ou dix passés autour du cou comme une fraise;

& les ôtant à mesure qu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, (comme s'ils faisoient voler une assiette) qu'ils coupent un homme en deux par le milieu du corps. Ils ont un autre instrument de fer, qu'ils portent toujours dans leurs voyages; il est fait comme une truelle; & ils l'emploient à racler & nettoyer la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter; ils la ramassent ensuite en un monceau, & s'y couchent comme sur un matelas, pour être un peu plus mollement. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques-uns d'entr'eux dans les villes & les bourgades, pour y faire la quête. Les aumônes se distribuent dans la troupe; & s'il reste quelque chose, les pauvres en profitent; car la regle défend de rien réserver pour le lendemain.

A notre arrivée à Mongher, nous eûmes un autre genre de spectacle. Ce n'étoient plus des hommes fuyant leurs semblables, & vivant dans les campagnes & les forêts, comme des bêtes féroces; c'étoient des bêtes féroces & cruelles, des lions enfin qu'on apprivoisoit & qu'on familiarisoit avec les hommes.

On amena dans une grande place quatre ou cinq de ces animaux ; & on les attacha, par les pieds de derriere, chacun à un gros pieu bien affermi ; ils avoient au cou une autre corde dont le maître tenoit le bout à la main. Les pieux étoient séparés d'environ dix à douze pas l'un de l'autre, & plantés sur une même ligne. La corde qui tenoit attachés les pieds de derriere, laissoit aux lions la liberté de s'élancer à quinze ou vingt pas, du côté de plusieurs hommes qui les agaçoient pour les irriter. Le maître les ramenoit au pieu, en tirant à lui l'autre corde qu'il avoit à la main ; & à force d'être ainsi provoqués, &, pour ainsi dire, domptés par l'inutilité de leurs efforts, ils s'apprivoiserent insensiblement, & se laisserent conduire comme des moutons. Le peuple accourt en foule à ce spectacle qu'on s'accoutume à regarder sans frayeur, mais qui d'abord me causa une sorte de frémissement qui ne me mit pas à mon aise.

De Mongher nous allâmes, sans séjourner nulle part, jusqu'à Ragimohol, ne quittant jamais les rives du Gange. Je ne sais si je dois regarder comme

un bonheur, d'être arrivé dans cette derniere ville, précisément le jour où une femme baniane devoit se brûler vive sur le corps de son mari. Je n'avois point encore vu cette cérémonie; & je vous avoue que, malgré l'éloignement qu'on éprouve à voir périr son semblable, je me livrai à ma curiosité, & voulus être témoin de ce spectacle. Le Grand-Mogol, les vice-rois, les gouverneurs faisant profession de la religion mahométane, tâchent d'abolir dans les Indes, autant qu'il leur est possible, cette coutume païenne & barbare; mais c'est un préjugé si bien établi dans certaines sectes de banians, qu'on n'en voit encore que trop souvent des exemples. Plutôt que de ne pas faire ce sacrifice, plusieurs femmes passent dans un autre pays, où la religion des gentils a plus de liberté. Si elles ne suivent point cette pratique cruelle, elles sont exposées à mille outrages; il faut qu'elles se coupent les cheveux, ce qui est la peine la plus honteuse qu'elles puissent éprouver; qu'elles se livrent aux emplois les plus vils, & qu'elles soient distinguées par

une eſpece d'habillement rouge, conſacré à l'humiliation.

Pluſieurs attribuent l'origine de cet uſage à une loi qui, pour empêcher les femmes d'empoiſonner leurs maris, leur ordonnoit de ſe brûler ſur leurs corps. D'autres prétendent que les épouſes de brama furent ſi ſenſibles à ſa perte, qu'elles ne voulurent pas y ſurvivre. Les bramines déclarerent que les eſprits de ces héroïnes avoient achevé leurs épreuves. Toutes réſolurent de les terminer de même; & cette maladie gagna. Une action héroïque ſe changea ainſi en coutume; les prêtres en firent un point de religion, & en fixerent les cérémonies. Une femme, jalouſe de ce bonheur, obtint, à force d'argent, du gouverneur de Ragimohol la permiſſion d'être brûlée avec le corps de ſon époux qu'elle avoit perdu depuis quelques jours. Sa famille étoit une des plus diſtinguées du pays; ſes parents firent tous leurs efforts pour l'en détourner; rien ne put la fléchir. Lorſqu'on lui dépeignoit les horreurs du genre de mort qu'elle alloit ſouffrir; pour montrer le mépris qu'elle en faiſoit, elle mit

ſon doigt dans le feu, & l'y tint pendant un temps conſidérable. Elle poſa enſuite des charbons ardents ſur ſa main, y jeta quelques grains d'encens, & en offroit la fumée aux bramines. Elle répondit à ceux qui lui repréſenterent l'état où elle alloit laiſſer ſes enfants, que celui qui les avoit créés en prendroit ſoin.

Le lendemain, on tranſporta, de grand matin, le corps du défunt ſur le bord de la riviere. A trois pas de là, il y avoit une petite hutte de ſix pieds en carré, conſtruite avec du bois & de la paille; en dedans étoit un bûcher à l'élévation d'un ſiege ordinaire. Tandis que je conſidérois cet appareil, la femme du mort, âgée de 28 ans, s'avança couverte d'un drap, ſuivie d'une foule de peuple, & précédée de la muſique du pays, compoſée de hautbois & de tymbales. Des filles & des femmes chantoient & danſoient devant la veuve, qui étoit parée de ſes plus beaux habits, & avoit les doigts, les bras & les jambes chargées de bagues, de bracelets & d'autres ornements précieux. Lorſqu'elle fut arrivée à cent pas du lieu où j'étois, elle entra dans

l'eau, avec plusieurs autres femmes de ses parentes & de ses amies qui l'accompagnoient. Elles y firent quelques prieres qu'elles répéterent à cinquante pas de là. Comme elle approchoit du corps de son mari, on alla le prendre & le porter sur le bûcher, au dessus duquel étoit un berceau de feuillage sec; pendant ce temps-là, elle entroit dans l'eau pour la troisieme fois; elle y resta un peu plus de temps que les deux premieres; & elle marcha ensuite vers la petite hutte, dont elle fit trois fois le tour. Ses parentes & ses amies vinrent l'embrasser, la féliciterent en lui disant le dernier adieu, & elle distribua parmi elles tous ses joyaux. Il parut alors un jeune homme d'environ douze ans, qui s'étant jeté à ses pieds, témoigna, par ses soupirs & par ses larmes, combien il étoit sensible au malheur de perdre, dans le même bûcher, les deux personnes qui lui avoient donné la vie, & qui lui étoient les plus cheres. Mais la mere toujours ferme, & sans donner la plus légere marque d'émotion, entra dans la petite loge, s'assit, & mit le corps de son mari sur ses genoux. Alors on

on lui présenta un flambeau, & elle le prit pour en allumer elle-même le bûcher. Les bramines se prosternerent devant elle; elle les bénit, & ils se retirerent en pleurant. Elle monta deux marches, & entra dans le berceau, salua son mari, & alla s'asseoir à côté de sa tête. Après l'avoir regardé fixément pendant l'espace d'une minute, elle mit le feu dans trois endroits différents; mais s'étant apperçue que le vent étoit contraire, elle porta le flambeau du côté opposé, & reprit sa place. Je ne puis vous rendre, Madame, l'air de dignité & la contenance ferme & assurée avec laquelle elle mit le feu la seconde fois. On boucha l'entrée de la loge avec du bois & de la paille; après quoi, huit ou dix hommes, presque nus, beaucoup plus hideux que nos forgerons de France, allumerent le feu de tous côtés en dehors, afin d'aider celui du dedans. Ils y jeterent de l'huile, & firent des hurlements épouvantables, sans doute pour empêcher que cette femme ne fût entendue des assistants, en cas que la douleur lui arrachât quelques cris. Je vous avoue que ce spec-

tacle me causa une peine que je sens se renouveller en moi toutes les fois que j'y pense ; & je fus bien puni de ma curiosité.

Le peu de temps que nous restâmes à Ragimohol, fut employé à visiter ses fortifications, ses temples, & en particulier un palais magnifique autrefois, mais aujourd'hui fort négligé. Sa forme représente un carré parfait, & la longueur de chaque côté étoit d'environ cinq cents pas. On y distingue cinq corps de bâtiments, dont les appartements étoient vastes, les voûtes & les arcades d'un beau travail, peintes & dorées, ou chargées de sculpture, toutes soutenues par des colonnes de bois, de pierre & de cuivre. Chaque bâtiment avoit son jardin, orné de fontaines de marbre, d'où l'eau se répandoit par plusieurs jets, & se croisoit agréablement. C'est dans cette ville qu'on raffine l'argent de Bengale, & qu'on frappe les roupies.

Mon dessein étoit de quitter ma caravane militaire à Ragimohol, & de prendre sur ma droite, du côté du midi, le chemin qui conduit à la mine de Soulmelpour, qui passe pour la plus ancienne

de toutes les mines de diamants. Mais on m'en dissuada, sur ce que la route est très-dangereuse, & qu'elle n'offre que des bois remplis de voleurs, qui, sachant que les étrangers ne vont pas à la mine sans argent, les attendent pour les égorger. D'ailleurs, devant aller à Golconde, on me fit observer que les mines plus fécondes de cette contrée ne me laisseroient rien à desirer à cet égard. Je changeai donc de résolution, & ne quittai ni ma troupe ni le Gange, jusqu'à Bengale, située sur les bords de ce fleuve.

Cette ville est très-connue par le nom qu'elle donne au plus grand golfe de l'Asie, qui sépare les deux presqu'isles des Indes. Le Gange se partage en plusieurs bras sur son territoire, & se jette dans le golfe par quatre embouchures. La province de Bengale est, sans contredit, une des plus riches contrées de l'Inde; & avant sa réunion à l'empire Mogol, elle formoit un royaume considérable. Le climat est doux & tempéré; il y tombe des pluies abondantes qui fertilisent le pays, & l'inondent de telle sorte, que les habitants sont obligés de se faire

porter dans des bateaux, lorſqu'ils veulent ſortir de leurs maiſons. La ſoie, le coton, le riz, le ſucre, le poivre & l'opium ſont les principales productions de la province. On y fabrique des toiles ſi fines, qu'une piece de vingt-ſept aunes peut tenir dans une main fermée, & paſſer dans un anneau. Ces Indiens excellent dans l'art de broder & de peindre ces mêmes étoffes. Ils ont le ſecret d'imprimer l'or & les couleurs ſur le verre. Ils préparent fort bien le cinabre & le mercure, & analyſent parfaitement toutes ſortes de métaux. Outre la chaux ordinaire dont ils ſe ſervent pour bâtir, ils compoſent, avec des coquillages calcinés, une drogue particuliere, qu'ils emploient pour blanchir les murailles. Les plus beaux, joncs que l'on apporte en Europe, viennent de cette contrée; il y croît une eſpece de petites cannes beaucoup plus déliées que l'oſier, dont les habitants font des vaſes qu'ils enduiſent de laque en dedans, & qui contiennent toutes ſortes de liqueurs auſſi ſûrement que l'argent ou le verre.

Les marchés de Bengale ne le cedent à aucun de ceux de l'Inde, & l'empor-

tent même ſur la plupart, par l'influence de toutes les nations qui y abordent On ne voit point ailleurs de ſi riches magaſins. Les iſles & les villes du continent y apportent également ce qu'elles ont de plus précieux : des laques en table, en bois, ou ſans bois, de la myrrhe, toutes ſortes de parfums, du muſc, de l'ambre gris de comorin, du borax, de l'amphion, &c. &c. C'eſt là que viennent les belles mouſſelines de l'Inde, les riches tapis, les couvertures brodées, & les baſins ſur leſquels on fait ces admirables broderies à chaînette, avec des ſoies rondes, dont la fineſſe, les deſſeins & la vivacité dans les couleurs ne s'imitent que très-imparfaitement en Europe. On en fait des tapiſſeries, des carreaux, des veſtes, des bonnets, des corſets de femmes, des fichus, &c. ſuivant les modeles que les Européens fourniſſent aux banians, directeurs de ces ſortes de manufactures. On trouve encore à Bengale une eſpece ſinguliere de toile, dont on fait des tapis & des couvertures, & qui n'eſt ni de ſoie, ni de fil, ni de laine, ni de poil, ni de coton. On la nomme ſimplement *herbe*. La matiere

qui la compose, croît sur une plante qui pousse d'abord une tige assez haute, de la grosseur du doigt, ensuite des feuilles, & au dessus un gros bouton en forme de houppe, que filent les femmes du pays. On prendroit cette toile pour de la soie; mais elle est sujette à se couper dans les plis.

Ceux qui font le plus grand négoce dans l'intérieur de cette province, sont les banians; c'est par leurs mains que passent les plus grandes affaires des Européens. Le directeur Hollandois à Bengale, est logé & traité comme un roi, & tire de son commerce, pour sa compagnie & pour lui, des richesses inestimables. On y envoie chaque année, de Batavia seulement, plus de quinze vaisseaux avec charge entiere; & rarement manquent-ils de revenir en même nombre. Dès qu'ils ont mouillé devant la loge Hollandoise, le fiscal, accompagné de quelques députés, s'y transporte pour en faire la visite. Pour empêcher le commerce clandestin, on défend, par une proclamation publique, aux officiers & aux matelots de porter à terre, ou de faire venir à bord aucune sorte de paquets, de caisses,

de ballots, appartenants à des particuliers, sous peine de confiscation des marchandises, & d'autres châtiments proportionnés. Mais à peine le fiscal a-t-il le dos tourné, que le capitaine du vaisseau, le pilote, l'écrivain, le premier marchand, & tous les autres employés, envoient leurs effets dans des maisons qu'ils ont louées, & négocient tout le jour avec les gens du pays. Quelques roupies distribuées aux officiers du port, & peut-être même un intérêt considérable accordé au fiscal, ont la vertu de leur fermer les yeux sur ce commerce prohibé. Il arrive même quelquefois, à ce qu'on m'a dit, qu'avant que de proclamer la défense, le fiscal s'enferme dans la chambre de poupe avec les principaux officiers du navire; & après avoir bu ensemble à l'heureux succès du négoce clandestin, on délibere sur les moyens de faire transporter hors du vaisseau les effets des particuliers. Vous jugerez du profit de ce commerce défendu, par les seuls retours de l'opium, qui ne s'achete à Bengale que soixante & dix ou soixante & quinze roupies,

& qui en vaut deux cents vingt ou vingt-cinq à Batavia.

Les Hollandois ont sept ou huit comptoirs dans la seule province de Bengale, dont le plus considérable est celui d'Ougli. La compagnie Françoise y tient aussi son comptoir particulier; & en tire diverses sortes de mousselines. C'est de Daca, dans la même contrée, que sortent ces belles broderies en or ou argent & en soie, que l'on voit en France. Chandernagor, Chincora aux environs d'Ougli sont encore célebres pour le commerce; & la plupart des nations de l'Europe y ont des établissements, ainsi qu'à Chatigara, à Mongher, à Philipatan, autres villes négociantes de la province de Bengale.

J'ai trouvé les habitants de ce pays-ci fort officieux pour les étrangers; il est vrai qu'ils font payer très-cher les services qu'ils leur rendent. Le vol, qu'ils exercent avec beaucoup d'habileté, augmente encore leurs profits. Une chose qui m'a surpris, c'est la rigueur avec laquelle ils punissent l'adultere, jointe au peu de jalousie qui

regne parmi eux. Ils ne s'offensent point des libertés que les étrangers prennent en leur présence avec leurs femmes; & cependant si elles sont convaincues d'infidélité, on leur coupe le nez, de même qu'à celui avec qui elles ont commis le crime.

Les personnes riches ont quantité d'esclaves, qu'ils peuvent vendre sans les avoir achetés, parce que ce sont ordinairement des pauvres, qui leur donnent un droit absolu sur leur personne & sur leur vie en entrant à leur service. Il est vrai que, depuis que ce royaume est devenu une province du Mogol, les gouverneurs, qui sont tous de la religion mahométane, s'opposent à cette odieuse tyrannie, & ne souffrent pas non plus que ces esclaves vendent leurs femmes & leurs enfants, comme l'usage établi se leur permettoit; d'autres les louent à trente sous par mois: pour cette somme modique, un étranger prend une Indienne, qui lui sert de femme & de servante, & qui s'estime heureuse de lui donner des enfants. On dit qu'elles les mettent au monde avec si peu de peine, qu'un quart-d'heure après l'accouchement,

elles reprennent leurs fonctions domestiques & conjugales.

On m'a parlé, à Bengale, du fameux temple de Jarganat, dans la province d'Orixa. On y adore quatre idoles, dont la premiere représente le dieu *Résora*, & les trois autres sa femme, son frere & sa sœur : la statue de Résora est toute d'or & de pierreries; celle de sa femme est d'or sans ornements ; les deux dernieres de bois de sandal. On m'a assuré que ce temple a des rentes pour nourrir plus de vingt mille personnes. La province d'Orixa, qui confine à celle de Bengale, a souvent été un sujet de guerre entre le Grand-Mogol & le roi de Golconde. Le premier en est aujourd'hui souverain, quoiqu'il la laisse sous le gouvernement d'un raja. On y fait un grand commerce de diamants & de pierreries.

Le sandal, dont je viens de vous parler, est un arbre qui ressemble beaucoup au pin. Il a la tige droite & unie ; mais il n'est pas fort épais. Le bois en est dur, pesant & rougeâtre, sur-tout vers le cœur. Il porte un fruit assez semblable aux cerises, mais qui devient noir, & n'a point de goût. Ce bois est

estimé dans les Indes : on le broie, ou on le pile avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, & l'on s'en frotte le corps. Il y a des pays où l'on en fait un onguent avec de l'huile de palmier, qu'on dit être excellente dans la petite vérole. Les Portugais le temperent avec le vinaigre, & s'en servent en friction, au lieu de mercure, pour la guérison des maladies vénériennes. Ils l'emploient aussi contre le mal de dents, en le jetant sur des charbons, dont ils reçoivent la fumée. La moëlle & les parties intérieures de l'arbre sont les seules estimées pour la composition des remedes. On distingue trois sortes de bois de sandal, le rouge, le jaune & le blanc : les deux derniers sont les plus recherchés. On en fait une poudre d'odeur : on les brûle aussi en petits morceaux, dans les appartements, comme un parfum salutaire. Les Indiens estiment peu le sandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu ; mais on le transporte dans les autres pays, où il sert aux usages de la médecine.

C'est quelque chose de prodigieux que la quantité d'arbres, de plantes, de fleurs & de fruits de toutes especes,

qui ſe trouvent dans les états du Grand-Mogol. Le cotonnier, que ſon utilité doit placer dans le premier rang, croît de la grandeur du roſier, & ſe plaît dans les lieux élevés, qui le mettent à couvert des inondations. Son écorce eſt mince, ſerrée, & d'une couleur griſâtre. Ses branches ſont droites & couvertes de feuilles douces, laineuſes, & diviſées en cinq parties, comme celles de la vigne, mais beaucoup plus petites, & ſes fleurs ſortent comme les boutons de roſe. Ce n'eſt qu'après leur chûte, que ces boutons groſſiſſent, & que, par un nouvel épanouiſſement, ils produiſent le coton. Suivant la qualité du terroir & la bonté de l'arbre, ils mûriſſent dans l'eſpace de quatre ou cinq mois : alors ils s'enflent davantage, & crevent avec un petit fruit. Tout ce qu'ils contiennent ſeroit perdu, ſi l'on n'y veilloit ſoigneuſement dans le temps de leur maturité. Le fruit du cotonnier eſt une eſpece de graine de la groſſeur d'un pois, mais d'une ſurface inégale. Chaque bouton renferme cinq ou ſix grains, qui, étant mis en terre, produiſent de nouveaux arbres, capables de porter leurs fruits

dans l'eſpace d'un an ou de quinze mois. Pour ſéparer le coton de ſa graine, les uns emploient des machines deſtinées à cet uſage ; d'autres ſe ſervent uniquement de leurs mains. Ce ſoin regarde principalement les femmes & les enfants. Le coton que l'on tranſporte tout filé en Europe, n'eſt pas de la plus belle qualité : on n'y voit guere que les eſpeces qui ſervent à faire des mêches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de ſoie. Les cotons les plus fins ne ſont d'aucun uſage dans nos climats.

C'eſt encore dans le Mogol que ſe font les plus belles ſoieries. Il ſemble que l'induſtrie & l'ardeur du travail ſoient le partage des ſujets de ce vaſte empire. Le ſeul village de Kaſambazar, dans le Bengale, fournit tous les ans juſqu'à vingt-deux mille balles de ſoie, peſant chacune un quintal. Cette ſoie eſt jaunâtre ; mais les habitants ont l'art de la blanchir avec une leſſive, & de la rendre ſemblable à celle de la Paleſtine, la ſeule, dit-on, qui ſoit blanche naturellement.

Il y a à Bengale, ainſi que dans plu-

ſieurs provinces du Mogol, une ſorte de ſectaires dont je ne vous ai point encore parlé. On les appelle *theers*; & ils ne ſont ni païens, ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans, ni pythagoriciens. On ne leur connoît aucune religion; ils forment entr'eux une ſociété qui paſſe pour une race proſcrite & abominable. Leur emploi, dans tous les lieux où ils ſont établis, eſt de nettoyer les puits, les cloaques, les égouts, les latrines; d'écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair; de conduire les criminels au ſupplice, & quelquefois ils ſont chargés de l'exécution. Un Indien qui les auroit touchés, ſe croiroit obligé de ſe purifier depuis les pieds juſqu'à la tête. On ne ſouffre point qu'ils demeurent au centre des villes. Ils ſont relégués à l'extrêmité des fauxbourgs, & éloignés du commerce des autres hommes.

Les habitants de Bengale, & ceux des pays ſitués ſur les bords du Gange, ont tant de confiance dans les eaux de ce fleuve, qu'ils s'y baignent en famille cinq à ſix fois le jour, perſuadés qu'elles ont la vertu de purifier le corps & l'ame; & la plupart or-

donnent que leurs corps y soient jetés après leur mort.

A Bengale, les pluies sont plus abondantes & plus continuelles que dans la plupart des autres provinces de l'empire. Il regne en général, dans le Mogol, un vent du nord qui souffle pendant six mois, & celui du midi succede avec la même constance. Les mois les plus chauds de l'année sont ceux d'avril, de mai & de juin, pendant lesquels la chaleur seroit insupportable, si les vents qui s'élevent réguliérement, ne rafraîchissoient l'air; mais ils sont d'ailleurs fort incommodes, par la quantité de poussiere qui obscurcit le soleil. Les pluies commencent & finissent avec des tempêtes & des orages effroyables; mais le tonnerre tombe rarement. Si-tot que le temps des pluies est passé, l'air devient si clair, le ciel si serein, que pendant les trois quarts de l'année, il ne paroît pas le plus petit nuage. A la fin de cette belle & longue saison, la terre desséchée s'entr'ouvre de toutes parts, & ressemble à un désert stérile. Mais à peine a-t-il plu cinq ou six jours, qu'elle se couvre de verdure, & reprend sa

premiere beauté. On ſeme le bled au mois de mai ou de juin, & la récolte ſe fait en novembre ou en décembre, les deux mois les plus tempérés de l'année. La terre fournit à tous les beſoins de la nature, excepté dans les provinces du nord, où elle ne répond pas également aux ſoins des cultivateurs.

Je crois avoir parlé de tout ce qui compoſe aujourd'hui le vaſte empire du Mogol. Dans le grand nombre de ſes provinces, il en eſt quelques-unes qui ne dépendent pas abſolument de l'empereur, mais dont les habitants forment de petits états particuliers, & vivent ſous des princes nommés *rajas*, ou dans une eſpece de gouvernement républicain. Les uns & les autres ſont ſimples vaſſaux, ou tributaires du Mogol. Depuis Porus, on y a vu un grand nombre de rois régner en paix & avec gloire ſur le trône de leurs peres, quoiqu'ils dépendiſſent eux-mêmes, pour quelque choſe, d'un monarque ſupérieur, qui étoit plutôt leur protecteur que leur maître. Mais après l'invaſion des princes Tartares, le Mogol a tout envahi; & plus on étoit élevé

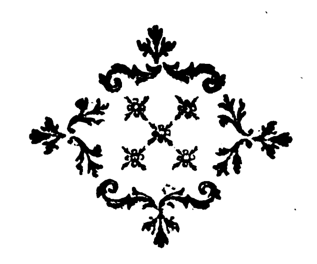
dans son empire, plus on excitoit son avarice, sa jalousie & sa haine.

On ne reconnoît plus ici ces beaux pays que les Grecs assujettirent en combattant sous les enseignes d'Alexandre : tout a changé de face dans ces contrées ; le culte, le gouvernement, & jusqu'aux noms des villes & des rivieres qui les arrosent. Je demandois où étoit le royaume des Porus, des Taxiles, & l'on me nommoit les pays de Camboul, de Boucker, de Tata, de Soret, & d'autres noms aussi barbares. On a substitué Chantrou à Hydaspe, Ravi à Acasine, Chaul à Hyphase, &c. Alexandre n'ayant pas porté ses conquêtes au delà de cette derniere riviere, les Grecs, & après eux les Romains, n'avoient qu'une idée très-confuse de ce que nous appellons aujourd'hui l'*empire du Mogol.* Depuis près de deux siecles, les Portugais, les Espagnols, les Hollandois, les Anglois, les François y ont beaucoup voyagé. Chacune de ces nations y a fait des découvertes particulieres ; présentement ce pays est fort connu des Européens, & très-fréquenté par ceux que l'intérêt ou la curiosité met au dessus

de l'ennui, des fatigues & des périls d'un long voyage. Ses richesses y attirent nos négociants : les savants recherchent ses productions, pour y étudier les singularités de la nature, plus variée & plus féconde que dans nos climats. Ses richesses ornent les palais des rois, & décorent leur diadême.

Je suis, &c.

A Bengale, ce 15 *décembre* 1740.



LETTRE XXXV.

GOLCONDE.

LA facilité des embarquements dans le golfe de Bengale, pour le royaume de Golconde, m'a déterminé à entreprendre ce voyage. Il y avoit quelque temps que le pere Sylveïra m'avoit quitté, pour se rendre dans le lieu de sa destination. Je partis sur un navire François, dont le capitaine, chargé d'une commission importante pour le service de notre compagnie des Indes, eut pour moi tous les égards que je devois attendre d'un compatriote. Il étoit d'ailleurs très-instruit des révolutions arrivées dans la péninsule de l'Inde; & durant notre navigation, depuis Bengale jusqu'à Masulipatan, il m'apprit en particulier celle qui, au commencement du siecle passé, a soumis le royaume de Golconde à des princes Arabes. Cet état s'est formé du démembrement de l'empire de Décan, qui comprenoit la plus grande partie de la presqu'isle.

Le dernier empereur étant mort sans enfants, quatre seigneurs du pays, qui avoient chacun le commandement d'une armée, partagerent entr'eux son royaume, à l'imitation des successeurs d'Alexandre. L'un s'empara des terres qui forment aujourd'hui le gouvernement de Golconde; les trois autres se firent chacun un royaume des pays voisins. Ces trois états furent détruits en moins d'un siecle, par la puissance des Mogols : le roi de Golconde ne s'est maintenu qu'en se soumettant à leur payer un tribut. Ses descendants ont régné pendant l'espace d'un siecle. Le dernier de cette race, qui se nommoit *Abdoul*, n'ayant point eu d'enfants mâles, maria une de ses filles à un jeune seigneur Arabe, nommé *Abdala*. Pour vous faire connoître son histoire en peu de mots, me dit le capitaine du vaisseau, lisez, dans le livre que je vous présente, l'endroit qui regarde ce jeune prince; cette lecture dissipera l'ennui de la navigation. Il me remit en effet un volume broché qu'il avoit apporté de France, & où j'ai transcrit ce que vous allez lire.

« Un Arabe d'illustre extraction, ne

» jouiſſant pas dans ſon pays d'une for-
» tune égale à ſa naiſſance, étoit venu
» chercher de l'emploi à la cour de
» Golconde. Abdoul, lui reconnoiſſant
» du mérite, l'avoit élevé par degrés
» aux premieres dignités de l'état. Mais
» quoique ſatisfait de ſes ſervices, il
» avoit uſé, après ſa mort, du droit
» qui rend les rois de Golconde héri-
» tiers de toute la nobleſſe du royau-
» me. S'étant ſaiſi de tous les biens de
» ſon favori, il réduiſit ſon fils Abdala
» à une penſion modique, & l'oublia.
» Le roi avoit deſſein de marier ſa fille
» à un ſeigneur qui s'étoit rendu odieux
» à ſes miniſtres : ceux-ci, voulant tra-
» verſer ce mariage, rendirent ſa fidé-
» lité ſuſpecte, & conſeillerent au mo-
» narque de jeter les yeux ſur Abdala,
» dont ils vanterent les bonnes qualités
» & les agréments. Abdoul conſentit à
» le voir, & le fit venir dans un lieu
» où il pût le conſidérer à ſon aiſe, ſans
» être connu. Il parut d'abord peu ſatiſ-
» fait de ſa figure, & témoigna qu'il
» vouloit choiſir un gendre d'une phy-
» ſionomie plus avantageuſe. Les mi-
» niſtres répondirent qu'à la vérité ſes
» malheurs l'avoient un peu défiguré;

» qu'il n'étoit pas étonnant que ſon vi-
» ſage ſe reſſentît du mauvais état de ſa
» fortune ; mais qu'en lui donnant de
» quoi vivre d'une maniere convenable
» à ſa naiſſance, il reprendroit bientôt
» tous ſes premiers agréments. Abdoul
» entra dans ces raiſons, & conſentit
» à une ſeconde épreuve. Les banquiers
» de la cour eurent ordre d'aller trouver
» ſecrétement le jeune Arabe, & de
» lui offrir de groſſes ſommes, ſans lui
» faire connoître d'où venoient ces li-
» béralités. Abdala les refuſa d'abord,
» dans la juſte crainte de ne pouvoir
» les rendre, & de retomber dans une
» ſituation plus fâcheuſe qu'auparavant.
» Ils renouvellerent leurs inſtances, &
» lui firent enfin accepter trois mille
» pagodes, qu'il employa pour ſe pro-
» curer une belle maiſon, des domeſti-
» ques, des chevaux & d'autres com-
» modités. L'opulence dont il jouiſſoit,
» produiſit un changement ſenſible ſur
» ſon viſage. On le fit voir une ſeconde
» fois au monarque, qui fut charmé
» de ſa bonne mine, & qui réſolut de
» le choiſir pour ſon gendre. Un jour
» qu'Abdala étoit à ſe réjouir avec
» ſes amis, on vint l'avertir qu'il y avoit

» à sa porte quelques grands officiers
» de la cour, avec une garde à cheval.
» Cette nouvelle le troubla : il congé-
» dia ses amis & les danseuses, qu'il
» fit sortir par une porte secrete, &
» il alla au devant des omras. Il leur
» dit d'une voix tremblante qu'il n'é-
» toit coupable d'aucune offense envers
» l'empereur, & que, si son crime étoit
» de vivre avec une magnificence supé-
» rieure à sa fortune, il étoit prêt à ren-
» dre compte des ressources secretes &
» innocentes qu'il avoit trouvées. Les
» omras, sans lui dire une seule pa-
» role, le revêtirent d'une robe fort
» riche, & lui firent de profondes in-
» clinations. Ensuite l'un d'eux rom-
» pant le silence, l'assura qu'il n'avoit
» que des choses agréables à appren-
» dre, & qu'il alloit obtenir le plus
» grand honneur auquel un sujet pût
» aspirer. On le fit monter sur un che-
» val superbement équipé ; & on le
» mena au palais, où le roi lui fit épou-
» ser sur le champ la princesse. Dans
» la suite, Abdoul le déclara son suc-
» cesseur. »

C'est ainsi que le trône de Golconde a passé dans une famille Arabe. Le fameux Aurengzeb s'en est

emparé, ainsi que des royaumes de Visapour & de Carnate, & en a fait autant de gouvernements qu'il a donnés à différents seigneurs de sa cour. Trente ans après la mort de ce prince, c'est-à-dire en 1737, Nizam-el-Moulouck, grand chancelier de l'empire Mogol, devint, par son mariage avec la fille de l'empereur, souba ou vice-roi de Decan, qui comprend ces trois royaumes, & la plus grande partie de la presqu'isle d'en deçà du Gange. Depuis la terrible incursion des Perses, sous Thamas-Kouli-Kan, les soubas se sont maintenus dans leur vice-royauté contre la volonté du trône; ils ont fait des nababs de leur autorité privée, titre presque synonyme à celui du souba; d'autres nababs sont demeurés en possession de leur vice-royauté, malgré la cour de Delli & le souba. Les uns & les autres ont nommé leurs successeurs, qui, souvent après eux, ont gouverné avec aussi peu d'opposition que s'ils avoient été les héritiers présomptifs du souverain.

Nous allâmes débarquer à Masulipatan, autrefois la principale ville maritime du royaume de Golconde. Elle est

eſt tombée depuis ſous la puiſſance du Grand-Mogol ; mais la commodité de ſon port y ayant attiré des marchands de toutes les parties de l'Europe, elle appartient moins à ce monarque, qu'aux François, aux Hollandois, & à d'autres nations Européennes, qui y donnent la loi aux habitants du pays. Ils en tirent des toiles peintes, qui ſont les plus eſtimées de toutes celles qui ſe fabriquent aux Indes. Quelque grand que ſoit ſon commerce, c'eſt une ville médiocre, mal bâtie, mais très-peuplée. Heureuſement que nous n'y arrivâmes pas au mois de mai ; car les chaleurs y ſont alors ſi exceſſives, que vous ne croirez jamais ce qu'on en raconte. On prétend que tous les ans, dans cette ſaiſon, un vent d'oueſt, qui ſouffle pendant ſept ou huit jours, y échauffe plus l'air, que le ſoleil le plus ardent, ſans qu'on puiſſe ſuer néanmoins juſqu'à la nuit ; mais alors tout le monde eſt pris d'une tranſpiration abondante. Pendant le jour perſonne ne quitte ſa maiſon : on riſqueroit d'être ſuffoqué. Enfin, ſi ce qu'on nous a dit eſt vrai, on eſt comme environné de feux de toutes parts ; & l'on ne reſpire qu'un

air enflammé. Les chambres les mieux fermées ne garantiſſent ni les planchers, ni les meubles tellement échauffés par la chaleur, qu'on eſt obligé de les arroſer continuellement, dans la crainte qu'ils ne s'allument : ceux qui ont l'imprudence de voyager dans cette ſaiſon, ſont quelquefois étouffés dans leurs palanquins. Il eſt vrai que ces chaleurs violentes ne durent que depuis neuf heures du matin juſqu'à quatre heures après midi ; elles ſont enſuite tempérées par un vent frais qui s'éleve réguliérement. Les grandes pluies, qui leur ſuccedent, rafraîchiſſent le temps, & cauſent des inondations qui, comme celles du Nil, fertiliſent les terres. On y ſeme du riz & d'autres grains, dont on fait deux & quelquefois trois récoltes toutes les années. Cette abondance, & la ſuperſtition des Indiens, qui les empêche de ſe nourrir de la chair des animaux, mettent les vivres au prix le plus modique. Un mouton ſe vend dix à douze ſous dans la ville, & tout le reſte à proportion : à la campagne les choſes ſe donnent encore à meilleur marché.

En général, on vante beaucoup la fertilité du royaume de Golconde. Il eſt coupé d'un grand nombre de lacs & d'étangs, dont quelques-uns ont été pratiqués par les Indiens. On en voit pluſieurs dans les lieux élevés, où l'on a conſtruit des chauſſées du côté de la plaine pour retenir l'eau. Des écluſes, qui s'ouvrent dans les temps de ſécheresse, arroſent & fertiliſent les campagnes. Les arbres y ſont toujours verds, & produiſent des fruits dans tous les mois de l'année..

Le grand nombre des François qui ſont à Maſulipatan, & qu'il m'a fallu voir, m'a occupé pendant quelque temps; mais dès que je me ſuis trouvé libre, j'ai voulu connoître tout ce que le pays offre de remarquable. Je commençai par la capitale, que les Européens appellent *Golconde*, & dont le véritable nom eſt *Bag-Nagar*. Cette ville n'étoit d'abord qu'un jardin de plaiſance, ſitué ſur une montagne, où le premier roi de Golconde fit bâtir une fortereſſe. Ce monarque y jeta enſuite les fondements d'une ville, à laquelle il donna le nom d'une de ſes femmes qu'il aimoit paſſionnément. Elle s'ap-

pelloit *Nagar*, & *bag* veut dire jardin; de ſorte que ces deux mots réunis ſignifient *jardins de Nagar*. Une grande riviere baigne ſes murs, & ſe jette enſuite dans le golfe de Bengale près de Maſulipatan. On la paſſe à Bag-Nagar, ſur un pont de pierre, qui ne le cede ni aux plus grands, ni aux plus beaux de l'Europe. Cette capitale eſt bien bâtie, & peut être comparée, pour l'étendue, aux villes de France du ſecond ordre. On y voit de belles & grandes rues, mais qui, étant mal pavées, ſont toujours remplies de pouſſiere. Elle eſt précédée d'un fauxbourg qui m'a paru avoir au moins trois quarts de lieue de longueur, & dont les habitants ſont tous ou marchands, ou courtiers, ou artiſans. Aucun d'eux ne demeure dans la ville : ils ont la liberté d'y venir pendant le jour pour les affaires de leur commerce; mais ils ſe retirent au coucher du ſoleil. La ville n'eſt guere peuplée que de perſonnes de qualité, d'officiers de la maiſon du roi, de gens de guerre, de gens de juſtice, &c. Il y a dans le fauxbourg, dont je viens de parler, pluſieurs temples ou moſquées conſidérables, qui

servent de caravanserais aux voyageurs.

On voit, à deux lieues de Bag-Nagar, une forteresse appellée *Golconde ;* nom que les Européens ont donné à la capitale & à tout le royaume. C'est là que le vice-roi fait sa résidence ordinaire, & rien n'égale la magnificence de son palais : ce lieu pourroit passer pour une grande ville, car on lui donne jusqu'à deux lieues de circuit. Le souba n'occupe pas seul cette vaste étendue de terrein ; les grands de sa cour y ont des hôtels ; les prêtres, des mosquées ; les étrangers, des caravanserais ; les anciens rois, leurs tombeaux ; & tous ceux qui sont attachés au palais, leurs maisons & leurs logements. On y arrive, du côté de Bag-Nagar, par une grande rue qui aboutit à la place où est la maison du vice-roi. Tout ce qui est en fer ailleurs, est d'or, ou doré, dans ce magnifique château, dont la richesse surpasse celle des plus superbes palais de l'orient. On y voit, sur des terrasses qui servent de toits aux appartements, des jardins plantés de grands arbres, & suspendus comme on nous

peint ceux de Sémiramis. Au milieu de la façade de l'édifice, est un balcon, où le souba donne ses audiences, rend la justice, & passe ses troupes en revue. Ceux que la curiosité ou l'intérêt y attire, se placent en face du balcon, mais à quelque distance des murs du palais. Trois rangs de pieux plantés en terre, & au bout desquels on attache des cordes qui se croisent, forment une barriere que personne n'ose franchir sans ordre. Elle tient toute la largeur de la place, avec une ouverture au milieu, vis-à-vis du balcon. Deux hommes, tenant chacun par un bout une corde tendue devant le passage, la baissent pour laisser entrer ceux qui sont appellés à l'audience. Un secretaire, placé sous le balcon, reçoit les requêtes; & lorsqu'il en a un certain nombre, il les met dans un sac attaché à une ficelle qui descend du balcon. Un eunuque, qui est à côté du vice-roi, tire le sac avec cette ficelle, & lui présente les requêtes.

On me montra, dans un autre endroit de la ville, un temple commencé depuis plus d'un siecle, & qui proba-

blement ne ſera jamais achevé. Il n'a de remarquable que l'étendue immenſe de ſon plan, & la grandeur étonnante des pierres qu'on employoit pour le conſtruire. Celle qui devoit faire la niche pour la priere, eſt une roche entiere d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'il a fallu les forces réunies de plus de ſix cents hommes & de quatorze cents bœufs, pour la tirer de ſa carriere & la traîner juſqu'à l'édifice. Si ce grand bâtiment a lieu, ce ſera le monument le plus merveilleux de toute l'Aſie.

D'un autre côté de la ville, nous apperçûmes de grands étangs, avec des barques fort ornées, pour les promenades que le ſouba fait ſur l'eau. Des ſeigneurs y ont leurs maiſons de campagne, qui forment un aſpect agréable. A trois lieues de la capitale, on voit une moſquée où ſont quelques tombeaux des rois de Golconde. On y diſtribue, chaque jour, du pain ou du riz à tous les pauvres qui s'y préſentent.

Toutes les terres de ce royaume ſont diviſées en divers gouvernements. Les gouverneurs les afferment

de la cour, & les donnent eux-mêmes à bail à des ſous-fermiers. Ceux-ci en compoſent d'autres petites ſous-fermes ; & ces ſubdiviſions deſcendent ainſi juſqu'au petit peuple. Si un gouverneur, un fermier, un ſous-fermier manquent au paiement, ils ſont condamnés à la baſtonnade ; & la famille eſt caution de la dette. Un gouverneur de Maſulipatan, s'étant trouvé inſolvable, expira ſous les coups de canne. Les baux ſe renouvellent tous les ans au mois de juillet ; & comme ces gouvernements ſont mis à l'enchere, & ſe donnent au plus offrant, il n'y a point d'exactions & de violences qu'on n'exerce, pendant le bail, pour augmenter les profits.

Les Indiens de la ſecte de Pythagore forment la partie la plus nombreuſe des habitants du royaume de Golconde ; mais les grandes charges de la cour, les emplois civils & militaires ſont poſſédés par les mahométans, qui ſuivent la religion du prince. Les uns deſcendent des Arabes qui ont fait la conquête de l'Inde, ou de ceux que les rois de Golconde y ont attirés ; les autres remontent aux anciens

Mogols qui ont fondé l'empire de Delli.

Les Indiens ſont partagés en une infinité de caſtes, ou tribus, qui ſervent à régler les rangs & les prérogatives. La premiere eſt celle des bramines. Ce ſont, comme dans le Mogol, les prêtres & les lettrés du pays: on a de leur ſcience & de leur ſainteté la plus haute idée. Ils ſe vantent d'avoir eu deux rois dans leur tribu, l'un à Calicut, l'autre à la Cochinchine. Une autre ſorte de prêtres, d'un ordre inférieur, appellés *framgams*, forment la ſeconde claſſe, & ſont recommandables par leur auſtérité. Ils ne vivent que de lait & de légumes, & mourroient plutôt que de manger de la viande. La troiſieme tribu eſt celle des marchands en gros, des banquiers & des changeurs. Ces derniers ſont ſi habiles, qu'à la ſeule inſpection d'une piece d'or, ils prétendent en connoître la juſte valeur. La quatrieme caſte eſt celle des ſoldats & des laboureurs; & la cinquieme, celle des femmes proſtituées. Cette profeſſion, que nous regardons, avec raiſon, comme très-infame, s'exerce ſans honte dans un

pays où on éleve les femmes pour le ſeul plaiſir de notre ſexe. Les unes n'accordent leurs faveurs qu'aux hommes d'une tribu plus élevée. Les autres ne les refuſent à perſonne. Les plus laides ſe marient dans leur caſte, eſpérant d'avoir des filles aſſez jolies pour réparer leur diſgrace. On leur fait apprendre le chant, la danſe & tout ce qui peut leur rendre le corps ſouple & agile : j'en ai vu qui levoient une de leurs jambes ſur la tête, auſſi droite qu'une autre léveroit le bras, quoiqu'elles fuſſent debout, & ne ſe ſoutinſſent que ſur l'autre jambe. Les femmes de cette tribu ne ſont ſujettes à aucun impôt public : on les oblige ſeulement à ſe préſenter tous les vendredis, en certain nombre, dans la place du palais, pour y danſer devant le vice-roi, lorſqu'il eſt ſur ſon balcon ; s'il ne s'y trouve pas, un eunuque les avertit de la main qu'elles peuvent ſe retirer. Le ſoir elles ſe tiennent devant leurs maiſons ; & quand la nuit commence, elles allument une lampe ou une chandelle, qui eſt le ſignal d'invitation : alors on ouvre toutes les boutiques, où l'on vend du tari que l'on

va boire avec elles, & dont il se fait une prodigieuse consommation. L'impôt que le prince met sur cette liqueur, produit un revenu considérable; & c'est dans cette vue qu'il souffre, dans ses états, un si grand nombre de femmes publiques. On en compte plus de vingt mille dans les seules villes de Bag-Nagar, de Golconde, & leurs fauxbourgs.

Voici un fait qui vous prouvera jusqu'où va la souplesse de ces créatures. Je le tiens d'un François qui m'a dit en avoir été lui-même témoin. Un des rois prédécesseurs du souba, voulant aller à Masulipatan, neuf d'entre elles lui composerent une voiture de leurs propres corps. Elles représenterent la figure d'un éléphant; quatre faisoient les quatre pattes; quatre autres formoient le corps de l'animal; & une, la trompe. Le roi, monté sur ce groupe indécent & grotesque, fit, comme sur une espece de trône, son entrée dans la ville.

Outre les cinq tribus dont je viens de faire mention, il y en a encore autant d'autres, que l'on compte dans ce royaume, de différentes especes de

professions & de métiers. Les marchands en détail, les orfevres, les charpentiers, les maçons, &c. forment autant de classes particulieres. Les artisans de chaque ville, quoique de professions différentes, travaillent tous pour le même salaire. L'orfevre ne gagne pas plus que le maréchal, ni l'ébéniste plus que le charpentier. Leur journée leur vaut à tous également; & ce qu'ils gagnent, se réduit à la valeur de cinq à six sous. Les étrangers sont servis, à peu de fraix, par les domestiques du pays. Je ne donne au mien, pour tous gages, que cinquante sous par mois, avec lesquels il faut qu'il se nourrisse; encore est-il un des plus chers. J'attribue ce désintéressement à la sobriété naturelle de ces peuples, & à l'abondance des vivres.

La derniere de toutes ces castes Indiennes, est celle des tanneurs, des savetiers & des emballeurs. Cette tribu est si méprisée, qu'il ne lui est pas même permis d'habiter les villes; elle est reléguée aux extrêmités des fauxbourgs, comme je vous ai dit que sont les Théers au Mogol. Malgré cette odieuse différence, toutes ces tribus

ont la même religion, les mêmes temples, & obſervent à peu près les mêmes uſages dans leurs cérémonies. Il eſt libre de brûler les morts ou de les enterrer. Dans le premier cas, les cendres ſe jettent dans la riviere. Les autres ſont enſevelis les jambes croiſées, de la maniere dont ils étoient aſſis ordinairement.

La dévotion, le fanatiſme, ou plutôt une vanité extravagante, inſpire à ces peuples des choſes incroyables, que je ne rapporte que parce que des gens dignes de foi m'aſſurent qu'elles ſe ſont paſſées ſous leurs yeux. Un Indien jure aux pieds de ſon idole, de ſe laiſſer faire deux ouvertures avec un couteau dans les chairs des épaules, pour y paſſer les pointes de deux crocs de fer. Ces crocs ſont attachés au bout d'une ſolive poſée ſur un eſſieu qui eſt porté par deux roues, de maniere que la ſolive conſerve ſon mouvement libre. L'Indien tient une épée d'une main, & un poignard de l'autre. On l'éleve en l'air; & dans cet état, on lui fait faire près d'un quart de lieue de chemin. Ainſi ſuſpendu, il fait mille geſtes ridicules avec ſes armes. La per-

sonne de qui je tiens ce récit, en a vu quatorze attachés successivement à la solive, sans que la douleur leur arrachât la moindre marque d'impatience : on met un appareil sur leurs plaies : & ils s'en retournent glorieux de l'admiration des spectateurs.

Les cérémonies du mariage different peu dans ce pays-ci, de celles qui se pratiquent chez les Indiens du Mogol. A Golconde, après avoir promené les deux époux dans un palanquin, par les principales rues & les places publiques, un bramine étend un drap, sous lequel il fait passer une jambe nue du mari, qui presse, de son pied, le pied nu de la jeune épouse. La nature est si avancée dans ce climat, qu'il n'est pas rare d'y voir des filles devenir meres avant l'âge de dix ans. Si le mari meurt avant elles, il ne leur est pas permis de se remarier : elles retournent dans la maison de leur pere, où elles demeurent enfermées. On les y occupe aux ouvrages les plus pénibles, privées de toutes sortes d'agréments, de plaisirs & de parures. Pour se délivrer de cette contrainte, la plupart prennent la fuite. Il est vrai qu'el-

les font obligées de quitter le pays ; elles n'éviteroient pas la vengeance de leurs parents, & le poison feroit le moindre châtiment qu'on leur feroit éprouver. La loi ne leur permet plus, comme autrefois, de se brûler sur le corps de leurs maris ; ce que plusieurs préféroient sans doute aux horreurs d'un pareil esclavage.

Chacun ici se marie dans sa tribu, & le plus souvent dans sa famille. On donne un nom aux enfants, au moment de leur naissance ; & ce nom est pris, ou de quelque tache qu'on découvre sur leurs corps, ou de quelque personnage célebre de leur caste. Les accouchements ne sont point laborieux ; dès le troisieme jour, les femmes se levent, & quelques-unes immédiatement après leur délivrance. Les enfants restent nus jusqu'à l'âge de sept ans. Je les ai vu ramper & se rouler sur la terre ; mais tous les jours on a soin de les laver : on prétend que c'est ce qui les rend bien faits, vigoureux & robustes.

Ces Indiens ont la taille haute, & le teint moins noir qu'olivâtre, le caractere doux & civil ; un singulier

attachement à leurs ſuperſtitions, à leurs uſages ; un grand fonds de timidité, beaucoup de ſobriété. Leur habillement conſiſte en une eſpece de tablier de coton, qui deſcend de la ceinture juſqu'aux genoux, avec une autre piece de même étoffe, dont ils ſe couvrent les reins & les épaules. Ils relevent leurs cheveux qu'ils laiſſent croître & qu'ils couvrent d'un turban. Ils ont au cou des colliers de perles, & des anneaux d'or aux oreilles. Les ſoldats n'ont, pour tout vêtement, que quelques aunes de toile, dont ils ſe couvrent le devant & le derriere du corps. Leurs cheveux ſont relevés ſur la tête, & attachés ſous un morceau de toile à trois pointes. L'une vient ſur le devant du front ; les deux autres ſe lient ſous le cou. Une longue épée pend à un ceinturon, & ils ont ſur leurs épaules un mouſquet, dont le canon eſt plus gros que les nôtres.

A Golconde, comme dans les autres pays de l'Aſie, on ne reconnoît de nobleſſe, que parmi ceux qui poſſedent les premieres charges civiles ou militaires. Ce ſont les plus grands ſeigneurs qui forment la garde du prince

& qui habitent autour de son palais. Ils ont sous eux des corps de troupes plus ou moins considérables, suivant la place qu'ils occupent. Les jours d'apparat, ils se rendent dans les cours du palais, précédés d'une troupe nombreuse d'hommes, d'éléphants, de chameaux & de courtisanes qui dansent & sautent devant eux. La cavalerie & l'infanterie forment ce cortege; & ce spectacle se renouvelle souvent à Bag-Nagar.

Les autres villes principales du royaume de Golconde sont Ténara, Madépollon, Nasciapor, Visigapatan, & Bimilipatan, sans compter une multitude de places fortes, situées, pour la plupart, sur des rochers inaccessibles. Il y a des défenses très-rigoureuses de les laisser voir, non-seulement aux étrangers, mais même aux habitants du pays, sans une permission expresse du souba, qui ne l'accorde presque jamais. Ce qu'il y a de particulier dans la ville de Ténara, sont quatre caravanserais, dont le plus considérable n'est destiné que pour la cour. Ils sont tous accompagnés de jardins, & composés de grandes galeries, de salles

très-vaſtes, & d'autres appartements agréables & commodes. Devant chaque édifice eſt une grande place, autour de laquelle ſont conſtruites de petites cellules où logent les voyageurs. On leur donne gratuitement du pain, du riz & des légumes ; & ces aſyles ſont ouverts à tout le monde.

Ce qui diſtingue le plus le royaume de Golconde, des autres contrées de l'Aſie, c'eſt la richeſſe de ſes mines de diamants. Egalement curieux de connoître le lieu qui les produit, & l'ordre qui s'y obſerve, j'entrepris ce voyage qui ne m'éloignoit pas de la capitale ; car la mine que j'allai viſiter à Coulour, n'en eſt qu'à quelques journées. On en attribue la découverte au haſard. Celui qui en a la direction, nous raconta qu'un berger, conduiſant ſon troupeau dans un lieu écarté, apperçut une pierre qui jetoit de l'éclat. Il la ramaſſa & la vendit, pour un peu de riz, à quelqu'un qui n'en connoiſſoit pas mieux la valeur. Elle paſſa ainſi dans différentes mains, & tomba enfin dans celles d'un marchand éclairé, qui en tira un très-grand profit. Cette découverte fit du bruit, &

chacun s'empressa de fouiller dans l'endroit où le diamant avoit été trouvé. Ces recherches ne furent point infructueuses : les mines étoient abondantes ; elles sont devenues la source la plus féconde des richesses de l'état, & la partie la plus considérable du domaine du prince. Nous y arrivâmes par un pays désert, stérile & plein de rochers : l'endroit le plus aride, le plus inculte, le plus sauvage, est précisément celui où la nature a étalé le plus de richesses. On cherche les diamants dans les veines de ces rochers, où ils sont mêlés avec une terre sablonneuse, ordinairement rouge, & nuancée de blanc & de jaune. Si ces veines disparoissent, on brise la roche avec des pieux, pour en chercher la trace ; mais les diamants en sont quelquefois endommagés.

Le nombre des ouvriers employés aux travaux de ces mines, ne va pas à moins de trente mille. Après avoir reconnu la place où se trouvent les diamants, on applanit un autre espace à peu près de la même étendue : on l'environne d'un mur de la hauteur de deux pieds ; & au bas de ce mur, on fait de petites ouvertures pour l'écoule-

ment de l'eau; mais on les tient fermées jufqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Enfuite tous les ouvriers s'affemblent avec le maître qui les emploie, accompagné de fes parents & de fes amis. Il apporte avec lui quelque idole, devant laquelle chacun fe profterne trois fois : un prêtre fait la priere durant cette cérémonie; puis, s'étant tous lavés, on fait un grand feftin. Après le repas, on commence le travail, les uns fouillent la terre; d'autres en rempliffent des tonneaux, la portent dans l'enceinte préparée, ouvrent les paffages pour laiffer couler l'eau, qui entraîne avec elle tout le limon. Le fable qui refte, ils l'étendent à la hauteur de quelques pouces, le font fécher au foleil; & s'il eft encore mêlé d'un peu de terre, on le broie avec les mains ou avec des pilons de bois. Ainfi détaché de fa pouffiere, on le vanne comme du grain. La terre fe fépare, & c'eft dans ce qui refte, que l'on cherche les diamants. Autrefois, au lieu de ces pilons, pour battre la terre, on employoit de gros cailloux, & de là venoient tant de glaces dans les pierres. Les experts à

la ſeule vue, & même à l'odorat, connoiſſent les terres qui donnent le plus d'eſpérance. Dans quelques endroits, ils ne font qu'égratigner un peu le terrein, ſans rompre les mottes ni les cailloux; dans d'autres, ils fouillent juſqu'à la profondeur de dix à douze braſſes. Les mines de Golconde ſont affermées, ou à des compagnies, ou à de riches particuliers; & il en revient au roi des ſommes conſidérables, outre qu'il ſe réſerve tous les diamants au deſſus du poids de dix carats. Les fermiers diviſent le terrein en pluſieurs portions carrées, qu'ils louent à d'autres particuliers; & quoique les punitions ſoient très-rigoureuſes contre ceux qui entreprennent de frauder les droits, cette crainte n'empêche pas qu'on ne détourne ſans ceſſe de fort beaux diamants. Les mineurs les avalent, n'ayant pas d'autre moyen de les cacher, parce qu'ils ſont preſque nus; mais, malgré les périls auxquels ils s'expoſent en les montrant, ils ne laiſſent pas de les vendre fort cher.

Lorſqu'on tire de la mine une pierre nette & ſans glace, on ne fait que la paſſer légérement ſur la roue, ſans

chercher à lui donner une forme plus parfaite, dans la crainte de diminuer son poids. Si elle a quelque défaut, on tâche de le cacher en la taillant à son avantage. Il y a deux façons de tailler les diamants; ou bien on y fait une multitude infinie d'angles & de facettes, & on les termine par une petite surface plate, qu'on nomme *la table*: alors ils s'appellent *brillants*; ou bien on leur donne la forme d'un bouton de rose, avant que la fleur s'épanouisse: & on les nomme *roses*. Les qualités qui distinguent un beau diamant, sont de ressembler à une goutte d'eau de roche parfaitement claire; & si une pierre est d'une forme réguliere, qu'elle n'ait ni tache, ni pailles, ni veines, ni autres défauts de cette sorte, elle formera un diamant qui pourra être regardé comme le plus parfait. Si, au contraire, elle est teinte de jaune, de bleu, de verd ou de rouge, & que la teinture soit un peu foncée, ce n'est qu'un diamant du second rang. Enfin, si la teinture est pâle, elle rend la valeur de la pierre au dessous de la précédente. On dit qu'un diamant est de la premiere eau, quand il est dans sa plus

grande perfection. S'il manque plus ou moins de cette perfection, il est de la seconde eau, ou de la troisieme, jusqu'à ce qu'on puisse l'appeller une *pierre colorée*. Les grandes pierres sont rarement nettes ; & elles tiennent, pour l'ordinaire, de la qualité du terrein. S'il est humide & fangeux, elles tirent sur le noir ; & suivant la nature des autres terres, elles approchent du rouge, du jaune, du verd, &c. On voit sur leur surface une sorte de graisse, qu'il faut sans cesse essuyer. L'eau que l'on nomme *céleste*, est la pire de toutes. Les Indiens examinent les pierres brutes à la lumiere des lampes, au lieu que nos joailliers ne les connoissent qu'à la clarté du jour.

Il se fait, dans les mines de Golconde, c'est-à-dire, à Kaolkonde & à Coulour, un très-grand commerce de diamants. Les marchands s'y rendent de toutes les parties de l'Inde ; & la maniere dont ils traitent entre eux, mérite d'être remarquée. Tout se passe dans le plus profond silence. Le vendeur & l'acheteur sont assis l'un devant l'autre sur leurs talons. L'un des deux détache sa ceinture ; le vendeur prend la main

droite de l'acheteur, & la couvre avec la ſienne du bout de cette ceinture. S'il prend toute la main, ce ſigne exprime le nombre de mille. Autant de fois qu'il la lui preſſe, autant de fois auſſi ce nombre ſe renouvelle. Si un diamant vaut dix mille roupies, on preſſe dix fois la main; mais ſi le vendeur ne prend que les cinq doigts de l'acheteur, cela ne ſignifie que cinq cents. Chaque doigt déſigne le nombre de cent. La moitié du doigt veut dire cinquante, &c. Par ce moyen les deux intéreſſés ne ſe parlent ni de la bouche ni des yeux, mais ſeulement de la main; & il arrive ſouvent que dans un même lieu, & en préſence de beaucoup de témoins, un même diamant eſt vendu pluſieurs fois, ſans que perſonne, excepté les vendeurs & les acheteurs, puiſſe dire à quel prix.

Lorſque la vente ſe fait publiquement, pour n'être pas trompé ſur le poids, c'eſt toujours un officier du roi qui y préſide, ſans tirer aucun bénéfice des particuliers.. Il eſt chargé de peſer tous les diamants, & les marchands doivent s'en rapporter à ſon témoignage. Les Indiens ont une regle peu connue

connue en Europe, pour ſavoir au juſte le prix de chaque pierre. Ils recherchent d'abord combien elle peſe, & voient enſuite ſi elle eſt parfaite. Je viens de dire ce qu'ils entendent par cette perfection. Je ſuppoſe qu'un diamant de cette nature, peſant un carat, coûte cinquante écus, & qu'on veuille ſavoir combien il coûteroit, s'il peſoit douze carats ; il faut multiplier douze par douze, & l'on aura cent quarante-quatre. On multiplie enſuite cent quarante-quatre par le produit de la pierre d'un carat ; ce qui fait la ſomme de vingt-un mille ſix cents livres.

Mais il ne ſuffit pas de ſavoir le prix d'un diamant parfait ; il importe encore de ne pas ignorer la valeur des autres. Ce qui ſe fait encore par la même regle, en partant du prix de la pierre d'un carat. Suppoſez un diamant imparfait, peſant quinze carats, & mettez le premier carat à ſoixante livres, ou cent tout au plus, ſuivant le degré de la beauté. Multipliez ſon poids par quinze ; puis multipliez encore le produit par la valeur de la pierre d'un carat : cette multiplication fera le prix d'un diamant imparfait de quinze carats.

En ſuivant cette regle, vous pourrez aiſément ſavoir ce que valent les deux plus belles pierres connues, l'une dans l'Aſie, & l'autre dans l'Europe. La premiere eſt celle qui étoit autrefois dans le tréſor du Grand-Mogol. Elle peſoit près de deux cents quatre-vingts carats; & l'on croit qu'elle a paſſé dans celui de Thamas-Kouli-Kan. Elle étoit parfaite, de bonne eau, de belle forme, & n'avoit qu'une petite glace, ſans laquelle il faudroit mettre le premier carat à cent ſoixante livres; mais en ne l'évaluant qu'à cent cinquante, il doit revenir à la ſomme de onze millions ſept cent vingt-trois mille deux cents ſoixante-dix-huit livres. Le ſecond diamant eſt celui qu'avoit le grand duc de Toſcane, peſant cent trente-neuf carats, & eſtimé deux millions ſix cent huit mille trois cents trente-cinq livres. Il eſt net & de belle forme, taillé de tous les côtés à facettes; mais, comme l'eau tire un peu ſur la couleur de citron, on ne met le carat qu'à cent trente-cinq livres.

J'ai fait pluſieurs queſtions à quelques marchands de ce pays au ſujet de la mine de Bengale, n'ayant pas pu la

connoître par moi-même. C'eſt dans la riviere de Gouel que ſe trouvent les pierres qui enrichiſſent cette mine. Après les grandes eaux, qui charient avec elles beaucoup de ſable, la riviere s'éclaircit, & laiſſe, en pluſieurs endroits, une partie du ſable à découvert. On entoure ces lieux de faſcines & de terre, pour en tirer l'eau, & les mettre tout-à-fait à ſec. Ce ſable, qu'on n'enleve jamais qu'à deux pieds de profondeur, eſt porté ſur une place fort unie, environnée, comme dans les mines de Golconde, d'un petit mur; & le reſte de l'opération ſe fait de même. C'eſt de la riviere de Gouel, que viennent ces belles pierres, qu'on appelle *pointes naïves*.

Outre les diamants, qui ſont la principale richeſſe du royaume de Golconde, le pays produit encore beaucoup de cryſtal & d'autres pierres tranſparentes, telles que des grenats, des ſaphirs, des améthiſtes, des topazes & des agates. C'eſt ſur-tout dans ces contrées, que ſe trouve le plus parfait bezoart. Vous ſavez que cet excellent contre-poiſon n'eſt autre choſe qu'une pierre qui ſe forme, en pluſieurs en-

droits de l'Asie, dans le corps de quelques animaux, tels que les vaches, les chevres & les singes d'une certaine espece. Celui que l'on trouve dans les vaches, pese jusqu'à dix-sept à dix-huit onces ; mais on ne l'estime pas ; & six grains du bezoart ordinaire font plus d'effet, que trente du premier. Celui qui vient des singes, est, au contraire, si fort, que deux grains ont plus de vertu, que six de celui des chevres dont on se sert ordinairement ; mais il est très-rare ; l'espece de singes où il se forme, est peu commune. Ces bezoarts sont petits & longs, car il en est de toutes sortes de figures. La couleur est aussi différente ; il s'en trouve de noirs, de cendrés, de jaunâtres ; mais, pour l'ordinaire, ils sont d'un gris obscur, ou d'un verd foncé. La pierre est composée de petites couches ou envelop-pes polies & luisantes, qui sont les unes sur les autres, comme dans les oignons, & qui se terminent à une petite cavité, dans laquelle on trouve un peu de poudre de la même substance que la pierre, & quelquefois des pailles, des brins d'herbes, des graines, des morceaux de bois, & de petits cailloux

qui servent d'ame au bezoart; c'est-à-dire, qu'ils ont donné lieu à la production de la pierre, & en ont été la base.

Il y a des gens qui savent grossir le bezoart avec une certaine pâte, composée de gomme & d'une autre matiere de la couleur de ce précieux antidote. Ils lui donnent même autant d'enveloppes, que le naturel en doit avoir. On reconnoît la fraude, en le pesant & en le faisant tremper dans de l'eau. Si l'eau change de couleur, & que le bezoart perde de son poids, c'est une preuve qu'il est falsifié. D'autres se servent d'un fer rouge & pointu, avec lequel ils piquent le bezoart. Si le fer entre & le fait rissoler, c'est signe qu'il y a du mêlange, & qu'il n'est pas naturel. Ces épreuves sont d'autant plus nécessaires, qu'il se débite, même dans les Indes, quantité de bezoarts falsifiés. Le roi de Golconde tire un grand revenu de celui qui se trouve dans son royaume. L'animal qui le produit, se nomme *pasan*, espece de bouc ou de chevre qui se tient dans les montagnes, vers les frontieres d'Orixa. Les habitants du pays connoissent, en tâtant

cet animal, combien il a de bezoarts, & le vendent à proportion du nombre. Ils lui paſſent les deux mains ſous le ventre, qu'ils battent des deux côtés, & tous les bezoarts ſe rendent au milieu, où ils ſavent les diſtinguer facilement. Il en eſt de cette pierre, à Golconde, comme du diamant; ſa cherté augmente à proportion de ſa groſſeur. Six bezoarts, qui tous enſemble ne péſeroient qu'une once, ne ſe vendroient que vingt francs: & un ſeul bezoart, du même poids, vaut juſqu'à dix piſtoles. Les Portugais de Goa, qui ſont toujours en garde contre les empoiſonnements, font beaucoup uſage de cette pierre.

Je ſuis, &c.

A Golconde, ce 22 janvier 1741.



LETTRE XXXVI.

Côte de Coromandel.

TOUTE la pointe de la péninsule de l'Inde, depuis le royaume de Golconde jusqu'au cap de Comorin, sera la matiere de quelques-unes de mes lettres : je commence par la côte de Coromandel. La bonté de ses ports a porté les négociants de l'Europe à s'en emparer ; & les Indiens n'en sont plus les maîtres. C'est là néanmoins que les vaisseaux de Bengale, de la Chine, du Japon, des isles de Borneo, de Sumatra, de Java, de Ceylan, &c. viennent mouiller pour le commerce de Golconde, de Carnate, de Visapour & du Mogol. On y trouve, par conséquent, toutes sortes de marchandises.

Après avoir visité les mines de diamants, les mêmes François, qui m'y avoient accompagné, me ramenerent à Masulipatan, & y resterent jusqu'à ce qu'un vaisseau de la compagnie des Indes fît voile pour Pondichery ; & pendant mon séjour, ils me donnerent

plusieurs fêtes dans des jardins qui sont hors de la ville: le reste du temps fut employé à faire des courses dans le royaume de Carnate, dont Bisnagar est la capitale. Elle est bâtie sur le sommet d'une haute montagne, & environnée d'une triple enceinte de murailles, dont le circuit embrasse plus de trois lieues. C'est là que le principal souba (car il y en a plusieurs dans cette contrée) fait sa résidence dans un palais spacieux, & magnifiquement décoré. Ce prince prenoit autrefois le titre de *roi des rois*, & de *mari de mille femmes*, & faisoit même la guerre pour soutenir ces titres bizarres. Les Européens recherchent son amitié, afin de pouvoir commercer dans son pays, qui produit de l'or, de l'argent & des pierres précieuses. Il veut bien qu'ils y passent quelques jours, en qualité de voyageurs; mais il s'est fait une loi de ne permettre à aucun de s'y établir. On ne laisse entrer personne dans la forteresse, sans une permission expresse de sa part. Il possede plusieurs places fortes; & il peut mettre sur pied cent mille fantassins, trente mille chevaux, & sept ou huit cents éléphants. Les peu-

ples l'honoroient comme un dieu; on vante sur-tout l'exactitude avec laquelle la justice s'administroit dans ses états. L'idolâtrie est la religion qu'on y professe, & le soleil la divinité qu'on y adore.

Dans l'intérieur de ce royaume nous trouvâmes plusieurs villes que nous visitâmes rapidement. Gandicot, Bezoar & Tripety sont célebres par le nombre, la singularité, la bizarrerie, & la magnificence de leurs pagodes. La premiere est une des plus fortes places du pays. Sa situation est sur la pointe d'une haute montagne, où l'on ne peut arriver que par un chemin fort difficile, & d'où l'on ne découvre que des précipices. La principale pagode de Bezoar est ornée de diverses figures de relief, qui représentent d'affreux démons & d'horribles animaux. Les Indiens qui viennent les adorer, joignent les mains en entrant dans le temple, & les portent au front; ensuite s'approchant de l'idole, ils répetent plusieurs fois *Ram-Ram*, c'est-à-dire, *Dieu-Dieu*. Lorsqu'ils sont auprès d'elle, ils sonnent trois fois une cloche suspendue à l'idole même, après

s'être barbouillé quelques parties du visage ou du corps de diverses peintures, ou s'être frottés d'huile ou de parfums. Ils lui font enfin leurs présents en argent, en riz, en sucre ou en d'autres denrées. Cette pagode est servie par soixante prêtres qui vivent de ces offrandes, eux, leurs femmes & leurs enfants : cependant ils doivent les laisser deux jours devant l'idole ; & ce n'est que le troisieme, qu'il leur est permis de les emporter. Un dévot qui vient implorer la divinité pour la guérison de quelque mal, doit lui offrir la figure du membre malade, ou en or, ou en argent, ou en cuivre, selon ses moyens.

Les plus hideuses de ces idoles sont celles qui reçoivent le plus d'adorations & d'offrandes. Il y arrive des pélerins de fort loin ; & les pauvres y sont nourris, par les prêtres, des dons & des aumônes que font les riches. Nous y vîmes une femme qui venoit de perdre son mari, & qui demandoit, depuis trois jours, à *Ram-Ram*, comment elle pourroit nourrir & élever ses enfants. Le dieu ne fit aucune réponse en notre présence. Nous ques-

tionnâmes un des prêtres sur la cause d'un silence si obstiné. C'est, nous dit-il, que les explications de Dieu méritent bien qu'on les attende. Soupçonnant de la fourberie de la part de ces messieurs, j'entrai dans la pagode quand ils se furent retirés, & je m'avançai derriere la statue : je découvris un trou dans lequel un homme peut se glisser, & qui sert de niche pour faire parler l'idole par la bouche des ministres. Comme je m'amusois à l'examiner, un d'eux arriva, & me reprocha d'avoir profané la sainteté du lieu ; mais je n'eus pas de peine à l'appaiser, en lui mettant quelques roupies dans la main.

La pagode Tripety est en aussi grande vénération chez les idolâtres, que la Mecque chez les mahométans. On y célebre tous les ans une fête au mois de septembre, qui y attire une multitude de pélerins dont les présents grossissent les revenus du nabab. Il n'est permis qu'aux idolâtres de monter à l'endroit où est le temple.

Maduré est une des principales régions de l'ancien royaume de Carnate. Tichérapali, qui en est aujourd'hui la capitale, n'a rien de remarquable. Il

s'en faut bien que le palais du souverain soit aussi superbe que celui de la ville de Maduré, où résidoit le roi du pays, & dont la province a pris le nom. Ses autres villes sont Alcatile, Tarcolan, &c. Le culte des habitants d'Alcatile est le comble de l'impudicité; leurs prêtres adorent solemnellement le dieu Priape, qu'ils appellent *Lingan*; il est représenté sous la figure des parties naturelles de l'homme, ou de celles des deux sexes réunies. Cette divinité déshonnête a grand nombre de sectateurs dans toute l'Inde. Ils l'adorent comme la source de la génération des êtres vivants, & en portent à leur cou l'image obscene, à laquelle ils donnent le même nom, & offrent tous les jours des sacrifices.

Nous trouvâmes à Alcatile un jésuite François, missionnaire de Maduré. Il avoit à cœur la conversion d'un docteur du pays, qui s'étoit acquis une grande réputation, & dont l'exemple pouvoit en attirer beaucoup d'autres au christianisme. Cet idolâtre, homme d'esprit, & plus instruit que ne le sont les docteurs Indiens, parloit avec éloge de notre religion. « Pourquoi, lui disoit

» le missionnaire, ne m'aidez-vous pas » à faire connoître l'Etre suprême à vos » compatriotes ? Notre travail feroit » inutile, répondit le docteur ; l'esprit » de ce peuple est trop borné : il n'est » pas capable d'une connoissance si su- » blime. Le jésuite répliqua : il en est de » Dieu comme de la mer. Quoiqu'on » n'en voie point toute l'étendue, & » qu'on n'en pénetre pas la profon- » deur, on ne laisse pas de la connoître » assez, pour faire des voyages d'un » fort long cours, & se rendre aux » lieux où l'on a dessein d'aller. De » même, quoique l'Etre suprême soit » incompréhensible, il n'y a personne » qui ne le puisse connoître autant » qu'il est nécessaire pour le salut. » Cette comparaison plut au docteur ; mais elle ne put lui faire embrasser la doctrine qu'il estimoit. Un gros lingan, qu'il portoit au cou, étoit comme le sceau de sa réprobation. En vertu d'une loi établie par les prêtres linganistes, les jeunes filles leur prostituent leur virginité.

Nous ne restâmes que deux jours à Alcatile, ville grande & peuplée, mais sale & mal bâtie, comme le sont pres-

que toutes celles de l'Inde. La plupart de ses habitants sont linganistes, & par là donnent peu d'espérance aux missionnaires : la vie que menent ces religieux pour gagner des ames à Jesus-Christ, pourra vous édifier. Persuadés que rien n'a plus de force pour attirer les infideles au christianisme, qu'une vie austere & mortifiée, les jésuites missionnaires résolurent de prendre l'habit & la maniere de vivre des sanias bramines, qui sont une secte Indienne de religieux pénitents. C'étoit contracter un terrible engagement ; car, outre l'abstinence de chair, de poisson & d'œufs, ces moines idolâtres ont des pratiques extrêmement gênantes. Ils se lavent tous les matins dans un étang public, sans égard pour la différence des saisons, & recommencent ce bain avant leurs repas, qu'ils ne prennent qu'une fois par jour. Leur état les assujettit à la plus rigoureuse solitude pendant le temps où ils ne sont point occupés au service du prochain ; & toute leur nourriture se réduit à quelques légumes, ou un peu de riz cuit à l'eau. Les Indiens ont pour maxime, que celui qui entreprend de les rendre ou

meilleurs ou plus ſages, doit mener une vie conforme à ſes inſtructions ; & c'eſt ce qu'obſervent, avec la plus grande rigueur, les miſſionnaires. Ce n'eſt point de leur propre autorité qu'ils ſe ſont ainſi traveſtis en bramines : un ſupérieur de cette miſſion faiſant réflexion à l'attachement des Indiens pour leurs prêtres & leurs religieux, juge qu'en prenant leur habit, & vivant à leur manicre, il pourroit s'attirer plus aiſément leur confiance. On propoſa ce deſſein au ſaint ſiege, qui le fit examiner au tribunal de la *propagation de la foi.* On y expoſa que l'habit des bramines étoit moins une marque de religion, qu'un ſigne de nobleſſe ; & l'on permit en conſéquence aux miſſionnaires d'éprouver ce moyen de converſion, qui, en effet, leur a réuſſi. Alors on ne les vit plus que la tête & les pieds nus, marchant ſur le ſable brûlant, expoſés ſans ceſſe aux plus grandes ardeurs du ſoleil, paſſant quelquefois pluſieurs jours ſans prendre de nourriture, & attendant ſous un arbre ou ſur un grand chemin, que quelque idolâtre, touché de ces

auſtérités, vint écouter leurs prédicateurs.

Nous accompagnâmes le jéſuite François jusqu'à Tarcolan, ville autrefois conſidérable, mais aujourd'hui fort déchue de ſa grandeur & de ſes richeſſes. Suivant les traditions fabuleuſes des gentils, elle étoit anciennement ſi belle, que les dieux du pays y tenoient leur aſſemblée, lorſqu'il leur plaiſoit de deſcendre ſur la terre. De la domination des rois de Golconde, elle a paſſé ſous celle du Grand-Mogol; mais l'étendue des terres que ce prince a ſubjuguées, ne lui permettant pas d'entretenir des garniſons mahométanes dans toutes les villes conquiſes, il en a confié la garde à des gentils, qui s'en ſont eux-mêmes rendu ſouverains. De là cette foule de rois dont toute l'Inde eſt inondée, & qui ne regnent que ſur un très-petit canton.

Dans tous les lieux où nous paſſions avec le miſſionnaire, le peuple s'attroupoit pour voir le ſanias chrétien; c'eſt le nom que lui donnoient ces bonnes gens. Il reçut la viſite de pluſieurs femmes de bramines, qui, par-

mi diverses questions, lui demanderent si leurs maris, qui avoient entrepris de longs voyages, reviendroient heureusement. Le pere leur répondit qu'il n'étoit pas venu pour les tromper, comme leurs faux docteurs, mais pour leur enseigner le chemin du ciel. Elles l'écouterent avec attention; ensuite l'ayant salué civilement, elles se retirerent sans rien dire. D'autres, mieux disposées, furent dociles à ses instructions & se firent baptiser. Nous le laissâmes au milieu de ses fonctions apostoliques; & en nous rapprochant des côtes, nous arrivâmes à Paliacate. Les Hollandois, maîtres de cette ville, y ont un comptoir & un fort, revêtu de quatre bastions, qui porte le nom de *fort de Gueldres*. Il est separé de la ville par une grande esplanade; & l'on y en retient une petite garnison. Les Hollandois ont attiré à Paliacate beaucoup d'ouvriers qui rendent ses manufactures de toiles très-florissantes. Sa situation est agréable; ses maisons bien bâties, & presque toutes ses rues bordées de deux rangs d'arbres, qui donnent de la fraîcheur & forment de jolies promenades.

Nous ne fîmes que séjourner dans cette ville, d'où nous partîmes pour Madraff, célebre colonie Angloise, formée des débris de celle de San-Thomé, qui n'en est éloignée que de quelques lieues. Madraff se divise, comme Londres, en deux cités, la *blanche*, qui est assez bien bâtie, & la *noire*, dont la plupart des maisons ne sont que de pauvres cabanes construites de terre cuite au soleil, & couvertes de paille. La premiere est habitée par des Européens, la seconde par les Indiens, dont la couleur donne le nom à la ville où ils demeurent. Leurs maisons n'ont point de fenêtres; & l'on n'y voit d'autres meubles que des nattes qui servent de sieges & de lits. Sept ou huit personnes couchent sur la même natte; & il y en a au moins trente dans chaque habitation, quoique basse & peu spacieuse. Les maisons des plus riches négociants n'ont pour fenêtre qu'une petite lucarne carrée qui n'a point de vitres. La cité noire est plus grande que l'autre & plus peuplée; car outre les Indiens, on y voit encore des Portugais, des Arméniens, des Arabes & des Juifs, qui

y jouissent tous d'une grande liberté. Chaque religion y a son temple ou son église. Les Indiens ont conservé leurs anciennes pagodes desservies par des bramines & par de jeunes filles, dont les principales fonctions sont de chanter les louanges de leurs dieux, & de se prostituer, sans distinction ni de sexe ni de pays, à tous ceux qui se présentent. Les gouverneurs de Madrass avoient anciennement à leurs gages un grand nombre de ces chanteuses, qui marchoient devant eux, toutes les fois qu'ils se montroient en public. Cet usage a été aboli.

On compte que Madrass contient près de cent mille habitants. Son commerce est si florissant, qu'il y a peu de villes qui rassemblent autant de richesses, & où l'argent soit plus commun. C'est dans la cité blanche qu'est la citadelle appellée le *fort Saint-George*. Le gouvernement y a son palais : c'est un édifice vaste & somptueux, qui sert aussi de logement au directeur de la compagnie Angloise & à quelques autres officiers. Les Portugais y ont une église. Les Anglois en ont une autre dans la partie opposée, où ils s'as-

ſemblent deux fois le jour, au lever & au coucher du ſoleil. Ils doivent y paroître en habits décents; ce qui eſt une gêne dans un pays chaud, où l'uſage eſt de s'habiller très-légérement. Outre les autres édifices publics, comme les caſernes, l'hôpital, l'arſenal, &c. il y a un hôtel de la monnoie, où la compagnie Angloiſe fait frapper des roupies d'or & d'argent, marquées au coin du Grand-Mogol. Les Hollandois en font de même à Paliacate, les Portugais à Goa, les François à Pondichery, & les Danois à Tranquebar. Lės fortifications de Madraſſ ſont médiocres : on parle fort de les augmenter; car dans l'état où elles ſont, elles réſiſteroient peu aux attaques de l'ennemi *. Les ſoldats de la garniſon ſont traités avec

* Notre voyageur écrivoit en 1741 : ces fortifications ont été augmentées depuis; car les Anglois s'étant rappellé avec douleur que les François, avec très-peu de monde, s'étoient emparés de Madraſſ en 1746 ſans perdre un ſeul homme, l'ont miſe en état d'une plus longue réſiſtance. Auſſi avons nous été obligés de lever le ſiege de cette ville, dans la derniere guerre.

une extrême rigueur ; la moindre faute les expose à être fustigés cruellement. Ceux qui se mutinent, sont renfermés dans des cachots obscurs & brûlants, où ils ne reçoivent d'autre nourriture que du riz & de l'eau. Personne ne peut les voir ni les assister ; & cette captivité leur paroît plus insupportable que la mort même. Du reste, leur paie est très-forte ; & plusieurs sont en état d'avoir un homme du pays à leur service. Les Indiens de Madrass ne sont pas fâchés que leurs enfants servent quelque temps dans les troupes Angloises, pour apprendre la langue & le commerce de cette nation. Il y a dans la ville une école publique, où l'on instruit tous les jeunes gens qui se présentent. On leur apprend à lire, à écrire & à calculer. Les malades sont bien traités dans les hôpitaux ; & les pauvres trouvent dans des fondations particulieres, de quoi fournir à leur entretien. Les administrateurs sont chargés de la tutelle de tous les orphelins de familles riches, dont ils font valoir les biens jusqu'au temps de leur majorité.

Le gouvernement de Madrass, les di-

recteurs du commerce, les officiers du conſeil, & ceux qui ſont employés au ſervice de la compagnie, n'ont que de modiques appointements ; mais ils ont d'ailleurs tant d'occaſions de s'enrichir par le négoce, que ces places ſont toujours fort ambitionnées. Il n'eſt pas juſqu'aux aumôniers qui deſſervent la chapelle, qui, ſans oſer faire le commerce ouvertement, n'aient des reſſources ſecretes pour amaſſer des ſommes conſidérables : ils viennent enſuite en Angleterre en acheter des évêchés, qui leur donnent ſéance dans la cour des pairs. Le gouverneur de Madraſſ eſt le chef du conſeil ſouverain, qui a la direction de toute la compagnie, diſpoſe de tous les emplois, & juge, en dernier reſſort, toutes les cauſes civiles & criminelles qui concernent les Européens. Dans la cité noire, il y a des magiſtrats particuliers pour les Indiens.

Les fréquents entretiens que j'ai eus avec les Anglois de Madraſſ ſur leur commerce, m'ont donné quelques notions ſur leur compagnie des Indes orientales, une des plus floriſſantes de celles qui ſont établies en Europe pour

le même objet. La fortune n'a pas toujours été la même à son égard : depuis le commencement du dix-septieme siecle qu'elle commença ses voyages aux Indes, elle alla toujours en croissant pendant plus de soixante ans ; mais la guerre, qui s'alluma entre l'Angleterre & la Hollande, lui porta de rudes atteintes. Les Hollandois pillerent & saccagerent plusieurs de ses comptoirs ; & ses actions diminuerent considérablement. Les Anglois, s'étant ensuite brouillés avec le Mogol, furent chassés de Surate ; & la France, qui occupa pendant nombre d'années toutes leurs forces maritimes, porta le ravage dans plusieurs de leurs colonies. La compagnie Angloise tomba alors dans un tel épuisement, qu'elle parut toucher au moment de sa ruine. Après la paix de Riswick, les Anglois, pour relever leur commerce, formerent une nouvelle compagnie qu'ils réunirent à l'ancienne. Cette entreprise réussit au delà de leur espérance ; & la compagnie reprit une nouvelle splendeur, qui la rendit plus riche & plus glorieuse que jamais. Année commune, elle envoyoit aux Indes, au commencement de ce siecle,

un million ſterling, tant en eſpeces qu'en lingots; & elle avoit des comptoirs dans toutes les places commerçantes de l'Aſie. Elle y poſſede pluſieurs villes en propre; mais ſon plus grand établiſſement eſt Madraſſ qui lui appartient, & où elle a une garniſon de ſept à huit cents hommes. C'eſt là qu'elle raſſemble les cargaiſons qu'elle envoie en Europe. Il part, tous les ans, des vaiſſeaux pour l'Angleterre & pour pluſieurs endroits de l'Inde. Il eſt un temps où tous les navires ſont raſſemblés à Madraſſ, & rendent lès Anglois auſſi fiers dans cet établiſſement, que les Hollandois le ſont à Batavia. Ces deux nations different en ce point, que la compagnie Hollandoiſe s'eſt réſervé le privilege excluſif de tout ſon commerce; au lieu que, chez les Anglois, elle n'a que le moindre intérêt de celui qui ſe fait de l'Inde en Inde: les particuliers y ont la meilleure part. Mais l'un & l'autre de ces deux peuples le font avec tant d'acharnement, qu'ils voudroient en éloigner toutes les autres puiſſances de l'Europe. Les négociants de la compagnie Angloiſe portent aux Indes des draps de leurs pays, du plomb

plomb, de l'étain, des miroirs, des lames d'épées & de couteaux, des cordonnets d'or & d'argent, des vins étrangers, de l'eau-de-vie, &c. &c. Ils en rapportent en échange des diamants & d'autres pierres précieuſes, du poivre, du ſalpêtre, de l'indigo, des drogues médicinales, & quantité de mouſſelines & de toiles.

Méliapour eſt le premier endroit où nous nous arrêtâmes au ſortir de Madraſſ. Cette ville étoit la capitale du royaume de Coromandel, lorſque les Portugais s'en emparerent ſous le commandement de Gama. Surpris d'y trouver des chrétiens qui ſe diſoient deſcendants de ceux qu'avoit converti S. Thomas, ils bâtirent près de là une autre cité, lui donnerent le nom de cet apôtre, & l'appellerent, en leur langage, *San-Thomé*. La tradition porte, en effet, que ce ſaint y a prêché l'évangile, qu'il a ſcellé par l'effuſion de ſon ſang. Cette ville a ſouvent changé de fortune & de ſouverains. Les François l'ont poſſédée; enſuite le roi de Golconde qui en a fait détruire la fortereſſe, dont les matériaux ont ſervi pour celle de Madraſſ. San-Thomé s'é-

tendit, avec le temps, jusqu'à Méliapour ; & l'on s'accoutuma insensiblement à regarder ces deux villes comme une seule, qui n'est guere connue aujourd'hui des Européens, que sous son dernier nom. Ce n'est d'ailleurs plus qu'un amas de ruines mêlées de quelques habitations. Elle a perdu son commerce, & n'est peuplée que d'un petit nombre d'Indiens qui demeurent à Méliapour, & de Portugais qui habitent San-Thomé sous la domination du souverain du pays.

Je continuai ma route jusqu'à Pondichery, ville presqu'aussi connue des François, qu'aucune des provinces du royaume. Je m'amusai, pendant la navigation, à lire l'histoire de notre compagnie des Indes, dans un livre que m'avoit prêté un des officiers du vaisseau ; j'entrepris même d'en faire l'extrait, parce qu'on m'assura qu'elle avoit été composée sur les mémoires fournis par la compagnie. Je ne puis donc prendre un guide plus sûr ni plus exact, pour parler de cette compagnie célebre, qui a choisi Pondichery pour y faire son principal établissement. Je me servirai même quelquefois des expressions de l'auteur.

Les richesses immenses que les Portugais, les Anglois & les Hollandois tiroient des Indes orientales, exciterent les François à les suivre dans ces pays éloignés & inconnus. Mais les fruits en furent si médiocres, pendant les soixante prémieres années, que ceux qui entreprirent ce commerce, y trouverent leur ruine, au lieu de la fortune qu'ils en avoient espérée. En vain François I exhorta ses sujets à entreprendre ces voyages de long cours; en vain ses successeurs renouvellerent les mêmes invitations : il falloit que l'état fît une partie des fonds nécessaires; & les guerres civiles épuisoient le peu de revenus qui entroient dans les coffres du roi.

Le premier projet d'une compagnie Françoise, pour le commerce des Indes orientales, fut formé sous Henri IV. Gérard Leroi, navigateur Flamand, qui avoit fait quelques voyages en Asie, sur des vaisseaux Hollandois, vint en France offrir ses services, en qualité de pilote, à une compagnie qui alloit se former. Le roi lui accorda & à ses associés, un port libre, deux pieces d'artillerie, un privilege exclusif

de quinze années, & plusieurs autres graces ; mais ce projet n'eut point d'exécution. Quelques années après, le même Gérard fit une nouvelle association, au commencement du regne de Louis-XIII, & obtint d'autres lettres-patentes pour douze ans. Quatre ans s'étant écoulés, sans que cette compagnie eût fait aucune entreprise, quelques négociants de Rouen solliciterent le transport du même privilege, & promirent de faire partir des vaisseaux dans le cours de l'année 1615.

Les associés de Gérard formerent opposition à cette demande; & le roi, pour concilier les intérêts de ces deux compagnies, les réunit & leur accorda des lettres-patentes très-favorables. On ne voit pas que ces navigateurs aient été jusqu'aux Indes; on sait seulement qu'ils firent la conquête de l'isle de Madagascar, & de quelques autres adjacentes.

En 1642 il se forma, sous les auspices du cardinal de Richelieu, une nouvelle compagnie de commerce, qui fit d'abord quelque progrès dans ces isles; mais elle finit par ne tirer aucun avantage de ses dépenses exces-

ſives. L'état déplorable de cette colonie inſpira à M. Colbert le projet d'une autre ſociété ; non-ſeulement pour rétablir les affaires de Madagaſcar, mais pour étendre le commerce de la France juſqu'aux Indes. Il ne falloit rien moins que la ſageſſe & les ſoins de ce grand miniſtre, pour engager les François dans de nouvelles entrepriſes. Neuf célebres négocians, ayant à leur tête un ſecretaire du conſeil, furent chargés de la direction de cette compagnie à Paris ; on créa dans les provinces d'autres ſyndics-généraux & particuliers. Le roi, dans l'édit d'établiſſement, daté du mois d'août 1664, s'engage à prêter trois millions aux aſſociés, ſans intérêt, ne ſe réſervant aucune part au profit pendant dix ans, & ſe chargeant même de toutes les pertes qu'ils pourroient faire dans cet intervalle. Mais il exigea que chacun des actionnaires fournît au moins une ſomme de mille livres ; & pour rendre les directeurs plus attentifs à leurs fonctions, ceux de Paris furent obligés de s'intéreſſer pour une ſomme de vingt mille livres au moins, & ceux des autres villes pour une ſomme de dix mille.

Pendant les premieres années, la compagnie sembloit borner son commerce à Madagascar, qui fut nommée l'*isle Dauphine*, & à celle de Mascareigne qui est dans le voisinage, & que l'on appelle aujourd'hui l'*isle de Bourbon*.

Surate fut le premier établissement des François dans l'Inde; ils formerent dans le même temps, c'est-à-dire, vers l'an 1668, d'autres factoreries dans la province de Bengale, dans le royaume de Visapour, dans la contrée de Cananor, sur les terres de Calicut, à Golconde, & enfin à Pondichery: ce fut en 1670 que la compagnie établit ce dernier comptoir, au milieu de la côte de Coromandel. Deux ans après, l'amiral de la Haie emporta d'assaut la ville de San-Thomé, qui appartenoit alors au roi de Golconde; mais les François ne conserverent pas cette place long-temps; elle leur fut enlevée par les Mogols, assistés des Hollandois, en 1674. Cette perte détermina la compagnie à tourner toutes ses espérances du côté de Pondichery, pour en faire l'entrepôt de son commerce dans l'Inde. Le gouverneur du pays

accorda aux François un terrein près de la mer, où ils bâtirent d'abord une maiſon ſpacieuſe qui leur ſervit de comptoir; & deux ans après, il leur permit de s'y fortifier, & leur envoya même quelques troupes, pour augmenter leur petite garniſon.

Tels ont été les commencements de cet établiſſement célebre: ils ne furent pas conſidérables; car la dépenſe des premieres fortifications ne monta qu'à ſept cents écus. On s'agrandit inſenſiblement; on acquéroit de l'emplacement toutes les années; on y conſtruiſoit de nouvelles maiſons; on élevoit des murs flanqués de tours; on y plaçoit du canon; & enfin on ſe mettoit en état de ſe défendre en cas d'attaque: c'eſt ce qui ne tarda pas d'arriver. Les Hollandois vinrent aſſiéger les François, par mer & par terre, avec des forces ſupérieures, & les obligerent à ſe rendre. La compagnie rentra dans ſes poſſeſſions à la paix de Riſwick: elle en trouva même les fortifications augmentées de ſept baſtions que les Hollandois y avoient faits: on leur paya ſeize mille pagodes d'or, pour le rembourſement de ces dépenſes. Je

dois dire ici, en paſſant, que la pagode eſt l'ancienne monnoie des Indes. C'eſt une piece d'or, faite préciſément comme un petit bouton de veſte, & qui vaut huit livres dix ſous. Le deſſous, qui eſt plat, repréſente une idole du pays; & le deſſus, qui eſt rond, eſt marqué de petits grains, comme certains boutons de manche.

On fit de nouveaux ouvrages, pour mettre le comptoir de Pondicheriy à l'abri de toutes ſortes d'inſultes: la garniſon croiſſoit à proportion; & la ville ſe peuplant & augmentant de plus en plus, on y établit un conſeil ſouverain. Ce fut alors que Pondichery commença à devenir une place importante. La compagnie en avoit confié la direction à M. Martin, qui contribua beaucoup à ſon agrandiſſement. Mais depuis l'année 1700, juſqu'à la régence, le commerce de la compagnie des Indes tomba dans une extrême langueur. Dès l'année 1686, les fermiers-généraux avoient fait taxer, à des droits exorbitants, les toiles & les autres marchandiſes de l'Inde, qui entroient dans le royaume. On prenoit vingt francs par aune pour les étoffes d'or & d'argent;

le reſte payoit à proportion. Dans la ſuite même, le débit de toutes ces marchandiſes fut interdit en France; & l'on défendit, pendant un temps, l'entrée des mouſſelines.

D'un autre côté, le miniſtere permit à pluſieurs négociants de faire le trafic de l'Inde, ſur les vaiſſeaux de la compagnie, en lui payant un fret très-modique. Enfin ſon commerce fut gêné du côté de l'amirauté, par les ſoumiſſions & les dépendances qu'on exigea de ſes agents, & dont M. Colbert les avoit affranchis. Tout ſembloit annoncer ſa chûte prochaine, lorſqu'on lui aſſocia les autres ſociétés de négoce du royaume, qui ne formerent plus avec elle qu'un ſeul & même corps. Cette réunion ſe fit en 1719; & l'année ſuivante la compagnie des Indes fit partir trois vaiſſeaux richement chargés. Les directeurs de Pondichery furent très-ſurpris, avec un ſi grand affoibliſſement de commerce, de recevoir une grande abondance de munitions & de marchandiſes, avec une quantité conſidérable d'eſpeces d'or & d'argent. Une partie de ces richeſſes fut employée à payer les dettes que

l'ancienne compagnie avoit contractées à Surate, à Cambaie, à Bengale, & dans d'autres contrées de l'Inde.

Les suites du systême de Law firent évanouir ces premieres apparences de prospérité. Dans le cours de 1721 & de 1722, on fut hors d'état de faire aucun envoi ; & cependant lè nombre des habitants & des maisons de Pondichery étoit fort augmenté. On commença alors à environner cette ville de bonnes murailles : la compagnie fit la moitié des fraix, les habitants contribuerent pour le reste. En 1724, notre commerce de l'Inde prit des forces ; & ses progrès devinrent sensibles sous l'administration de M. Orry. M. du Mas, nommé gouverneur de Pondichery en 1735, obtint du Grand-Mogol la permission de battre monnoie dans cette ville ; ce qui procura à la compagnie un bénéfice annuel de quatre cent mille livres. Elle a fait frapper tous les ans, jusqu'à présent. pour cinq à six millions de roupies. L'année derniere, il obtint gratuitement du roi de Tanjaour, pour la compagnie, le fort de Karcangery, & la ville de Karikal, dont les terres & droits sont affermés,

par an, cent mille livres. Karikal eſt une ville fort ancienne ; on y compte cinq moſquées, quatorze pagodes, cinq à ſix mille habitants. Elle eſt ſituée dans la principauté de Tanjaour, à vingt-cinq lieues de Pondichery.

Ainſi croiſſoient ſenſiblement l'honneur & la domination des François aux Indes, lorſqu'il y arriva la plus grande & la plus funeſte révolution qu'on eût vue depuis long-temps dans la preſqu'iſle en deçà du Gange. Une irruption de barbares menaçoit de tout abſorber & de tout détruire : la ſageſſe de M. du Mas arrêta leur fureur, préſerva du glaive ceux qui en devoient être les victimes, & viendra enfin à bout de diſſiper l'orage, comme je l'eſpere ; car je me trouve au milieu de ce tumulte : ce qui vraiſemblablement me retiendra encore quelque temps à Pondichery. Vous ne ſerez peut-être pas fâchée d'apprendre un événement qui cauſe tant de trouble dans cette contrée.

Après l'expédition de Thamas-Kouli-Kan dans le Mogol, quelques gouverneurs ou vice-rois, dans la preſqu'iſle de l'Inde, crurent avoir trouvé

un moment favorable pour s'ériger en ſouverains. Le nabab d'Arcatte, ancien allié des François, ſe flatta de pouvoir former un royaume pour ſon fils, & un autre pour ſon gendre. Il aſſembla une armée nombreuſe, dont il leur donna le commandement, & avec laquelle ils ravagerent pluſieurs de ces petits royaumes gouvernés par des princes idolâtres, aſſujettis à payer un tribu annuel au Grand-Mogol. Ils aſſiégerent & prirent la ville de Ticherapali, entrerent dans les états du roi de Tanjaour, & ſe rendirent maîtres du Maduré, de Travancour & des cantons voiſins. Alarmés de ces conquêtes les princes gentils implorerent le ſecours du roi des Marattes : ce roi profeſſe la même religion, c'eſt-à-dire, l'idolâtrie; & il commande à une très-grande étendue de pays. Souvent on lui a vu mettre ſur pied deux ou trois cent mille hommes, à la tête deſquels il ravageoit les états du Mogol, & en tiroit d'immenſes contributions. Cette nation, après avoir été long-temps diſperſée, s'eſt enfin établie dans quelques contrées de l'Indoſtan. L'empereur Aurengzeb a travaillé, pendant

vingts ans, à la confiner dans les montagnes du Decan, sans pouvoir y réussir. Les Marattes ont eu, depuis ce temps-là, des guerres continuelles avec tous leurs voisins, & ont fait avec eux une infinité de traités de paix, qu'ils n'ont observés qu'autant qu'ils y trouvoient leurs intérêts. Ils ont essuyé eux-mêmes des révolutions étonnantes ; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ceux qui les gouvernent actuellement, sont les bramines, qu'ils abhorrent, & qu'ils servent néanmoins pour une paie très-modique. La résidence du bramine, leur souverain, est Paona ; & *nanna* est le titre qu'on lui donne. Ce qui prouve que ces peuples ont été autrefois très-puissants dans le Mogol, malgré la désunion qui regne aujourd'hui entr'eux, c'est le tribut de la quatrieme partie de leurs revenus, que leur paient encore aujourd'hui les rajas ou gouverneurs. Les Marattes le levent en argent comptant dans toutes les provinces, & laissent toujours quelques arrérages, pour avoir un prétexte de faire de nouvelles incursions, lorsque leurs troupes manquent d'occupation & d'exercice.

Il n'y a pas long-temps que ces peuples ne formoient qu'un corps de flibustiers qui se mettoient au service de ceux qui les payoient le mieux. Ils n'avoient ni établissements fixes, ni d'autre profession que la guerre; & ils s'étoient rendu formidables aux Mogols, qu'ils harceloient & faisoient périr de faim & de misere, malgré les armées formidables qu'ils mettent en campagne. Ces pillards battent continuellement l'estrade; & comme ils ne menent avec eux ni bagage ni provision, il est difficile de les atteindre; car aussi-tôt ils se retirent dans leurs déserts. Ils se servent de chevaux vigoureux & endurcis à la fatigue, & les nourrissent du bled qu'ils trouvent sur pied. Ces cavaliers sont terribles à l'arme blanche, & il y a peu de troupes qui échappent à leurs sabres, quand une fois elles sont rompues. La haine de ce peuple & son amitié sont également à craindre: ils ruinent leurs ennemis par les ravages qu'ils commettent dans leur pays, & leurs alliés par les sommes exorbitantes qu'ils en exigent. Les Mogols n'ont point de plus grands adversaires que cette milice;

& ſans elle, ils ſe feroient déjà emparés, depuis long-temps, de toute la péninſule de l'Inde.

Telle eſt la nation que les gentils appellerent à leur ſecours contre le nabab d'Arcatte. L'amour du pillage, autant que l'envie de défendre un pays idolâtre, de l'invaſion des mahométans, détermina le chef des marattes à y envoyer ſon fils avec ſoixante mille chevaux, & cent cinquante mille hommes d'infanterie. Le nabab d'Arcatte ayant eu avis de leur approche, fit ſes diſpoſitions pour les empêcher d'entrer dans ſes états; mais il fut contraint de céder au vainqueur, & il périt dans le combat. Le bruit de cette défaite jeta l'épouvante dans le pays. On ne voulut le croire à Pondichery, que lorſqu'on y vit accourir une multitude prodigieuſe de peuples qui s'y réfugioient. La foule en devint ſi nombreuſe, qu'on fut obligé de fermer les portes de la ville. C'eſt dans ces circonſtances, que la veuve du nabab & ſa famille s'y préſenterent. M. du Mas les reçut avec tous les égards dus à leur rang, à leur ſituation malheureuſe, à l'amitié que le nabab avoit toujours eue pour les

François. Cette générosité pourroit bien nous attirer une guerre fâcheuse ; car on dit ici que le général des Marattes, piqué qu'on eût accordé un asyle à cette famille infortunée, menace de faire avancer des troupes contre Pondichery. La veuve du nabab, pénétrée des attentions & des honneurs qu'elle recevoit chaque jour de monsieur & madame du Mas, en informa son fils. Ce prince, sensible à cet accueil, leur en écrivit dans les termes les plus touchants. Sa mere, à qui il avoit appris qu'il venoit de faire sa paix avec les Marattes, lui manda de venir la voir, pour adoucir le chagrin que la mort de son mari lui causoit, & qui n'avoit rien encore perdu de sa premiere force. On sut à Pondichery qu'il se préparoit à y venir, & qu'il seroit suivi de tous les seigneurs de sa cour. M. du Mas fit promptement dresser une tente à la principale porte de la ville, pour les recevoir, & envoya au devant d'eux, jusqu'aux limites, deux officiers de la compagnie, avec des troupes de musiciens & de danseuses, suivant l'usage. Le nabab arriva sur les six heures du soir. M. du Mas, accompagné

de ſes gardes, & de tout ce qu'il y avoit d'employé dans la ville, ſe préſenta à lui à la deſcente de ſon palanquin. Ils s'embraſſerent au bruit du canon, avec beaucoup de démonſtration d'amitié. Enſuite le gouverneur prit le prince par la main, & le conduiſit ſous la tente qu'on avoit ornée & éclairée de quantité de bougies. Toute la garniſon étoit ſous les armes, la baïonnette au bout du fuſil, & garniſſoit la porte & les murailles de la ville. Après être reſté fort peu de temps ſous la tente, le nabab fut conduit au jardin de la compagnie, où ſa mere & ſes ſœurs étoient logées. Le gouverneur, l'ayant reçu dans ſon palais, lui donna le bétel & l'eau-roſe : l'uſage eſt d'en verſer ſur la tête & ſur les habits de ceux qu'on veut ſinguliérement honorer. Enfin il lui offrit, au nom de la compagnie, les préſents ordinaires : car la coutume du pays eſt d'en faire dans toutes les viſites qu'on ſe rend mutuellement. Le ſoir même, le prince en témoigna ſa reconnoiſſance à M. du Mas, en lui envoyant un de ſes plus beaux éléphants ; préſent qu'on ne fait, chez les orientaux,

qu'aux ſouverains les plus diſtingués : ce qui prouve que le nabab d'Arcatte mettoit M. du Mas dans ce haut rang. Voilà, Madame, où en ſont les choſes au moment où je vous écris.

On compte à Pondichery plus de cent mille habitants, chrétiens, mahométans, ou idolâtres. Son plan eſt carré, & a plus d'une lieue de circuit. Quoique bâtie en différents temps, elle eſt auſſi réguliérement diſpoſée, que ſi on n'avoit mis aucun intervalle dans ſa conſtruction ; ce qui prouve l'attention des gouverneurs à marquer le terrein à chaque particulier, & à le bien diriger. Les rues en ſont tirées au cordeau ; la principale a une demi-lieue de long, & toutes ſont d'une aſſez belle largeur. Les maiſons ſont contiguës, & n'ont qu'un étage. Celles des Européens ſont bâties de briques, les autres de terre glaiſe cuite au ſoleil, & enduite d'une eſpece de chaux de coquilles d'huîtres calcinées. Leur longueur ordinaire eſt de huit toiſes ſur ſix de large ; & elles ſervent d'habitation à plus de vingt perſonnes. Les cours ſont plantées d'arbres, à l'ombre deſquels les ouvriers fabriquent ces

belles toiles que la compagnie des Indes tire tous les ans de ces contrées. C'eſt dans ces mêmes cours, ou ſur les plate-formes qui ſervent de toits aux maiſons, que les Indiens paſſent la nuit, couchés ſur une ſimple natte, & preſque nus ; car Pondichery étant ſous la zone torride, non-ſeulement il y fait exceſſivement chaud, mais, par un phénomene des plus ſinguliers de la nature, il n'y pleut que ſept à huit jours au plus dans toute l'année ; ce qui arrive réguliérement vers la fin d'octobre.

La principale maiſon de Pondichery, eſt celle du gouverneur ; de l'autre côté, eſt un grand bâtiment richement meublé, où logent les princes étrangers & les ambaſſadeurs. Il eſt accompagné d'un jardin planté de fort belles allées d'arbres, qui ſervent de promenades publiques. Les jéſuites ont une maiſon où demeurent douze ou quinze religieux qui montrent à lire & à écrire, donnent des leçons de mathématiques, mais qui n'enſeignent point le Latin. Les prêtres des miſſions étrangeres & les capucins y ont auſſi des habitations. Parmi ces derniers, j'y connois un

pere Nobert, que je crois Lorrain, & qui, à en juger par les entretiens que j'ai eus quelquefois avec lui ſur les jéſuites, devoit en avoir reçu de grands ſujets de mécontentement. Il prétend être poſſeſſeur de certains mémoires contr'eux, qu'il menace de faire imprimer, s'il obtient de ſes ſupérieurs la permiſſion qu'il ſollicite de retourner en Europe *.

Les gentils ont dans la ville deux pagodes où on leur laiſſe le libre exercice de leur culte. Les rois du pays, en permettant l'établiſſement de la compagnie, ont exigé cette condition. Ces idolâtres ſont pauvres; mais ſans ceſſe occupés au travail, ils font toute la richeſſe de cette contrée. Le meilleur ouvrier ne gagne pas plus de deux ſous par jour; & ce gain modique ſuffit pour le faire ſubſiſter avec ſa femme & ſes enfants qui, comme lui, ne vivent que de riz cuit à l'eau : des eſpeces de gâteaux, cuits ſous la cendre &

* Ce pere Nobert eſt aujourd'hui à Paris ſous le nom de M. l'abbé Platel. Il a fait imprimer les mémoires dont parle le voyageur.

ſans levain, ſont le ſeul pain qu'ils mangent; encore n'en ont-ils que rarement, quoiqu'il y en ait à Pondichery d'auſſi bon qu'en Europe. Le riz croît en abondance dans ce pays; & c'eſt encore à l'induſtrie & au travail de ces Indiens, qu'on eſt redevable de cette fécondité. Comme ce grain ne vient que dans l'eau, ils creuſent dans les champs, de diſtance en diſtance, des puits de dix à douze pieds de profondeur; & ils mettent ſur le bord une eſpece de baſcule, avec un ſceau d'un côté, & un poids de l'autre. Un homme ſe tient debout au milieu de la baſcule qu'il fait aller, en appuyant, alternativement, un pied de chaque côté. Un puits n'eſt pas plutôt tari, qu'il paſſe à un autre, & ainſi ſucceſſivement pendant tout le jour. Ce peuple eſt fort adroit à ménager & à diſtribuer l'eau qu'ils conſervent dans la ſaiſon des pluies, ou après le débordement des rivieres, non-ſeulement dans des puits & dans des cîternes, mais encore dans des étangs & dans des lacs, qu'ils creuſent de leurs propres mains.

Outre les maiſons de la compagnie

& du gouverneur, il y a encore des particuliers à Pondichery qui en ont de très-belles. On y voit auſſi de vaſtes magaſins, ſix grandes portes, une citadelle conſidérable, treize petits forts particuliers, ou baſtions, avec une artillerie formidable, compoſée de plus de quatre cents pieces de canon. On regrette qu'une ſi belle ville n'ait point de port : ce n'eſt qu'une rade, où les vaiſſeaux ne peuvent pas arriver, la mer n'ayant jamais plus de deux pieds de flux dans cet endroit. Il faut aller porter ou chercher les marchandiſes dans des bateaux à la diſtance d'une lieue. Rien n'y manque d'ailleurs du côté de l'aiſance & de la douceur de la vie. On y fait fort bonne chere, & à très-bon marché, en groſſe viande, en volaille, en gibier & en poiſſon. Il eſt vrai que les herbes potageres y croiſſent difficilement ; & celles même qu'on y recueille n'ont, pour le goût, aucune reſſemblance avec les nôtres. A l'égard des fruits, ſi l'on n'y a pas les mêmes eſpeces qu'en Europe, il en vient d'autres qui valent peut-être mieux.

Le gouverneur de Pondichery a

douze gardes à cheval, & trois cents à pied, qui ont le nom de *pions*. Les jours de cérémonie il se fait porter par six hommes dans un palanquin dont les carreaux & le dais font ornés de broderies & de glands d'or, pour se conformer au faste des orientaux, qui ne jugent de la puissance d'une nation, que par la magnificence de ceux qui la représentent. La grande considération dont jouissent ici les François, est due, en plus grande partie, à M. du Mas, qui fut fait gouverneur en 1735. La sagesse de sa conduite a procuré à la compagnie, de la part des princes Indiens, des privileges, des distinctions & des honneurs qui doivent flatter les François établis ou qui voyagent dans ces contrées. Je suis à portée d'y jouir de ces avantages, auxquels est joint celui de le connoître particuliérement. J'attribue à son amitié la facilité de faire un voyage dans l'isle de Ceylan, avec des lettres de recommandation.

Je suis, &c.

A Pondichery, ce 18 mars 1741.

LETTRE XXXVII.

CEYLAN.

En ſuivant la côte de Coromandel, pour aller à Ceylan, nous nous arrêtâmes d'abord à Tranquebar, enſuite à Négapatan. La premiere appartient aux Danois, qui en ſont les fondateurs. Ils y ont bâti une forteresſe conſidérable par ſon étendue & par les ouvrages qui la défendent. La compagnie Danoiſe y a une garniſon d'environ cinq cents hommes, moitié Indiens & moitié Européens. Les Hollandois, jaloux de ſon commerce, ont fait tous leurs efforts pour le traverſer. Ils ont engagé ſous main des princes du pays à ſe liguer contre cet établisſement. Les Anglois de Madraſſ ſont venus au ſecours de Tranquebar, & ont délivré cette ville, que le raja de Tanjaour, aſſiſté par la compagnie Hollandoiſe, tenoit aſſiégée. Elle eſt grande & bien bâtie; il y a une égliſe catholique & trois proteſtantes, une moſquée & cinq pagodes; c'eſt vous dire

dire qu'il y a ici des peuples de toutes les religions. Le roi de Danemarck y entretient des ministres qui prêchent l'évangile suivant les principes des protestants : on loue leur zele & leurs travaux. Ils ont fait venir d'Europe une imprimerie, & ont commencé par imprimer de petits livres de dévotion, traduits en langue Malabare & Portugaise. Ils ont donné ensuite, dans ces deux idiomes, une traduction de l'ancien & du nouveau testament.

Lorsque les Portugais se sont établis dans les Indes, Négapatan n'étoit qu'un village qu'ils environnerent de murs & d'un large fossé, & en firent une ville. Ils y bâtirent des églises & y fonderent une maison de jésuites. Après plus de cinquante ans d'une tranquille possession, les Hollandois leur enleverent cette place, y mirent de la garnison, & en firent un de leurs principaux comptoirs. Depuis qu'ils en sont les maîtres, on y voit des mahométans, des Indiens, des banians, qui, sous leur protection, exercent librement leur religion & leur commerce; ce que l'intolérance Portugaise n'avoit jamais cru devoir per-

mettre. Négapatan tire ſon nom de la multitude des ſerpents qui ſe trouvent dans les environs. On en voit de fort gros, mais l'eſpece n'en eſt pas dangereuſe ; & les habitants les craignent ſi peu, qu'ils les attirent ſouvent dans leurs maiſons, où ils les nourriſſent de lait & de riz.

Les Hollandois de Négapatan commercent beaucoup avec ceux de Ceylan. J'étois muni de lettres de M. du Mas pour divers négociants de cette iſle, qui me reçurent très-honnêtement. Nous débarquâmes au port de Jafnapatan, où la compagnie Hollandoiſe s'eſt encore établie ſur les ruines des Portugais. Ces derniers ont poſſédé une partie des côtes de Ceylan, d'où ils faiſoient des courſes juſqu'à la capitale. Ils s'y étoient rendu ſi formidables, qu'ils avoient forcé le ſouverain du pays à leur payer un tribut annuel. Ce prince eut enfin recours aux Hollandois de Batavia, qui, ayant joint leurs armes aux ſiennes, battirent les Portugais, les chaſſerent de tous les lieux où ils s'étoient fortifiés, & s'y établirent à leur place.

L'iſle de Ceylan eſt diviſée en pro-

vinces, & les provinces en des espèces de bailliages appellés *colras*. Sa longueur est d'environ cent lieues, sa largeur de cinquante, son circuit de plus de deux cents, & sa figure celle d'une poire. Elle est partagée en deux puissances : les Hollandois sont maîtres des côtes; le roi de Candy, de l'intérieur des terres. Les premiers possedent Jafnapatan, l'isle de Menaar, Calpentine, Negambo, Colombo, Point-de-Gale, Baticalon & Trinquemale. Je vous cite toutes ces villes dans l'ordre où je les ai parcourues; car j'ai voulu faire le tour de l'isle; & lorsque je m'engageois dans les terres, je revenois toujours rejoindre le port le plus voisin de l'endroit où j'avois débarqué. Par-tout je trouvois, de la part des Hollandois, la même honnêteté. Les villes qu'ils occupent sur les côtes, n'ont rien qui les distingue de leurs autres établissements de l'Inde. Colombo, l'ancienne capitale des Portugais de Ceylan, tient encore aujourd'hui le premier rang parmi les colonies Hollandoises de cette isle. Elle est bâtie au fond d'une baie qui offre un port commode. Les Hollandois ont resserré

ſon enceinte, & augmenté ſes fortifications ; le palais du gouverneur eſt un grand & bel édifice ; l'arſenal & ſes magaſins ſont des bâtiments remarquables. Comme c'eſt ici le principal comptoir de la compagnie, le gouverneur général & le conſeil ſouverain y font leur réſidence. Il y a dans les autres villes des magaſins pour les marchandiſes qu'ils tirent du centre de l'iſle, & qu'ils tranſportent enſuite dans les lieux de leur deſtination.

En pénétrant dans les terres, je trouvai beaucoup plus d'objets dignes d'attention. J'y arrivai dans des circonſtances favorables ; les Hollandois vivoient dans la plus grande intimité avec le roi de Candy : ſans cela je ne me ſerois point engagé dans un pays, d'où l'on ſort très-difficilement. Ces peuples ſe défient de tous les blancs : ils les examinent ; & s'ils ne ſont pas ſatisfaits de leurs réponſes, ils les arrêtent comme des fugitifs : il n'eſt pas aiſé de tromper leur vigilance ; & quand même on y réuſſiroit, il faudroit être aſſez heureux pour gagner un port de mer & y trouver un vaiſſeau prêt à s'embarquer, ſans quoi l'on

ſeroit expoſé à mourir de faim dans les bois.

Il n'y a que cinq villes un peu conſidérables dans le royaume de Candy. La capitale, qui lui donne ſon nom, a cet avantage, qu'étant ſituée au centre de l'iſle, on y peut aborder de toutes parts avec facilité. Sa forme eſt triangulaire, & le palais du roi occupe la pointe qui eſt à l'orient. Toutes les avenues de la ville, à une lieue de diſtance, ſont fermées pas des barrieres d'épines; & l'on y fait la garde continuellement. La grande & belle riviere de Mavelagongue n'en eſt éloignée que d'un quart de lieue; & traverſant toute l'iſle, elle va ſe jeter dans la mer à Trinquemale. La multitude des rochers entre leſquels ſon eau coule, la rendent peu navigable; & ſa rapidité ne ſouffre pas qu'on y bâtiſſe des ponts. C'eſt d'ailleurs une politique du pays, de ne pas permettre qu'on y aborde facilement. Candy étoit autrefois une grande ville, où les ſouverains du pays avoient fixé leur réſidence; mais les Portugais l'ayant ruinée dans le temps de leurs premieres conquêtes, ſes princes ont

tranſporté ailleurs le ſiege de leur empire, & n'y font plus que quelques voyages.

Les quatre autres villes, un peu importantes de ce royaume, ſont Nellemby, Allout, Badoula & Digligy. Allout eſt le lieu où l'on tient en réſerve, pour les temps de guerre, de grands magaſins de bled & de ſel. C'eſt aux environs de Badoula que ſe trouve le meilleur tabac de Ceylan; & ils ont cela de particulier, que les animaux qu'on y éleve, ne peuvent vivre longtemps lorſqu'ils ſont tranſportés dans une autre province. Le roi habite ſouvent la ville de Digligy, comme une place de ſûreté, par le voiſinage d'une haute montagne, qui peut, à tous moments, lui ſervir de retraite. Elle eſt revêtue de tant de rochers, de bois & de précipices, qu'une poignée de gens y réſiſteroit aux plus grandes armées. Le palais du prince eſt environné de remparts; & l'enceinte eſt remplie de divers bâtiments irréguliers, la plupart très-bas, couverts de chaume, & quelques-uns de tuiles; ces derniers ont deux étages, avec des galeries ouvertes pour donner de l'air, & entourées de

baluſtres d'ébene ou de bois peint. Le ſommet de chaque édifice eſt orné de vaſes de terre ; & les fenêtres ſont enrichies de plaques d'argent ; les portes, les ſerrures, les verrous ſont ſculptés & gravés, mais ſans beaucoup de goût; il y a cependant une ſorte de magnificence dans ces édifices.

Les ſeigneurs ont des maiſons aſſez belles & aſſez commodes : elles conſiſtent ordinairement en deux bâtiments oppoſés l'un à l'autre, & joints enſemble par une muraille ; ce qui forme une cour carrée : les murs ſont enduits de fiente de vache, qui les rend impénétrables à la pluie. Les maiſons communes des habitants ſont petites, baſſes, couvertes de pailles, & bâties avec des perches, ſur leſquelles on étend quelquefois de l'argille. Une loi capitale de l'iſle de Ceylan défend de blanchir tout autre édifice que les temples des dieux & le palais du roi.

Outre les cinq villes que je viens de nommer, il y a, dans le royaume, des bourgs & des villages en grand nombre, mais qui ne méritent pas l'attention des voyageurs. Les habitants ne ſe ſoucient ni d'aligner les rues, ni

de donner de la régularité à leurs maisons. Chaque famille occupe un bâtiment séparé, environné d'une haie & d'un fossé ; & ils l'abandonnent quand ils voient dans le village quelques maladies trop fréquentes : ils croient que le diable s'est emparé de l'habitation, & en vont chercher une plus heureuse. Jamais ces peuples ne bâtissent sur les grands chemins, de peur d'être exposés aux regards curieux des passants.

Les bois & les montagnes, dont tout ce pays est rempli, séparent les corlas, ou cantons particuliers, les uns des autres, & leur servent de forteresses ; aussi n'est-il pas permis de les défricher. L'accès de ces montagnes est très-difficile ; les chemins y sont si étroits, qu'on les prendroit plutôt pour des défilés, que pour des routes publiques ; ils sont d'ailleurs défendus par des barrieres d'épines, & par les habitants des villages voisins.

Ces barrieres, qu'on entretient à tous les passages, sont redoublées à l'approche de la guerre, non-seulement à l'entrée des montagnes, mais dans toutes les villes, les villages &

les chemins de traverſe. Elles ſont compoſées d'une eſpece d'arbriſſeau dont les branches garnies d'épines, & longues de trois ou quatre pouces, ſont auſſi fortes que des clous de fer. Ces branches courbées l'une près de l'autre, & liées à trois ou quatre pieux, ſont ſi bien ajuſtées, qu'on peut les baiſſer ou les hauſſer pour paſſer par deſſus. On fait une garde fort exacte ſur tous les chemins qui conduiſent à la cour; il n'y paſſe perſonne ſans un ſceau que l'on reçoit des officiers établis pour cette diſtribution : ces ſceaux ſont différents, ſuivant la qualité ou la profeſſion de ceux qui les demandent : celui d'un ſoldat repréſente un homme armé; pour un laboureur, c'eſt la figure d'une perſonne qui porte deux ſacs attachés aux deux extrêmités d'un bâton. Comme Européen, on me donna pour mon paſſe-port le portrait d'un homme qui avoit l'épée au côté, & le chapeau ſur la tête.

La plus haute montagne de l'iſle eſt celle que les Portugais ont nommée le *Pic-d'Adam*, & que l'on apperçoit de vingt lieues en mer. Il en ſort un rocher qui s'éleve à la hauteur d'un quart

de lieue en forme pyramidale, mais si escarpé, qu'on ne peut y monter que par le moyen d'une chaîne de fer, qui regne depuis le haut jusqu'en bas. On compte, du pied de la montagne au dernier sommet du rocher, environ deux lieues d'un chemin si difficile, qu'on emploie plus de huit heures à le faire. Quoique la cime paroisse pointue, en la regardant du bas de la plaine, elle forme néanmoins une terrasse de plus de deux cents pas de diametre, au milieu de laquelle est un grand lac, très-profond, de la meilleure eau qu'on puisse boire. De là sortent plusieurs ruisseaux qui s'écoulent par torrents le long de la montagne, & après s'être réunis, forment trois grandes rivieres qui arrosent & fertilisent la plaine. Près du lac est une large pierre qui porte l'empreinte d'un pied d'homme, plus grand deux fois que sa mesure naturelle, & aussi parfaitement gravé, que s'il étoit sur de la cire. Persuadés que c'est la marque du pied de notre premier pere, les habitants du pays y ont une grande dévotion, & regardent comme une action méritoire d'y aller en pélerinage, sur-

tout le premier jour de l'an, qui tombe pour eux au mois de mars. On voit alors ſur cette montagne des proceſſions innombrables d'hommes, de femmes & d'enfants. On a planté autour de la pierre quelques arbres; & plus loin on a conſtruit des maiſons pour les pélerins, avec une pagode pour un prêtre qui reçoit les offrandes, & raconte aux dévots cent faux miracles opérés par la vertu de cette pierre.

Il ſemble que la nature ait pris plaiſir à enrichir l'iſle de Ceylan des plus rares tréſors de la terre. Elle l'a placée ſous le plus heureux climat de l'univers : ſes montagnes ſont couvertes d'arbres, & ſes vallées arroſées de ſources fécondes. Mais voici, je crois, ce que le pays préſente de plus ſingulier. Quand les vents d'oueſt ſoufflent, toutes les parties occidentales de l'iſle ont de la pluie; & c'eſt alors la ſaiſon propre au labourage. Pendant ce temps-là, tout le pays expoſé au levant jouit d'un air ſec & d'un ciel admirable : c'eſt le temps de la récolte. Quand au contraire ce ſont les vents d'orient qui regnent, ils amenent la pluie dans la partie orientale, qui, par là, devient propre à être

labourée à son tour, tandis que le côté de l'occident goûte les charmes de la plus belle saison, voit mûrir le grain, & fait ses moissons. Les pluies d'une part, la sécheresse de l'autre, se partagent d'ordinaire au milieu de l'isle; & la montagne, qui est au centre, est en même temps seche d'un côté & humide de l'autre. En sortant d'un lieu mouillé, je me trouvois tout d'un coup sur un terrein brûlant; & il n'y avoit pas plus de cent pas de distance de l'un à l'autre.

Le canton d'Oudanour, qui signifie *la plus haute ville*, & celui de Tattanour, dans lequel est située la ville royale de Candy, sont les plus beaux, les plus fertiles, & les plus peuplés de tout le pays: aussi les habitants sont-ils regardés comme les principaux sujets du roi; & il est passé en proverbe à Ceylan, que si sa famille royale venoit à s'éteindre, on pourroit prendre le premier venu de ces deux cantons, le tirer de la charrue, le nettoyer, & qu'alors on auroit un roi qui ne manqueroit ni de naissance ni de bonnes qualités. Entre plusieurs privileges, ils ont celui de n'avoir pour gouverneurs, que des hommes nés dans le canton.

Le royaume de Candy eſt, pour ainſi dire, fortifié par la nature même. Dès qu'on y entre, on va toujours en montant. Cette ſituation élevée donne au ſouverain le titre de *roi ſur le haut des montagnes*. Les veſtiges de pluſieurs villes ruinées annoncent que Ceylan a été plus peuplée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Rien de plus fameux, dans les chroniques du royaume, que ces reſtes de ſon ancienne magnificence; mais il feroit difficile d'en remarquer l'origine. L'hiſtoire ancienne de Ceylan n'offre que des récits merveilleux, & quantité de fables obſcures, concernant les héros & les dieux du pays. Ces rêveries ſont conſignées dans des livres qui paſſent pour ſacrés, & qui compoſent les écritures canoniques des Chingulais. Les prêtres, qui en ſont les dépoſitaires, les cachent ſoigneuſement au peuple, & ne lui communiquent qu'un petit nombre d'articles qu'on apprend aux enfants, & qui ſe chantent dans les temples.

Un ſavant Hollandois, avec qui j'en ai ſouvent converſé, prétend que les anciens ont connu cette iſle ſous le nom de *Taprobane*, & que ſes richeſſes

l'avoient rendue la plus célebre contrée des Indes. L'or, les pierreries & les épices dont elle abonde, y attiroient les étrangers; & quand ils y apportoient leurs marchandises, ces insulaires se saisissoient de leurs vaisseaux, prenoient ce qui leur étoit utile, & rendoient en échange les productions du pays.

Je tiens de ce même Hollandois un ancien usage de Ceylan, qui mérite d'être rapporté. Quand le roi mouroit, on mettoit son corps sur un chariot, de maniere qu'étant renversé sur le dos, la tête pendoit assez proche de terre. Une femme le suivoit; & avec un balai qu'elle avoit à la main, elle jetoit de la poussiere sur la tète du mort. En même temps, un officier public crioit à haute voix : « peuples, voici votre roi » qui étoit hier votre maître; mais » l'empire qu'il avoit sur vous s'est » évanoui : il est réduit dans l'état où » vous le voyez; ne comptez donc » plus après cela sur les espérances in- » certaines de la vie. » On prononçoit ces paroles pendant trois jours, après lesquels on embaumoit le corps; on le brûloit ensuite, & l'on jetoit les cen-

dres au vent. Le trône étoit électif; & l'on n'y montoit qu'à un âge avancé, & sur le témoignage universel d'une douceur singuliere. Le prince ne devoit point avoir d'enfants; & s'il lui en survenoit après son élection, il étoit obligé de remettre la couronne entre les mains du peuple, de peur qu'elle ne devînt héréditaire. Il n'étoit permis à personne d'avoir des esclaves ou des domestiques: chacun devoit se servir soi-même, pour éviter la mollesse & l'oisiveté. Par le même principe, il étoit défendu de dormir tant que le soleil étoit sur l'horison. Le roi étoit justiciable comme ses sujets: lorsqu'il commettoit quelque faute capitale, on le condamnoit à mort, sans lui faire souffrir aucun supplice corporel. Son unique peine étoit de se voir abandonné & rejeté de tout le monde, comme un proscrit. C'étoit un crime de lui parler; on lui refusoit toute espece de consolation: & on ne lui donnoit pas même les choses les plus nécessaires à la vie.

Quoique les choses aient changé de face, on peut dire néanmoins que le gouvernement de ce royaume a encore des loix & des maximes qui ren-

droient cette nation heureuse, si le prince n'abusoit pas de son pouvoir pour les violer. Ses états sont héréditaires ; mais le roï choisit à son gré un successeur parmi ses enfants, ou divise entr'eux ses états. Les rênes de l'empire sont dans les mains de deux principaux ministres, nommés *adigards*, chargés du gouvernement civil & militaire. Ils jugent en dernier ressort les causes de ceux qui appellent de la sentence des gouverneurs particuliers. Ils ont sous eux des officiers subalternes : ceux-ci, pour marque de leur dignité, ont un bâton crochu, qui est aussi respecté que le sceau même des deux adigards. Le gouvernement des provinces oblige ceux qui en sont pourvus, de demeurer à la cour, où leur fonction est de veiller à la garde du roi ; mais ils ont des officiers qui les représentent en leur absence. Leur cour de justice est composées des principaux habitants de chaque bourg. On appelle de ces tribunaux au gouverneur, du gouverneur aux premiers ministres, & de ceux-ci au roi même : on se prosterne devant lui, quand il sort de son palais : mais cette voie n'est pas toujours une ressource

contre l'injuſtice ; car le prince fait quelquefois battre & enfermer le ſuppliant, pour l'avoir importuné mal-à-propos; & l'affaire languit pendant des années entieres.

Dans le choix des officiers, le roi a moins égard au mérite qu'à la naiſſance; & ces inſulaires ſont plus favorablement diſpoſés pour un homme en place, tiré de la nobleſſe, que ſi on le prenoit dans la claſſe du peuple. En nommant un noble à quelque dignité, dans la vue de le rendre plus reſpectable, le prince lui donne toujours quelques marques d'affection & de faveur. Il lui fait des préſents, & augmente ſes revenus par des terres que le payſans ſont obligés de cultiver à ſon profit. Quand ces premiers officiers vont à pied, ils ſont appuyés ſur le bras d'un écuyer. Les adigards ajoutent à cette diſtinction, un homme qui marche devant eux, tenant à la main un grand fouet pour écarter le peuple. Mais au milieu de ces marques d'honneur, ils ſont expoſés à des diſgraces qui rendent leur ſituation peu digne d'envie. Pour le plus léger mécontentement, ſur un ſimple ſoupçon, & ſouvent par un pur

caprice, on les charge de chaînes; on les enferme dans une obſcure priſon; on les empale; on les fait déchirer par des animaux cruels; on extermine leurs peres, leurs enfants & leurs femmes. Celui que le prince commet pour les arrêter, eſt ordinairement revêtu de leurs emplois & de leurs dépouilles.

Vous concevez donc que le deſpotiſme regne ici dans toute ſa plénitude. Le palais du prince, plus ſemblable à une fortereſſe qu'à une maiſon royale, eſt environné d'une multitude de ſoldats; les dedans ſont gardés avec la même inquiétude; chacun eſt en ſilence dans ſon poſte; & le prince change ſouvent d'appartement, afin que perſonne ne ſache celui qu'il occupe. On ne peut mieux comparer les défiances de ce monarque ſoupçonneux, qu'à celles de ce roi de Tyr, de cet affreux Pygmalion, dont vous avez lu un portrait ſi frappant dans le roman de Télémaque. Le roi de Candy mange toujours ſeul à une petite table, devant laquelle il eſt aſſis. Les officiers qui le ſervent ont un bandeau ſur la bouche, de peur que leur haleine ne ſouille les mets qu'ils lui préſentent. Tous les em-

plois s'achetent à cette cour corrompue; & le plus offrant eſt toujours ſûr de les obtenir : le prince fait ſouvent lui-même ce honteux trafic.

La milice du roi de Candy eſt composée de ſes gardes, qui viennent faire ſuccesſivement leur ſervice, & des ſoldats du pays, qui ſont diſperſés dans toutes les parties de l'iſle. Les gardes ſe ſuccedent de pere en fils, & jouiſſent, au lieu de paie, de certaines terres qu'on leur abandonne, & dont on les prive lorſqu'ils négligent leurs devoirs. Ils ſont libres de quitter le ſervice quand il leur plaît; mais alors ils ſont obligés de céder leurs terres à ceux qui les remplacent. C'eſt dans le nombre de ces gardes, dans la force naturelle du pays, & dans l'artifice, plutôt que dans le courage des ſoldats, que conſiſte la puiſſance de ce royaume. Jamais ſes troupes ne livrent bataille en plaine campagne; jamais elles ne ſe battent ſelon les regles de l'art militaire. Leur habileté conſiſte à dreſſer des embuſcades & à boucher les chemins; à ſe cacher entre les rochers & les arbres, d'où leur mouſquéterie eſt redoutable; à faire tomber ſur leurs ennemis de grands arbres qu'ils

coupent exprès, & à leur décocher une grêle de fleches & de balles, quand ils les voient dans l'embarras.

Avant que de vous faire connoître les autres classes de citoyens qui composent l'état de Candy, je dirai quelque chose du caractere général des habitans. Ce sont des hommes doux, sociables, spirituels, industrieux, propres dans leurs habits, polis dans leurs manieres, & n'ayant rien de barbare dans leurs inclinations & dans leurs usages. Non-seulement ils sont bien faits, comme tous les peuples de l'Inde; mais ils ont la taille haute, & la physionomie agréable; ce qui n'est pas commun parmi les habitants de ces contrées. On vante leur courage & leur frugalité, & sur-tout leur horreur pour le vol; mais ces vertus sont obscurcies par le mêlange de plusieurs vices. Ils sont menteurs, fourbes & perfides, infideles dans le commerce, vains & présomptueux. On croit assez généralement que les Chingulais ne sont point les habitants primitifs de Ceylan. Les uns les font sortir de la Chine, d'autres du continent de l'Inde. Je serois assez de cette derniere opinion; car je leur

trouve plusieurs coutumes qui regnent chez les Indiens. Ils sont d'un caractere gai & d'une humeur enjouée ; ils chantent depuis qu'ils sont éveillés, jusqu'au moment où ils se couchent ; & la nuit même, lorsqu'ils ne dorment pas, on les entend encore chanter. Leur maniere de se saluer est libre & ouverte ; elle consiste à lever les mains, la paume en haut, & à baisser un peu le corps ; le plus distingué ne leve qu'une main pour son inférieur, & s'il est fort au dessus par sa naissance, il se contente d'une inclination de tête. Les femmes se saluent en portant les deux mains au front ; & leur compliment ordinaire est, comme en France : *comment vous portez-vous*? L'autre répond comme nous : *fort bien*. Tous les discours de ces insulaires ont le même air de douceur & de politesse.

Leur habillement commun est un linge autour des reins, & un pourpoint de toile, avec des manches qui se boutonnent au poignet, & se plissent sur l'épaule, comme celles d'une chemise. Leur tête est couverte d'un bonnet en forme de mitre & à oreilles. Ils portent au côté gauche une espece de cou-

telas, & un couteau dans leur ſein, du même côté. Les femmes ont une longue camiſole de toile parſemée de fleurs bleues & rouges, qui leur couvre tout le corps ; un morceau d'étoffe de ſoie ſur la tête, des joyaux aux oreilles, & d'autres ornements autour du cou, des bras & de la ceinture, compoſent leur parure. L'uſage du pays leur accorde beaucoup de liberté. Elles peuvent recevoir des viſites, & s'entretenir avec des hommes, ſans qu'elles ſoient gênées par la préſence de leurs maris. Elles ne ſont point d'une figure déſagréable ; mais elles ont de la décence, & ſavent ſe faire reſpecter. Quoiqu'elles aient des eſclaves pour les ſervir, elles ne ſe croient pas avilies par les ſoins domeſtiques, auxquels elles ne dédaignent point de s'appliquer. Les hommes & les femmes ſont propres dans leurs maiſons, ainſi que dans leurs habits. Les perſonnes de qualité ſont très-recherchées dans leurs ajuſtements & dans leur parure compoſée d'ornements les plus riches & les plus précieux. Les femmes mettent de l'huile de coco à leurs cheveux, pour les rendre luiſants. Les hommes les portent longs & flot-

tants sur les épaules ; mais dans leurs exercices ils les nouent par derriere. Les uns & les autres n'ont ni bas ni souliers ; c'est un honneur qui n'est réservé qu'au monarque.

Tel est en général l'habillement des Chingulais ; mais la naissance y met quelque différence. Les camisoles des femmes, par exemple, sont plus ou moins longues, selon que la noblesse les distingue plus ou moins des personnes du peuple. Il en est de même parmi les hommes, à l'égard des différentes parties de leur vêtement. Une femme, de basse extraction, est nue depuis la tête jusqu'à la ceinture ; & sa jupe ne passe pas les genoux. Un homme du même état ne doit faire descendre sa robe que jusqu'à la moitié de la jambe ; mais lorsqu'il fait un peu froid, chacun a droit de s'habiller comme il lui plaît : on en est quitte pour faire des excuses aux personnes d'une naissance élevée, que l'on rencontre dans les rues, ou qu'on trouve dans des endroits publics.

Ne seroit-ce point dans quelque relation des usages de Ceylan, que l'auteur de Télémaque aura encore pris l'idée de distinguer les diverses classes de

citoyens, par la diversité des habillements ? Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que ces différences ne marquent une police bien entendue, & que le royaume de Candy ne soit peut-être l'unique pays qui fournisse l'exemple d'une subordination si parfaite dans toutes les parties de la société. Les richesses n'y donnent ni les rangs ni les degrés de distinction ; ils sont héréditaires, parce qu'on les tient de la naissance : aussi est-il très-rare d'y voir des nobles se mésallier, ni même manger avec des personnes d'une condition inférieure. Une fille de qualité, qui se laisseroit séduire par un homme d'une naissance commune, perdroit la vie par les mains de sa famille, qui laveroit dans son sang une tache qui la déshonore. On traite un homme avec moins de rigueur : on lui passe un commerce de galanterie avec une femme de basse extraction, pourvu qu'il ne mange ni ne boive avec elle, & sur-tout qu'il ne l'épouse pas ; car s'il s'oublioit jusqu'à ce point, il seroit puni d'une amende ou de la prison, & réduit dans la classe de sa femme.

On donne à la haute noblesse le nom

d'*hondreous*,

d'*hondreous*, c'eſt-à-dire, *majeſtueux*; & l'on en diſtingue de deux ſortes, les blancs & les noirs. Tous les blancs ſont conſidérés comme des perſonnes de qualité, uniquement parce qu'ils ſont étrangers, & qu'on les croit d'une naiſſance illuſtre : cependant deux choſes diminuent l'honneur qu'on leur porte; premiérement, ils mangent du bœuf, ce que ne font point les naturels de l'iſle; ſecondement, ils ne lavent pas leurs mains après avoir ſatisfait aux néceſſités naturelles, ce qui paſſe dans le pays pour une choſe abominable.

Après la nobleſſe, il y a encore, parmi les Chingulais, différentes claſſes de citoyens. Les premiers ſont les taillandiers; en ſecond lieu les barbiers; troiſiémement les potiers; puis les lavandiers, enſuite les tiſſerands, & enfin les manœuvres, les ſoldats & les gueux. Les premiers ont beaucoup perdu de leur ancienne conſidération, depuis que quelques hondreous étant allés faire raccommoder leurs outils, le taillandier qui étoit à ſon dîné, les fit attendre dans ſa boutique. Choqués de cet affront, ils ſortirent pour s'en plaindre; ſur quoi il fut ordonné que les gens de

cette profession seroient privés désormais de l'honneur de manger avec les hondreous. Cependant ils n'ont point rabattu de leur fierté, sur-tout ceux qui travaillent pour la cour. Quand on a besoin de leur service, il faut qu'on leur apporte du charbon & du fer : le taillandier est assis gravement, son enclume devant lui, la main gauche du côté de la forge, & un petit marteau dans la droite. On est obligé de souffler le feu, & de battre le fer avec le gros marteau, tandis qu'il se contente de lui donner quelques coups pour lui faire prendre la forme nécessaire. Il reçoit, pour son salaire, une certaine quantité de grains; les outils neufs se paient à part, & toujours par des présents de riz, de volailles, ou d'autres provisions. J'ai oublié de vous dire que les orfevres, les charpentiers & les peintres sont du même ordre que les taillandiers, & sont peu distingués de la noblesse par leurs habits. Les barbiers qui viennent après, peuvent porter des camisoles; mais ils n'ont pas le droit de s'asseoir sur des chaises. Les habits des potiers ne doivent point passer le genou; & quoique dans les ordres supérieurs on ne

mange point avec eux, cependant, parce qu'ils font des vaiſſeaux de terre, ils ont le privilege, lorſqu'ils ſe trouvent chez un homme de condition, de ſe ſervir de ſon pot pour boire à la maniere du pays : elle conſiſte à ſe verſer de l'eau dans la bouche ſans toucher le vaſe du bord des levres. Les lavandiers ne blanchiſſent que pour les claſſes ſupérieures à la leur : ce qui les diſtingue eſt un linge que les hommes & les femmes de cette profeſſion ont toujours ſur leurs épaules ; au lieu de cendres, ils ont une ſorte de lie dont la vapeur pénetre le linge ; enſuite ils le mettent tremper dans la riviere ; & ſans le frotter ils le battent contre un rocher, & le nettoient parfaitement.

Les tiſſerands joignent au travail du métier qu'ils profeſſent, la ſcience de l'aſtrologie : ce ſont eux qui prédiſent les éclipſes, les ſaiſons, les jours heureux & malheureux, le ſort des enfants, & tout ce qui appartient à l'avenir. On peut les regarder auſſi comme les muſiciens du pays : ils jouent des inſtruments, danſent dans les temples, & ont droit à toutes les viandes qu'on offre aux idoles. Il eſt défendu aux faiſeurs de

paniers & de nattes, aux gardes des éléphants, aux faiseurs de sucre, hommes & femmes, de se couvrir la tête. Jamais les artisans ne changent de métier; le fils s'attache à la profession de son pere; la fille se marie avec un homme de son ordre.

Ce qu'on appelle les *gueux* à Ceylan, forme encore une propriété singuliere de cette isle. C'est une race de gens dont les peres, par leurs mauvaises actions; ont été réduits au dernier degré de l'abjection & du mépris. On raconte que leurs ancêtres étoient des chasseurs qui fournissoient le gibier pour la table du roi; mais qu'un jour, au lieu de viande de bête fauve, ils lui firent manger de la chair humaine déguisée. Il la trouva excellente, & demanda qu'on lui servît encore un pareil mets. Il apprit alors l'horrible repas qu'il venoit de faire; & son ressentiment fut si vif, qu'il ne crut pas que la mort fût un tourment assez grand pour punir un crime de cette nature : il ordonna, par un décret public, que tous ceux qui étoient de cette profession, ne posséderoient désormais aucun bien, & n'exerceroient aucun métier dont ils puissent

tirer leur subsistance ; que comme ils avoient cruellement outragé l'humanité, ils ne devoient plus avoir de commerce avec les autres hommes ; qu'ils seroient regardés comme des infames, de génération en génération, dans toutes les parties du royaume, & en horreur dans la société. Depuis ce temps, cette race proscrite est si détestée, qu'on ne leur permet pas même de puiser de l'eau dans les puits ; ils sont réduits à celle des rivieres. On les voit mendier en troupe, hommes, femmes & enfants, à peu près comme cette espece de gens que nous appellons des *bohémiens*. Les femmes dansent, & font divers tours de souplesse, pendant que les hommes battent du tambour, & tournent des bassins de cuivre sur le bout de leurs doigts. Ils ont l'adresse de jeter successivement neuf balles, & de les recevoir l'une après l'autre, de maniere qu'il y en a toujours sept en l'air. Ils sont obligés de donner à tous les insulaires les titres que ceux-ci donnent au roi & aux seigneurs, & de les traiter avec le même respect. Comme il n'est permis à personne de les battre, dans la crainte de se souiller en touchant une race mau-

dite, quand ils demandent l'aumône, ils le font avec tant d'inſtance & d'importunité, qu'il n'y a pas moyen de les refuſer. Ces aumônes leur procurent d'autant plus d'aiſance, qu'ils ne ſont ſujets à aucun droit, à aucune eſpece d'impôt ou de ſervitude. Ils ne connoiſſent ni les liens du ſang, ni les loix de parenté ; les peres ne ſe font point de ſcrupule de coucher librement avec leurs filles, ni les fils avec leurs meres. Lorſqu'un grand ſeigneur a mérité de perdre la vie pour quelque crime capital, le roi, après avoir fait mourir le coupable, livre quelquefois ſa femme à ces troupes vagabondes ; & ce châtiment paroît plus affreux que la mort même : auſſi pluſieurs prennent-elles le parti de ſe jeter dans la riviere, plutôt que de s'enrôler dans cette infame & odieuſe ſociété.

Le roi de Candy, qui s'eſt attribué un pouvoir arbitraire ſur tous ces différents ordres de l'état, a défendu, ſous peine de mort, de chercher les topazes, les rubis, les ſaphirs, les grenats qui ſe trouvent dans les montagnes, ni d'en avoir ou d'en faire trafic. Il n'eſt pas même permis de ramaſſer ceux que

les torrents ou les orages ont entraînés ſur les grands chemins, à moins qu'on ne les porte auſſi-tôt aux officiers commis pour les recevoir. Le roi poſſede un ſi grand nombre de ces pierreries, qu'il ne veut pas qu'on en cherche de nouvelles. Dans les lieux où l'on ſait qu'elles ſe trouvent, il a fait planter des pieux pointus, qui menacent ceux qui en approcheroient d'être empalés. Les courtiſans donnent à ce prince des titres qui l'égalent à leurs dieux ; & lorſqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'eſt avec un excès d'humiliation, qui éloigne juſqu'à l'idée de leur perſonne, en y ſubſtituant les plus vils. Ainſi, au lieu de dire, *j'ai fait*, ils diſent, *le membre d'un chien a fait telle choſe*. Ils ne ſentent pas, ces inſenſés, qu'en ſe dépouillant de la qualité d'homme, ils aviliſſent le monarque qu'ils veulent honorer, & qui n'eſt grand qu'autant qu'il commande à des hommes.

Après la puiſſance royale, la plus reſpectable dans les états de Candy eſt celle de la religion. On y reconnoît trois ordres de divinités ſervies par des prêtres de trois différentes claſſes, & adorées dans trois ſortes de temples ; diſ-

tinction que je n'avois encore vue nulle part. Les prêtres du premier ordre sont regardés comme les dépositaires de la science des dieux, & leur emploi est d'instruire le peuple, qui a pour eux un respect infini, & les salue profondément, sans qu'ils rendent jamais le salut à personne. Par-tout où ils vont, on étend une natte fine, ou un linge blanc, sur le siege qu'on leur présente; honneur qui leur est commun avec le roi : aussi doivent-ils être tous d'une naissance distinguée, & même de la plus haute noblesse. Ils ont des temples d'un travail admirable, & d'un immense revenu : il leur vient de la libéralité des rois, & l'église possede ici plus de richesses que la couronne. Ces biens sont employés à la subsistance des prêtres, à l'entretien des pauvres, & aux provisions nécessaires pour le sacrifice. D'ailleurs ces temples ont leurs officiers, comme le palais du roi; & l'on y garde jusqu'à des éléphants, par une sorte d'ostentation qui se trouve dans toutes les religions & dans tous les pays. L'habit de ces prêtres est une casaque jaune, plissée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les cheveux rasés,

la tête nue, & portent à la main une eſpece d'éventail rond pour ſe garantir du ſoleil. Ils ſe font également reſpecter du roi, des grands & du peuple, & ſont comme les ſupérieurs nés de tous les autres prêtres de l'iſle. Quoiqu'ils faſſent profeſſion du célibat tant qu'ils exercent les fonctions du ſacerdoce, ils ſont cependant libres de ſe marier, en renonçant à leur miniſtere; & alors ils jettent leur habit dans la riviere, ſe lavent la tête & le corps, & ils ſont laïques.

Le ſecond ordre de prêtres eſt deſtiné au culte des divinités du ſecond rang. Leurs temples ont peu d'apparence & de revenu; & leur habit n'eſt pas différent de celui du peuple, lors même qu'ils ſont dans l'exercice de leur emploi: ils ſont ſeulement obligés de ſe laver & de changer de linge avant la cérémonie, qui conſiſte à préſenter du riz bouilli & d'autres proviſions aux idoles. Ils labourent la terre, & ne ſont exempts d'aucune des charges de la ſociété.

Les prêtres de la derniere claſſe ſont employés au ſervice des eſprits ou des démons. Un dévot Chingulais bâtit à ſes dépens une pagode, dont il devient

tout à la fois le fondateur & le ministre. Il offre des victimes au démon, non pour l'adorer, mais pour écarter les maux qu'il le croît capable de causer. Le prêtre & le temple sont peu respectés ; l'idole seule est redoutée de la populace. Ces dévotions particulieres ont multiplié à l'infini le nombre des prêtres, des temples & des pagodes dans l'isle de Ceylan. On y voit des figures monstrueuses, les unes d'argent, les autres de cuivre ou de différents métaux. Le mardi & le samedi sont des jours de dévotion.

Ici on célebre tous les ans, dans les nouvelles lunes de juin & de juillet, une grande fête qui dure jusqu'à la pleine lune. Elle consiste principalement à promener dans les rues un grand nombre d'éléphants chargés d'idoles & de sonnettes. Le peuple suit, vêtu d'habits gigantesques, en mémoire de certains géants qui furent, dit-on, les premiers habitants de l'isle. Arrivent les musiciens, les farceurs & les baladins, partagés en plusieurs troupes. Ils sont suivis de trois éléphants marchant de front, & couverts de magnifiques harnois. Celui du milieu porte deux prê-

tres aſſis l'un devant l'autre ; le premier a, ſur l'épaule, un bâton peint, orné de banderoles : l'autre tient un paraſol ſur la tête de ſon collegue. Les éléphants des côtés ont auſſi chacun un prêtre ; & tous ces miniſtres repréſentent différentes divinités. On voit enſuite les femmes Chingulaiſes, qui marchent trois à trois, avec beaucoup de modeſtie. Le cortege eſt fermé par les gens de guerre, les officiers du prince & les miniſtres. Dans le cours de chaque ſolemnité, on fait deux proceſſions, l'une le jour, l'autre la nuit. Les rues ſont ſemées de fleurs & d'herbes odoriférantes ; & l'on orne les maiſons de banderoles, de branches de verdure, & de lampions. Le travail eſt interdit dans ces ſaints jours, dont une partie ſe paſſe en dévotion dans les temples, & l'autre en feſtins & en réjouiſſances. Il y a, pendant l'année, divers pélerinages dans des lieux où l'on voit quantité de chapelles creuſées dans le roc, & quelques vieux temples à moitié ruinés, dont l'ouvrage eſt ſi ſupérieur à l'induſtrie préſente de ces inſulaires, que le peuple

ſe perſuade qu'ils ont été bâtis par des géants.

Les Chingulais, ainſi que les autres Indiens, croient à la métempſycoſe ; & dans toute l'étendue de la domination Hollandoiſe, on ne permet que cette religion, celle de Mahomet & la calviniſte. Celle des catholiques y eſt défendue ſous des peines rigoureuſes. Les Hollandois y ont introduit la leur par les ſoins des miniſtres qu'ils y entretiennent, & qui y ont fait grand nombre de proſélytes. Ils ont même fondé un college pour y inſtruire la jeuneſſe du pays. On prétend qu'il y avoit autrefois dans cette iſle des égliſes floriſſantes, établies par les premiers ſucceſſeurs des apôtres, & ruinées par les mahométans. Les miſſionnaires Portugais travailloient à y faire revivre le nom chrétien, quand les miniſtres proteſtants vinrent annoncer l'évangile de Calvin dans les mêmes lieux où l'apôtre Xavier avoit fait éclater ſon zele pour une meilleure cauſe.

Je réſerve quelques autres remarques pour ma lettre ſuivante, étant obligé de finir celle-ci à Colombo,

& d'en partir demain, pour ne plus écrire que de Trinquemale. Colombo n'étoit d'abord qu'une loge qu'on avoit paliſſadée : on s'eſt enſuite étendu peu à peu ; on a bâti un petit fort ; & enfin, on en a fait une ville jolie, agréable, & réguliérement fortifiée. Un petit lac environne, du côté de la terre, un tiers de la place. Elle eſt ſituée dans un terrein très-mauvais ; la baie eſt petite, peu capable de contenir de gros vaiſſeaux, & expoſée à de grands coups de vents. Malgré toutes ces incommodités, Colombo eſt la ville la plus conſidérable des Hollandois dans l'iſle de Ceylan, parce qu'elle eſt dans un canton où croît la meilleure cannelle.

Je ſuis, &c.

A Colombo, ce 26 juin 1741.

LETTRE XXXVIII.

SUITE DE CEYLAN.

J'Ai fait, Madame, le tour de l'isle, & me dispose à quitter ce pays pour gagner les isles Maldives, & ensuite le cap de Comorin; de là je ferai quelques courses sur la côte de Malabar : mais j'ai encore des observations à vous envoyer sur l'isle de Ceylan.

Les Chingulais vivent dans la plus profonde ignorance ; & s'ils apprennent à lire & à écrire, ils peuvent ignorer l'un & l'autre, sans en être plus méprisés. Les prêtres du premier ordre se mêlent un peu d'astronomie ; mais ce sont les tisserands qui font les almanachs : les autres livres du pays ne traitent que de médecine & de religion. On divise le jour en trente heures, & le même nombre partage la nuit ; mais on ne juge du temps que par conjecture, car ce peuple n'a ni horloges ni cadrans. Il a ses poids, ses mesures & sa monnoie. Celle-ci est de trois sortes ; l'une a été fabriquée par

les Portugais ; la ſeconde, que tout le monde peut faire avec la permiſſion du prince, a la forme d'un hameçon ; la troiſieme eſt celle du ſouverain, qu'il eſt défendu de contrefaire, ſous peine de mort. En général, il y a très-peu d'or & d'argent dans le royaume de Candy ; tout ſe vend & s'achete par échange. L'agriculture eſt ce qui occupe le plus les habitants ; & les grands ne dédaignent point ce travail, pourvu qu'ils cultivent leurs propres terres ; car ils ſeroient déshonorés, s'ils labouroient pour autrui, ou dans la vue de quelque ſalaire. Les terres paſſent des peres aux enfants à titre d'héritages, & le partage dépend du pere ; mais ſi l'un des enfants demeure ſeul poſſeſſeur des biens de la famille, il eſt obligé d'entretenir ſa mere, ſes freres & ſes ſœurs, juſqu'à ce qu'ils ſoient autrement pourvus.

Quelqu'un qui emprunte du grain pour ſubſiſter, eſt obligé, dans le temps de la moiſſon, d'en rendre une meſure & demie, pour une meſure qu'il a reçue Si la dette dure deux ans, elle augmente du double ; après quoi l'uſure ceſſe. Le créancier peut, pour

se faire payer, se saisir du bien de son débiteur, ou s'il n'a rien, le faire esclave. Quelquefois il va chez ses débiteurs avec des herbes venimeuses, & dit qu'il s'empoisonnera si on ne le paie pas. Alarmés de cette menace, ils vendent plutôt leurs enfants, s'ils ne peuvent faire autrement; car on les regarderoit comme coupables de sa mort; & il faudroit qu'ils rachetassent sa vie avec de l'argent. On ne connoît ni foire, ni marché dans toute l'isle. Il y a seulement quelques boutiques, où l'on vend des denrées & d'autres marchandises, qui se donnent à très-bas prix.

Je n'ai encore vu aucun pays des Indes, où l'on entende la langue des Chingulais : elle m'a paru douce & abondante. Beaucoup de mots expriment une même chose. Comme ces peuples sont flatteurs, qu'ils aiment les titres & les compliments, leur idiome est plein de termes d'honneur & de politesse; & ce langage n'est pas moins familier au peuple qu'aux gens de condition.

Les Chingulais aiment le jeu avec passion. Ceux des coqs & des dames

font leur occupation ordinaire. Leurs coqs font plus gros & plus forts que les nôtres. Ils leur attachent aux pattes des pointes de fer tranchantes, & les excitent à se battre les uns contre les autres. Ils font, sur ces sortes de combats, des paris considérables : le maître du coq vainqueur gagne la gageure. Quand ces insulaires n'ont plus de bien à perdre, ils parient leurs propres membres : le perdant pose sa main sur une pierre, & on lui coupe le bout d'un doigt qu'il trempe aussi-tôt dans de l'huile bouillante, préparée pour cautériser la plaie. Cette opération cruelle ne peut leur ôter l'habitude du jeu ; quelques-uns s'y opiniâtrent de telle sorte, qu'ils n'abandonnent la partie qu'après avoir perdu tous les doigts de la main.

Les loix du mariage ont peu de force dans le royaume de Candy. Les époux ne restent ensemble qu'autant qu'ils se conviennent réciproquement. Le mari en est quitte pour rendre la dot, qui ne consiste qu'en quelques présents. Il est vrai que la femme ne peut disposer d'elle-même, que lorsque le mari a contracté une nouvelle union. Les hommes

& les femmes se marient quatre ou cinq fois, avant que de s'engager solidement. Il est rare qu'un homme ait plus d'une femme ; mais une femme a quelquefois deux maris : car l'usage permet à deux freres de n'avoir qu'une épouse entr'eux ; & alors les enfants, qui naissent de ces mariages, donnent à tous deux la qualité de pere. Les infidélités scandalisent peu, pourvu qu'une femme ne se livre qu'à des hommes d'une condition égale ou supérieure à la sienne ; mais c'est le comble du déshonneur pour elle & pour son mari, quand elle accorde ses faveurs à des hommes du peuple. On a ici une complaisance extrême pour le sexe. Il est respecté jusque dans les animaux ; & par une loi qui est peut-être sans exemple, non-seulement les terres dont les femmes héritent, sont exemptes de tous droits, mais on ne paie rien pour ce que porte une bête femelle. Des usages si galants n'empêchent pourtant pas que pour conserver les prérogatives de l'autre sexe, il ne soit défendu aux femmes de s'asseoir en présence d'un homme.

Les peres ont sur leurs enfants une

autorité abſolue : ils ſont les maîtres de les donner, de les vendre ou de les tuer, lorſqu'ils les prennent en averſion, ou que le grand nombre les embarraſſe. Ils font mourir, pour l'ordinaire, ceux qui ne ſont pas nés ſous une heureuſe conſtellation, pour ne pas, diſent-ils, nourrir le diable dans leurs maiſons. Quelquefois ils les donnent à d'autres qui les adoptent, croyant que ce changement peut détourner la mauvaiſe influence; mais ils ne traitent pas ainſi leurs premiers nés, & ce n'eſt que lorſque leurs familles groſſiſſent, qu'ils uſent de cette cruauté qu'aucune loi ne punit.

Dès qu'il y a un mort dans une maiſon, on n'oſe plus s'en approcher de quelques jours, de peur de ſe rendre impur. Si c'eſt une perſonne de qualité, on commence par laver le corps immédiatement après le décès; enſuite on le couvre d'un drap & on le brûle: quelquefois on arrache un arbre, on le creuſe, on y met le corps; on remplit de poivre les eſpaces qui reſtent vuides, & on le laiſſe en cet état dans la maiſon, juſqu'à ce que le prince ordonne qu'on l'en retire, & qu'on le

brûle ; car on ne le feroit pas ſans ſon ordre, ſur-tout ſi c'eſt un homme qui eſt ſervi à la cour. Comme cet ordre eſt quelquefois long-temps à venir, on fait, en l'attendant, une eſpece de foſſe, & l'on y met le mort avec ſa biere. Quand l'ordre de le tranſporter eſt arrivé, on l'étend ſur un brancard ; & il eſt porté par pluſieurs perſonnes juſqu'au lieu du bûcher. On le poſe ſur un tas de bois ; on jette d'autre bois deſſus ; on couvre le tout d'une eſpece de ciel ou de dais, fait avec de la toile peinte & des rameaux, & l'on y met le feu. Lorſque tout eſt conſumé, on ramaſſe les cendres en forme de pyramide ; on les environne de haies ou de paliſſades ; & l'on y ſeme de l'herbe qui, avec le temps, en fait une eſpece de mauſolée couvert de gazon : ſi le mort eſt d'une naiſſance moins diſtinguée, on le brûle dans ſon tronc d'arbre ſans beaucoup de cérémonie : ſi c'eſt un homme de baſſe extraction, on l'enterre ſimplement dans un bois. Le deuil auquel la bienſéance aſſujettit les femmes veuves, ne conſiſte qu'à laiſſer pendre leurs cheveux durant quelques jours, & à faire l'éloge du

défunt par leurs cris, & le récit de ses vertus. Elles ont ensuite la liberté de se consoler bien vîte par un autre hyménée.

Les habitants de cette isle n'ont, ni médecins, ni chirurgiens ; & on remarque qu'ils vivent long-temps. Ils trouvent, dans l'écorce & les feuilles des arbres, des remedes ou des préservatifs contre les maladies. Leur régime sert aussi beaucoup à la conservation de leur santé. Leur nourriture ordinaire est le riz ; ils mangent peu de viande, point de bœuf, & rarement du poisson. Leurs autres mets sont des légumes, des fruits, de la pâtisserie & des confitures. Leur boisson la plus commune est de l'eau pure ; ils ont une espece d'eau-de-vie qu'ils prennent avant le repas, & qui leur donne de l'appétit. Leur vaisselle est de cuivre, ou d'une terre qui imite la porcelaine.

Outre les insulaires qui occupent le centre de l'isle, & les Hollandois qui possedent presque toutes les villes maritimes, il y a un autre peuple, sous le nom de *Bedas*, indépendant de ces deux puissances, & qui habite la partie septentrionale. Il est partagé en plu-

ſieurs familles qui poſſedent en propre un canton particulier, & ont chacune un chef qui les gouverne. Elles ne reconnoiſſent point d'autres maîtres ; & ces petites ligues vivent dans la plus grande union ; elles terminent à l'amiable tous leurs différends ; & ſi quelque puiſſance étrangere les attaque, elles ſe réuniſſent contre l'ennemi commun. Chaque diſtrict a une garde de ſoldats qui défendent l'enceinte de ſes habitations, & n'y laiſſent entrer aucun étranger ſans la permiſſion du chef. Les voyageurs, à qui on permet de traverſer le pays, ſont obſervés avec beaucoup d'attention ; & la garde qui leur a livré le paſſage, les accompagne juſqu'à l'entrée du diſtrict voiſin. Ces inſulaires ſont braves, généreux, humains, mais ſi jaloux de leurs femmes & de leurs filles, qu'ils tueroient un homme qui oſeroit les toucher. Ils parlent peu, vont preſque nus, les femmes n'ayant qu'un tablier depuis les reins juſqu'aux genoux ; & les hommes une toile légere, un ſimple voile pour mettre à couvert l'honnêteté. Ils ſont petits de taille, & ont le corps gros & robuſte. Leurs armes ſont des fleches

& un arc d'une extrême longueur, armé d'une pointe de fer qu'ils plantent en terre, lorſqu'ils décochent leurs traits : cet arc leur ſert auſſi de lance. Ils ſe nourriſſent de leur chaſſe & du fruit qu'ils recueillent : ils habitent ſur les bords des rivieres, & paſſent la nuit ſous le premier arbre qu'ils rencontrent ; mais ils ont la précaution de mettre autour d'eux quelques branches, pour être avertis de l'approche des bêtes farouches, par le bruit qu'elles font en traverſant les feuilles. Cette vie errante ne les prive cependant pas de toute communication avec leurs voiſins. Ils leur vendent du miel, des planches, des peaux de bêtes, du cryſtal & des fruits que produit leur contrée : ils prennent en échange des étoffes groſſieres, des anneaux de cuivre, des bracelets de verre, du ſel, &c. Si un de ces bédas reçoit une offenſe d'un homme de ſa tribu, il va trouver le chef du canton, ſe tient aſſis ſous un arbre vis-à-vis de ſa demeure, tenant dans ſa main une branche de verdure, & gardant un profond ſilence. Il attend en cette poſture, pendant cinq ou ſix jours, que le chef

l'interroge & lui rende juſtice. Si on ne lui fait aucune ſatisfaction, il plante en terre ſon rameau, & ſe retire, ſoit pour aller chercher ſon ennemi, ſoit pour abandonner le canton.

Je reviens, Madame, au peuple Chingulais, ou plutôt aux productions naturelles qu'il cultive, ainſi que les autres habitants de l'iſle. En général, ils ne s'attachent guere qu'à planter des arbres utiles, & propres à leur fournir des aliments dans des temps de diſette. Le roi de Candy prétend avoir la propriété de tous les fruits qui croiſſent dans ſes états; & quand ſes officiers voient un arbre richement chargé, ils en prennent poſſeſſion, & y attachent une marque. On ne peut alors y toucher, ſans s'expoſer à de cruels traitements.

J'ai dit que le riz étoit la denrée la plus abondante de cette iſle. Il y en a de pluſieurs eſpeces; chacune ſe nomme différemment, ſelon le temps qu'elle eſt à mûrir: le riz le plus tardif eſt ſept mois à croître; il n'en faut que trois à celui qui vient le plus vîte. Ce dernier eſt le meilleur; mais il rapporte moins. L'eau eſt abſolument néceſſaire

nécessaire pour faire croître toute espece de riz : il veut en être toujours couvert ; ce qui donne des peines incroyables aux cultivateurs, pour la conserver & la faire venir sur leurs terres par le moyen de divers canaux : ils la tirent des rivieres & des étangs avec beaucoup d'industrie, & disposent avec la même adresse les champs où doit croître ce qu'ils ont semé, pour qu'ils en soient toujours imbibés. Ils applanissent en quelque sorte leurs collines, en les partageant en plusieurs terrasses, qui s'élevent en amphithéatre les unes sur les autres : ils pratiquent sur les hauteurs des réservoirs, d'où ils font couler l'eau de terrasse en terrasse, en les arrosant ainsi successivement jusqu'aux derniers rangs. C'est sur la provision d'eau que l'on se regle pour l'espece de riz qu'on doit semer ; car le temps qu'il est à mûrir, répond absolument à celui où l'eau demeure sur la terre. Dans les endroits où il y a peu de sources, & point de rivieres, on a recours à l'eau de pluie, que l'on conserve dans des réservoirs élevés, d'où on la distribue sur les terres ; mais cette sorte de riz differe de l'autre pour le

goût & pour l'odorat, & n'eſt pas, à beaucoup près, ſi eſtimée. Les terres étant le plus ſouvent en commun, une ville ou un village travaille conjointement pour le profit de tous. On ne ſeme point qu'on n'ait labouré deux fois; & avant que de remuer la terre, on arroſe les campagnes pour faciliter le travail. Quand la ſemence a pouſſé d'environ quatre ou cinq doigts, il eſt temps qu'elle ſoit couverte d'eau, & on lâche les réſervoirs. La moiſſon ſe fait comme en Europe; mais au lieu de battre le grain, on le fait fouler aux pieds par les beſtiaux; ce qui eſt plus prompt & plus aiſé.

Les vallées & les collines de Ceylan ſont, en tout temps, couvertes de fleurs odoriférantes, mais ſauvages; car on ne ſe donne pas la peine de les cultiver. Les jeunes gens les cueillent, & les mettent dans leurs cheveux pour les parfumer : celle qu'ils appellent *ſindrimal*, eſt digne de remarque; il y en a de rouges & de blanches. Elle s'ouvre ſur les quatre heures après midi, & demeure épanouie toute la nuit; le matin elle ſe referme juſqu'à quatre heures, qu'elle ſe r'ouvre : en un mot,

elle leur ſert d'horloge dans l'abſence du ſoleil. Il y a une autre fleur blanche, qui a l'odeur du jaſmin, & n'eſt réſervée que pour le roi. L'uſage eſt qu'on lui en apporte tous les matins un bouquet enveloppé dans un linge blanc, & ſuſpendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent, ſont obligés de ſe détourner par reſpect.

Les fruits ſont meilleurs à Ceylan qu'en aucun autre endroit des Indes; mais les habitants n'y cherchent que ce qui peut appaiſer leur faim, ſans être flattés du goût agréable : auſſi les mangent-ils preſque tout verds. De là vient qu'ils ne plantent que les arbres dont le fruit eſt raſſaſiant; ceux qui en produiſent de délicats, viennent d'eux-mêmes, tels que les oranges, les plus excellentes peut-être qu'il y ait au monde. Mais ce qu'ils eſtiment le plus, eſt la noix d'aréka, dont ils font un grand uſage & un grand commerce. Cette noix, que l'on mâche avec la feuille de bétel, vient ſur un arbre aſſez ſemblable au coco par la hauteur & par la figure; mais la tige en eſt plus déliée, & les feuilles plus courtes. Le fruit croît par pelotons, comme les abricots. Il

eſt oblong, de la groſſeur d'une prune, blanchâtre & luiſant. Son écorce devient dure, ſerrée & rougeâtre. La chair qu'elle renferme eſt tendre ; ſon noyau contient une amande blanche, que les Indiens préparent avec le bétel.

C'eſt ici le lieu de vous parler de cette derniere plante, que les peuples de ces contrées mâchent continuellement. Le pain n'eſt pas plus commun dans nos contrées, que le bétel l'eſt dans les Indes. C'eſt une eſpece d'herbe qui rampe comme les pois & le houblon, dont la tige eſt très-foible, qu'il faut ſoutenir d'un échalas, & que l'on plante auprès de l'aréka, auquel il s'attache comme le lierre : ſa feuille, ſemblable à celle du citronnier, mais un peu plus longue, devient rougeâtre en ſe deſſéchant. Outre la noix avec laquelle on le prépare, on y mêle encore un peu de chaux, faite avec des coquilles d'huîtres ou de moules. Rarement les particuliers ſe donnent la peine d'accommoder eux-mêmes le bétel. Les grands ont ſans ceſſe des domeſtiques auprès d'eux qui le leur apprêtent ; les autres l'achetent tout préparé. On en trouve dans la plupart des boutiques,

à tous les coins des rues, & même sur les grands chemins. On vend les feuilles apprêtées par paquets, que l'on prend par douzaine pour un prix très-modique. Les Indiens de tout sexe, de tout âge, de tout état, en mangent en tout lieu, à toute heure, & plus fréquemment que nous ne prenons du tabac; on ne les voit presque jamais sans avoir du bétel dans la bouche. Dès qu'on entre dans une maison, ou pour affaire, ou pour visite, on en apporte, & l'on en présente à la compagnie. On prétend qu'il rend l'haleine douce, qu'il affermit les gencives, qu'il nettoie & fortifie l'estomac. Les Chingulais lui attribuent leur bonne santé & leur longue vie. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il procure une salivation abondante, & rend les dents fort noires. C'est pour cette derniere raison, sans doute, qu'il est peu d'Européens qui puissent ou qui veuillent s'y accoutumer : il en est même plusieurs à qui il fait mal au cœur, d'autres qu'il enivre; mais cette ivresse n'est pas de longue durée. Les femmes Indiennes, qui sont d'une complexion très-amoureuse, les excitent à en faire usage; &,

pour les y engager, elles en mangent avec excès devant eux : il eſt rare que l'on réſiſte à leurs inſtances, ſur-tout ſi elles ſont jolies ; & elles profitent du moment de l'ivreſſe, pour ſatisfaire avec liberté le goût qu'elles ont pour le plaiſir.

L'iſle de Ceylan produit trois arbres dont les fruits ne ſe mangent point, mais qui ſont remarquables par leur utilité ; le talipot, le kettule & le cannellier. Le talipot croît à la hauteur de ſoixante ou ſoixante & dix pieds, pendant trente ans, ſans pouſſer aucune fleur ni aucun fruit ; au bout de ce temps, il ſort de ſon ſommet une nouvelle tige, qui, en moins de quatre mois, s'éleve de près de trente pieds, & alors toutes les feuilles tombent. La tige & l'arbre paroiſſent comme un mât de navire ; & environ trois mois après, cette tige pouſſe diverſes branches qui fleuriſſent pendant trois ou quatre ſemaines. Ses fleurs ſont jaunes, & d'une odeur inſupportable ; elles ſe convertiſſent en fruits qui ne mûriſſent qu'en une demi-année, mais en ſi grande quantité, qu'un ſeul arbre peut en fournir toute une province : alors

la tige ſe ſeche, & l'arbre meurt. Le fruit eſt gros comme nos ceriſes ; les filles en font des bracelets & des colliers dont elles ſe parent ; mais la feuille du talipot eſt ce qu'il y a de plus ſingulier : une ſeule peut couvrir quinze ou vingt hommes, & les garantir de la pluie ou du ſoleil. Lorſqu'elles ſont ſeches, elles deviennent fortes & maniables, & peuvent ſe reſſerrer comme un éventail : alors, n'étant pas plus groſſes que le bras, elles peſent & embarraſſent peu dans la main. Elles ſont naturellement rondes ; mais les Chingulais les coupent en pieces triangulaires, & ont ſoin de mettre l'angle aigu par devant, pour s'ouvrir un paſſage à travers les buiſſons. Les ſoldats en font des tentes ; mais comme elles ſont fort dentelées & preſque fendues, on eſt obligé de les coudre par les extrêmités. On en couvre les maiſons. On ſe ſert, pour écrire, des feuilles de talipot, qui reſſemblent fort à notre parchemin ; on y trace les lettres avec un ſtylet de fer. Si on veut faire un livre, on les coupe en pluſieurs pieces, d'une même grandeur & d'une même forme. La lon-

gueur eſt tantôt d'un pied, tantôt d'un pied & demi : mais la largeur n'eſt que d'environ trois doigts. On écrit ſur ces livres de gauche à droite ; & quand ils ſont remplis, on les attache à deux petites planches que l'on met des deux côtés, par le moyen de deux cordons qu'on paſſe au travers des feuilles qui compoſent le livre. Quand on veut lire, on leve la premiere planche, & enſuite chaque feuillet, qui demeure cependant toujours attaché à ſes cordons. Pour de ſimples lettres, ou des choſes de peu de conſéquence, on ſe ſert d'une autre ſorte de feuilles, ſur leſquelles il eſt plus facile d'écrire, mais qui ne ſont pas propres à faire des livres. La moëlle de cet arbre ſe réduit en farine ; & l'on en fait des gâteaux qui ont le goût du pain On prétend auſſi qu'appliquée ſur le ventre d'une femme enceinte, elle la fait accoucher ſur le champ, & que ſi elle y reſtoit trop long-temps, l'enfant tomberoit par morceaux.

Le kettule eſt remarquable par la liqueur qui en découle, comme le talipot par ſon feuillage. Cette liqueur eſt douce & agréable au goût, ſans

être plus forte que l'eau commune. Quand on la fait bouillir, elle prend une certaine consistance. On peut la rendre blanche, & alors elle forme un sucre aussi bon que le nôtre. Un arbre ordinaire en rend douze pintes par jour. Son écorce est pleine de filaments aussi forts que nos fils d'archal, & l'on en fait de la corde.

Le troisieme arbre, celui qui porte la cannelle, est une des plus grandes richesses des Chingulais. Il croît en divers endroits du monde, mais nulle part aussi bien, & n'est aussi bon que dans l'isle de Ceylan. Ce bois y est si commun, que le quintal n'y vaut que quarante sous; & si parfait dans son espece, que l'odeur s'en répand à plusieurs lieues à la ronde. Le cannellier est d'une moyenne grandeur; ses feuilles ressemblent à celles du laurier pour la couleur & l'épaisseur. Lorsqu'elles commencent à pousser, elles sont rouges comme de l'écarlate; & quand on les frotte avec les mains, elles sentent plus le girofle que la cannelle. Cet arbre porte un fruit semblable à un petit gland ou à une olive. En le faisant bouillir, on en tire une huile qui nage

sur l'eau, se congele, & forme une espece de cire blanche. Les Portugais en faisoient des cierges pour les grandes fêtes; & l'odeur qu'elle répand en brûlant, a la force des parfums les plus agréables. Ils en envoyoient à Lisbonne pour la chapelle du roi. Mais l'écorce du cannellier est ce qu'il y a de plus précieux : c'est ce qui fait notre cannelle. Elle est blanche quand on la cueille; elle devient rougeâtre après qu'on l'a exposée au soleil pour la durcir, & se met d'elle-même en rouleau. La plus estimée se trouve entre Pointe-de-Galle & Negombeau, où l'on en rencontre des forêts qui remplissent un espace de dix à douze lieues. Elles sont si épaisses, qu'on a peine à y pénétrer. La chaleur du climat & l'humidité de la terre en font germer la graine presqu'aussi-tôt qu'elle est tombée. Ces arbres poussent si facilement & si vîte, qu'il y a une loi qui oblige les habitants à en débarrasser les chemins. S'ils étoient quelques années sans le faire, l'épaisseur des forêts empêcheroit toute communication. On ne dépouille le cannellier que tous les trois ans : la premiere année qu'on lui a ôté son écorce, il

eſt comme mort : inſenſiblement il ſe recouvre de nouveau, & reprend enfin ſa vigueur.

Il y a à Ceylan un arbre qui ne porte aucun fruit, & qui n'eſt remarquable que par la ſuperſtition des habitants. Ils le croient ſacré, & lui rendent une ſorte de culte qui, pour cette raiſon, l'a fait appeller l'*arbre-dieu*. Dans toutes les parties de l'iſle, il en croît un grand nombre, que les Chingulais ſe font un mérite de planter, & ſous leſquels ils allument des lampes & placent des images.

Je vous ai dit qu'il n'y a chez ces peuples ni médecins, ni chirurgiens; mais ils ont une multitude extraordinaire de ſimples & d'herbes médicinales. Les bois ſont comme leurs boutiques de pharmacie : c'eſt là qu'ils compoſent leurs médecines & leurs emplâtres avec des feuilles & des écorces. Lorſque j'arrivai dans ce pays, je fus ſurpris d'y trouver des choux, des carottes, des raves, des concombres, des pois, des feves, & juſqu'à des laitues & d'autres herbes pour les ſalades. Il eſt vrai que tous ces végétaux n'y viennent pas naturellement, & qu'ils

y ont été transſplantés par les Portugais & les Hollandois. L'iſle a d'elle-meme quantité d'excellents légumes qui ne ſe voient point ailleurs, & dont l'énumération ſeroit longue & peu agréable. On y trouve auſſi tout le bétail que nous avons en Europe, tel que des cochons, des chevres, des chevaux, des ânes, &c. mais on n'y voit point de brebis. Les bêtes fauves ſont les mêmes que dans le reſte des Indes. La volaille, le gibier & le poiſſon de toute eſpece y eſt en abondance ; & je ne connois point de lieu qui réuniſſe en plus grande quantité & à plus vil prix, tout ce que l'Europe & l'Aſie produiſent de plus fin & de plus délicat pour le ſervice de la table. Je ne parlerai point des éléphants : on ſait que ceux de Ceylan ſont les plus eſtimés, non-ſeulement à cauſe de leur groſſeur prodigieuſe & de la beauté de leur ivoire, mais principalement pour leur adreſſe. On dit avoir remarqué que ceux des autres pays les reconnoiſſent & les ſaluent. On ne s'en ſert ici que pour lever & porter les fardeaux. L'éléphant prend la corde avec ſa trompe & ſes dents ; il la tire, l'entortille,

jette sa charge sur son dos, & s'en va. Les gens commis à la garde de ces animaux m'ont souvent donné un spectacle amusant. Ils commandoient à un éléphant de prendre de l'eau dans sa trompe, & de la jeter sur les personnes qu'ils lui désignoient. Il obéissoit, en répandant quelquefois un seau d'eau, & la lançoit d'une telle force, qu'un homme avoit peine à en soutenir le choc sans être renversé. Il est des temps où les éléphants mâles ont une infirmité qui les rend enragés. Personne alors ne peut les gouverner; mais on en est ordinairement averti par une espece d'huile qui leur coule de la joue; & d'abord on les attache par les jambes à de gros arbres. On vend aussi cher un éléphant de Ceylan, que quatre d'un autre pays, qui, comme je l'ai dit, semblent reconnoître cette supériorité, & le témoigner par quelque signe extérieur.

Les singes, dont on voit ici les forêts remplies, y sont aussi surprenants que communs. Il en est d'une espece particuliere, qu'on appelle *hommes sauvages*, parce qu'ils ont presque la taille & la figure d'un homme, & paroissent

tenir de ſon intelligence. Ils n'ont du poil qu'au dos & ſur les reins. Ils ſont agiles, forts & hardis, ſe mettent en défenſe contre les chaſſeurs, & ſont ſi paſſionnés pour les femmes, qu'elles ne peuvent en ſûreté paſſer dans les bois qu'ils habitent. On les apprivoiſe aiſément; on les dreſſe à marcher ſur les pieds de derriere, à ſe ſervir des pattes de devant pour rincer des verres, pour verſer à boire, pour tourner la broche, & pour d'autres ſemblables petits offices. Il y en a qui ont le poil gris, le viſage noir, & de longues barbes blanches d'une oreille à l'autre; ce qui les feroit prendre pour des vieillards. D'autres, avec la barbe, ont le corps & le viſage blancs; d'autres la face blanche ſans barbe, mais avec de longs cheveux ſur la tête, qui tombent comme ceux d'un homme.

Les inſectes ſont à peu près les mêmes qu'aux Indes. J'y ai vu des fourmis qui ont le corps blanc, la tête rouge. Dans les endroits inhabités, elles forment de petites montagnes de cinq à ſix pieds de haut. La terre en eſt ſi fine, que le peuple en fabrique ſes idoles, & ſi bien liée, qu'on a de

la peine à renverser ces habitations. L'intérieur est percé de routes qu'habitent les fourmis. Il leur vient des ailes ; & pour lors elles s'élevent en l'air vers l'occident, en si grande quantité, qu'elles obscurcissent le soleil. On les perd bientôt de vue ; car elles ne cessent de voler que lorsqu'elles tombent mortes.

Je ne me représente pas sans frayeur une araignée de Ceylan, qui se cache dans le creux des arbres ou dans d'autres trous. Rien n'est plus venimeux que cet insecte : sa blessure n'est pas mortelle ; mais la qualité de son venin trouble l'esprit, & fait perdre la raison.

Cette isle est aussi infestée de plusieurs sortes de serpents ; mais les plus dangereux sont les plus rares. Les uns, par leur morsure, font tomber dans un profond sommeil ; & l'on meurt en peu de temps. D'autres excitent un transport de furie, suivi d'une prompte mort. Mais le plus terrible de tous, est celui dont le venin est si vif & si violent, que dès qu'un homme en est piqué, le sang lui sort par tous les pores, sans qu'il y ait de remede. Il

n'eſt pas plus gros qu'une corde de violon, & tire, à ce que l'on prétend, hors de la tête les yeux de ceux qu'il attaque.

Ce que je vais vous dire d'un autre de ces reptiles, vous paroîtra incroyable. Il ſe perche ſur un arbre, s'élance ſur quelque animal qu'il voit paſſer; & dans quelque endroit qu'il s'attache, la chair tombe par morceaux, & l'animal bleſſé demeure immobile, le venin agiſſant toujours intérieurement, ſans qu'il en paroiſſe preſque rien au dehors. Quelques curieux ayant ouvert des animaux que ce ſerpent avoit tués, lui ont trouvé toute la chair hachée & pourrie, quoique la peau parût ſaine & entiere. Il y a un autre ſerpent qui a le corps gros comme celui d'un homme, & long à proportion. Sa peſanteur l'empêche d'aller fort vîte; mais il ſe cache dans les ſentiers; & il arrête les daims & les géniſſes avec une eſpece d'aiguillon qu'il porte à l'extrêmité de la queue. Telle eſt la capacité de ſon ventre, qu'il avale quelquefois un chevreuil tout entier avec ſes cornes, qui le crevent & le tuent aſſez ſouvent.

On redoute beaucoup un animal amphibie, qui se tient ordinairement sur la terre, où il mange les cadavres. Sa langue bleue & fourchue s'alonge en forme d'aiguillon. Elle est effrayante lorsqu'il la tire pour siffler ou pour bâiller. Quand les chiens s'approchent de lui, soit pour aboyer ou pour mordre, il les frappe si rudement de sa queue, qui ressemble à un fouet d'une aune de long, qui les fait fuir en criant.

Les sangsues sont plus incommodes que dangereuses à Ceylan. Lorsqu'il pleut, toutes les campagnes en sont couvertes; & les plus petites sont les plus à craindre. On ne peut faire un pas dans les bois, qu'on n'en soit attaqué. Elles montent aux jambes & aux cuisses, & s'y attachent si fort, qu'on ne peut leur faire quitter prise, que lorsqu'elles regorgent de sang. Il arrive quelquefois, pendant la nuit, qu'elles attrapent le visage, & le saignent jusqu'aux gencives.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans cette isle fameuse, qu'on dit être la même que les Juifs des premiers temps ont connue sous le nom d'*Ophir* & de *Tarsis*, & d'où les

flottes de Salomon remportoient tant de richesses : aussi croit-on que ses habitants ont connu la religion révélée, & que ce sont ces mêmes Juifs qui la leur avoient apprise. En effet les Ceylanois s'imaginoient que leur isle étoit anciennement une portion du paradis terrestre, & que le premier homme, qu'ils connoissent sous le nom d'*Adam*, avoit été créé sur leur plus haute montagne; que le lac, qui est situé sur la cime du Pic-d'Adam, s'est formé des pleurs qu'Eve répandit à la mort d'Abel; & ces traditions subsistent dans le pays, depuis plus de cinq cents ans avant Jesus-Christ.

Je suis, &c.

A Jafnapatan, ce 29 septembre 1741.



LETTRE XXXIX.

Les isles Maldives.

LE peu d'efspace qu'il y a à traverfer pour aller de Ceylan aux ifles Maldives, nous détermina à les vifiter. Ces ifles s'étendent le long de la côte de Malabar, en ligne droite du midi au feptentrion : on pourroit en compter plus de quinze cents, prefque contiguës, divifées en treize portions, & affemblées par pelotons ou par grouppes ; mais la plupart n'offrent que des monceaux de fable, ou des rochers. D'autres font fi petites & fi baffes, que la mer les couvre fouvent ; & il y en a très-peu d'habitées. Chaque grouppe ou peloton eft féparé de l'autre par un canal ou détroit qui a quelquefois fi peu de profondeur, qu'on pafferoit de l'un à l'autre fans y trouver plus de trois pieds d'eau : il y en a d'autres dont le paffage eft ouvert aux navires ; le plus grand a près de vingt lieues de largeur. On appelle *province*, ou *atol-*

lon, chacun de ces amas de petites isles, séparé par un détroi. Leur figure est ronde ou ovale; & les plus grands n'ont guere que trente ou quarante lieues de circuit : ils forment ensemble une longue chaîne qui en a plus de cent d'étendue, & sont tous soumis à un même souverain. Ils tirent leur nom de celui de *Male*, leur capitale, & du mot de *dive*, qui veut dire *isle*; & de ces deux noms on a fait celui de *Maldives*. On présume qu'ils ne formoient autrefois qu'une seule isle, que l'effort des vagues, ou quelques secousses violentes ont partagée en plusieurs portions. On ignore en quel temps & par quel peuple ils ont commencé à être habités; mais comme on y professe la religion mahométane, on conjecture que les Maldivois sont une colonie d'Arabes qui se sont établis dans ces isles dès le temps de leurs excursions dans l'Inde. Les Portugais y entrerent au commencement du seizieme siecle, l'épée & le crucifix à la main. Ils y porterent le joug de leur domination, & leurs missionnaires celui de l'évangile. Le roi du pays, qui prend le titre de *rasquan*, embrassa le christianisme,

& fut dépouillé de ses états. Les Portugais lui persuaderent de quitter son royaume pour aller recevoir le baptême à Cochin ; & sous prétexte de le défendre contre des sujets qui n'avoient point voulu imiter son exemple, ils le retinrent dans une terre étrangere, & se rendirent maîtres de son propre pays. Aidés de quelques corsaires Malabares, les Maldivois secouerent la domination Portugaise, & élurent un nouveau roi, qui voulut bien se soumettre à payer à son prédécesseur une pension que ce dernier partagea avec les Portugais. Il leur devoit bien cette légere marque de reconnoissance ; car persistant constamment dans le parti qu'il avoit embrassé, s'il perdit une couronne temporelle, il en acquit une mille fois plus précieuse, par le zele de leurs missionnaires.

Les Maldivois essuyerent une autre révolution au commencement du siecle dernier. Des corsaires de Bengale firent une descente dans leurs isles, les pillerent, tuerent le rasquan, & laisserent ce royaume dans une affreuse désolation. Des guerres intestines pour la succession à la couronne, y causerent

de nouveaux troubles, qui furent enfin appaisés par l'élection d'un autre rasquan. Le calme regne actuellement dans ces isles, dont le roi prend le titre de *prince* de treize provinces & de douze mille isles. Il fait sa résidence à Male, qui, comme j'ai dit, en est la capitale. Elle n'est point entourée de murailles; mais elle est fortifiée naturellement, tant par les rochers qui l'environnent, que par le peu de fond qu'on y trouve, à cause des bancs de sable & des écueils. Les autres provinces ou atollons ont tous de semblables défenses. L'isle de Male, la seule que je visitai, me parut avoir plus d'une lieue de circuit. Ses maisons sont en partie séparées par des rues, & en partie dispersées au hasard. Celles du peuple sont bâties de bois de cocotier, & couvertes de feuilles; celles des personnes riches sont de pierres; & le palais du roi renferme de vastes logements, accompagnés de cours & de jardins. Des tapisseries de Bengale ornent les murs des appartements; des nattes superbes en couvrent le parquet; & pour un petit pays isolé, on y trouve même une sorte de magnificence.

Le sol de toutes ces isles est peu fertile; il ne produit guere que de l'herbe, mais beaucoup de cocotiers, dont les habitants ne perdent rien de tout ce que cet arbre utile peut fournir pour la nourriture, la boisson, l'habillement, la construction des maisons, des navires, &c. Le riz qu'ils mangent vient de Bengale : mais ils en consomment peu; car le poisson, qu'ils ont en abondance, leur sert de principal aliment. On y trouve aussi de grosses écrevisses de mer, & une sorte d'oiseaux très-communs, qu'on appelle des *pengouins* : ce sont des especes d'oies qui ont le dos noir, le ventre blanc, & dont la chair est d'un assez bon goût, quoique ces insulaires en fassent peu de cas. Ils aiment mieux une certaine racine plus grosse que la jambe, qu'ils assaisonnent différemment. Les autres productions de l'isle sont des grenades, & un figuier extraordinaire, dont les feuilles sont comme celles du noyer. On tire de son fruit une huile noire, qu'on emploie pour graisser les bateaux, au lieu de suif ou de poix.

J'ai vu aux Maldives deux autres plantes singulieres, dont l'une est appellée

fleur du soleil, & l'autre *plante mélancolique*. La premiere ne s'ouvre qu'au lever de l'astre dont elle porte le nom, & ne se ferme qu'à son coucher. La seconde, au contraire, ne s'épanouit que lorsque le soleil se couche ; & ses feuilles ne se referment que lorsqu'il se leve. Il coule de cette fleur une eau salutaire, qui guérit le mal des yeux : les princes d'orient en font un grand usage ; les Portugais se servent de sa fleur en guise de safran. Ces derniers estiment aussi beaucoup une sorte de noix grosse comme la tête, qu'ils appellent *coco des Maldives*, qui se trouve sur le rivage de l'Océan, & dont on vante les vertus pour la médecine. Les Maldivois ont une autre espece d'arbre extrêmement léger, qu'ils appellent *candou*, avec lequel ils tirent de la mer de grosses pierres pour bâtir leurs maisons. Ils attachent à la masse qu'ils veulent enlever du fond de l'eau, un ou plusieurs morceaux de ce bois, selon le volume de la pierre. L'extrême légéreté du candou lui fait faire des efforts pour regagner le dessus de l'eau : la masse lourde à laquelle il est uni, suit la même impression ; & les Maldivois, hommes

hommes & femmes, qui plongent & nagent parfaitement, la ſoulevent, la pouſſent & la conduiſent ainſi juſqu'au rivage. Ils uſent du même expédient à l'égard des canons ou des ancres de vaiſſeaux qui ont été ſubmergés. Une autre propriété du bois de candou, c'eſt qu'il s'enflamme en en frottant un morceau contre un autre. Les habitants qui n'ont ni mêche ni briquet, n'emploient que cet expédient quand ils veulent allumer du feu.

Une autre production très-commune aux Maldives, eſt une petite coquille blanche & polie, que les inſulaires vont ramaſſer ſur les bords de la mer, quelques jours avant & après la nouvelle lune : on en charge tous les ans trente ou quarante navires pour Bengale, pour Siam & pour d'autres lieux, où l'on s'en ſert comme de monnoie. Le ſoin de les recueillir regarde principalement les femmes - qui entrent dans l'eau juſqu'à la ceinture, & les cherchent parmi le ſable. On les vend par paquets de douze mille, qu'on enveloppe dans des corbeilles faites de feuilles de cocotier. Chaque paquet vaut un *larin* d'argent ; & le larin eſt

comme une de nos pieces de douze ſous: ainſi on a pour un ſou environ mille de ces petites coquilles : cette monnoie n'a pas cours aux Maldives ; mais les marchands les achetent pour les tranſporter ailleurs.

Les autres effets que ces inſulaires débitent aux étrangers, ſont les voiles & les cordages de navires, dont la matiere ſe tire des ſeuls cocotiers ; les nattes de jonc, diverſement colorées, qui ſont les plus belles de l'orient ; le poiſſon ſec, l'écaille, l'huile, le miel, les cocos, l'ambre gris, le corail. Ils tirent en échange, de la ſoie & du coton, dont ils font de très-belles veſtes ; du riz, des eſſences, du fer, des épiceries, & toutes les choſes néceſſaires que le pays ne produit point.

Quoique ces iſles ſoient voiſines de l'équateur, les chaleurs n'y ſont cependant pas inſupportables ; les nuits, toujours égales aux jours, ſont très-fraîches, & les grandes roſées qui ne manquent jamais de précéder le lever du ſoleil, contribuent encore à en tempérer les ardeurs ; mais la qualité de l'air y eſt mal-ſaine, ſur-tout pour les étrangers ; & entr'autres maladies dangereuſes, il

regne ici une certaine fievre épidémique, connue dans l'Inde ſous le nom de *fievre des Maldives*, qui y cauſe de grands ravages. La petite vérole n'y paroît guere que tous les dix ans ; mais elle y eſt d'une malignité qui fait périr beaucoup de monde. Quant au mal vénérien, il y eſt connu depuis que les Portugais ont eu commerce avec ces peuples ; mais ce qui vous paroîtra ſingulier, c'eſt qu'on l'appelle auſſi dans ce pays le *mal François* ou le *mal des Francs*. La diviſion des ſaiſons eſt ici à peu près la même que ſur la côte de Malabar. L'hiver commence au mois de mai & finit au mois d'octobre. Au reſte, je crois déjà vous avoir dit que les hivers, dans l'Inde, ſont auſſi chauds que nos étés ; on ne les appelle ainſi, qu'à cauſe des grandes pluies dont ils ſont ordinairement accompagnés.

Je vous ai dit auſſi, Madame, que les habitants de ces iſles profeſſent la religion de Mahomet ; c'eſt même la ſeule qu'on y connoiſſe. Ils ont cependant de petites ſuperſtitions que ne ſuivent point les autres muſulmans : par exemple, il faut que l'animal dont ils

veulent manger la chair, ait été égorgé dans un certain endroit du cou, qui leur est marqué; que celui qui l'égorge, soit une personne expérimentée & qui ait eu des enfants. Ils n'apprêteroient pas une volaille, sans l'avoir premiérement écorchée, sans en avoir ôté le cou, les entrailles & le dessous du croupion. Ceux qui ont fait le voyage de la Mecque ou de Médine, quelque vile que soit leur naissance, reçoivent certaines marques d'honneur dont ils sont fort jaloux. On les nomme *agis*, c'est-à-dire saints; & pour être reconnus, ils portent des pagnes & des bonnets ronds de coton blanc, avec une sorte de chapelet qui pend à leur ceinture.

Voici d'autres usages qui ne tiennent point de la superstition : lorsque les enfants sont venus au monde, on les lave six fois le jour dans l'eau froide; ensuite on les frotte d'huile; & cette pratique dure assez long-temps. Les meres sont obligées de les nourrir de leur propre lait, & la reine même n'est pas exempte de cette loi générale : on n'enveloppe les enfants d'aucun lange; ils sont couchés nus & libres dans de

petits lits de corde, suspendus en l'air, où ils sont bercés par des esclaves ou par leurs meres ; & dès l'âge de neuf ou dix mois, ils commencent à marcher. Ils ne portent qu'un nom prôpre, sans nom de famille : on y joint dans la suite, pour les reconnoître & les distinguer, celui du métier qu'ils embrassent, si ce sont des artisans ; ou des isles qu'ils possedent, si ce sont des personnes riches ; ou du rang qu'ils occupent, s'ils sont constitués en dignités. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, les filles ne sont vêtues que d'un petit pagne ou morceau de toile, qui met l'honnêteté à couvert ; & les garçons ne commencent à s'habiller qu'après qu'ils ont été circoncis, c'est-à-dire, à sept ou huit ans. Alors on leur apprend à lire & à écrire, & on leur donne l'intelligence de l'alcoran. Ils se servent, pour l'écriture, de trois sortes de caracteres, de l'Arabique, du Maldivois, & d'un troisieme en usage à Ceylan & dans les Indes.

Si un homme en a tué un autre, ce sont les enfants du mort, & non sa femme, qui poursuivent en justice l'homicide. S'ils sont en bas âge, on attend

qu'ils ſoient majeurs ; & c'eſt au meurtrier à les nourrir pendant leur minorité, qui finit à l'âge de ſeize ans. S'ils veulent enſuite qu'on puniſſe le coupable, la juſtice prend connoiſſance du crime, & commence le procès : ainſi, par une loi particuliere à ce peuple, la punition des offenſes les plus grieves dépend uniquement de l'offenſé. La ſodomie & l'inceſte, quoique très-communs dans un pays où la corruption eſt égale dans les deux ſexes, n'y ſont punis que du fouet. On coupe le poing aux voleurs, & les cheveux aux femmes adulteres : ce qui eſt une très-grande ignominie parmi elles ; car elles en ſont fort jalouſes, & les regardent comme le plus bel ornement de leur ſexe. Elles les font venir longs ; & pour montrer qu'elles en ont beaucoup, elles y mêlent les cheveux des hommes, qui, par un uſage contraire, à l'exception des gens de guerre & des nobles, ſe les coupent entiérement. Elles les laiſſent tomber dans toute leur longueur, les lient par derriere avec un anneau, les parfument & les ornent de fleurs. Elles ont d'ailleurs assez d'agrément, ſont vêtues,

ainſi que les hommes, avec la même décence que les mahométans de l'Inde ; & ils ſe diſtinguent les uns & les autres par la civilité de leurs manieres. Je ne parle que de ceux qui habitent la partie du nord ; car les autres ont plus de rudeſſe, & vont preſque nus : les femmes mêmes n'ont qu'une ſimple toile dont elles ſe couvrent le milieu du corps. Ces hommes ſont naturellement fort velus ; mais ils ſe raſent le poil en divers endroits ; ce qui offre l'apparence d'une étoffe découpée.

Les nobles Maldivois, les miniſtres de la religion, & tous ceux qui ont viſité le tombeau de Mahomet, laiſſent croître leur barbe, ou ne la raſent qu'autour des levres. Les autres la portent fort petite, & ſeulement autour du menton, où elle ſe termine en pointe, comme vous voyez celle des Juifs. Leur coutume eſt de ſe la couper à la porte des moſquées, & d'enterrer dans leurs cimetieres la rognure de leur poil & de leurs ongles, comme formant une partie d'eux-mêmes, qui ne doit pas être privée des honneurs de la ſépulture. Comme il n'y a point aux Maldives de barbiers publics, les

uns se rasent eux-mêmes, d'autres se rendent ce service mutuellement. Le roi & les principaux seigneurs se font faire le poil par des gens de qualité, qui se tiennent honorés de cette fonction, comme en France de bien conduire une voiture. Les habitants de ces isles sont d'une taille ordinaire, & ont le visage plus olivâtre que noir, & en général moins basané que celui des autres Indiens; j'ai même vu quelques femmes aussi blanches que les Européennes; elles ont toutes, ainsi que les hommes, les cheveux noirs, & regardent cette couleur comme une beauté : elle leur vient moins de la nature, que du soin qu'elles ont de raser la tête des enfants dès leur naissance, & de continuer ainsi tous les sept ou huit jours, jusqu'à ce qu'ils soient grands : on laisse aux filles une bordure de cheveux pour les distinguer des garçons.

Ce peuple est ami de l'ordre & de la police, & ne manque point absolument de disposition pour les sciences; il a même du goût pour l'astronomie. Il obéit à un prince dont l'autorité est despotique, & à des prêtres auxquels

le prince confie toute son autorité. Ceux-ci nommés *naïbes*, joignent aux fonctions du sacerdoce l'exercice de la puissance temporelle. Ils sont tout à la fois ministres d'état, gouverneurs de provinces, docteurs de la loi, & juges en matieres civiles & criminelles. Ils ont sous eux des officiers tirés de leur ordre, qui rendent la justice dans les isles de chaque atollon ou de chaque gouvernement. Les parties plaident leurs causes elles-mêmes. S'il est question d'un fait, on produit trois témoins, sans quoi l'accusé est cru sur son serment. Un esclave ne peut servir de témoin; & il faut la déposition de trois femmes pour équivaloir à celle d'un homme. Il est défendu aux juges de prendre le moindre salaire, même à titre de présent; mais ceux qui font l'office de sergent, ont la douzieme partie des biens contestés. Le naïbe, qui réside dans la capitale, a sur tous les autres une sorte d'inspection : on le nomme le *pandiare;* c'est en même temps le souverain pontife, & le premier magistrat de la nation. Il a un conseil qu'il est obligé de consulter dans les affaires importantes, & dont les

membres occupent les premieres charges de l'état, comme de chancelier, de grand trésorier, d'intendant des finances, de capitaines des gardes, &c. Ces officiers reçoivent du prince une certaine portion de riz pour leur subsistance, & jouissent des revenus de quelques isles de son domaine. L'honneur ici consiste à manger du riz accordé par le roi : les nobles mêmes obtiennent peu de considération lorsqu'ils sont privés de cet avantage.

Contre l'ordinaire des pays où l'on professe la religion mahométane, on reconnoît aux Maldives différents degrés de noblesse. On l'acquiert, ou par la naissance, ou par les charges, ou par des lettres du prince. Il y a donc ici, comme en France, des nobles d'ancienne race & de nouveaux nobles. La noblesse que donne la naissance, est celle dont on fait le plus de cas, à qui on accorde de plus grandes distinctions, & qui se repaît le plus de chimeres. Quelques-uns de ces insulaires font remonter leur origine jusqu'aux temps fabuleux; & sans fabriquer, comme nous, d'absurdes généalogies, leurs prétentions à cet égard ne sont

ni moins ridicules, ni moins imaginaires. Quand le roi fait un nouveau noble, cette faveur s'annonce dans la capitale, au ſon d'une plaque d'airain, ſur laquelle on frappe avec un marteau; & dès ce moment, le favori jouit de toutes les prérogatives de ſon rang. Les roturiers ne peuvent plus s'aſſeoir en ſa préſence; & s'ils le rencontrent, ils doivent s'arrêter & le laiſſer paſſer devant eux; s'ils ſont chargés de quelque fardeau, ils ſont obligés de le mettre à terre. Les femmes nobles, quoique mariées à des hommes du peuple, conſervent leur nobleſſe, & la tranſmettent à leurs enfants, ſans la communiquer à leurs maris. Il en eſt de même d'un gentilhomme qui épouſe une roturiere; la femme reſte dans l'ordre du peuple, & les enfants participent à la nobleſſe de leur pere.

Tous les nobles qui ſont dans la capitale, ont ordre de paroître chaque jour à midi, au palais du roi, pour lui faire leur cour. Si le prince n'eſt pas viſible, on lui dit qu'ils ſont venus pour le ſaluer, & qu'ils attendent ſes ordres. Il leur fait faire une réponſe obligeante, en leur envoyant quelque

fois du bétel & des fruits. Les jours qu'il veut recevoir ses sujets, on les fait entrer dans la salle d'audience : le roi est assis sous un dais, les pieds croisés sur une natte ; & tous ses courtisans viennent s'asseoir autour de lui. Ce prince a un domaine composé de plusieurs isles dont le produit lui appartient en propre ; il jouit, outre cela, du cinquieme de tous les fruits qu'on recueille dans son royaume ; il leve encore des droits particuliers sur différentes sortes de marchandises ; tout ce que la mer jette sur le rivage, comme l'ambre, le corail, &c. appartient à ce monarque ; & enfin un des principaux objets de ses revenus consiste dans le commerce qu'il fait avec les étrangers pour son propre compte.

Sept ou huit cents hommes, divisés en sept ou huit compagnies, forment la garde ordinaire du roi des Maldives. Ce prince a d'autres troupes qui le suivent à la guerre, & dans lesquelles les plus riches de l'isle ambitionnent d'entrer, à cause des prérogatives attachées à cet état; mais cette faveur ne s'accorde que par une permission

particuliere du souverain, & se paie fort cher.

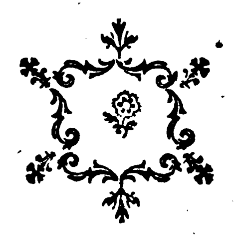
Le roi des Maldives, superstitieux comme le sont tous les mahométans, n'entreprend rien sans avoir consulté ses astrologues; il en entretient toujours un grand nombre à sa cour, & se laisse le plus souvent conduire par leurs lumieres. Il ne mange jamais avec ses sujets, parce que l'usage est, dans le pays, de ne manger qu'avec ses égaux; & comme il est difficile d'établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive que les Maldivois se régalent rarement entr'eux. Mais il est une autre maniere de traiter ses amis, qui n'est peut-être pas moins galante. On arrange proprement sur une table couverte d'une nappe très-fine, & quelquefois de taffetas, un service composé de plusieurs mets. On y joint de l'excellent vin de coco, de l'hydromel, une autre espece de liqueur qui ressemble au sorbet; & on l'envoie à la personne qu'on se propose de régaler.

Aucune loi ne condamne aux Maldives la simple fornication; & les femmes s'y abandonnent avec autant de liberté que les hommes. Le jour,

elles reſtent chez elles ; ce n'eſt que la nuit qu'elles font leurs viſites de galanterie. Quand elles ſortent le ſoir, elles doivent toujours avoir un homme à leur ſuite. Il les accompagne dans les maiſons où elles ſavent qu'on les attend, & dont les portes ne ſe ferment jamais. Elles touſſent à leur arrivée ; & ce ſigne qui eſt entendu, fait connoître à l'amant qu'il touche au moment de ſon bonheur.

Je ſuis, &c.

A Male, ce 5 octobre 1742.



LETTRE XL.

Côte de Malabar.

Le royaume de Travancour eſt le premier pays où nous abordâmes au ſortir des iſles Maldives. Il a ſes premieres limites au cap de Comorin, & s'étend, en remontant dans le nord, au delà de Ceylan ; ce qui fait environ trente lieues de côte. Le roi de Ceylan eſt ſouverain, mais vaſſal & tributaire du roi de Travancour : les Hollandois y ont établi un comptoir & bâti une petite fortereſſe. Enjaingue eſt une autre province, où les Anglois ont une conceſſion qu'ils tiennent d'un des prédéceſſeurs du roi régnant. La ſituation de leur établiſſement eſt charmante ; ils y ont conſtruit un fort entre le rivage de la mer & une belle riviere qui lui eſt parallele, & qui n'en eſt pas éloignée de plus de cent cinquante toiſes. On voit au milieu de la courtine, & au deſſous de la porte qui fait face à la mer, un pavillon diſtribué en

une salle & un cabinet, où le gouverneur tient ses assises, écrit, donne audience, & observe les vaisseaux qui passent continuellement le long de la côte. La riviere, qui est près de là, baigne les murs d'un joli sallon & d'un jardin bien entretenu; & les maisons de la colonie Angloise sont alignées sur les deux cotés d'une rue longue, large, droite, & ombragée de cocotiers & autres arbres du pays. Elle est terminée par une grande église, auprès de laquelle est le palais d'un évêque Portugais & le logement d'un missionnaire jésuite de la même nation. Un petit fort couvre l'église, la maison épiscopale & la colonie; un autre défend l'entrée de la riviere; & par-tout on voit beaucoup de symmétrie, de propreté & d'arrangement.

Le reste du royaume est divisé en différentes provinces, dans lesquelles sont enclavés les domaines de plusieurs petits rois qui relevent de celui de Travancour. Tous les souverains de Malabar lui donnent unanimement le titre de *grand roi*, parce qu'il possede plus de terres qu'aucun d'eux, & qu'il compte parmi ses vassaux quantité de

rajas, de princes & de seigneurs. Son royaume est extrêmement peuplé, & peut fournir cinquante mille hommes armés dans le besoin; ce qui fait une puissance formidable pour les nations voisines: mais ni cette multitude d'hommes, ni les armes qui sont en usage parmi eux, ne pourroient résister longtemps à des troupes Européennes bien conduites, quoiqu'en nombre très-inférieur.

Ce pays est habité par quantité de chrétiens, la plupart très-pauvres, & dont les ancêtres ont été convertis par saint François Xavier. Les rois & la religion partagent le respect & la vénération sans bornes des peuples de ce royaume & de presque tout le Malabar. L'amour & l'attachement qu'ils témoignent pour leurs princes est légitime, & par le caractere d'une souveraineté extraordinairement ancienne dans les familles de la plupart de ceux qui sont actuellement sur le trône, & par la douceur de leur gouvernement. Quoique les loix désignent des peines afflictives & des supplices pour les différents crimes, cependant l'effusion du sang y est très rare. Le roi qui regne

aujourd'hui à Travancour, moins foible ou plus politique, est aussi moins indulgent que ses voisins. Persuadé que l'impunité engendre le crime & trouble la société, il est inexorable sur la punition des coupables. Mais, à l'égard de la religion, il donne dans les superstitions les plus populaires. Il suit scrupuleusement, depuis son enfance, un régime aussi austere que celui des anachoretes. Il n'a jamais rien mangé qui ait eu vie, & ne se nourrit que de racines, de légumes, de lait & de fruit. Il consulte les devins sur tous les événements, & ne se détermine que suivant leur réponse.

Le régime rigoureux du roi de Travancour est observé par la plupart des bramines, qui ne pourroient s'y soustraire sans se déshonorer, & perdre les prérogatives & le crédit que leur donne ce genre de vie. Les dévotions extraordinaires, les pénitences, les austérités, le dévouement à la mort sont portés plus loin dans la religion malabare, que dans aucune autre de l'univers; mais ce ne sont que des pratiques matérielles, qu'aucun principe moral ne dirige. Ces Indiens sont éton-

nés de notre ſpiritualité chrétienne, & ſur-tout de notre ſyſtême évangélique d'humilité, & du pardon des injures.

Ces peuples connoiſſent les ſupputations aſtronomiques, & calculent les révolutions des aſtres & les éclipſes; mais ce n'eſt que par une routine ſans démonſtration & ſans théorie. Leurs médecins ſavent un peu d'anatomie, connoiſſent la vertu des plantes, & les appliquent avec aſſez de ſuccès aux maladies ſimples & générales; mais ils ne ſont ni phyſiciens, ni chymiſtes. Leur pharmacie eſt bornée à un petit nombre de formules; & leur chirurgie ſe réduit à quelques opérations triviales & de peu de conſéquence. Ils ont des poéſies myſtérieuſes & énigmatiques, dont ils font le plus grand cas. Quelques bramines, à qui j'en ai demandé l'explication, m'ont dit qu'elles étoient entendues de peu de perſonnes, & que la traduction les rendoit encore plus inintelligibles, parce que tout leur ſens, leurs fineſſes & leur ſel conſiſtent dans les équivoques du langage, dans des métaphores relatives aux mœurs, aux uſages ou à l'hiſtoire

du pays, dont il faudroit avoir une parfaite connoiſſance.

Les arts ſe ſont mieux conſervés dans les Indes, que les ſciences abſtraites. On voit, dans pluſieurs endroits, des pagodes qui ſont des prodiges d'architecture pour leur immenſité, leur élévation, leur diſtribution, l'énormité ſurprenante des pierres, la façon inconcevable dont elles ont été poſées au faîte de ces grands édifices, la ſingularité de leur coupe & de leur ſculpture, & la ſolidité de leur conſtruction. Rien n'égale à la perfection des manufactures de coton, établies de temps immémorial, ſoit pour la fineſſe des toiles & des mouſſelines, ſoit pour le ſecret des bonnes teintures. Mais ce qui cauſe ſur-tout mon étonnement, c'eſt la ſimplicité & le petit nombre des outils dont ſe ſervent les ouvriers. Un forgeron François croira-t-il qu'un Malabare de même profeſſion, avec un jeune apprenti, porte, de village en village, tout ce qui lui eſt néceſſaire, ſon enclume, ſon marteau, ſon ſoufflet, &c. & qu'il établiſſe ſa forge en moins d'une heure, dans le premier endroit où il ſe trouve? Pourra-t-on perſuader à un

cordonnier, à un tanneur de Paris, qu'un Malabare écorchera une chevre, apportera, en vingt-quatre heures, des souliers faits de la peau de cet animal? Pour dernier exemple de l'industrie de ces peuples, je ferai attention de la fabrique des monnoies. On sait combien cette opération est composée. Ici la fonte, les essais, l'affinage, l'alliage, l'ajustage & la marque se font par des moyens simples, faciles, abrégés, avec aussi peu de monde que peu de fraix, & cependant avec toute la précision imaginable.

Mais quelqu'industrieux que soient les habitants du Malabar, ils le sont encore moins que ceux de la côte de Coromandel, quoiqu'ils ne fassent, pour ainsi dire, qu'un même peuple, qu'ils aient une même origine & une même religion. Je crois trouver la cause de cette différence dans la diverse constitution de leur gouvernement. Il me semble vous avoir dit quelque part, que lorsque le célebre Aurengzeb eut fait la conquête des royaumes de Décan, de Golconde, de Carnate, de Visapour, &c. ce prince & ses successeurs accorderent, sous condition

d'un tribut annuel, à des ſeigneurs mahométans, avec le titre de *nababs*, les diverſes provinces de ces royaumes. Ceux-ci, ſoit pour ſe maintenir dans l'indépendance contre les empereurs Mogols, ſoit pour contenir les peuples ſur leſquels ils avoient acquis une domination uſurpée, ſoit enfin pour ſoutenir les guerres fréquentes que la jalouſie & l'ambition allumoient entr'eux, ont toujours eu ſur pied autant de troupes qu'ils en pouvoient entretenir, & levoient, pour cet effet, de groſſes contributions dans les pays de leur obéiſſance. Les Indiens de la côte de Coromandel, dans cet état d'oppreſſion, ſous une puiſſance qui les dépouilloit de leurs biens, n'eurent plus d'autres reſſources que dans les arts & l'agriculture. Les bramines, à qui l'éducation donnoit plus de connoiſſance & de talents, n'ayant plus de part au miniſtere & aux affaires publiques, comme ſous le regne de leurs princes, s'adonnerent au commerce, que les établiſſements des Européens ont rendu très-floriſſant.

La côte de Malabar préſente un ſpectacle bien différent. Les naturels du

pays ont toujours été gouvernés par des princes de leur nation. Les naïres, qui, après les bramines, sont la plus haute caste & la plus nombreuse, font tous profession des armes, & ne se piquent que de noblesse & de bravoure. Un naïre nu, à la réserve d'un morceau de toile autour des reins, qui lui descend jusqu'aux genoux, les cheveux noués sur le haut de la tête, comme un bourlet, le sabre d'une main, un fusil de l'autre, passe sa vie dans cet état, & se fait un point d'honneur de son oisiveté, parce que la moindre œuvre servile le feroit déroger de sa caste.

Les naïres ont seuls le droit de porter les armes, & dédaignent tout autre profession. La plupart s'engagent en qualité de gardes au service des rois, des princes, des gouverneurs, de quelques particuliers puissants qui résident ou qui passent dans le pays. Ils se louent aussi pour escorter les voyageurs; & c'est une précaution que ceux-ci ne doivent pas négliger: ils s'exposeroient à toutes sortes d'insultes de la part des gens de cette tribu. Comme ils doivent une partie de leur subsistance aux secours qu'ils donnent aux

étrangers, ils ſe croient en droit de voler & d'aſſaſſiner ceux qui refuſent de les employer. Il eſt vrai que leur fidélité eſt à l'épreuve de toute eſpece de corruption, & qu'ils ſe laiſſeroient plutôt mettre en pieces, que de voir inſulter ceux qu'ils accompagnent. Ces naïres, lorſqu'ils vont à la guerre, ne portent jamais que pour un ou deux jours de vivres & de munitions ; & afin de pourvoir à leur ſubſiſtance, ils ont toujours des détachements en marche ; de ſorte que le quart de leurs troupes ſe trouve ſucceſſivement & perpétuellement détourné. Dans le combat, chacun avance ou recule ſelon qu'il a plus ou moins de bravoure. Ils voltigent de brouſſailles en brouſſailles, faiſant le coup de fuſil ; & lorſqu'on les force dans leurs retranchements, ils combattent juſqu'au dernier moment avec tant de réſolution, qu'ils ne demandent jamais quartier.

Une conſtance ſi opiniâtre rend la guerre difficile & très-meurtriere aux Européens qui veulent pénétrer dans les terres. Celles que ſe font fréquemment entr'eux les rois Malabares, fait ſubſiſter les naïres, de ce qu'ils reçoivent

des

des princes qu'ils servent, & du revenu de quelques terres qu'ils afferment aux *tives*, tribu inférieure qui leur est subordonnée. Ceux-ci font labourer ces mêmes terres par les *pouliats*, caste très-basse, très-servile, & si extraordinairement méprisée, qu'un naïre qui veut éprouver ses armes, tire de sang-froid sur le premier pouliat qu'il rencontre, & le tue ou l'estropie impunément. Dès qu'on apperçoit un de ces misérables, on lui fait signe de se retirer à l'écart; & s'il n'obéit à l'instant, on a droit de tirer sur lui. De leur côté, ils sont assujettis à crier continuellement sur les chemins, afin que ceux qui viennent à leur rencontre, les avertissent de leur approche par un cri réciproque, qui leur donne le temps de s'éloigner.

Les pouliats vont presque nus, n'ont point de demeures fixes, errent dans les champs & dans les forêts, n'ont d'autres asyles que le creux des arbres, des cavernes ou des huttes, qu'ils font à la hâte avec des branches d'arbres. Cette malheureuse espece d'hommes se nourrit de toutes les immondices qu'elle trouve en son chemin, sans

en excepter les charognes : auſſi devient-on infame en les touchant ; & il ſuffit même de les aborder de vingt pas, pour contracter une ſouillure qui aſſujettit à des expiations indiſpenſables. Il ne leur eſt pas permis d'entrer dans les temples, ni même d'en approcher ; mais les prêtres veulent bien avoir l'indulgence de recevoir leurs offrandes, pourvu qu'elles ſoient en or ou en argent, & qu'on les poſe à terre à quelque diſtance de l'égliſe. Le bramine qui va les prendre, attend que le pouliat ſe ſoit écarté, les lave avant que de les préſenter à l'idole, & ſe purifie lui-même pour les lui offrir.

Par la vie fainéante de la plupart des peuples de Malabar, comparée à l'activité induſtrieuſe des habitants de Coromandel, vous voyez, Madame, une oppoſition ſinguliere de mœurs, d'uſages & d'occupations dans un même continent, ſéparé ſeulement par une chaîne de montagnes qui n'empêchent point que la communication & la correſpondance mutuelle ne ſoit très-aiſée, très-rapprochée & très-fréquente. Il faut cependant excepter de ces obſer-

vations générales le royaume de Travancour, dont le roi régnant, sans égard pour l'ancienneté des coutumes établies, choisit, parmi les usages des différentes nations, ce qui lui paroît le meilleur, & le fait adopter par ses sujets. La nudité, presqu'universelle dans le Malabar, en est un exemple : ce prince l'a réformée, il porte des habits : les grands, & ceux qui l'approchent, s'habillent à son imitation ; & il a vêtu uniformément ses soldats à l'Européenne, d'un caleçon, d'une camisole & d'un grand bonnet en pain de sucre d'une toile du pays, rayée bleu & blanc. Nous en vîmes vingt-cinq ou trente faire l'exercice à l'Allemande, marquer les temps avec précision, & brusquer les mouvements avec une fierté martiale.

La nature a mis entre les deux côtes de Coromandel & de Malabar, des différences plus sensibles encore que celles qui regardent le génie de ses habitants. Il est surprenant que deux contrées si voisines aient si peu de ressemblance par les qualités de l'air, la température du ciel, & l'influence des éléments. Pendant que l'hiver se fait

ſentir à Malabar, & que les pluies & les tempêtes regnent ſur toute cette côte, on jouit, ſur celle de Coromandel, d'un temps calme & de tous les charmes de l'été. Cependant ces deux côtés ſont à la même élévation, & ne ſont ſéparées que par les montagnes de Gate, qui courent du nord au midi. Quand on eſt ſur leur cime, on n'a qu'un pas à faire pour paſſer ſubitement de l'été à l'hiver, ou de l'hiver à l'été. J'ai dit qu'à Ceylan la même différence de ſaiſons ſe fait ſentir dans une diſtance auſſi peu conſidérable.

L'hiver commence à Malabar vers les premiers jours du mois de juin, & finit au mois d'octobre. Alors la mer ceſſe, non-ſeulement d'y être navigable, mais il y a peu de ports où les navires ſoient en ſûreté & à couvert des orages mêlés d'éclairs & de tonnerres effroyables, qui troublent l'air dans cette ſaiſon. C'eſt du midi que viennent les nuages; le vent les pouſſe avec violence vers les montagnes de Gate, où ils ſe briſent & ſe débordent en pluies; ces eaux forment des torrents, qui inondent les campagnes. Cette ſaiſon n'a rien d'ailleurs de rigou-

teux; & il ne fait point ici de froid qui mérite le nom d'hiver. C'est même pendant ce temps-là, que la plupart des fruits arrivent à leur maturité, & que les fleurs & les plantes ont le plus de beauté. L'été commence au mois d'octobre : dans tout le cours de cette agréable saison, on découvre à peine dans l'air le moindre nuage; & malgré les chaleurs brûlantes auxquelles le pays est exposé pendant le jour, les nuits sont toujours fraîches, & peuvent même passer pour froides pendant les trois premiers mois de l'année. Enfin la côte de Malabar me paroît le plus beau climat de l'Indostan. Toute la plage étant fort basse, & le terrein s'élevant par degrés, on découvre de la mer une partie des richesses de cette délicieuse contrée. Les villes & les bourgades qui bordent la côte, les bois de cocotiers & de palmiers toujours verds, des prairies charmantes, de vastes plaines, des rivieres, des ruisseaux, des lacs, & mille autres objets diversifiés forment le coup-d'œil le plus agréable. J'ai été frappé de ce spectacle, depuis le royaume de Tra-

vancour, qui eſt preſqu'à la pointe du cap, juſqu'à Goa.

En remontant toujours vers le nord, nous débarquâmes au port de Cochin. C'eſt la capitale d'un petit royaume de ce nom, dont le ſouverain eſt vaſſal du roi de Calicut, & dépend encore plus des Hollandois, qui ſont les maîtres de cette ville. Ils y font un grand commerce de poivre, qu'on regarde comme le meilleur avec celui de Calicut. Cochin étoit une grande ville que les Portugais avoient fort augmentée & embellie dans le temps de leur gloire & de leurs conquêtes. On y voyoit de magnifiques palais, de vaſtes jardins, quantité d'édifices publics, & ſur-tout un grand nombre d'égliſes & de couvents. Les Hollandois la prirent, raſerent les palais, les égliſes, les couvents, & les remplacerent par de bonnes fortifications. Ils ont conſervé la belle tour de l'ancienne cathédrale, & y ont arboré leur pavillon, attaché au bout d'un grand mât qu'on apperçoit à plus de dix lieues en mer. Rien n'eſt plus commun dans les Indes, que ces ſortes de changements d'égliſes & de couvents en baſtions & en fortereſſes; & par-tout

on y voit la piété Portugaiſe ſervir de trophée à l'ambition des Anglois ou des Hollandois. La ville de Cranganor, entre Cochin & Calicut, a eſſuyé la même révolution; l'égliſe, le college & la bibliotheque des jéſuites ſervent aujourd'hui aux Hollandois d'arſenal ou de magaſin à poivre. Calicut eſt le premier port des Indes orientales, où les Portugais débarquerent en 1498, ſous la conduite de Gama. C'étoit alors le plus fameux marché pour le commerce des épiceries, des diamants, des ſoies, des toiles, de l'or & de l'argent. Ce ne ſont ni les Hollandois ni les Anglois qui en ont chaſſé les Portugais. Ceux-ci y avoient été reçus favorablement; mais ils ſe brouillerent avec le ſouverain du pays, qui leur avoit laiſſé prendre trop d'empire. Ils en abuſerent, & ſe firent renvoyer après une guerre cruelle, où ils furent totalement défaits.

Nous reſtâmes quelques jours à Calicut, pendant leſquels je me fis accompagner d'un naïre pour viſiter les environs de la ville. Un miniſtre proteſtant, envoyé de Colombo à Surate,

en qualité de paſteur de l'égliſe Hollandoiſe, me ſuivit, & me parut auſſi curieux que moi de connoître le pays. Il avoit beaucoup lu de relations de voyages; & à chaque lieu un peu remarquable, il avoit quelque anecdote à raconter. Voici ce qu'il me dit à la vue d'une pagode Malabare où nous mena notre naïre, & que les Portugais, ſous la conduite de Gama, rencontrerent aux environs de Calicut. « L'intérieur du temple étoit rempli d'images: » ce qui le fit prendre à Gama pour » une égliſe chrétienne. Il y trouva certains hommes nus de la ceinture en » haut, couverts de calico juſqu'aux » genoux, avec une ſorte de toile paſſée » en ſautoir, de l'épaule gauche au » deſſus du bras droit. Ces hommes » arroſoient d'eau ceux qui les viſitoient, en ſecouant ſur eux une éponge trempée dans une fontaine, & » leur donnoient enſuite de la cendre » pulvériſée pour la mettre ſur leur » tête. Les Portugais continuant de les » prendre pour des chrétiens, reçurent » de cette eau & de cette cendre. Ils » jeterent les yeux ſur les figures qui » étoient peintes autour des murs:

» plusieurs avoient des dents d'une » grandeur effroyable, qui leur sor- » toient de la bouche. D'autres avoient » quatre bras & des visages hideux ; ce » qui donna quelques doutes au Por- » tugais, s'ils étoient véritablement » avec des chrétiens. Ils furent rassu- » rés néanmoins, en entendant les » prêtres Malabares prononcer le nom » de *Maria* devant une image placée » dans l'obscurité, & pour laquelle ils » témoignerent un grand respect. Gama » & sa troupe la prenant pour celle de » la Vierge, y firent leurs prieres ; mais » un Portugais, moins persuadé que les » autres, dit, en se mettant à genoux : » *au moins, si c'est la figure du diable,* » *mes prieres ne s'adressent qu'à Dieu.* » Cette saillie fit rire Gama & ses com- » pagnons ; ce qui ne scandalisa pas » peu ces pauvres prêtres Malabares ».

Durant nos petites courses, nous fîmes plusieurs questions à notre naïre touchant les usages du pays. Nous lui demandâmes s'il étoit vrai que, lorsqu'un créancier fait un cercle autour de son débiteur, celui-ci n'oseroit en sortir, sous peine de mort, sans payer sa dette, ou donner des cautions pour le

paiement. « Il n'y a pas long-temps, » répondit le naïre, que cet uſage s'ob» ſervoit encore dans cette contrée ; & » j'ai oui dire à mon pere, qu'il avoit » vu le roi lui-même à cheval dans » un cercle tracé autour de lui par un » marchand qu'il remettoit de jour en » jour. Ce prince ne quitta cette ſitua» tion, qu'après avoir ſatisfait ſon créan» cier, & s'attira les applaudiſſements » de tout ſon peuple par cet exemple » de juſtice. »

Nous avions apporté avec nous quelques bouteilles de vin, & nous voulûmes en faire boire à notre guide, qui refuſa. « La loi de ce pays, nous dit-il, » interdit aux habitants de faire uſage » de cette liqueur : ceux qui la violent, » ne peuvent ſervir de témoins dans les » affaires. » Nous lui demandâmes combien il avoit d'enfants. « Deux, nous » répondit le naïre, un garçon & une » fille ; mais ils ne ſont plus à moi. » Pour entendre ſa réponſe, il faut ſavoir que, lorſque les enfants ont treize ans, les peres les abandonnent à leur propre conduite. S'ils ſont de condition à pouvoir exercer le commerce, on leur donne une petite ſomme qu'ils ſont

valoir, & ſur laquelle ils ſont obligés de ſe nourrir. Le commerce de cet âge conſiſte, dans la ſaiſon de la pêche, à trouver dans les ports l'occaſion d'acheter des perles, pour gagner quelque choſe à les revendre aux marchands que la chaleur retient alors dans leurs maiſons.

Nous remarquâmes que notre naïre ne touchoit jamais aux aliments de la main gauche, parce qu'elle ne doit ſervir qu'à eſſuyer, ou à d'autres offices de la même nature. Il avoit, pour boire, ſon propre vaſe, dont il n'eût pas ſouffert qu'un autre fît uſage, comme il n'auroit pas voulu non plus ſe ſervir de nos taſſes. Il obſervoit même en buvant, de ne pas faire toucher ſon verre à ſes levres; il le tenoit ſuſpendu, & ſe verſoit d'en haut la liqueur dans ſa bouche. Comme les étrangers ne peuvent ſe ſervir des taſſes du pays, on leur donne à boire dans le creux de la main, lorſqu'ils n'ont pas la précaution d'avoir avec eux des gobelets. Notre conducteur ſuivoit tous ces uſages avec la plus grande exactitude. Il nous parut également attaché à ſa religion, & nous raconta qu'un de ſes

ancêtres avoit été immolé aux idoles. C'étoit, en effet, une ancienne coutume du pays, de condamner certaines personnes à de pareils sacrifices. Ces malheureuses victimes s'exécutoient de leurs propres mains, en se frappant douze fois avec autant de couteaux différents, dans diverses parties du corps. A chaque coup, elles étoient obligées de dire : *je me tue moi-même à l'honneur de telle idole*. Le dernier coup se donnoit dans le cœur ; ensuite la victime étoit brûlée par sa famille.

Les campagnes où nous menoit notre conducteur, nous paroissoient ne former qu'un grand village, parce que nous y rencontrions de toutes parts des maisons dispersées. Chacune à son enclos & son puits, sur-tout si elle est à quelque distance des rivieres. Il n'est pas permis aux Malabares, soit pour se laver ou pour boire, d'employer l'eau de son voisin, s'il n'est pas de la même tribu.

Il est un genre de beauté, sur cette côte, dans les hommes comme dans les femmes, dont notre naïre étoit très-jaloux ; c'est d'avoir les oreilles extrêmement longues. On a soin de

les percer de bonne heure aux enfants, & de mettre dans l'ouverture un morceau de feuille de palmier, feche & roulée. Cette feuille qui, par fon élafticité, tend fans ceffe à reprendre fon étendue naturelle, dilate infenfiblement le trou, & rend l'oreille fi longue, qu'il n'eft pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les épaules, & par l'ouverture defquelles on pourroit paffer le poing fort aifément. Les perfonnes riches y attachent des anneaux d'or, qui pefent jufqu'à quatre onces; les autres en ont de cuivre, de fer ou de verre.

Aprés plufieurs courfes, où nous remarquâmes d'autres ufages, nous revînmes à Calicut. Cette ville a environ trois lieues de circuit, & n'eft point entourée de murailles. On y compte fix mille maifons, la plupart ifolées & ayant chacune leur jardin. Elles n'ont que fept à huit pieds de haut, & ne font bâties que de terre féchée au foleil: auffi les plus belles ne coûtent-elles que vingt écus: les plus communes n'en valent que deux.

Le roi de Calicut prend le titre de *zamorin*, qui veut dire *empereur*. Il

le porte ſuivant un ancien réglement d'un roi du pays, nommé *Peroumal*, qui ſe retira à la Mecque, pour y paſſer le reſte de ſa vie. Voici comment ce fait m'a encore été raconté par notre aumônier Hollandois. « Dans le temps
» que les Arabes entrerent pour la pre-
» miere fois dans l'Inde, Peroumal,
» ſeul ſouverain de Malabar, prit tant
» de goût pour la religion de ces étran-
» gers, que non-ſeulement il l'embraſſa,
» mais qu'il réſolut d'aller finir ſes jours
» à la Mecque. Avant que d'abandon-
» ner ſes états, il les partagea entre ſes
» parents & ſes amis, & ne réſerva que
» douze lieues de pays, dont il diſpoſa
» en faveur d'un de ſes pages. Il lui
» ordonna de cultiver ce terrein, & d'y
» établir une colonie. En même temps,
» il lui remit ſon épée & ſa couronne,
» & lui donna le nom de *Zamorin*. En
» mémoire de cette généroſité, le jeune
» page fit bâtir une ville dans l'en-
» droit même où le prince s'étoit em-
» barqué; & les habitants de la nou-
» velle colonie la nommerent Calicut.
» Peroumal eſt honoré comme un dieu
» dans tout le pays; & c'eſt peut-être par
» reſpect pour lui que, dans pluſieurs

» cantons du Malabar, on obſerve une
» loi ſinguliere, dont on croit qu'il eſt
» l'auteur. Quand le roi meurt, ce ne
» ſont point ſes enfants qui lui ſucce-
» dent; on met ſur le trône un fils de
» ſa ſœur, parce que les bramines,
» ayant eu les premieres faveurs de la
» reine, & demeurant toujours auprès
» d'elle pour lui tenir compagnie, on
» préſume que les enfants qu'elle met
» au monde leur appartiennent plutôt
» qu'au roi; au lieu que les fils de la
» ſœur du prince ſont véritablement du
» ſang royal.

» On aſſure que quand le roi ſe
» marie, il cede volontairement ſon
» épouſe à un bramine, auquel il donne
» une ſomme d'argent pour paſſer la
» premiere nuit avec elle, afin qu'il le
» débarraſſe d'une peine, que par-tout
» ailleurs les maris envient & ſe flattent
» de trouver. On dit auſſi que c'eſt un
» uſage parmi les nobles de changer
» ſouvent de femmes entr'eux; que
» celles-ci peuvent avoir juſqu'à ſept
» maris à la fois; & que ſi elles de-
» viennent meres, il leur eſt libre de
» faire élever leurs enfants par le mari
» qu'elles veulent, ſans qu'il puiſſe le

» refuser. Les femmes de haute naiſ-
» ſance ont, outre cela, toujours avec
» elles, ou un bramine, ou quelqu'un
» de caſte noble, qui eſt auſſi réputé
» leur mari ; mais ce mariage apparent
» n'empêche pas qu'elles ne choiſiſſent
» encore parmi les hommes les mieux
» faits, ceux de qui elles eſperent des
» enfants beaux & bien conſtitués,
» ſans que l'époux en titre ait droit de
» jalouſie ou de reproche ſur la plu-
» ralité de ſes lieutenants, très-ſouvent
» réformés. »

On prétend que lorſqu'un des maris rend une viſite ſecrete à la femme, il laiſſe à la porte, ou ſes armes, ou quelqu'autre ſignal qui avertit ſes rivaux de ne pas entrer. Ceux-ci reſpectent ſes plaiſirs, dans l'eſpérance d'en prendre à leur tour, qu'il reſpectera également. Je ne garantis pas ce fait qui, ſans doute, eſt exagéré, à moins qu'on ne prenne pour union conjugale ce qui n'eſt qu'un ſimple commerce de galanterie ; & dans ce cas, les mœurs Malabares ſe rapprochent aſſez des uſages de certaines rues de Paris. Ce qui d'ailleurs peut encore avoir donné lieu à cette tradition,

c'eſt la nature des mariages qui ſe font ſur cette côte. Ils n'engagent point par des nœuds indiſſolubles, & ne durent qu'autant qu'ils plaiſent réciproquement. La voie du divorce eſt permiſe aux femmes auſſi-bien qu'aux hommes : ces ſéparations ſont fréquentes ; mais elles ſe font à l'amiable, & ſans aucune plainte ni procès de part ni d'autre. Une femme, naturellement inconſtante, fait cinq ou ſix divorces dans ſa jeuneſſe ; un autre, ſans ſe ſéparer de ſon époux, vit en même temps avec pluſieurs amants ; & c'eſt encore ici un point ſur lequel quelques dames Françoiſes different des femmes Indiennes de Malabar & de Calicut.

J'aurois fort ſouhaité pouvoir reſter plus long-temps dans cette ville, qui, comme une des plus conſidérables de la côte, me fourniſſoit plus de moyens de connoître les mœurs & les uſages du pays. Heureuſement que notre vaiſſeau fut obligé de s'arrêter près de quinze jours à Cananor, qui n'en eſt pas fort éloigné ; & que de là j'eus occaſion de faire pluſieurs petites courſes dans cette contrée, pour mon inſtruction & pour la vôtre.

C'eſt proprement à Cananor, que finit le Malabar, quand on vient du cap de Comorin, ou qu'il commence, quand on arrive par Surate. Ce pays, comme le reſte de la côte, eſt diviſé en pluſieurs petits royaumes; & le principal commerce eſt entre les mains des Hollandois, qui l'ont encore uſurpé ſur les Portugais. Ceux-ci, dans leur ſecond voyage aux Indes, avoient fait croire au roi de Cananor, que leur maître, le roi de Portugal, les avoit envoyés des extrêmités du monde, pour lui demander ſon amitié. Le prince, ſéduit par un compliment ſi flatteur, fit alliance avec eux, & envoya des ambaſſadeurs à Lisbonne. Il combla de bienfaits les navigateurs, leur permit de bâtir un fort ſur ſes terres, forma avec eux une liaiſon particuliere, & fit des traités que les Portugais ne ſurent point reſpecter. De là des guerres longues, cruelles, & glorieuſes, à la vérité, pour cette nation, qui ſe ſignala par des actions éclatantes, mais peu profitables pour ſon commerce. Les Hollandois vinrent au ſecours du roi de Cananor, chaſſerent les Portugais, & s'établirent ſur leurs débris.

Il semble que ces derniers n'aient travaillé, pendant un siecle, à bâtir de belles villes, que pour les transmettre à la nation Hollandoise, qui en fait aujourd'hui le fondement de sa puissance. Je ne sais si, dans le pays, on a lieu d'en être plus content que de leurs prédécesseurs : ils y ont un empire qu'on y supporte avec une sorte d'impatience, mais dont j'ai tâché de tirer quelque avantage. Mon aumônier Hollandois, pour qui j'avois déjà pris de l'amitié, car rien ne rend ami comme les voyages, me fit faire connoissance avec ses compatriotes, dont les moins occupés m'accompagnerent dans mes petites courses. Nous n'avions, pour nous escorter, qu'un jeune naïre de douze ans, avec lequel on me dit que nous serions plus en sûreté, qu'avec plusieurs soldats de la même tribu ; parce que les voleurs ont ici pour maxime, de n'attaquer jamais que les voyageurs armés, & ont, au contraire, un respect inviolable pour la foiblesse de l'enfance. On distingue un jeune naïre, qui n'est point encore en âge de porter les armes, par une petite massue de bois qu'il tient à la main.

Un naïre, qui accompagne un étranger, reçoit par jour un demi-faron; le faron est une très-petite monnoie d'or, qu'on peut estimer huit ou dix sous de la nôtre. Les souverains du Malabar ne fabriquent point d'autres especes de ce métal; mais toutes les monnoies étrangeres, pourvu qu'elles soient d'or ou d'argent, ont cours dans leur pays.

Avant que d'entrer dans la ville de Cananor, nous vîmes un exemple de la sévérité avec laquelle on punit un commerce criminel entre deux personne de différentes tribus. Une jeune bramine ayant été surprise avec un garçon de la caste des laboureurs, celui-ci fut poignardé sur le champ par l'oncle de la fille, & la jeune personne condamnée à mourir. On changea la peine de mort en celle de l'esclavage: on vendit cette fille coupable à un Hollandois, qui la fit baptiser; & elle devint sa maîtresse. Il nous dit qu'il ne l'avoit achetée que pour épargner un massacre de plusieurs jours. En effet, si cette jeune bramine avoit subi la peine de mort, à laquelle la loi la condamnoit, les hommes de sa tribu auroient été en droit de tuer, pendant trois fois vingt-quatre heures,

dans le lieu où le crime s'eſt commis, toutes perſonnes de la tribu du jeune homme. Les naïres exercent cette loi barbare avec une cruauté dont les circonſtances font frémir. Pour éviter ces ſanglantes exécutions, on retient le coupable pendant pluſieurs jours, afin de donner le temps à la famille de ſe cacher : elle ne reparoît que quand le terme de la vengeance eſt expiré, c'eſt-à-dire, trois jours après le ſupplice du criminel.

Quand deux ſouverains de ce pays ſe font la guerre, & qu'ils ſont chacun à la tête de leur armée, on ne tire jamais ſur le quartier qu'occupe le roi du parti contraire, ni dans l'endroit où eſt ſon paraſol, qui eſt la marque royale, de peur de le tuer; car, outre que ce feroit un grand crime de lui ôter la vie, celui des deux partis qui l'auroit commis, s'expoſeroit encore à des dangers inévitables. Tout le royaume, dont le ſouverain auroit été tué ou bleſſé, ſeroit obligé de venger ſon prince par la mort des ennemis, dût-il en coûter tout le ſang de l'état. Le temps de la vengeance eſt proportionné à la grandeur & à la puiſſance

du monarque qui a perdu la vie : quelquefois il ne dure que trois jours, quelquefois trois semaines, trois mois, un an, &c.

De tous les crimes, le vol est celui que les peuples du Malabar ont le plus en horreur, & qu'ils punissent avec le plus de sévérité. Si les preuves ne sont pas suffisantes pour condamner l'accusé, on lui accorde l'épreuve du feu, qui se fait de la maniere suivante. On le met dans les fers au premier endroit où il se trouve; car ici on ne connoît point les prisons; & après l'avoir gardé quelques jours, on le conduit devant le prince, seul juge en matiere civile & criminelle. On fait rougir le fer d'une hache; on le lui applique sur la main, qu'on couvre d'une feuille de bananier, jusqu'à ce que le fer ait perdu sa rougeur. Les blanchisseurs du roi, qui sont présents à cette exécution, ont une serviette mouillée, dont ils enveloppent la main du coupable : ils lient ensuite cette serviette avec des cordons que le prince noue lui-même, & qu'il scelle de son cachet. On le laisse dans cet état pendant huit jours, après lesquels on découvre en public la main du prison-

nier. Si elle se trouve saine & sans apparence de brûlure, il est déclaré innocent, & renvoyé absous; mais si la marque du fer se fait appercevoir, le prince prononce l'arrêt de mort, & le criminel est conduit au supplice : on perce son corps à coups de lances, & on le met en pieces à coups de sabres. Ce sont les naïres qui font l'office de bourreaux; & ils regardent comme un honneur d'exécuter les ordres du roi. Lorsque le crime est assez grand pour déshonorer toute une famille, les parents sont les premiers à se charger de l'exécution, & s'empressent de laver dans le sang du coupable la honte de sa tribu. Après avoir déchiré son corps en morceaux, on attache ses membres à des troncs d'arbres; & quelquefois il ne faut avoir volé que quelques poignées de poivre, pour mériter un pareil supplice.

C'est principalement dans le Malabar, qu'on remarque toutes ces distinctions de tribus & de castes, qui forment, dans un même état, tant de différentes classes de citoyens. Celle des princes est la premiere, & la seule dont je vais vous entretenir. Les prêtres, les nobles, les laboureurs, les

artiſans, les ſoldats, &c. ſont autant de tribus particulieres, dont je vous ai déjà parlé, & qui ſe gouvernent à peu près de même que dans les autres pays de l'Inde. C'eſt par-tout la même délicateſſe ſur les méſalliances, le même mépris pour les caſtes inférieures, la même horreur de communiquer avec elles.

La tribu royale eſt compoſée de pluſieurs familles de princes. A la mort d'un roi, le plus ancien eſt déclaré ſon ſucceſſeur. Il nomme un premier miniſtre ou lieutenant-général du royaume, ſur lequel il ſe repoſe de tous les ſoins du gouvernement, & ne ſonge plus qu'à jouir, dans la molleſſe, des douceurs & des plaiſirs de la royauté. Il met ordinairement cette place à l'enchere; celui qui l'obtient, a le premier rang dans l'état, après le ſouverain. Toute l'autorité eſt entre ſes mains: il diſpoſe des emplois, commande les armées, expédie les ordres de la cour, & rend à peine compte à ſon maître de ſon adminiſtration; mais s'il abuſe de ſon pouvoir, il s'expoſe à perdre ſa place, ſans pouvoir exiger qu'on lui rende les ſommes qu'il a débourſées pour

pour l'obtenir. Tout grand qu'il est, il ne lui est pas permis de s'asseoir en présence du souverain ; il faut qu'il se tienne debout, les deux mains posées sur sa bouche, comme le dernier des sujets.

Quoique les seigneurs Malabares, quand ils sortent de leurs palais, soient aussi fastueux que les autres Indiens, & que leur cortege soit composé d'une troupe nombreuse de gardes, d'officiers, de danseuses, d'esclaves & d'éléphants, ils ne se piquent pas de la même magnificence dans l'intérieur de leurs maisons. Les grands de l'état, les rois eux-mêmes, n'ont ni vaisselle d'or, ni meubles somptueux. Des paniers de joncs, des plats de terre ou de cuivre, des tapis ou des nattes, de la chandelle ou de l'huile au lieu de bougie, des lits de planches, & une piece de bois pour chevet, voila à quoi se réduit tout le luxe des riches Malabares ; du riz, du lait & des légumes composent leur nourriture ordinaire : leur faste ne brille que dans leurs pagodes, où l'or, l'argent & les pierreries sont prodigués. Ces temples sont, pour la plupart, richement fon-

dés ; & leurs revenus suffisent non-seulement pour l'entretien des bramines, mais encore pour la subsistance de tous les pauvres du voisinage. Dans un pays où le sacerdoce jouit d'une si haute considération, qu'il forme la premiere classe des citoyens, toutes les richesses de l'état s'accumulent dans les églises.

Les grands finissent leurs querelles comme la noblesse Françoise terminoit les siennes autrefois, c'est-à-dire, par des guerres particulieres, autorisées par le souverain. Chacun assemble les personnes qui lui sont dévouées ; on convient du jour & du lieu du combat, qui se livre en présence du prince, & la victoire décide de la bonté de la cause. On se bat avec tant d'acharnement, que les vainqueurs, couverts de blessures mortelles, jouissent peu de leur gloire, & survivent rarement aux vaincus. Les chefs des deux partis n'entrent point en lice ; ils se contentent de faire combattre leurs vassaux, qui n'ont d'autres armes que le coutelas. Après cette sanglante exécution, les deux ennemis se réconcilient, & comptent pour rien la mort de quan-

tité de braves gens qui viennent de périr pour leur querelle.

Les personnes que leur naissance appelle à la profession des armes, apprennent de très-bonne heure à les manier avec adresse. A peine les enfants ont-ils la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs & des fleches proportionnées, avec lesquels ils s'exercent sur les oiseaux. A l'âge de dix ou douze ans, on les envoie dans des académies publiques, où ils sont instruits & entretenus gratuitement. Le prince se trouve souvent à leurs exercices, qui ne se passent pas toujours sans effusion de sang. J'ai moi-même été témoin à Cananor de ces petites guerres, animées par la présence du souverain, & dans lesquelles ces jeunes gens combattoient avec beaucoup d'adresse & de légéreté.

Un autre spectacle qui me divertit fort dans la même ville, c'est une dispute qui s'éleva entre deux naïres qui avoient chacun leurs armes nues, & qui terminerent leur différend à coups de poing. Ils commencerent par des injures; puis s'échauffant insensiblement, ils s'approcherent pour se frap-

per. L'un d'eux mit bas ſon ſabre & ſa rondache, l'autre ſon fuſil & ſon coutelas; & ils lutterent corps à corps, ſans qu'il vînt dans l'idée à aucun d'eux de retourner à ſes armes : ils ne les reprirent que lorſque la querelle fut appaiſée. En général, ces peuples ſont doux & patients, ennemis des diſputes, peu ſujets à l'emportement, & incapables d'une vengeance lâche & d'une trahiſon réfléchie.

On diſtingue, parmi les Malabares, les idolâtres & les mahométans. Les premiers ont à peu près la même religion que les banians; mais ils adorent un plus grand nombre d'idoles, & ſous des formes plus monſtrueuſes qu'ailleurs. On compte, entr'autres figures de leur culte, un certain objet que la pudeur fait cacher dans tous les pays de l'univers; mais vous avez vu qu'ils ne ſont pas les ſeuls qui lui témoignent de la vénération. Les Malabares mahométans ſont preſque tous le métier de marchands ou de corſaires. On prétend que, lorſqu'ils mettent pour la premiere fois un vaiſſeau en mer, ils l'arroſent du ſang de quelque captif chrétien, pour rendre leur navigation

heureuſe. On les diſtingue des idolâtres, par leur barbe qu'ils laiſſent croître, & par leur robe qui leur couvre tout le corps; au lieu que les gentils de l'un & de l'autre ſexes vont preſque nus.

Comme il n'y a point d'endroits où les cocotiers ſoient en ſi grand nombre que dans le Malabar, c'eſt ici l'occaſion de donner une deſcription exacte de cet admirable ouvrage de la nature. Le coco, que d'autres nomment *palmier des Indes*, eſt un grand arbre d'une ſeule tige, qui n'a jamais plus de douze pouces de diametre. Il s'éleve à cinquante pieds de haut, toujours en droite ligne, & s'élague de lui-même. De ſa cime naiſſent quelques branches légeres, avec des feuilles quelquefois longues de dix pieds, larges d'un & demi, & que leur propre poids fait pencher, quoiqu'elles ſoient très-délicates; elles forment une agréable chevelure, & une tête naturellement taillée en rond. On les emploie ſeches & treſſées pour couvrir les maiſons: elles réſiſtent pendant pluſieurs années à l'air & à la pluie. De leurs filaments les plus déliés on fait de très-

belles nattes qui se transportent dans toutes les Indes ; les plus gros filets servent à faire des balais, le reste à brûler. La tige du cocotier renferme une moëlle blanche, semblable à du lait caillé, extrêmement tendre, d'un goût délicieux, & dont on ne doit pas craindre de manger avec excès, parce qu'elle ne peut faire aucun mal. Alors le bois est spongieux, se coupe aisément ; & les Indiens, sans crainte de l'endommager, y font des entailles, de distance en distance, par lesquelles ils grimpent jusqu'au haut de l'arbre avec une vîtesse incroyable. A la cime, on trouve entre les feuilles plusieurs bourgeons fort tendres, de la grosseur du bras, & qui ont deux ou trois enveloppes : elles se rompent à mesure que le fruit qu'elles renferment pousse & grossit. Alors paroît une grappe figurée comme celle des marroniers, où sont attachées quatre-vingts ou cent petites noix de coco, dont quatorze ou quinze seulement viennent à maturité ; mais les Indiens n'attendent pas toujours qu'elles soient mûres. Ce fruit a son utilité & ses vertus particulieres en quelque temps qu'on veuille le prendre. En

coupant l'extrêmité de ces bourgeons, lorſqu'ils ſont encore tendres, on en fait diſtiller une liqueur blanche, que l'on recueille avec ſoin dans des pots attachés à chaque bourgeon, & qu'on bouche hermétiquement, pour empêcher l'air d'y entrer. Lorſque le vaſe eſt rempli, on fait bouillir la liqueur, & elle acquiert par le feu la qualité du vin, quoiqu'elle fût auparavant ſemblable à du petit lait. Elle porte dans le Malabar, comme dans les autres pays des Indes, le nom de *tari* : elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de même. Dans ſa fraîcheur, elle eſt douce à l'excès : gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable ; mais elle eſt dans ſa perfection du ſoir au matin ; après quoi elle commence à s'aigrir. Quand les Indiens veulent avoir de bon vinaigre, ils expoſent cette liqueur au ſoleil ; & pour en faire de l'eau-de-vie très-forte, ils la diſtillent à l'alambic. Ils en compoſent auſſi du ſucre, en la faiſant bouillir fort long-temps ; mais il n'eſt ni auſſi bon, ni auſſi blanc que le ſucre de cannes : le peuple s'en ſert pour toutes ſes confitures.

Les cocotiers, dont on prend la liqueur pour en faire du vin, ne portent jamais de fruits, parce que c'eſt de cette liqueur que le fruit ſe forme ; mais ſi on laiſſe venir les cocos à maturité, on tire de ces noix une huile extrêmement douce, qui ſe vend à vil prix, parce qu'elle eſt très-abondante, & dont on ſe ſert pour les uſages les plus communs. Le peuple en engraiſſe les cochons & la volaille ; & dans les temps de diſette, les pauvres eux-mêmes ſe nourriſſent du marc qui reſte quand on en a tiré l'huile. La noix dont on l'exprime, eſt ovale & de la groſſeur d'un melon ; elle a une triple écorce, dont l'extérieure eſt très-brune & très-unie ; la ſeconde, quand elle eſt ſeche, forme une eſpece de filaſſe. De la partie la plus fine, on fait cette ſorte de toile, qne l'on nomme *écorce*, & dont vous voyez des mouchoirs en France ; le reſte eſt réſervé pour les cordages & les cables des vaiſſeaux. La troiſieme écorce eſt une peau fort légere, qui ſe blanchit parfaitement, & dont tout le monde fait des bonnets. La ſuperficie de la premiere écorce eſt d'abord verte & fort tendre ; elle contient une liqueur claire, agréa-

ble, ſaine & rafraîchiſſante. La chair qui la renferme immédiatement, ſe mange avec plaiſir lorſqu'elle eſt tendre, & elle tire ſur le goût d'artichaut; mais à meſure que les cocos mûriſſent, une portion de cette eau ſe change inſenſiblement en une pâte blanche & molle, qui ſe mange à la cuiller comme de la crême. Cette ſubſtance s'affermit inſenſiblement; d'abord elle prend la conſiſtance, la couleur, & à peu près le goût de nos cerneaux: enſuite elle devient ſemblable à celle de la noiſette ou de l'amande, mais d'une ſaveur plus délicate. Les Indiens la râpent pour la mêler avec leur riz; & quand ils y ajoutent du ſucre & de la cannelle, c'eſt un mets très-exquis.

Lorſque la noix de coco eſt parfaitement mûre, & que la coque qui renferme le fruit eſt bien ſeche, on en fait des coupes, des vaſes à boire, & d'autres ouvrages qui deviennent de grand prix, par les figures que les Indiens y deſſinent avec un art admirable, & par les riches garnitures dont ils les montent. Vous en avez pu voir en France dans quelques cabinets de curieux.

Le cocotier pouſſe de nouveaux

bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année; & ce qui augmente encore le prix infini de cet arbre, le plus utile, le plus merveilleux de toutes les productions de la nature, c'est qu'il est d'une très-grande ressource, lors même qu'il est abattu. Il devient bon à brûler, à faire des mâts, des planches, des timons, des épées & des fleches. Les cordages & les voiles se font de ses filaments les plus déliés; on en fabrique aussi diverses sortes d'étoffes, & même du papier. Les feuilles ne sont ni moins curieuses ni moins utiles que les autres parties de l'arbre. On m'a dit qu'on en avoit vu qui avoient jusqu'à vingt pieds de long: elles ont la figure d'une plume à écrire. Les Indiens savent les préparer & les rendre souples comme de la toile. Quelques-uns en font des vêtements; les marchands s'en servent pour l'emballage, les mariniers en fabriquent des voiles pour leurs barques. Ainsi, Madame, cet arbre seul peut fournir à tous les besoins de l'homme: sa moëlle, sa seve & son fruit servent pour nourrir les Indiens; ses écorces, à les habiller; son bois, à bâtir leurs maisons; ses feuilles, à les cou-

vrir, &c. Je me suis trouvé vingt fois dans des cabanes construites d'une partie de cet arbre, & approvisionnées de fruits, d'huile, de vin, de miel, de sucre, de vinaigre, de bois, d'étoffes, de charbons tirés de ses autres parties. Quand les Indiens voient un homme industrieux, ils disent qu'il vaut autant qu'un cocotier. Cet arbre est si commun dans plusieurs contrées de l'Inde, qu'on en voit des forêts entieres.

Il en est un autre, appellé *cardamone*, plante aromatique, qui ne croît que dans le royaume de Cananor. Il produit, dans de petites gousses, une espece de poivre dont les orientaux font une grande consommation dans leurs ragoûts. On le transporte dans toutes les parties de l'Asie, en Perse, en Arabie, en Turquie; mais en Europe, il n'est guere d'usage que dans la médecine. Cette plante a cela de particulier, qu'on n'est obligé ni de la semer, ni de labourer les champs pour la cultiver. On se contente de mettre le feu aux herbes qui croissent pendant la saison des pluies; leurs cendres fertilisent la terre, & la dispose à produire le cardamone.

Parmi plusieurs animaux de la côte de Malabar, rien ne m'a si fort étonné que la quantité prodigieuse de ses perroquets, & la variété surprenante de leurs especes. On en prend jusqu'à deux cents d'un coup de filet. Les paons ne sont guere moins communs; leurs plumes servent à faire des parasols, des éventails, & d'autres ouvrages de ce genre.

Le pays est infesté de tigres de différentes grandeurs. Ceux de la plus petite espece sont à peu près gros comme nos chats d'Europe, & font une guerre cruelle à la volaille; les plus grands, que les Portugais appellent *tigre royal*, approchent de la taille de nos chevaux; ceux de la moyenne grandeur n'excedent pas celle des moutons : ils causent beaucoup de ravages dans toutes les parties du Malabar : & la soif du sang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les bestiaux. Pour les avoir jeunes, les chasseurs épient le moment où la mere est allée chercher de la nourriture à ses petits, & ils les enlevent. Ne les trouvant plus à son retour, elle entre en fureur; l'odeur lui fait découvrir la trace du vol, & elle

court d'une vîteſſe incroyable, juſqu'à ce qu'elle ait attrapé les Indiens qui fuient devant elle, ſur les chevaux les plus légers. Lorſqu'elle eſt ſur le point de les atteindre, ils lâchent un de ſes petits qu'elle prend entre ſes dents, & qu'elle reporte dans ſa taniere. L'eſpérance de les retrouver tous de la même maniere, lui donne de l'ardeur, & la fait revenir avec plus de promptitude; mais les chaſſeurs ont des bateaux préparés ſur le bord d'une riviere, & échappent ainſi à ſa fureur. Ils apprivoiſent ſes petits & les élevent pour la chaſſe. On déclare à ces animaux une guerre ouverte dans le Malabar; mais quelques efforts que l'on faſſe pour les détruire, leur nombre y eſt plus grand que par-tout ailleurs. Les rois excitent leurs ſujets à cette chaſſe par différents degrés de récompenſe. Celui qui a tué un tigre avec l'épée ou la fleche, reçoit un bracelet d'or; ce qui paſſe parmi eux pour une marque d'honneur auſſi diſtinguée que nos ordres de chevalerie. Si l'on a vaincu avec le ſecours d'autrui, ou qu'on n'ait combattu qu'avec le mouſquet, la récompenſe n'eſt qu'en argent. Un jour je vis un de ces

animaux qui passoit à cent pas de moi ; mon premier mouvement fut de mettre la main sur un de mes pistolets pour le tuer. J'étois accompagné de deux Hollandois qui me retinrent le bras, & m'apprirent que le parti le plus sage est de tirer en l'air, à moins qu'on ne se croie sûr d'abattre l'animal. Le bruit l'étonne & le met en fuite ; au lieu que s'il est blessé, sa douleur le rend plus terrible.

Le jakar, que les Portugais nomment *adive*, est un autre fléau du Malabar. Il a la queue du renard, le museau de loup, & le reste du corps comme le chien. Il fuit la lumiere, & ne sort presque que la nuit ; il fait la guerre aux chiens, à la volaille, & quelquefois aux enfans ; il est rare qu'il attaque les hommes. Ces animaux vont ordinairement en troupes : leur cri est plaintif & semblable à la voix d'un enfant qui pleure. Le tigre & l'adive marchent souvent de compagnie, & chassent ensemble. L'adive, par ses plaintes, attire les chiens hors des maisons, & par ce moyen, prépare une proie facile à son compagnon. Les Indiens reconnoissent qu'il est suivi d'un tigre, lorsqu'ils n'en-

rendent qu'un seul cri : si plusieurs se font entendre à la fois, le danger est moins grand, & leurs précautions sont proportionnées à leurs craintes. L'adive est un animal qu'on n'a jamais pu apprivoiser. La maniere de le prendre, est de faire un trou dans sa taniere, & d'y brûler des feuilles ou de la paille dont la fumée le suffoque. On en trouve quelquefois dix ou douze étouffés dans le même lieu.

Quelque dangereux que soient les serpents & les couleuvres sur cette côte, ils n'en sont pas moins révérés des Indiens du Malabar, qui leur consacrent des statues & des temples. Outre les offrandes qu'on leur fait dans les pagodes, on leur porte du lait & d'autres aliments dans les campagnes & dans les bois. A quelques lieues du Cananor, je vis un Indien qui conjuroit un de ces reptiles de sortir de sa cabane, sans oser lui faire la moindre violence. Voyant que ses prieres étoient sans effet, il s'efforça de l'attirer dehors, en lui présentant une jatte de lait. Comme le serpent s'obstinoit à rester, l'Indien sortit pour prier un bramine du voisinage, de venir joindre ses instan-

ces aux ſiennes. Pendant ce temps-là, je tuai la couleuvre, & la jetai hors de la cabane.

Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement bleſſé, juſque dans les lits, ſi l'on négligeoit de viſiter toutes les parties de la maiſon qu'on habite. Il y a de ces ſerpents qui ſont d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'ils avaleroient un homme. Un Anglois que j'ai vu à Calicut, m'a raconté qu'un habitant de la campagne étant allé avec ſa femme travailler à la terre, avoit laiſſé ſon fils malade dans ſa maiſon. Cet enfant en ſortit & alla ſe coucher à quelques pas de la porte, ſur des branches de palmier; il s'endormit juſqu'au ſoir. Ses parents, qui revinrent du travail, l'entendirent pouſſer des cris à demi étouffés. Ils virent, en s'approchant de lui, qu'une de ces groſſes couleuvres avoit commencé à l'avaler. L'embarras du pere & de la mere fut auſſi grand que leur douleur: on n'oſoit irriter l'animal, de peur qu'avec ſes dents il ne coupât l'enfant en deux, ou qu'il n'achevât de l'engloutir. Enfin, de pluſieurs expédients, on préféra celui de couper le ſerpent par le milieu

du cops ; ce que le plus hardi & le plus adroit exécuta fort heureusement d'un seul coup de sabre : mais comme le reptile ne mourut pas d'abord, quoique séparé en deux, il serra de ses dents le corps tendre de l'enfant, & l'infecta tellement de son venin, qu'il expira peu de temps après.

Ces serpents ne sont cependant pas les plus dangereux, parce que leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. Leur longueur est de quinze à vingt pieds ; & leur tête a la grosseur & la forme de celle d'un sanglier. Les grandes inondations en font mourir plusieurs qu'elles entraînent dans les campagnes. Je les prenois, à quelque distance, pour des troncs d'arbres abattus & desséchés. Une espece plus malfaisante est celle de certaines petites couleuvres vertes, qui se cachent parmi les herbes & les feuilles des buissons, où leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles s'élancent sur les passants ; & leur rencontre est si fréquente, que dans les chemins étroits, on se fait précéder d'un esclave qui frappe de côté & d'autre, pour les

écarter. Leurs blessures sont toujours mortelles. Une espece nullement malfaisante, & qui d'ailleurs est très-utile, sont les serpents preneurs de rats. On les appelle ainsi, parce qu'ils font l'office de nos chats dans les maisons. Ils se tiennent sur les toits, descendent dans les chambres, se placent sur les chaises & sur les lits, & passent quelquefois sur le visage & sur le corps de ceux qui dorment, sans leur faire aucun mal.

En partant de Cananor, il fut décidé que nous ne nous arrêterions ni à Mangalor, ni à Carva, deux autres petites souverainetés de cette côte, où les Portugais ont des bureaux, & les Anglois un comptoir. Ces deux pays n'ont d'ailleurs rien qui les distingue spécialement de ceux que nous venions de parcourir; & notre empressement d'arriver à Visapour, pour être à portée de nous rendre bientôt à Goa, nous laissoit assez d'indifférence pour des lieux qui n'avoient rien de nouveau à nous offrir.

M'étant trouvé légérement incommodé le second jour après mon départ, je me fis porter, pendant trois lieues,

dans ce qu'on appelle ici des *filets*, & dont on ne se sert guere qu'à la campagne. Ce sont effectivement des rets de cordes qu'on lie aux deux extrêmités, & que deux ou quatre personnes portent comme un palanquin sur leurs épaules, par le moyen d'une perche attachée aux deux bouts du filet. Il est de la longueur d'un homme seulement, mais si large qu'en l'ouvrant par le milieu, on peut commodément s'y étendre avec un coussin sous la tête, quoiqu'on y soit un peu courbé; c'est-à-dire, que la tête & les pieds sont élevés vers les extrêmités, & que le corps penche en bas. Pour se défendre de la pluie, on se couvre d'une certaine petite natte seche, faite de feuilles de palmier, que les porteurs accommodent proprement sur la perche qui soutient le filet. Cette natte prend des deux côtés, avec de petits chassis qu'on peut lever ou baisser, quand on veut jouir de la vue de la campagne, ou rester à couvert.

Je ne vous nommerai pas les villes, les bourgs & les villages par lesquels nous passâmes avant que d'arriver à Visapour, qui a donné son nom à l'ancien royaume de Décan, dont elle est la ca-

pitale. Cette ville eſt une des plus grandes de l'Aſie. Elle a près de cinq lieues de circuit, en y comprenant les cinq grands fauxbourgs qui l'environnent. Ses murailles ſont fort hautes, bâties de pierres de taille, entourées d'un grand foſſé, & accompagnées de pluſieurs baſtions où il y a des canons de toutes ſortes de calibres. Au milieu de la ville eſt le palais du roi, environné auſſi de foſſés & de murailles, mais dont l'intérieur eſt fort ſimple, & n'offre rien de remarquable. Par-tout, les maiſons ne ſont bâties que de bois, ou de terre, ou de paille ; les portes en ſont ſi petites, qu'il faut ſe baiſſer pour y entrer. Quoique le prince ſoit mahométan, les habitants, qui ſont preſque tous orfevres ou tiſſerands, profeſſent l'idolâtrie. Autrefois les rois de Viſapour étoient libres & indépendants ; mais les empereurs Mogols les ont obligés de ſe reconnoître pour tributaires de l'empire. Auſſi, ſous prétexte de ce tribut, le peuple peut à peine acquérir, par un rude & continuel travail, ce qu'il faut pour payer les différents ſubſides dont il eſt accablé. On y fait par-tout un aſſez gros commerce ;

mais personne ne s'y enrichit. Les Hollandois en tirent une grande quantité de poivre qui y est très-abondant ; & eux-mêmes y sont fort accueillis. J'en retrouvai quelques-uns que j'avois vus à Ceylan, & avec lesquels je fis un voyage vers les montagnes de Gate, peu éloignées de Visapour. Je me rappelle avec plaisir la conversation que nous eûmes avec un bramine qui desservoit une petite pagode située au pied d'une de ces montagnes. C'est un vieillard respectable, qui a beaucoup pratiqué les Européens, & fréquenté les cours des souverains de l'Inde. Un esprit de philosophie, peu commun chez ces idolâtres, l'a dégoûté du grand monde ; & l'amour de la liberté lui a fait choisir une retraite chez un peuple fier & indépendant. On nous avoit souvent parlé à Visapour de ce vénérable personnage ; notre arrivée ne parut point l'étonner. Il nous reçut avec cette noble simplicité que donne un grand âge, joint à la connoissance des hommes, & à la vertu. Il nous retint à dîner chez lui, & non avec lui ; car vous savez que la religion de ces peuples ne leur permet ni de manger ni

de boire avec les étrangers : il leur est défendu aussi de jamais se servir d'aucun meuble dont ceux-ci auroient fait usage. C'est pourquoi il fit placer devant nous, au lieu de plats & d'assiettes, de grandes feuilles, sur lesquelles on avoit mis du riz cuit dans de l'eau & du sel ; à côté étoit un petit vase de feuilles de palmier, rempli d'excellent beurre pour servir d'assaisonnement. On apporta aussi sur ces mêmes feuilles toutes sortes de fruits du pays, & des confitures. Mais il n'y avoit pas de pain, parce qu'ici on n'en mange jamais, & que d'ailleurs le riz y supplée. Après que nous eûmes dîné, on vit que les différents mets qui nous avoient été servis, restoient presqu'en entier ; & comme la religion ne permet plus ni d'y toucher ni de les conserver, on les distribua à quelques esclaves chrétiens que nous avions avec nous. De plus, lorsque nous fûmes sortis de l'endroit où nous étions, on fit frotter & polir la place que nous avions occupée, avec un peu de fiente de bœuf, qu'on tenoit toute préparée pour cet effet ; car on se croit obligé de purifier de la sorte tous les lieux où s'est assis un étranger

ou quelque Indien qui n'est pas de la même secte. Les plus scrupuleux poussent quelquefois si loin cette superstition, qu'ils verroient mourir de misere une personne qu'ils estimeroient impure, sans la vouloir seulement approcher pour lui procurer du soulagement. Mais notre bramine n'observoit de toutes ces pratiques, que celles dont il ne pouvoit absolument se dispenser sans scandaliser le peuple. Notre qualité d'étrangers, & sur-tout d'Européens, qu'il aimoit, sembloit le mettre plus à son aise : il voulut nous accompagner sur le haut de ces montagnes, d'où il nous assura que l'œil découvroit les plus beaux paysages de la nature. J'y trouvois un plus grand avantage encore dans la conversation d'un homme instruit des mœurs & des usages de ce pays.

Après quelques questions assez vagues, & des réflexions générales sur les voyages, sur le génie & le caractere des nations, sur l'établissement des empires, & les différentes formes de gouvernements : « ce n'est qu'ici, nous » dit-il, que vous verrez des hommes » véritablement libres ; par-tout ailleurs

» je n'ai trouvé que des esclaves. Voyez
» ces montagnes qui regnent dans l'é-
» tendue des deux royaumes de Car-
» nate & de Visapour, & qui coupent
» la presqu'isle de l'Indostan dans toute
» sa longueur du nord au sud ; c'est un
» asyle que nous nous sommes procuré
» dès le temps de l'irruption des Mo-
» gols, nos vainqueurs. Forcés de leur
» abandonner les plaines fertiles que
» nous habitons, nous nous sommes re-
» tirés dans ces montagnes incultes, où
» nous vivons pauvrement, mais dans
» une indépendance qui nous console
» de tous les autres biens que nous
» avons perdus. L'intérêt, la religion
» & des malheurs communs unissent
» étroitement tous nos princes, qui ne
» cessent d'être en guerre avec les an-
» ciens oppresseurs de notre liberté.
» Ils font des courses continuelles sur
» les terres du Grand-Mogol, qui, mal-
» gré toute sa puissance, n'a pu encore
» nous subjuguer. Les mahométans
» nous traitent de barbares & de bri-
» gands ; mais ceux qui nous connois-
» sent mieux, se louent de notre dou-
» ceur & de notre bonne foi. J'ose dire
» que c'est parmi nous qu'on voit ré-
» gner

» gner dans toute leur pureté les an-
» ciens uſages, les loix & les excel-
» lentes mœurs de nos ancêtres. Nous
» vivons dans une parfaite union; nous
» chériſſons nos chefs, que nous regar-
» dons moins comme des princes, que
» comme les peres d'une famille nom-
» breuſe. Chacun ſuit paiſiblement la
» religion que profeſſe ſa tribu, & ne
» condamne point celle des autres. Les
» différentes ſectes qui partagent notre
» culte, ſont ſi peu jalouſes de faire
» des proſélytes, qu'un homme qui
» voudroit abandonner la ſienne, ne
» ſeroit pas reçu dans une autre. Dans
» nos habillements & nos habitations,
» nous ne conſultons que le ſeul beſoin;
» nous uſons des aliments les plus ſim-
» ples, du riz, du lait, des fruits & des
» racines, que nous apprêtons toujours
» de la même maniere. L'eau eſt la ſeule
» boiſſon en uſage dans les conditions
» honnêtes : le petit peuple boit quel-
» quefois de l'arak, mais jamais avec
» aſſez d'excès pour tomber dans l'ivreſ-
» ſe; ce vice eſt en horreur parmi nous.
» Nous avons le même éloignement
» pour les querelles, les jurements, les
» blaſphêmes; & nos mœurs ſont dif-

» férentes de celles des autres hommes;
» car nous nous figurons que tous les
» peuples de la terre sont générale-
» ment cruels & méchants. »

Je m'efforçai en vain de détruire un préjugé, que les ravages causés par les Arabes, les Mogols & les Portugais n'avoient malheureusement que trop bien établi. Mais si je ne pus le tirer de son erreur, il eut du moins la complaisance de satisfaire à toutes les questions que je lui faisois touchant les mœurs des montagnards, dont il venoit de tracer un si beau portrait. J'appris de lui, que c'est une coutume parmi eux de ne se servir jamais d'autres armes, que de celles qu'ils ont appris à manier dans leur jeunesse. Les uns combattent avec l'épée seule, d'autres avec l'épée & le bouclier, quelques-uns avec la lance, d'autres enfin avec des arcs & des fleches : l'habitude qu'ils y ont acquise les rend redoutables.

La maniere dont on instruit les enfants dans les écoles, est encore une chose que le bramine me fit observer. A notre retour de la montagne, il m'en montra quatre ou cinq sur le vestibule du temple, qui avoient appris du maî-

tre une même leçon. De peur de l'oublier, un d'eux en psalmodioit une ligne sur un certain ton musical, & l'écrivoit en même temps sur le plancher où ils étoient assis en rond, & qu'ils avoient couvert, pour cela, d'un sable très-délié. Après que l'un de ces enfants eut écrit cette premiere ligne en la chantant, les autres la redisoient & l'écrivoient tous ensemble. Il recommençoit ensuite une autre ligne que ses camarades répétoient de même, & toujours ainsi alternativement, jusqu'à la fin de la leçon. Quand il n'y avoit plus de place sur le plancher pour écrire, ils passoient la main dessus, & y répandoient d'autre sable, s'il étoit nécessaire, pour y tracer de nouvelles lettres, & continuoient de la sorte, pendant tout le temps qui leur étoit donné pour étudier. De cette maniere, les enfants apprennent à lire & à écrire sans livre, sans papier, sans plume & sans encre.

L'usage de frotter les planchers, & d'enduire les murs de fiente de vache, n'est nulle part aussi universellement observé, que parmi les Indiens des montagnes de Gate. J'attribuois cette

coutume à une cérémonie superstitieuse de leur religion ; mais le bramine m'apprit que ces montagnards n'avoient en vue que la durée, l'ornement & la propreté de leurs habitations. Comme ils ne se servent pas, comme nous, de carreaux solides, ils travaillent leurs planchers si légérement, que pour les faire durer davantage, & les rendre plus unis & plus polis, ils les enduisent de cette fiente détrempée avec de l'eau, si elle n'est pas liquide, & sans eau, si elle est fraîche. En l'appliquant avec la main ou avec une truelle, ils rendent leurs appartements solides, luisants, & d'une couleur verte, parce que les vaches de ces montagnes ne se nourrissent que d'herbe. Cet enduit à cela de commode, qu'il se seche promptement, & qu'on peut marcher dessus incontinent après qu'il y est appliqué. Il est vrai qu'il faut le renouveller au moins toutes les semaines ; mais c'est une chose facile & de peu de dépense ; & des planchers polis de la sorte ont d'ailleurs de merveilleuses qualités contre la peste.

Le temps étoit beau lorsque nous prîmes congé du bramine ; & quoique

le soleil fût sur le point de disparoître, nous marchâmes encore pendant plus de quatre heures, jusqu'à un petit bourg où nous avions déjà logé. Peu de jours après notre arrivée à Visapour, nous en repartîmes pour aller visiter quelques autres villes de ce royaume.

Graën est divisé en deux parties par une grande riviere; & chacune d'elles pourroit former une ville considérable. Le roi de Visapour y faisoit une chasse à laquelle nous assistâmes. C'est là que j'appris que le respect des Indiens pour leurs souverains, ne leur permet pas de rien toucher en même temps que le roi. Si on lui présente ou une épée ou une lance, il faut cesser de l'avoir à la main, avant que le prince la reçoive dans la sienne. C'est ainsi que je vis donner un fusil au roi; on mit la crosse à terre fort près de ce prince, & l'on poussa légérement le haut du fusil avec la main dans celle du monarque, qui étoit ouverte pour le recevoir.

Myrsie, qui n'est qu'à six lieues de Graën, est une ville très-vaste, mais mal peuplée. Nous y vîmes deux tom-

beaux célebres, qui ſont un objet de vénération pour tous les habitants du pays ; j'y aſſiſtai à la réception d'un religieux Indien dans l'ordre des notables. D'autres moines idolâtres le conduiſoient en proceſſion par la ville. Ils étoient précédés, accompagnés & ſuivis d'une troupe de danſeuſes, de ſoldats & de joueurs d'inſtruments. Le récipiendaire, vêtu de blanc, étoit aſſis dans un palanquin avec deux paraſols. La principale danſeuſe, toujours tournée de ſon côté, faiſoit mille gambades avec une adreſſe ſinguliere. Les dévots venoient ſe proſterner aux pieds des religieux qui ſuivoient le palanquin. Mais comme ceux-ci étoient en fort grand nombre, & qu'il falloit bien du temps pour leur baiſer les pieds à tous, ils s'arrêtoient gravement pour procurer à tout le monde la facilité de s'acquitter de cette cérémonie. Ils ſe tenoient fiérement debout, avec l'air de gens qui ſont en extaſe. Ils firent ainſi diverſes ſtations juſqu'à la maiſon du nouveau profès ; & l'on danſa encore devant ſa porte, d'où il congédia tous ſes confreres.

Aurengabad eſt une place aſſez mar-

chande, mais qui n'eſt point environnée de murailles. Entre plusieurs beaux édifices, on y admire principalement une moſquée qu'un empereur Mogol, Aurengzeb, y fit bâtir pour ſervir de tombeau à une de ſes femmes, qui mourut dans cette ville. On fait à Aurengabad un commerce conſidérable, qui y attire beaucoup de marchands étrangers. Nous y fûmes fort bien reçus de quelques Anglois, qui nous y retinrent plusieurs jours. Comme on ne cherchoit qu'à nous y procurer des amuſements, on nous amena une danſeuſe qui faiſoit alors fort grand bruit. Cette femme, étant debout ſur un pied, faiſoit, avec l'autre, tourner un cercle d'une vîteſſe incroyable & pendant aſſez long-temps, ſans que jamais il quittât le gros doigt du pied, qui lui donnoit ce mouvement. Tandis qu'elle étoit ainſi occupée d'une jambe, elle jetoit en l'air, d'une main, deux boules de cuivre qu'elle recevoit alternativement, ſans jamais les manquer. Tout ſe paſſoit en cadence au ſon des inſtruments : & elle continuoit ainſi cet exercice, pendant qu'un vieillard, qui ſe tenoit auprès

d'elle, lui chantoit, en mesure, des paroles Indiennes, qui signifient *courage, courage.* Dans ce moment il arriva une troupe de danseuses, escortées de leurs maris, & qui nous donnerent un bal à leur mode. Elles y parurent sous de beaux habits en broderie, & au son de leurs castagnettes. Elles commencerent leurs danses à petit bruit; le mouvement augmentant insensiblement, devint furieux, & représentoit assez bien diverses passions. Nous y vîmes l'image d'un combat, où l'on en vint aux mains avec tant de furie, que c'étoit moins une peinture qu'une réalité. Le maître de la troupe, qui les conduisoit tous, imitoit en dansant, avec un poignard, la posture d'un soldat qui en tue une autre dans une mêlée.

Il y a peu de villes dans le royaume de Visapour, qui ne nous aient fourni quelque spectacle ou quelque amusement particulier. Les plus communs néanmoins étoient, ou des processions d'idolâtres, ou d'autres cérémonies de ce genre. Ces pays sont principalement remarquables par le nombre de leurs pagodes, où l'on ne voit que des

figures, ou monſtrueuſes, ou laſcives. A Bedir, qui eſt le théatre d'une infinité de ſuperſtitions, j'ai vu dans un temple la figure d'une femme qui relevoit ſes habits par devant & montroit aux paſſants, avec une ſorte d'affectation, ce que la pudeur commande à tout le monde de couvrir. On en voyoit une autre d'un homme & d'une femme qui s'embraſſoient dans l'attitude la plus indécente. Enfin rien n'eſt plus commun, dans toute l'Inde, que ces ſortes de repréſentations, ſur leſquelles vous me permettrez de ne plus revenir. Je ſupprimerai auſſi toutes les proceſſions de ces idolâtres, les pratiques ſuperſtitieuſes, les ſacrifices qui ſe renouvellent & ſe répetent chaque jour dans quelques-uns des lieux habités par ces peuples. Je ne ferai plus mention que d'une fête où je fus conduit par un bramine. Elle étoit composée d'une troupe de jeunes filles fort bien vêtues à leur mode, c'eſt-à-dire, d'une piece de toile à fleurs, qui deſcend de la ceinture juſqu'aux pieds, & d'une autre induſtrieuſement arrangée ſur les épaules. Leur tête étoit ornée de fleurs jaunes & blanches, qui pa-

roissoient comme autant de pierreries sur leurs cheveux, & donnoient beaucoup de grace à ces jeunes nymphes. Elles tenoient en main chacune deux petits bâtons qu'elles frappoient l'un contre l'autre, de concert & avec mesure, au son des tambours & de plusieurs instruments qui les accompagnoient. Une de la troupe chantoit seule un couplet de chanson dont le refrain étoit répété par toutes les autres ensemble, & du même ton, sept ou huit fois. Elles avançoient dans cet ordre jusqu'au temple, suivies de leurs meres & de leurs vieilles parentes, qui ne les perdoient pas de vue. Après avoir encore dansé devant le temple en l'honneur de la déesse, que le sexe regarde ici comme sa patrone, elles se rendirent dans une espece de jardin public, où nous les suivîmes : là elles se séparerent en différentes bandes, & se remirent à danser. Ces danses ne consistent qu'à tourner doucement, jouant toujours de leurs petits bâtons en guise de castagnettes, & à se baisser en élargissant les jambes, comme si elles vouloient s'asseoir, chantant sans cesse le même refrain. Chaque compa-

gnie choisit ensuite les endroits du jardin les plus agréables pour y souper. Ils nous inviterent tous, non pas à manger avec eux, puisqu'ils n'admettent point d'étrangers à leur table, mais à prendre ce qu'il nous plairoit de ce qu'ils avoient devant eux. Ces sortes de scenes se sont renouvellées souvent à mes yeux, durant le cours de mes voyages. Presque tout le culte que ces peuples rendent à leurs dieux, ne consiste qu'en concerts, en processions, en festins, en chansons & en danses. Ils leur présentent à manger, les baignent, leur donnent de l'encens, du bétel, les ornent de bois de sandal, les menent à la promenade; & quoique tous s'acquittent de ces pratiques de dévotion avec beaucoup d'affection & de zele, ce sont néanmoins les danseuses qui en font toujours le principal ornement.

Je suis, &c.

A Visapour, ce 30 octobre 1741.

Fin du Tome III.

X 6





TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce volume.

LETTRE XXIX.

Ormus, Diu, et Surate.

LA ville de Suez ; son port. Page 6
Entreprise de joindre la mer Rouge à la Méditerranée. 7
En quel lieu les Israélites passerent la mer Rouge. *ibid.*
La ville de Tor. 9
Ecueils qui sont dans la mer Rouge. *ibid.*
Le port de Suaquen. 10
Vent dangereux qui regne sur la mer Rouge. *ibid.*
Détroit de Babel-Mandel. 11
L'isle de Socotra. *ibid.*
Mœurs de ses habitants. *ibid.*
Ses productions naturelles. 12
Le golfe d'Ormuz. 13
La ville de ce nom. *ibid.*
Ses révolutions. 15
La ville de Gomron. 16
L'isle de Kismisch. 23
Le commerce de Gomron. 24
Siege de la ville de Diu. 26

Valeur extraordinaire des femmes de cette ville. 26
Héroïſme de quelques Portugais aux ſieges de Diu. 27
Triomphe de Jean de Caſtro qui a défendu cette ville. 29
La ville de Surate, dans la province de Guzarate. 30
Détails concernant cette grande ville. 33
Gouvernement de Surate. 34
Ses divers habitants, & principalement les Anglois. 36
Poids, meſures, & monnoie de Surate. 40
Maladies communes dans ce pays. 41
Promenades aux environs de la ville de Surate. 42
Hôpital pour les animaux. 44
Productions naturelles de Surate. 46

LETTRE XXX.

Le Mogol.

La ville de Broitſchia. 49
La ville de Brodra. 50
Laque produite aux environs de ces deux villes. 51
La ville d'Amadabath. 53
Cérémonie païenne aux environs de cette ville. *ibid.*
Commerce d'Amadabath. 54
Ses revenus & leur uſage. 55
Gouverneur de cette ville. *ibid.*
Sa ſévérité envers des courtiſanes. 56
Tombeaux des environs d'Amadabath. 58
Tombeau d'un pere inceſtueux. *ibid.*

Promenades aux environs d'Amadabath. 59
Singes de ce pays. 60
Perroquets de ce pays. 61
Le cormoran. 62
Autres animaux de la province de Guzarate. ibid.
Les crocodiles · defcription de cet animal. 63
La ville de Cambaie. 65
Beau jardin dans la province de Guzarate. 67
La ville de 'Iſangatan. 68
La ville de Petain. ibid.
Mœurs & coutumes de la province de Guzarate. ibid.
Religion des habitants. 69
L'abillement des femmes de cette province. 70
L'habillement des hommes. 72
Les Indiens qu'on appelle banians. ibid.
Leur religion, & leurs idoles. 73
Les mœurs de ces peuples. 74
Les pretres banians. 75
Leurs reſpects pour les animaux. 76
Leur ſuperſtition pendant les éclipſes. 77
Différentes ſectes de banians. 78
La ſecte des œurowaths. 79
La ſecte des ſamaraths. 80
La ſecte des biſnaux. 82
La ſecte des gonghys & des faquirs. 83
Superſtitions des banians. 87
Savants & docteurs banians. 88
Leurs écrits. 89
L'éducation des enfants chez ces peuples. 90
Leurs mariages. ibid.
Portrait des femmes banianes. 91
Leur propreté. 92
Le commerce des banians ibid.
Saiſons dans la province de Guzarate. ibid.

L'indigo d'Amadabath. 94
Productions naturelles. 95
L'ancien commerce des Portugais dans la province de Guzarate.. 97

LETTRE XXXI.

Suite du Mogol.

La ville de Géribath. 99
Les rasbouts, secte des banians. 100
Les gaures ou parsis, secte d'Indiens idolâtres. 101
Leur religion. 102
Leurs usages. 103
Agra, capitale du Mogol. 107
De l'Inde proprement dite. *ibid.*
De l'origine des Mogols. 180
Genghis Kan & Tamerlan. *ibid.*
Situation & description de la ville d'Agra; ses mosquées. 109
Ses bains, ses caravanserais. 112
Le palais impérial. *ibid.*
Les tombeaux. 115
Province de Delli. 117
Grande pagode & hôpital pour les singes. 118
La ville de Delli, aujourd'hui Jehannabat. *ibid.*
Description de cette ville. 119
Le palais de l'empereur. *ibid.*
Trône de ce monarque. 120
Audience d'ambassadeur. 122
Ecuries des éléphants. *ibid.*
Belle mosquée de Delli. 124
Cérémonie observée lorsque le prince va à cette mosquée. 125

Promenades de l'empereur. 126
Expédition de Thamas-Kouli-Kan dans l'empire du Mogol. 127
Revenus de l'empereur du Mogol. 129
Forces militaires de cet empire. 131
Camp impérial. *ibid.*
Différents corps de troupes & leurs chefs. 133
Artillerie. 136
Fête des deux freres, célébrée à Delli. 137

LETTRE XXXII.

SUITE DU MOGOL.

BELLE allée de Lahor à Agra. 139
La ville de Lahor. 140
Chasse générale faite par l'empereur du Mogol dans la province de Lahor. 141
Chasses particulieres. 147
Chasses des gazelles. *ibid.*
Chasses des grues. 148
Chasse du lion. 149
Beauté de la province de Kachemire. 150
Syranakar, capitale de cette province. 151
Ses maisons de plaisance. *ibid.*
Caractere de ses habitants. 154
Fontaine singuliere de cette province. 155
Poissons singuliers d'un canal de Kachemire. 156
Tombeau prétendu miraculeux. 157
La province de Kaboul. *ibid.*
Usage singulier d'un peuple nommé *Augans.* 158
La ville de Multan. 159
Ses baladins. 160
Monnoies & change du Mogol. *ibid.*

Fêtes qui se célebrent tous les ans dans cet empire. 162
Foire qui accompagne ces fêtes. 165
Courtisanes du Mogol. 166
Trait plaisant d'un courtisan. *ibid.*
Combat des animaux avec des hommes. 167
Les éléphants du Grand-Mogol. 170
Comment on prend ces animaux dans les Indes. 174
Des éléphants blancs. 177
Eléphants d'une grosseur prodigieuse. 178
Mœurs & caractere de l'éléphant. 179
Ruses pour tuer les éléphants à la chasse. 181
Pays où l'on mange leur chair. 182
Haine des lions & des éléphants. 183
Antidote découvert par les éléphants. *ibid.*
Comment ce nourrissent les éléphants non apprivoisés. 184
Poil de la queue de l'éléphant estimé en Afrique. 185
Continuation des mœurs des éléphants. 186
De la musique Mogole. 187

LETTRE XXXIII.

SUITE DU MOGOL.

IDOLE de la province de Nagrahut. 189
Pélerinage singulier des courtisanes de l'Inde. 190
La province de Chitor. *ibid.*
La ville de Goddach, & ses environs. 191
La ville de Calléade ; histoire qui y est arrivée. 192
La ville de Séronge, célebre par ses toiles peintes & ses gazes. 193

Diverſes provinces du Mogol. 194
Gouvernement de l'empire du Mogol. 195
Les chrétiens tolérés dans cet empire. 199
Hiſtoire à ce ſujet. 200
La religion des Mogols. 201
Leurs moſquées. *ibid.*
Leurs prêtres. *ibid.*
Leurs mariages. 202
Déſordre des femmes dans les ſerrails. 206
Comment les femmes vont par la ville & à la campagne. 207
Voitures du Mogol. 208
Comment on voyage dans ce pays. 209
Maladies auxquelles les voyageurs ſont expoſés. *ibid.*
Voyage de l'empereur. 210
Différentes claſſes des voituriers. 212
Leurs querelles lorſqu'ils ſe rencontrent. 213
Convois funebres des Mogols. 214
Sciences de ces peuples. 216
Langue Mogole. 217
Caractere de ces peuples. *ibid.*
Deſcription de leurs maiſons. 218
Leurs habillements. 220
Leurs amuſements. 222
Leur éloignement pour l'ivreſſe ; hiſtoire à ce ſujet. *ibid.*
Réception d'ambaſſadeurs au Mogol. 223

LETTRE XXXIV.

SUITE DU MOGOL.

PORTUGAIS ſacrifié à la vengeance des Indiens près de Bengale. 228

La ville de Bénarez, où sont les principales écoles banianes. 229
Célebre pagode de cette ville. 230
Propriété de l'eau du Gange. 231
Dervis mahométans. 234
Maniere d'apprivoiser les lions. 235
Femme baniane qui se brûle sur le corps de son mari. 239
La ville de Ragimohol; palais qui s'y trouve. 242
La province de Bengale; son commerce. 243
Herbe singuliere dont on fait de la toile. 245
Commerce des Hollandois à Bengale. 246
La ville de Chandernagor. 248
Mœurs des habitants de Bengale. *ibid.*
Fameux temple de Jargana, dans la province d'Orixa. 250
Le bois de sandal; description de cet arbre. *ibid.*
Le cotonnier; description de cet arbre. 252
Soierie de Bengale. 253
Les théers, secte d'Indiens. 254
Les saisons à Bengale. 255
Révolutions dans quelques provinces du Mogol, & leur gouvernement actuel. 256

LETTRE XXXV.

Golconde.

Révolution qui a fondé le royaume de Golconde. 259
Origine des rois actuels de Golconde. 260
Aventure d'Abdala, roi de Golconde. 261
La ville de Masulipatan.. 264
Chaleur excessive dans cette ville. 265

On y vit à bon marché. 266
Fertilité du royaume de Golconde. 267
Bag-Nagar, capitale du royaume de Golconde; description de cette ville. ibid.
La forteresse de Golconde. 259
Magnifique château de Golconde. ibid.
Temple commencé à Golconde. 270
Gouvernement de ce royaume. 271
Ses habitants. 272
Les différentes tribus qui les distinguent. 273
La tribu des bramines. ibid.
Les marchands en gros. ibid.
Tribu des femmes publiques. ibid.
Souplesse de ces femmes. 274
Autres tribus de Golconde. 275
Fanatisme de ces peuples. 277
Cérémonies du mariage à Golconde. 278
Maniere d'y élever les enfants. 279
Caractere des habitants de ce royaume. ibid.
Leur maniere de s'habiller. 280
La ville de Ténara. 281
Mine de diamants du royaume de Golconde. 282
Comment on cherche les diamants 283
Ces mines sont affermées. 285
Comment on taille les diamants. ibid.
Leurs diverses qualités. 286
Comment se fait le commerce des diamants dans le royaume de Golconde. 287
Regle des Indiens pour savoir au juste le prix des diamants. 288
Diamants du Grand-Mogol & du grand duc de Toscane. 290
Mines de diamants de la riviere de Gouel, dans la province de Bengale. 291
Autres pierres de Golconde. ibid.
Le bezoart. ibid.

LETTRE XXXVI.

Côte de Coromandel.

Commerce sur cette côte. 295
Bisnagar, capitale du royaume de Carnate. 296
Le souverain de ce royaume. *ibid.*
La ville de Gandicot. 297
Pagode de la ville de Bezoar. *ibid.*
Supercherie des prêtres de cette pagode. 298
La pagode de Tripety. 299
La province de Maduré. *ibid.*
Alcatile, ville de cette province. 300
Culte infame de ses habitants. *ibid.*
Missionnaires jésuites au Maduré. *ibid.*
La vie qu'ils y menent. 302
La ville de Tarcolan, dans le Maduré. 304
La ville de Paliacate. 305
Madrass, ville possédée par les Anglois. 305
Description de cette ville. *ibid.*
Gouvernement de cette ville. 308
Compagnie Angloise des Indes orientales. 310
Méliapour, autrement *San-Thomé*. 313
Histoire de la compagnie Françoise des Indes. 315
Révolution arrivée dans l'Inde, & à laquelle la compagnie a pris grand intérêt. 323
Histoire du nabab d'Arcate vaincu par les Marattes. 324
Caractere de cette nation. 325
Arrivée de la veuve & du fils du nabab d'Arcate à Pondichery. 328
Réception que fit M. du Mas, gouverneur de cette ville. *ibid.*

Etat de la ville de Pondichery. 330
Le gouverneur de cette ville. 334

LETTRE XXXVII.

CEYLAN.

La ville de Tranquebar, avant que d'arriver à Ceylan. 336
La ville de Négapatan. 337
Le port de Jafnapatan. 338
Division de l'isle de Ceylan. *ibid.*
La ville de Colombo. 339
Vigilance des habitants de Ceylan. 340
La ville de Candi, capitale du royaume de ce nom. 341
Les villes d'Allout, de Badoula & de Digligy. 342
Description du palais du roi de Candy. *ibid.*
Les maisons des habitants du royaume de Candy. *ibid.*
Défenses naturelles de ce royaume. 344
Garde exacte qui se fait dans ce royaume, & les passe-ports qu'on y donne. 345
Le Pic-d'Adam, la plus haute montagne de l'isle. *ibid.*
Singularité de deux saisons dans cette isle. 347
Le canton d'Oudanour. 348
Antiquités de Ceylan. 349
Comment les anciens y commerçoient. *ibid.*
Usage ancien à la mort de ses rois. 350
Son gouvernement ancien. 351
Son gouvernement actuel. *ibid.*
Ses divers officiers. 352
Le despotisme du souverain. 353
Milice du royaume de Candy. 355

Maniere de combattre de cette milice. *ibid.*
Mœurs & caracteres des habitants. 356
Leur habillement. 357
Distinction de rang, observée entre eux. 359
Différentes classes de citoyens. *ibid.*
Ce qu'on appelle les *gueux* à Ceylan. 364
Défense sous peine de mort de chercher des pierreries dans cette isle. 366
Respect infini des courtisans pour le roi. 367
Trois ordres de prêtres à Ceylan. *ibid.*
Cérémonie religieuse, & processions. 370
Religions diverses dans l'isle de Ceylan. 372
Suite de la ville de Colombo. 373

LETTRE XXXVII.

Suite de Ceylan.

Ignorance des habitants de Ceylan. 374
Monnoie de Ceylan. 375
Succession des terres chez ces peuples. *ibid.*
Droit des créanciers. *ibid.*
Langage des Chingulais. 376
Leur passion pour le jeu. *ibid.*
Gageure singuliere. 377
Le mariage au royaume de Candy. *ibid.*
Combien le sexe y est respecté. 378
Autorité des peres sur leurs enfants. *ibid.*
Des cérémonies funebres chez les Chingulais. 379
Maniere de traiter les maladies. 381
Maniere de se nourrir. *ibid.*
Les Bedas, peuple particulier de l'isle de Ceylan. *ibid.*
Productions naturelles de Ceylan. 384
Le riz comment il se cultive. *ibid.*
La maniere de faire venir l'eau sur les terres

qui le produisent. 384
Maniere de battre le grain. 386
Diverses fleurs de l'isle. *ibid.*
Les fruits excellents à Ceylan. 387
L'aréka, le bétel. *ibid.*
Usage qu'en font les femmes Indiennes. 388
La talipot, arbre singulier. 390
Ses différents usages. 391
Le kettule, autre arbre remarquable. 392
Le cannellier, ou l'arbre qui porte la cannelle. 393
L'arbre-dieu. 395
Légume & bétail de Ceylan. *ibid.*
Elephants de cette isle; ses singes, ses insectes, ses reptiles & serpents, ses sangsues. 396.401
Les Juifs du temps de Salomon ont fréquenté Ceylan. *ibid.*

LETTRE XXXIX.

Les isles Maldives.

Situation des isles Maldives, leur description. 403
Conjecture sur l'origine des Maldivois. 404
Un roi des Maldives reçoit le baptême. 405
Révolution arrivée aux Maldives. *ibid.*
Description de l'isle de Male, capitale des Maldives. 406
Productions naturelles de ces isles. 407
Maniere dont les habitants tirent des pierres de la mer. 408
Coquilles qui servent de monnoie. 409
Nature du climat aux Maldives. 410
Maladies communes dans ces isles. *ibid.*

Religion

Religion des habitants; leurs superstitions. 411
Usages de ces peuples à l'égard de leurs enfants. 412
Leur conduite à l'égard des criminels. 413
Habillement des Maldivois. 414
Les nobles Maldivois se rasent eux-mêmes, ou se rendent ce service mutuellement. 415
Portrait des Maldivois. 416
Leur gouvernement. *ibid.*
Comment les Maldivois exercent & rendent la justice. 417
Différents degrés de noblesse aux Maldives. 418
La conduite des nobles envers le souverain. 419
Revenus du roi des Maldives. 420
Ce qui compose sa garde. *ibid.*
Ce prince ne mange jamais avec ses sujets. 421
Comment ces peuples régalent leurs amis. *ibid.*
Liberté des femmes dans les isles Maldives. *ibid.*

LETTRE XXXIX.

Côte de Malabar.

Le royaume de Travancour. 423
Le roi de Ceylan, tributaire de celui de Travancour. *ibid.*
Enjaingue, autre province tributaire du même royaume; établissement des Anglois. *ibid.*

Force du royaume de Travancour, & religion de ses habitants. 424
Caractere du roi de Travancour, & des habitants. 425
La religion des Malabares. 426
Leurs sciences, arts & métiers. 427
Différence entre la côte de Malabar & celle de Coromandel. 429
Cause de cette différence. ibid.
Les naïres, caste particuliere de la côte de Malabar. 431
Leur maniere de faire la guerre. 432
Les pouliats, caste abjecte du Malabar. 433
Autre différence entre les côtes de Malabar & de Coromandel. 435
Description de la côte de Malabar. ibid.
Les villes de Cochin, Cranganor & Calicut. 438
Temple d'idolâtres dans le royaume de Calicut. 440
Usage des habitants de Malabar. 441
Longues oreilles de ces peuples. 444
Le zamorin, nom du roi de Calicut. 445
Mariage de ce prince & de ses sujets. 447
Le roi de Cananor, allié & brouillé avec les Portugais. 450
Les naïres accompagnent les voyageurs. 451
Sévérité avec laquelle on punit un commerce criminel. 452
Vengeance exercée contre la famille du coupable. 453
Punition du vol au Malabar. 459
Epreuve du feu. ibid.
De la caste des princes au Malabar. 455
Premier ministre chez ces princes. 456

Leur peu de magnificence. 457
Richesse des temples. ibid.
Comment les grands terminent leurs querelles. 458
Comment on éleve ceux que l'on destine aux armes. 459
Comment les naïres terminent leurs différends. ibid.
Les mahométans Malabares distingués des idolâtres. 460
Le cocotier ; description de cet arbre ; son extrême utilité, & ses divers usages. 461
Le cardamone. 467
La quantité prodigieuse de perroquets & de paons au Malabar. 468
Les différentes especes de tigres. ibid.
L'animal appellé le *jikar*, ou *la dive*. 470
Les serpents & les couleuvres. 471
Accident arrivé à un jeune Indien étouffé par un serpent. 472
Le royaume de Visapour. 474
Comment on se fait porter dans des filets. 475
Description de la ville de Visapour. 476
Ses rois, tributaires du Mogol. ibid.
Mœurs des habitants des montagnes du Gate. 477
Ils ne mangent ni avec les étrangers, ni avec des Indiens d'une secte différente de la leur. ibid.
Simplicité de ces peuples, & leur indépendance. 480
La maniere dont on apprend à lire à leurs enfants. 483
Usage de frotter le plancher de fiente de bœuf. 484

La ville de Graën. 485
Respect des Indiens pour leurs souverains. 486
La ville de Mirsie. ibid.
Réception d'un moine idolâtre dans l'ordre des notables. ibid.
La ville d'Aurengabad. 487
Danseuses de ce pays, & leurs tours de souplesse. 488
Fréquentes processions dans le royaume de Visapour, chez les idolâtres. 489
La ville de Bedir, théatre d'une infinité de superstitions. ibid.
Fête célébrée par de jeunes filles. 290
En quoi consiste le culte de ces peuples. 481

Fin de la Table du tome troisieme.






BIBLIOTECA